





Nº 13826











OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE BUFFON.

**DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,  
DERRIÈRE L'ODÉON.**

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE BUFFON,

MISES EN ORDRE  
PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

SECONDE ÉDITION.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

CHEZ RAPET, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N<sup>o</sup> 41.

M. DCCC. XIX.

683091 - B.



# HISTOIRE NATURELLE.

---

## QUADRUPÈDES.

---



### DES ANIMAUX CARNASSIERS.

---

**J**USQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles : les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre ; et quoiqu'en tout, ce qui nuit paroisse plus abondant que ce qui sert, cependant tout est bien, parce que dans l'univers physique le mal court au bien, et que rien en effet ne nuit à la nature. Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes ? Lui seul immole, anéantit plus d'individus vivants, que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme ; parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair,

et que, pour subvenir à un besoin de première nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservoir à ses excès; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance que nous ne donnons à nos besoins. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés, nous épuiserions la nature si elle n'étoit inépuisable, si, par une fécondité aussi grande que notre déprédation, elle ne savoit se réparer elle-même et se renouveler. Mais il est dans l'ordre que la mort serve à la vie, que la reproduction naisse de la destruction : quelque grande, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme et des animaux carnassiers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée; et s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même temps des naissances nouvelles.

Les animaux qui, par leur grandeur, figurent dans l'univers, ne font que la plus petite partie des substances vivantes; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique, contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux paroissent être le premier fonds de la nature; mais ce fonds de subsistance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation, tout aussi nombreuse et souvent plus prompte que la reproduction des plantes, indique assez combien ils sont surabondants; car les plantes ne se repro-



duisent que tous les ans, il faut une saison entière pour en former la graine; au lieu que dans les insectes, et surtout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes, s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle, comme les herbes et les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes; il y en a même quelques espèces qui, comme les araignées, dévorent indifféremment les autres espèces et la leur : tous servent de pâture aux oiseaux, et les oiseaux domestiques et sauvages nourrissent l'homme ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi la mort violente est un usage presque aussi nécessaire que la loi de la mort naturelle; ce sont deux moyens de destruction et de renouvellement, dont l'un sert à entretenir la jeunesse perpétuelle de la nature, et dont l'autre maintient l'ordre de ses productions, et peut seul limiter le nombre dans les espèces. Tous deux sont des effets dépendants des causes générales : chaque individu qui naît, tombe de lui-même au bout d'un temps; ou lorsqu'il est prématurément détruit par les autres, c'est qu'il étoit surabondant. Eh ! combien n'y en a-t-il pas de supprimés d'avance ! que de fleurs moissonnées au printemps ! que de races éteintes

au moment de leur naissance ! que de germes anéantis avant leur développement ! L'homme et les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés, ou d'individus prêts à l'être : la chair, les œufs, les graines, les germes de toute espèce, font leur nourriture ordinaire ; cela seul peut borner l'exubérance de la nature. Que l'on considère un instant quelque une de ces espèces inférieures qui servent de pâture aux autres ; celle des harengs, par exemple : ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs ; et après avoir nourri tous les monstres des mers du Nord, ils fournissent encore à la subsistance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuse parmi ces animaux ! et s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels seroient les effets de cette immense multiplication ! eux seuls couvriroient la surface entière de la mer : mais bientôt, se nuisant par le nombre, ils se corromproient, ils se détruiraient eux-mêmes ; faute de nourriture suffisante, leur fécondité diminueroit ; la contagion et la disette feroient ce que fait la consommation ; le nombre de ces animaux ne seroit guère augmenté, et le nombre de ceux qui s'en nourrissent seroit diminué. Et comme l'on peut dire la même chose de toutes les autres espèces, il est donc nécessaire que les unes vivent sur les autres ; et dès-lors la mort violente des animaux est un usage légitime, innocent, puisqu'il est fondé

dans la nature, et qu'ils ne naissent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudroit en douter fait honneur à l'humanité : les animaux, du moins ceux qui ont des sens, de la chair et du sang, sont des êtres sensibles; comme nous, ils sont capables de plaisir et sujets à la douleur. Il y a donc une espèce d'insensibilité cruelle à sacrifier, sans nécessité, ceux surtout qui nous approchent, qui vivent avec nous, et dont le sentiment se réfléchit vers nous en se marquant par les signes de la douleur; car ceux dont la nature est différente de la nôtre ne peuvent guère nous affecter. La pitié naturelle est fondée sur les rapports que nous avons avec l'objet qui souffre; elle est d'autant plus vive que la ressemblance, la conformité de nature est plus grande; on souffre en voyant souffrir son semblable. *Compassion*, ce mot exprime assez que c'est une souffrance, une passion qu'on partage : cependant c'est moins l'homme qui souffre, que sa propre nature qui pâtit, qui se révolte machinalement, et se met d'elle-même à l'unisson de douleur. L'ame a moins de part que le corps à ce sentiment de pitié naturelle, et les animaux en sont susceptibles comme l'homme; le cri de la douleur les émeut, ils accourent pour se secourir, ils reculent à la vue d'un cadavre de leur espèce. Ainsi l'horreur et la pitié sont moins des passions de l'ame que des affections naturelles, qui

dépendent de la sensibilité du corps et de la similitude de la conformation; ce sentiment doit donc diminuer à mesure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organisation est semblable à la nôtre, n'éprouvent des sensations semblables? ils sont sensibles, puisqu'ils ont des sens; et ils le sont d'autant plus que ces sens sont plus actifs et plus parfaits. Ceux au contraire dont les sens sont obtus ont-ils un sentiment exquis? et ceux auxquels il manque quelque organe, quelque sens, ne manquent-ils pas de toutes les sensations qui y sont relatives? Le mouvement est l'effet nécessaire de l'exercice du sentiment. Nous avons prouvé<sup>1</sup> que de quelque manière qu'un être fût organisé, s'il a du sentiment, il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvements extérieurs. Ainsi les plantes, quoique bien organisées, sont des êtres insensibles, aussi-bien que les animaux qui, comme elles, n'ont nul mouvement apparent. Ainsi, parmi les animaux, ceux qui n'ont, comme la plante appelée *sensitive*, qu'un mouvement sur eux-mêmes, et qui sont privés du mouvement progressif, n'ont encore que

<sup>1</sup> Voyez dans cet ouvrage le *Discours sur la Nature des Animaux*.

très-peu de sentiment; et enfin ceux même qui ont un mouvement progressif, mais qui, comme des automates, ne font qu'un petit nombre de choses, et les font toujours de la même façon, n'ont qu'une foible portion de sentiment, limitée à un petit nombre d'objets. Dans l'espèce humaine, que d'automates! combien l'éducation, la communication respective des idées, n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du sentiment! quelle différence à cet égard entre l'homme sauvage et l'homme policé, la paysanne et la femme du monde! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus sensibles par cette communication, tandis que ceux qui demeurent sauvages n'ont que la sensibilité naturelle, souvent plus sûre, mais toujours moindre que l'acquise.

Au reste, en ne considérant le sentiment que comme une faculté naturelle, et même indépendamment de son résultat apparent, c'est-à-dire des mouvements qu'il produit nécessairement dans tous les êtres qui en sont doués, on peut encore le juger, l'estimer et en déterminer à peu près les différents degrés par des rapports physiques auxquels il me paroît qu'on n'a pas fait assez d'attention. Pour que le sentiment soit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps fasse un tout, lequel soit non-seulement sensible dans toutes ses parties, mais encore composé de manière que toutes ses parties sensibles aient entre elles une corres-

pondance intime; en sorte que l'une ne puisse être ébranlée sans communiquer une partie de cet ébranlement à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal et unique auquel puissent aboutir ces différents ébranlements, et sur lequel, comme sur un point d'appui général et commun, se fasse la réaction de tous ces mouvements. Ainsi l'homme, et les animaux qui par leur organisation ressemblent le plus à l'homme, seront les êtres les plus sensibles; ceux au contraire qui ne font pas un tout aussi complet, ceux dont les parties ont une correspondance moins intime, ceux qui ont plusieurs centres de sentiment, et qui, sous une même enveloppe, semblent moins renfermer un tout unique, un animal parfait, que contenir plusieurs centres d'existence séparés ou différents les uns des autres, seront des êtres beaucoup moins sensibles. Un polype que l'on coupe, et dont les parties divisées vivent séparément; une guêpe, dont la tête, quoique séparée du corps, se meut, vit, agit, et même mange comme auparavant; un lézard auquel, en retranchant une partie de son corps, on n'ôte ni le mouvement ni le sentiment; une écrevisse, dont les membres amputés se renouvellent; une tortue, dont le cœur bat long-temps après avoir été arraché; tous les insectes, dans lesquels les principaux viscères, comme le cœur et les poumons, ne forment pas un tout au centre de l'animal, mais sont divisés en plusieurs parties, s'étendent le long

du corps, et font, pour ainsi dire, une suite de viscères, de cœurs et de trachées; tous les poissons, dont les organes de la circulation et de la respiration n'ont que peu d'action et diffèrent beaucoup de ceux des quadrupèdes, et même de ceux des cétacées; enfin tous les animaux dont l'organisation s'éloigne de la nôtre, ont peu de sentiment, et d'autant moins qu'elle en diffère plus.

Dans l'homme et dans les animaux qui lui ressemblent, le diaphragme paroît être le centre du sentiment; c'est sur cette partie nerveuse que portent les impressions de la douleur et du plaisir; c'est sur ce point d'appui que s'exercent tous les mouvements du système sensible. Le diaphragme sépare transversalement le corps entier de l'animal, et le divise assez exactement en deux parties égales, dont la supérieure renferme le cœur et les poumons, et l'inférieure contient l'estomac et les intestins. Cette membrane est douée d'une extrême sensibilité; elle est d'une si grande nécessité pour la propagation et la communication du mouvement et du sentiment, que la plus légère blessure, soit au centre nerveux, soit à la circonférence, ou même aux attaches du diaphragme, est toujours accompagnée de convulsions, et souvent suivie d'une mort violente. Le cerveau, qu'on a dit être le siège des sensations, n'est donc pas le centre du sentiment, puisqu'on peut au contraire le blesser, l'entamer, sans que la mort suive, et qu'on a l'ex-

périence qu'après avoir enlevé une portion considérable de la cervelle, l'animal n'a pas cessé de vivre, de se mouvoir, et de sentir dans toutes ses parties.

Distinguons donc la sensation du sentiment; la sensation n'est qu'un ébranlement dans le sens, et le sentiment est cette même sensation devenue agréable ou désagréable par la propagation de cet ébranlement dans tout le système sensible : je dis la sensation devenue agréable ou désagréable, car c'est là ce qui constitue l'essence du sentiment; son caractère unique est le plaisir ou la douleur, et tous les mouvements qui ne tiennent ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'ils se passent au dedans de nous-mêmes, nous sont indifférents et ne nous affectent point. C'est du sentiment que dépend tout le mouvement extérieur et l'exercice de toutes les forces de l'animal; il n'agit qu'autant qu'il est affecté, c'est-à-dire autant qu'il sent; et cette même partie que nous regardons comme le centre du sentiment, sera aussi le centre des forces, ou, si l'on veut, le point d'appui commun sur lequel elles s'exercent. Le diaphragme est dans l'animal ce que le collet est dans la plante : tous deux les divisent transversalement; tous deux servent de point d'appui aux forces opposées; car les forces qui dans un arbre poussent en haut les parties qui doivent former le tronc et les branches, portent et appuient sur le collet, aussi bien que les forces opposées qui poussent en bas les parties qui forment les racines.



Pour peu qu'on s'examine, on s'apercevra aisément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouissements de plaisir, les saisissements, les douleurs, les nausées, les défaillances, toutes les impressions fortes des sensations devenues agréables ou désagréables, se font sentir au dedans du corps, à la région même du diaphragme. Il n'y a, au contraire, nul indice de sentiment dans le cerveau, et l'on n'a dans la tête que les sensations pures, ou plutôt les représentations de ces mêmes sensations simples et dénuées des caractères du sentiment : seulement on se souvient, on se rappelle que telle ou telle sensation nous a été agréable ou désagréable; et si cette opération, qui se fait dans la tête, est suivie d'un sentiment vif et réel, alors on en sent l'impression au dedans du corps, et toujours à la région du diaphragme. Ainsi, dans le fœtus, où cette membrane est sans exercice, le sentiment est nul, ou si foible qu'il ne peut rien produire : aussi les petits mouvements que le fœtus se donne, sont plutôt machinaux que dépendants des sensations et de la volonté.

Quelle que soit la matière qui sert de véhicule au sentiment, et qui produit le mouvement musculaire, il est sûr qu'elle se propage par les nerfs, et se communique dans un instant indivisible d'une extrémité à l'autre du système sensible. De quelque manière que ce mouvement s'opère, que ce soit par des vibrations, comme dans des cordes

élastiques; que ce soit par un feu subtil, par une matière semblable à celle de l'électricité, laquelle non-seulement réside dans les corps animés, comme dans tous les autres corps, mais y est même continuellement régénérée par le mouvement du cœur et des poumons, par le frottement du sang dans les artères, et aussi par l'action des causes extérieures sur les organes des sens; il est encore sûr que les nerfs et les membranes sont les seules parties sensibles dans le corps animal. Le sang, la lymphe, toutes les autres liqueurs, les graisses, les os, les chairs, tous les autres solides, sont par eux-mêmes insensibles : la cervelle l'est aussi; c'est une substance molle et sans élasticité, incapable dès lors de produire, de propager ou de rendre le mouvement, les vibrations ou les ébranlements du sentiment. Les méninges, au contraire, sont très-sensibles; ce sont les enveloppes de tous les nerfs : elles prennent, comme eux, leur origine dans la tête; elles se divisent comme les branches des nerfs, et s'étendent jusqu'à leurs plus petites ramifications : ce sont, pour ainsi dire, des nerfs aplatis; elles sont de la même substance; elles ont à peu près le même degré d'élasticité; elles font partie, et partie nécessaire, du système sensible. Si l'on veut donc que le siège des sensations soit dans la tête, il sera dans les méninges, et non dans la partie médullaire du cerveau, dont la substance est toute différente.

Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, que le siège de toutes les sensations et le centre de toute sensibilité étoient dans le cerveau, c'est que les nerfs, qui sont les organes du sentiment, aboutissent tous à la cervelle, qu'on a regardée dès-lors comme la seule partie commune qui pût en recevoir tous les ébranlements, toutes les impressions. Cela seul a suffi pour faire du cerveau le principe du sentiment, l'organe essentiel des sensations, en un mot le *sensorium* commun. Cette supposition a paru si simple et si naturelle, qu'on n'a fait aucune attention à l'impossibilité physique qu'elle renferme, et qui cependant est assez évidente; car comment se peut-il qu'une partie insensible, une substance molle et inactive, telle qu'est la cervelle, soit l'organe même du sentiment et du mouvement? comment se peut-il que cette partie molle et insensible, non-seulement reçoive ces impressions, mais les conserve long-temps, et en propage les ébranlements dans toutes les parties solides et sensibles? L'on dira peut-être, d'après Descartes ou d'après M. de la Peyronie, que ce n'est point dans la cervelle, mais dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, que réside ce principe: mais il suffit de jeter les yeux sur la conformation du cerveau, pour reconnoître que ces parties, la glande pinéale, le corps calleux, dans lesquelles on a voulu mettre le siège des sensations, ne tiennent point aux nerfs; qu'elles sont toutes environnées de la

substance insensible de la cervelle, et séparées des nerfs de manière qu'elles ne peuvent en recevoir les mouvements; et dès-lors ces suppositions tombent aussi-bien que la première.

Mais quel sera donc l'usage, quelles seront les fonctions de cette partie si noble, si capitale? Le cerveau ne se trouve-t-il pas dans tous les animaux? n'est-il pas dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux, qui tous ont beaucoup de sentiment, plus étendu, plus grand, plus considérable, que dans les poissons, les insectes et les autres animaux, qui en ont peu? Dès qu'il est comprimé, tout mouvement n'est-il pas suspendu? toute action ne cesse-t-elle pas? Si cette partie n'est pas le principe du mouvement, pourquoi y est-elle si nécessaire, si essentielle? pourquoi même est-elle proportionnelle, dans chaque espèce d'animal, à la quantité de sentiment dont il est doué?

Je crois pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à ces questions, quelque difficiles qu'elles paroissent; mais pour cela il faut se prêter un instant à ne voir avec moi le cerveau que comme de la cervelle, et n'y rien supposer que ce que l'on peut y apercevoir par une inspection attentive et par un examen réfléchi. La cervelle, aussi-bien que la moelle allongée et la moelle épinière, qui n'en sont que la prolongation, est une espèce de mucilage à peine organisé; on y distingue seulement les extrémités des petites artères qui y aboutissent en

très-grand nombre, et qui n'y portent pas du sang, mais une lymphe blanche et nourricière. Ces mêmes petites artères, ou vaisseaux lymphatiques, paroissent dans toute leur longueur en forme de filets très-déliés, lorsqu'on désunit les parties de la cervelle par la macération. Les nerfs, au contraire, ne pénètrent point la substance de la cervelle, ils n'aboutissent qu'à la surface; ils perdent auparavant leur solidité, leur élasticité; et les dernières extrémités des nerfs, c'est-à-dire les extrémités les plus voisines du cerveau, sont molles et presque mucilagineuses. Par cette exposition, dans laquelle il n'entre rien d'hypothétique, il paroît que le cerveau, qui est nourri par les artères lymphatiques, fournit à son tour la nourriture aux nerfs, et que l'on doit les considérer comme une espèce de végétation qui part du cerveau par troncs et par branches, lesquelles se divisent ensuite en une infinité de rameaux. Le cerveau est aux nerfs ce que la terre est aux plantes; les dernières extrémités des nerfs sont les racines, qui, dans tout végétal, sont plus tendres et plus molles que le tronc ou les branches; elles contiennent une matière ductile, propre à faire croître et à nourrir l'arbre des nerfs; elles tirent cette matière ductile de la substance même du cerveau, auquel les artères rapportent continuellement la lymphe nécessaire pour y suppléer. Le cerveau, au lieu d'être le siège des sensations, le principe du sentiment, ne sera donc

qu'un organe de sécrétion et de nutrition, mais un organe très-essentiel, sans lequel les nerfs ne pourroient ni croître, ni s'entretenir.

Cet organe est plus grand dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux, parce que le nombre ou le volume des nerfs dans ces animaux, est plus grand que dans les poissons et les insectes, dont le sentiment est foible par cette même raison; ils n'ont qu'un petit cerveau proportionné à la petite quantité de nerfs qu'il nourrit. Et je ne puis me dispenser de remarquer, à cette occasion, que l'homme n'a pas, comme on l'a prétendu, le cerveau plus grand qu'aucun des animaux; car il y a des espèces de singes et de cétacées qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme; autre fait qui prouve que le cerveau n'est ni le siège des sensations, ni le principe du sentiment, puisqu'alors ces animaux auroient plus de sensations et plus de sentiment que l'homme.

Si l'on considère la manière dont se fait la nutrition des plantes, on observera qu'elles ne tirent pas les parties grossières de la terre ou de l'eau; il faut que ces parties soient réduites par la chaleur en vapeurs ténues, pour que les racines puissent les pomper. De même, dans les nerfs, la nutrition ne se fait qu'au moyen des parties les plus subtiles de l'humidité du cerveau, qui sont pompées par les extrémités ou racines des nerfs, et de là sont por-

tées dans toutes les branches du système sensible. Ce système fait, comme nous l'avons dit, un tout dont les parties ont une connexion si serrée, une correspondance si intime, qu'on ne peut en blesser une sans ébranler violemment toutes les autres: la blessure, le simple tiraillement du plus petit nerf, suffit pour causer une vive irritation dans tous les autres, et mettre le corps en convulsion; et l'on ne peut faire cesser la douleur et les convulsions qu'en coupant ce nerf au-dessus de l'endroit lésé; mais dès-lors toutes les parties auxquelles le nerf aboutissoit deviennent à jamais immobiles, insensibles. Le cerveau ne doit pas être considéré comme partie du même genre, ni comme portion organique du système des nerfs, puisqu'il n'a pas les mêmes propriétés ni la même substance, n'étant ni solide, ni élastique, ni sensible. J'avoue que lorsqu'on le comprime, on fait cesser l'action du sentiment; mais cela même prouve que c'est un corps étranger à ce système, qui, agissant alors par son poids sur les extrémités des nerfs, les presse et les engourdit, de la même manière qu'un poids appliqué sur le bras, la jambe, ou sur quelque autre partie du corps, en engourdit les nerfs, et en amortit le sentiment. Il est si vrai que cette cessation de sentiment par la compression n'est qu'une suspension, un engourdissement, qu'à l'instant où le cerveau cesse d'être comprimé, le sentiment renaît et le mouvement se rétablit. J'avoue encore qu'en dé-

chirant la substance médullaire; et en blessant le cerveau jusqu'aux corps calleux, la convulsion, la privation de sentiment, et la mort même suit: mais c'est qu'alors les nerfs sont entièrement dérangés, qu'ils sont, pour ainsi dire, déracinés et blessés tous ensemble et dans leur origine.

Je pourrais ajouter à toutes ces raisons des faits particuliers, qui prouvent également que le cerveau n'est ni le centre du sentiment, ni le siège des sensations. On a vu des animaux, et même des enfants, naître sans tête et sans cerveau, qui cependant avoient sentiment, mouvement et vie. Il y a des classes entières d'animaux, comme les insectes et les vers, dans lesquels le cerveau ne fait point une masse distincte ni un volume sensible; ils ont seulement une partie correspondante à la moelle allongée et à la moelle épinière. Il y auroit donc plus de raison de mettre le siège des sensations et du sentiment dans la moelle épinière, qui ne manque à aucun animal, que dans le cerveau, qui n'est pas une partie générale et commune à tous les êtres sensibles.

Le plus grand obstacle à l'avancement des connoissances de l'homme est moins dans les choses mêmes que dans la manière dont il les considère; quelque compliquée que soit la machine de son corps, elle est encore plus simple que ses idées. Il est moins difficile de voir la nature telle qu'elle est, que de la reconnoître telle qu'on nous la présen-



te : elle ne porte qu'un voile; nous lui donnons un masque, nous la couvrons de préjugés; nous supposons qu'elle agit, qu'elle opère comme nous agissons et pensons. Cependant ses actes sont évidents, et nos pensées sont obscures; nous portons dans ses ouvrages les abstractions de notre esprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ses fins que par nos vues, et nous mêlons perpétuellement à ses opérations, qui sont constantes, à ses faits, qui sont toujours certains, le produit illusoire et variable de notre imagination.

Je ne parle point de ces systèmes purement arbitraires, de ces hypothèses frivoles, imaginaires, dans lesquelles on reconnoît, à la première vue, qu'on nous donne la chimère au lieu de la réalité : j'entends les méthodes par lesquelles on recherche la nature. La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs. Cette voie, quoique la plus sûre, ne l'est néanmoins qu'autant qu'elle est bien dirigée; pour peu qu'elle soit oblique, on arrive à des plages stériles, où l'on ne voit • obscurément que quelques objets épars : cependant on s'efforce de les rassembler, en leur supposant des rapports entre eux et des propriétés communes; et comme l'on passe et repasse avec complaisance sur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paroît frayé; et quoiqu'il n'aboutisse à rien, tout le monde le suit, on adopte la méthode, et l'on en reçoit les conséquences comme principes. Je

pourrois en donner la preuve en exposant à nu l'origine de ce que l'on appelle principes dans toutes les sciences, abstraites ou réelles : dans les premières, la base générale des principes est l'abstraction, c'est-à-dire une ou plusieurs suppositions ; dans les autres, les principes ne sont que les conséquences, bonnes ou mauvaises, des méthodes que l'on a suivies. Et pour ne parler ici que de l'anatomie, le premier qui, surmontant la répugnance naturelle, s'avisa d'ouvrir un corps humain, ne crut-il pas qu'en le parcourant, en le disséquant, en le divisant dans toutes ses parties, il en connoîtroit bientôt la structure, le mécanisme et les fonctions ? mais ayant trouvé la chose infiniment plus compliquée qu'on ne pensoit, il fallut bientôt renoncer à ces prétentions, et l'on fut obligé de faire une méthode, non pas pour connoître et juger, mais seulement pour voir, et voir avec ordre. Cette méthode ne fut pas l'ouvrage d'un seul homme, puisqu'il a fallu tous les siècles pour la perfectionner, et qu'encore aujourd'hui elle occupe seule nos plus habiles anatomistes : cependant cette méthode n'est pas la science ; ce n'est que le chemin qui devoit y conduire, et qui peut-être y auroit conduit en effet, si, au lieu de toujours marcher sur la même ligne dans un sentier étroit, on eût étendu la voie et me-

Voyez les preuves que j'en donne à la fin du *premier Discours, de la Manière d'étudier et de traiter l'Histoire naturelle*, tom. I de cet ouvrage, pag. 1.

né de front l'anatomie de l'homme et celle des animaux. Car quelle connoissance réelle peut-on tirer d'un objet isolé? le fondement de toute science n'est-il pas dans la comparaison que l'esprit humain sait faire des objets semblables et différents, de leurs propriétés analogues ou contraires, et de toutes leurs qualités relatives? L'absolu, s'il existe, n'est pas du ressort de nos connoissances; nous ne jugeons et ne pouvons juger des choses que par les rapports qu'elles ont entre elles. Ainsi, toutes les fois que dans une méthode on ne s'occupe que du sujet, qu'on le considère seul et indépendamment de ce qui lui ressemble et de ce qui en diffère, on ne peut arriver à aucune connoissance réelle, encore moins s'élever à aucun principe général; on ne pourra donner que des noms et faire des descriptions de la chose et de toutes ses parties : aussi, depuis trois mille ans que l'on dissèque des cadavres humains, l'anatomie n'est encore qu'une nomenclature, et à peine a-t-on fait quelques pas vers son objet réel, qui est la science de l'économie animale. De plus, que de défauts dans la méthode elle-même, qui cependant devrait être claire et simple, puisqu'elle dépend de l'inspection et n'aboutit qu'à des dénominations! Comme l'on a pris cette connoissance nominale pour la vraie science, on ne s'est occupé qu'à augmenter, à multiplier le nombre des noms, au lieu de limiter celui des choses; on s'est appesanti sur les détails; on a voulu trouver

des différences où tout étoit semblable : en créant de nouveaux noms, on a cru donner des choses nouvelles; on a décrit avec une exactitude minutieuse les plus petites parties, et la description de quelque partie encore plus petite, oubliée ou négligée par les anatomistes précédents, s'est appelée découverte. Les dénominations elles-mêmes ayant souvent été prises d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ceux qu'on vouloit désigner, n'ont servi qu'à augmenter la confusion. Ce que l'on appelle *testes* et *nates* dans le cerveau, qu'est-ce autre chose, sinon des parties de cervelle semblables au tout, et qui ne méritoient pas un nom? Ces noms, empruntés à l'aventure, ou donnés par préjugé, ont ensuite produit eux-mêmes de nouveaux préjugés et des opinions de hasard; d'autres noms donnés à des parties mal vues, ou qui même n'existoient pas, ont été de nouvelles sources d'erreurs. Que de fonctions et d'usages n'a-t-on pas voulu donner à la glande pinéale, à l'espace prétendu vide qu'on appelle la *voûte* dans le cerveau, tandis que l'un n'est qu'une glande, et qu'il est fort douteux que l'autre existe, puisque cet espace vide n'est peut-être produit que par la main de l'anatomiste et la méthode de dissection!

Ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences n'est donc pas de connoître les choses qui en font

Voyez à ce sujet le *Discours de Sténon*.

l'objet direct, mais c'est qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fausses couleurs dont on les a masquées, examiner le fondement et le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en séparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, et enfin tâcher de reconnoître les préjugés et les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître : il faut tout cela pour retrouver la nature; mais ensuite, pour la connoître, il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale, elle nous paroît très-mystérieuse et très-cachée, non-seulement parce que le sujet en est fort compliqué, et que le corps de l'homme est de toutes ses productions la moins simple, mais surtout parce qu'on ne l'a pas comparée avec elle-même, et qu'ayant négligé ces moyens de comparaison qui seuls pouvoient nous donner des lumières, on est resté dans l'obscurité du doute, ou dans le vague des hypothèses. Nous avons des milliers de volumes sur la description du corps humain, et à peine a-t-on quelques mémoires commencés sur celle des animaux. Dans l'homme on a reconnu, nommé, décrit les plus petites parties, tandis que l'on ignore si dans les animaux l'on retrouve non-seulement ces petites parties, mais même les plus grandes : on attribue certaines fonctions à de certains organes, sans être informé si dans d'autres êtres, quoique privés de ces organes,

les mêmes fonctions ne s'exercent pas; en sorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu donner des différentes parties de l'économie animale, on a eu le double désavantage d'avoir d'abord attaqué le sujet le plus compliqué, et ensuite d'avoir raisonné sur ce même sujet sans fondement de relation et sans le secours de l'analogie.

Nous avons suivi partout, dans le cours de cet ouvrage, une méthode très-différente : comparant toujours la nature avec elle-même, nous l'avons considérée dans ses rapports, dans ses opposés, dans ses extrêmes; et pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale, que nous avons eu occasion de traiter, comme la génération, les sens, le mouvement, le sentiment, la nature des animaux, il sera aisé de reconnoître qu'après le travail, quelquefois long, mais toujours nécessaire, pour écarter les fausses idées, détruire les préjugés, séparer l'arbitraire du réel de la chose, le seul art que nous ayons employé est la comparaison. Si nous avons réussi à répandre quelque lumière sur ces sujets, il faut moins l'attribuer au génie qu'à cette méthode que nous avons suivie constamment, et que nous avons rendue aussi générale, aussi étendue, que nos connoissances nous l'ont permis; et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen et la dissection des parties intérieures des animaux, et que, pour bien raisonner sur l'économie animale, il faut avoir

vu de cette façon au moins tous les genres d'animaux différents, nous ne nous presserons pas de donner des idées générales avant d'avoir présenté les résultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui, quoique dépendants de la théorie du sentiment et de l'appétit, sur laquelle nous ne voulons pas, quant à présent, nous étendre davantage, suffiront cependant seuls pour prouver que l'homme, dans l'état de nature, ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits, et qu'il a dans tous les temps, aussi-bien que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair.

La diète pythagorique, préconisée par des philosophes anciens et nouveaux, recommandée même par quelques médecins, n'a jamais été indiquée par la nature. Dans le premier âge, au siècle d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau; trouvant partout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux: mais dès qu'oubliant sa noblesse il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or et de la paix; la cruauté, le goût de la chair et du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs et les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philosophes austères, sauvages par tempérament, ont

reproché à l'homme en société. Rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entière, ils ont exposé ce tableau, qui ne vaut que par le contraste, et peut-être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abstinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais existé? n'est-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples? peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société? peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civilisé? Oui, car tous les malheurs viennent de la société; et qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, si l'homme dans cet état étoit seulement moins malheureux qu'il ne l'est. La liberté, la santé, la force, ne sont-elles pas préférables à la mollesse, à la sensualité, à la volupté même, accompagnées de l'esclavage? La privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs; et pour être heureux que faut-il, sinon de ne rien désirer?

Si cela est, disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir et pour



sentir; consentons à laisser notre ame dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais servir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être enfin que des masses de matière brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer, discutons; après avoir dit des raisons, donnons des faits. Nous avons sous les yeux, non l'état idéal, mais l'état réel de nature. Le sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille? est-il un homme heureux? car nous ne supposerons pas avec un philosophe, l'un des plus fiers censeurs de notre humanité,<sup>1</sup> qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au sauvage, que du sauvage à nous; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes et les langues, parce qu'il me paroît que lorsqu'on veut raisonner sur des faits, il faut éloigner les suppositions, et se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la nature nous offre. Or nous voyons qu'on descend par degrés assez insensibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins industrieux; de ceux-ci à d'autres plus grossiers, mais encore soumis à des rois, à des lois; de ces hommes grossiers aux sauvages, qui ne se

ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés; que les uns forment des nations assez nombreuses, soumises à des chefs; que d'autres, en plus petite société, ne sont soumis qu'à des usages; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendants, ne laissent pas de former des familles et d'être soumis à leurs pères. Un empire, un monarque, une famille, un père, voilà les deux extrêmes de la société : ces extrêmes sont aussi les limites de la nature; si elles s'étendoient au-delà, n'aurait-on pas trouvé, en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles et les femelles dispersés, les petits abandonnés, etc.? Je dis même qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et que son accroissement fût bien plus prompt, il n'est pas possible de soutenir que l'homme ait jamais existé sans former des familles, puisque les enfants périroient s'ils n'étoient secourus et soignés pendant plusieurs années; au lieu que les animaux nouveau-nés n'ont besoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espèce humaine n'a pu durer et se multiplier qu'à la faveur de la société; que l'union des pères et mères aux enfants est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or cette union ne peut man-

quer de produire un attachement respectif et durable entre les parents et l'enfant, et cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un mot à toutes les expressions du sentiment et du besoin : ce qui est aussi prouvé par le fait, puisque les sauvages les plus solitaires ont, comme les autres hommes, l'usage des signes et de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu ; c'est le sauvage vivant dans le désert, mais vivant en famille, connoissant ses enfants, connu d'eux, usant de la parole et se faisant entendre. La fille sauvage ramassée dans les bois de Champagne, l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre, ne prouvent pas le contraire : ils avoient vécu dans une solitude absolue ; ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de société, aucun usage des signes ou de la parole : mais s'ils se fussent seulement rencontrés, la pente de nature les auroit entraînés, le plaisir les auroit réunis ; attachés l'un à l'autre, ils se seroient bientôt entendus ; ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux, et ensuite celle de la tendresse entre eux et leurs enfants : et d'ailleurs ces deux sauvages étoient issus d'hommes en société, et avoient sans doute été abandonnés dans les bois, non pas dans le premier âge, car ils auroient péri, mais à quatre, cinq ou six ans, à l'âge en un mot auquel ils étoient déjà assez forts de corps pour se procurer leur subsistance, et en-

core trop foibles de tête pour conserver les idées qu'on leur avoit communiquées.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'est-à-dire ce sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère, il sera bientôt le chef d'une société plus nombreuse, dont tous les membres auront les mêmes manières, suivront les mêmes usages et parleront la même langue; à la troisième, ou tout au plus tard à la quatrième génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des usages et du langage, formeront une petite nation, laquelle s'augmentant avec le temps, pourra, suivant les circonstances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connoissons. Cela dépendra surtout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés. Si, sous un climat doux, dans un terrain abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages, et deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins : mais lorsque sous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils se trouveront gênés entre eux par le nombre et serrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peu-

ples dont ils seront devenus les conquérants ou les esclaves. Ainsi l'homme, en tout état, dans toutes les situations et sous tous les climats, tend également à la société; c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire à sa propagation.

Voilà pour la société; elle est, comme l'on voit, fondée sur la nature. Examinant de même quels sont les appétits, quel est le goût de nos sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes ou de graines; que tous préfèrent la chair et le poisson aux autres aliments; que l'eau pure leur déplaît, et qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de se procurer d'ailleurs une boisson moins insipide. Les sauvages du Midi boivent l'eau du palmier; ceux du Nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine; d'autres font des boissons fermentées; et tous en général ont le goût le plus décidé, la passion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur industrie, dictée par les besoins de première nécessité, excitée par leurs appétits naturels, se réduit à faire des instruments pour la chasse et pour la pêche. Un arc, des flèches, une massue, des filets, un canot, voilà le sublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de se procurer une subsistance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût convient à la nature; car, comme nous l'avons déjà dit, l'homme ne pourroit pas se nourrir d'herbe

seule; il périroit d'inanition s'il ne prenoit des aliments plus substantiels<sup>1</sup> : n'ayant qu'un estomac et des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf, qui a quatre estomacs et des boyaux très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture; ce qui seroit cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité. Il en est à peu près de même des fruits et des graines, elles ne lui suffiroient pas; il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir la quantité de molécules organiques nécessaires à la nutrition; et quoique le pain soit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le blé, que le blé même et nos autres grains et légumes, ayant été perfectionnés par l'art, soient plus substantiels et plus nourrissants que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme, réduit au pain et aux légumes pour toute nourriture, traîneroit à peine une vie foible et languissante.

Voyez ces pieux solitaires qui s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, qui, par de saints motifs, renoncent aux dons du Créateur, se privent de la parole, fuient la société, s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la nature; confinés dans ces asiles, ou plutôt dans ces tombeaux vivants, où l'on ne respire que la mort, le visage mortifié, les yeux éteints, ils ne jettent autour d'eux

<sup>1</sup> Voyez l'article *du Bœuf*, tom. XII, pag. 144.

que des regards languissants; leur vie semble ne se soutenir que par efforts; ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse : quoique soutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps), ils ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, et ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainsi l'abstinence de toute chair, loin de convenir à la nature, ne peut que la détruire : si l'homme y étoit réduit, il ne pourroit, du moins dans ces climats, ni subsister, ni se multiplier. Peut-être cette diète seroit possible dans les pays méridionaux, où les fruits sont plus cuits, les plantes plus substantielles, les racines plus succulentes, les graines plus nourries : cependant les Brachmanes font plutôt une secte qu'un peuple; et leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guère étendue au-delà de leurs écoles, et jamais au-delà de leur climat.

Cette religion, fondée sur la métaphysique, est un exemple frappant du sort des opinions humaines. On ne peut pas douter, en ramassant les débris qui nous restent, que les sciences n'aient été très-anciennement cultivées, et perfectionnées peut-être au-delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui. On a su avant nous que tous les êtres animés contenoient des molécules indestructibles, toujours vivantes, et

qui passoient de corps en corps. Cette vérité, adoptée par les philosophes, et ensuite par un grand nombre d'hommes, ne conserva sa pureté que pendant les siècles de lumière : une révolution de ténèbres ayant succédé, on ne se souvint des molécules organiques vivantes, que pour imaginer que ce qu'il y avoit de vivant dans l'animal étoit apparemment un tout indestructible qui se séparoit du corps après la mort. On appela ce tout idéal, une *ame*, qu'on regarda bientôt comme un être réellement existant dans tous les animaux; et joignant à cet être fantastique l'idée réelle, mais défigurée, du passage des molécules vivantes, on dit qu'après la mort cette ame passoit successivement et perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme; on joignit bientôt le moral au métaphysique; on ne douta pas que cet être survivant ne conservât, dans sa transmigration, ses sentiments, ses affections, ses désirs : les têtes foibles frémissent ! Quelle horreur en effet pour cette ame, lorsqu'au sortir d'un domicile agréable, il falloit habiter le corps infect d'un animal immonde ! On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit sa superstition), on eut peur, en tuant un animal, d'égorger sa maîtresse ou son père : on respecta toutes les bêtes, on les regarda comme son prochain; on dit enfin qu'il falloit, par amour, par devoir, s'abstenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine et le progrès de cette religion, la plus ancienne du conti-



ment des Indes : origine qui indique assez que la vérité, livrée à la multitude, est bientôt défigurée; qu'une opinion philosophique ne devient opinion populaire qu'après avoir changé de forme; mais qu'au moyen de cette préparation, elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée que le préjugé sera plus général, et d'autant plus respectée qu'ayant pour base des vérités mal entendues, elle sera nécessairement environnée d'obscurités, et par conséquent paroîtra mystérieuse, auguste, incompréhensible; qu'ensuite, la crainte, se mêlant au respect, cette religion dégénérera en superstitions, en pratiques ridicules, lesquelles cependant prendront racine, produiront des usages qui seront d'abord scrupuleusement suivis, mais qui, s'altérant peu à peu, changeront tellement avec le temps. que l'opinion même dont ils ont pris naissance ne se conservera plus que par de fausses traditions, par des proverbes, et finira par des contes puérils et des absurdités : d'où l'on doit conclure que toute religion fondée sur des opinions humaines est fautive et variable, et qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion, qui, ne dépendant pas de nos opinions, est inaltérable, constante, et sera toujours la même.

Mais revenons à notre sujet. L'abstinence entière de la chair ne peut qu'affoiblir la nature. L'homme, pour se bien porter, a non-seulement besoin d'user de cette nourriture solide, mais même de la varier.

S'il veut acquérir une vigueur complète, il faut qu'il choisisse ce qui lui convient le mieux; et comme il ne peut se maintenir dans un état actif qu'en se procurant des sensations nouvelles, il faut qu'il donne à ses sens toute leur étendue; qu'il se permette la variété des mets comme celle des autres objets, et qu'il prévienne le dégoût qu'occasionne l'uniformité de nourriture; mais qu'il évite les excès, qui sont encore plus nuisibles que l'abstinence.

Les animaux qui n'ont qu'un estomac et les intestins courts, sont forcés, comme l'homme, à se nourrir de chair. On s'assurera de ce rapport et de cette vérité en comparant le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers et dans ceux qui ne vivent que d'herbes: on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation, et qu'ils prennent une nourriture plus ou moins solide, relativement à la capacité plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure que les animaux qui ne vivent que d'herbes soient, par nécessité physique, réduits à cette seule nourriture, comme les animaux carnassiers sont, par cette même nécessité, forcés à se nourrir de chair: nous disons seulement que ceux qui ont plusieurs estomacs, ou des boyaux très-amples, peuvent se passer de cet aliment substantiel et nécessaire aux autres; mais nous ne disons pas qu'ils ne pussent en

user, et que si la nature leur eût donné des armes, non-seulement pour se défendre, mais pour attaquer et pour saisir, ils n'en eussent fait usage et ne se fussent bientôt accoutumés à la chair et au sang, puisque nous voyons que les moutons, les veaux, les chèvres, les chevaux, mangent avidement le lait, les œufs, qui sont des nourritures animales, et que, sans être aidés de l'habitude, ils ne refusent pas la viande hachée et assaisonnée de sel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair et pour les autres nourritures solides est l'appétit général de tous les animaux, qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de modération, selon la conformation particulière de chaque animal, puisqu'à prendre la nature entière, ce même appétit se trouve non-seulement dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes, mais aussi dans les oiseaux, dans les poissons, dans les insectes et dans les vers, auxquels en particulier il semble que toute chair ait été ultérieurement destinée.

La nutrition, dans tous les animaux, se fait par les molécules organiques, qui, séparées du marc de la nourriture au moyen de la digestion, se mêlent avec le sang et s'assimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet, qui paroît être le principal but de la nature, et qui est proportionnel à la quantité des aliments, ils en produisent un autre qui ne dépend que de leur quantité, c'est-à-dire de leur masse et de leur vo-

lume. L'estomac et les boyaux sont des membranes souples, qui forment au dedans du corps une capacité très-considérable : ces membranes, pour se soutenir dans leur état de tension, et pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoisinent, ont besoin d'être toujours remplies en partie. Si, faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité se trouve entièrement vide, les membranes n'étant plus soutenues au dedans, s'affaissent, se rapprochent, se collent l'une contre l'autre; et c'est ce qui produit l'affaissement et la foiblesse, qui sont les premiers symptômes de l'extrême besoin. Les aliments, avant de servir à la nutrition du corps, lui servent donc de lest; leur présence, leur volume est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures, qui agissent et réagissent toutes les unes contre les autres. Lorsqu'on meurt par la faim, c'est donc moins parce que le corps n'est pas nourri, que parce qu'il n'est plus lesté; aussi les animaux, surtout les plus gourmands, les plus voraces, lorsqu'ils sont pressés par le besoin, ou seulement avertis par la défaillance qu'occasionne le vide intérieur, ne cherchent qu'à le remplir, et avalent de la terre et des pierres. Nous avons trouvé de la glaise dans l'estomac d'un loup; j'ai vu des cochons en manger; la plupart des oiseaux avalent des cailloux, etc. Et ce n'est point par goût, mais par nécessité, et parce que le plus pressant n'est pas de rafraîchir le sang

par un chyle nouveau, mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.

---

## DU LOUP

LE loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément; et quoique avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant long-temps, et souvent en

<sup>1</sup> Le loup; en grec, *λύκος*; en latin, *lupus*; en italien, *tupo*; en espagnol, *tobo*; en allemand, *wolff*; en anglais, *wolf*; en suédois, *ulf*; en polonais, *wilk*.

*Lupus*. Gesner, *Icon. Animal. quadr.*, pag. 79.

*Lupus*. Ray, *Synops. Animal. quadr.*, pag. 173.

*Canis caudâ rectâ, corpore breviorè*. Linn., édit. IV  
*Canis caudâ incurvâ*, édit. VI.

*Lupus vulgaris*. Klein, *Hist. nat. Quadr.*, pag. 70.

*Canis ex griseo flavescens. Lupus vulgaris*. Brisson., *Regn. animal.*, pag. 235.

vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier et poltron; mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité : pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes et les enfants, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage et la mort.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme; cependant il n'offre tout au

plus que le revers de l’empreinte, et ne présente les mêmes caractères que sous une face entièrement opposée : si la forme est semblable, ce qui en résulte est bien contraire; le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup; il fuit à l’odeur seule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne si fort, qu’il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître : un mâtin, qui connoît ses forces, se hérissé, s’indigne, l’attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, et fait tous ses efforts pour se délivrer d’une présence qui lui est odieuse; jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre, et combattre à outrance, jusqu’à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie : le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, et ne trouve pas que *le corps d’un ennemi mort sente bon*; il l’abandonne pour servir de pâture aux corbeaux, et même aux autres loups : car ils s’entre-dévoient; et lorsqu’un loup est grièvement blessé, les autres le suivent au sang, et s’attroupent pour l’achever.

Le chien même sauvage n’est pas d’un naturel farouche; il s’apprivoise aisément, s’attache et demeure fidèle à son maître. Le loup, pris jeune, se prive, mais ne s’attache point : la nature est plus forte que l’éducation; il reprend avec l’âge son ca-

ractère féroce, et retourne, dès qu'il le peut, à son état sauvage. Les chiens, même les plus grossiers, cherchent la compagnie des autres animaux; ils sont naturellement portés à les suivre, à les accompagner, et c'est par instinct seul, et non par éducation, qu'ils savent conduire et garder les troupeaux. Le loup est au contraire l'ennemi de toute société; il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce : lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlements affreux, et qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent et retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle et la femelle; ils ne se cherchent qu'une fois par an, et ne demeurent que peu de temps ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur : plusieurs mâles suivent la même femelle, et cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier, car ils se la disputent cruellement; ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, et il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entre eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, lasse tous ses aspirants, et se dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alcrte ou le mieux aimé.









*L'ordre pins*

1. Le Loup . . . . . Page 45.  
 2. Le Loup noir . . . . . 57.

3. Le Loup du Mexique . . . . . 60.

*David sculp*



La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, et commence par les plus vieilles louves; celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps : ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir; ils ont des vieilles à la fin de décembre, et finissent par les jeunes au mois de février et au commencement de mars. Le temps de la gestation est d'environ trois mois et demi,<sup>1</sup> et l'on trouve des louveteaux nouveau-nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. Cette différence dans la durée de la gestation entre les louves, qui portent plus de cent jours, et les chiennes, qui n'en portent guère plus de soixante, prouve que le loup et le chien, déjà si différents par le naturel, le sont aussi par le tempérament, et par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Aussi le loup et le chien n'ont jamais été pris pour le même animal que par les nomenclateurs en histoire naturelle, qui ne connoissant la nature que superficiellement, ne la considèrent jamais pour lui donner toute son étendue, mais seulement pour la resserrer et la réduire à leur méthode, toujours fautive, et souvent démentie par les faits. Le chien et la louve ne peuvent ni s'accoupler, ni pro-

<sup>1</sup> *Nouveau Traité de la Vénérie*; Paris, 1750, pag. 75 et 76.

duire ensemble;<sup>1</sup> il n'y a pas de races intermédiaires entre eux; ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament différent. Le loup vit plus long-temps que le chien; les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées sont plus que suffisantes pour démontrer que ces animaux sont d'espèces assez éloignées : d'ailleurs, en y regardant de près, on reconnoît aisément que, même à l'extérieur, le loup diffère du chien par des caractères essentiels et constants. L'aspect de la tête est différent, la forme des os l'est aussi : le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelants, brillants pendant la nuit; il a le hurlement au lieu de l'aboïement, les mouvements différents; la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte et plus précipitée; le corps beaucoup plus fort et bien moins souple,<sup>2</sup> les membres plus fermes, les mâchoires et les dents plus grosses, le poil plus rude et plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups

Voyez les expériences que j'ai faites à ce sujet, tom. XII de cet ouvrage, article *du Chien*, pag. 287.

<sup>2</sup> Aristote a dit, mal à propos, que le loup avoit dans le col un seul os continu; le loup a, comme le chien, et comme les autres animaux quadrupèdes, plusieurs vertèbres dans le col, et il peut le fléchir et le plier de la même façon : on trouve seulement quelquefois une des vertèbres lombaires adhérente à la vertèbre voisine.

s'accouplent comme les chiens; ils ont comme eux la verge osseuse et environnée d'un bourrelet qui se gonfle et les empêche de se séparer. Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles aplanissent un espace assez considérable, en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent ensuite une grande quantité de mousse, et préparent un lit commode pour leurs petits : elles en font ordinairement cinq ou six, quelquefois sept, huit et même neuf, et jamais moins de trois. Ils naissent les yeux fermés comme les chiens; la mère les allaite pendant quelques semaines, et leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après, elle leur apporte des mulots, des levraults, des perdrix, des volailles vivantes : les louveteaux commencent par jouer avec elles, et finissent par les étrangler; la louve ensuite les déplume, les écorche, les déchire, et en donne une part à chacun. Ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance qu'au bout de six semaines ou deux mois; ils suivent alors leur mère, qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voisine; elle les ramène au gîte, ou les oblige à se receler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces, et même avec fureur : quoique dans les autres temps elle soit, com-

me toutes les femelles, plus timide que le mâle, lorsqu'elle a des petits, elle devient intrépide, semble ne rien craindre pour elle, et s'expose à tout pour les sauver : aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite, quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours; c'est ordinairement à dix mois ou un an, lorsqu'ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à six mois, et lorsqu'ils ont acquis de la force, des armes et des talents pour la rapine.

Les mâles et les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles, comme dans presque toutes les autres espèces, sont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plus tôt qu'au second hiver de leur vie, ce qui suppose dix-huit ou vingt mois d'âge, et qu'une louve que j'ai fait élever n'est entrée en chaleur qu'au troisième hiver, c'est-à-dire à plus de deux ans et demi. Les chasseurs assurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles<sup>2</sup> : cela confirme cette observation, qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les espèces, à commencer par celle de l'homme, la nature produit plus de mâles que de femelles. Ils disent aussi qu'il y a des loups qui

<sup>1</sup> *Vénerie de du Fouilloux*; Paris, pag. 100 verso.

*Nouveau Traité de la Vénerie*, pag. 276.



dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle, l'accompagnent toujours jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de mettre bas; qu'alors elle se dérobe, cache soigneusement ses petits, de peur que leur père ne les dévore en naissant; mais que lorsqu'ils sont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, et que si la mère vient à manquer, il la remplace et en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits, qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux, qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces, dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse; ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, et toujours d'un sommeil léger : ils boivent fréquemment; et dans les temps de sécheresse, lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares et aux ruisseaux. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un

mouton, sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vite que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Il mord cruellement, et toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage. Lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie, et cependant, lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien : il est plus dur, moins sensible, plus robuste; il marche, court, rôde des jours entiers et des nuits; il est infatigable, et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux et courageux; le loup, quoique féroce, est timide : lorsqu'il tombe dans un piège, il est si fort et si long-temps épouvanté, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende, ou le prendre vivant sans qu'il résiste; on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite partout où l'on veut, sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou même de mécontentement. Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille, et surtout l'odorat : il sent souvent de plus loin qu'il ne voit; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue; il sent aussi de loin les animaux vivants, il les chasse même assez long-temps en les suivant aux portées. Lorsqu'il veut

sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivants que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la chair morte, et cependant il dévore les voiries les plus infectes. Il aime la chair humaine; et peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfants, etc. L'on a appelé ces mauvais loups, *loups garoux*,<sup>1</sup> c'est-à-dire loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups. Les princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est point désagréable, qui est utile, et même nécessaire. Les chasseurs distinguent les loups en *jeunes loups*, *vieux loups*, et *grands vieux loups*; ils les connoissent par les *pieds*, c'est-à-dire par les *voies*, les traces qu'ils laissent sur la terre: plus le loup est âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long et plus étroit, elle a aussi le talon plus petit et les ongles

<sup>1</sup> Voyez *la Chasse du Loup de Gaston Phœbus*.

plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup : il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, et se rabattent froidement. Quand le loup est détourné, on amène les lévriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en garde qu'une pour le lancer, et on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à sa suite, un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le loup est prêt à passer, et ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre et à le harceler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux dernières extrémités, et le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, et répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer et l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi le chasser avec des chiens courants; mais comme il perce toujours droit en avant, et qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courants ne soient soutenus par des lévriers qui le saisissent, le harcèlent, et leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes et de mâtins, on tend des pièges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand

des boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, surtout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglais prétendent en avoir purgé leur île; cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Écosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur et le poil de ces animaux changent suivant les différents climats, et varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France et en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais et tirant sur le jaune. Ces loups, plus sauvages et moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons ni des troupeaux, et ne vivent que de chasse et non pas de rapine. Dans les pays du Nord, on en trouve de tout blancs et de tout noirs; ces derniers sont plus grands et plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue: on l'a trouvée en Asie, en Afrique<sup>2</sup> et en Amérique<sup>3</sup> comme en Europe. Les loups du Sénégal<sup>4</sup> ressemblent à ceux de France;

<sup>1</sup> *Voyage de Pietro della Valle*; Rouen, 1745, tom. IV, pag. 4 et 5.

<sup>2</sup> *Histoire générale des Voyages*, tom. V, pag. 85.

<sup>3</sup> *Voyage du P. Lectercq*; Paris, 1691, pag. 488 et 489.

<sup>4</sup> *Histoire générale des Voyages*, tom. III, pag. 285. *Voyage du sieur le Maire aux îles Canaries, cap Vert, Sénégal, etc.*; Paris, 1695, pag. 100.

cependant ils sont un peu plus gros, et beaucoup plus cruels : ceux d'Égypte sont plus petits que ceux de Grèce. En Orient, et surtout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple<sup>2</sup> : on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achète jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps et de contrainte, ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation. J'en ai fait élever et nourrir quelques-uns chez moi : tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire dans la première et la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressants; et s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel; on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir et de faire du mal. J'en ai eu un qui, ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules, pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées; mais, pour son coup d'essai, il les tua toutes en une nuit sans en manger aucune; un autre qui, ayant rompu sa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec le-

Aristot., *Hist. Animal.*, lib. viii, cap. XXVIII.

*Voyage de Chardin*; Londres, 1686, pag. 291. *Voyage de Pietro della Valle*, tom. IV, pag. 4.

quel il étoit familier; une louve que j'ai gardée trois ans, et qui, quoique enfermée toute jeune et seule avec un mâtin de même âge, dans une cour assez spacieuse, n'a pu pendant tout ce temps s'accoutumer à vivre avec lui, ni le souffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante; elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que se défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau; on en fait des fourrures grossières, qui sont chaudes et durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux, et il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour assouvir sa faim il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées et encore toutes couvertes de chaux, il vomit fréquemment, et se vide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.

### DU LOUP NOIR.

Nous ne donnons la description de cet animal que comme un supplément à celle du loup, car

nous les croyons tous deux de la même espèce. Nous avons dit dans l'histoire du loup (page 55) qu'il s'en trouve de tout blancs et de tout noirs dans le nord de l'Europe, et que ces loups noirs sont plus grands que les autres : celui-ci est venu du Canada; il étoit noir sur tout le corps, mais plus petit que notre loup; il avoit les oreilles un peu plus grandes, plus droites, et plus éloignées l'une de l'autre; les yeux un peu plus petits, et qui paroissent aussi un peu plus éloignés que dans le loup commun. Ces différences ne sont, à notre avis, que des variétés trop peu considérables pour séparer cet animal de l'espèce du loup; la différence la plus sensible est celle de la grandeur : mais, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, les animaux qui sont communs aux deux continents, c'est-à-dire ceux du nord de l'Europe et ceux de l'Amérique septentrionale, diffèrent tous par la grandeur, et ce loup noir de Canada, plus petit que ceux de l'Europe, nous paroît seulement confirmer ce fait général; d'ailleurs, comme il avoit été pris tout petit, et ensuite élevé à la chaîne, la contrainte seule a peut-être suffi pour l'empêcher de prendre tout son accroissement. Nos loups ordinaires sont aussi plus petits et moins communs en Canada qu'en Europe, et les sauvages en estiment fort la peau.<sup>1</sup> Les loups noirs, les loups cerviers, les renards y

<sup>1</sup> *Voyage de Sagard Theodat.*; Paris, 1652, pag. 307.



sont en plus grand nombre. Cependant le renard noir y est aussi fort rare; il a le poil infiniment plus beau que le loup noir, dont la peau ne peut faire qu'une fourrure assez grossière.

Nous n'ajouterons rien de plus sur cet animal que nous avons vu vivant, et qui nous a paru ressembler au loup, non-seulement par la figure, mais par le naturel, n'étant devenu déprédateur qu'avec l'âge, et n'ayant, comme le loup, qu'une férocité sans courage, qui le rendoit lâche au combat, quoiqu'il y fût exercé.

[ Nous avons dit dans l'histoire des loups, qu'on les avoit détruits en Angleterre. Il semble que, pour dédommagement, ces animaux aient trouvé de nouveaux pays à occuper. Pontoppidam prétend qu'il n'en existoit point en Norwège, et que c'est vers l'année 1718 qu'ils s'y sont établis. Il dit que ce fut à l'occasion de la dernière guerre entre les Suédois et les Danois qu'ils passèrent les montagnes à la suite des provisions qui suivoient ces armées.<sup>1</sup>

Quelques Anglais, qui ont travaillé à une zoologie dont ils ont exclu tous les animaux qui n'étoient pas *bretons*, m'ont fait reproche d'avoir dit qu'il y avoit encore des loups dans le nord de leur île : je ne l'ai point affirmé, mais j'ai seulement dit,<sup>2</sup>

<sup>1</sup> *Histoire naturelle de la Norwège*, par Pontoppidam. (*Journal étranger*, juin 1756.)

<sup>2</sup> Pag. 55 de ce volume.

que l'on m'avoit assuré qu'il y en avoit en Écosse. C'est mylord comte de Morton, alors président de la société royale, homme très-respectable, très-véridique, Écossais possédant de grandes terres, qui m'a en effet assuré ce fait en 1756. Je m'en rapporte à son témoignage encore aujourd'hui, parce qu'il est positif, et que l'assertion de ceux qui ont travaillé à la zoologie britannique, n'est qu'un témoignage négatif.

M. le vicomte de Querhoënt dit, dans ses observations, qu'il y a, au cap de Bonne-Espérance, deux espèces de loups, dont il a vu la peau, l'un tigré de noir, et l'autre noir. Il ajoute qu'ils sont plus grands que ceux d'Europe, et qu'ils ont la peau plus épaisse et la dent plus meurtrière; que néanmoins leur lâcheté les fait peu redouter, quoiqu'ils viennent quelquefois la nuit, comme les onces, dans les rues de la ville du Cap.]

## DU LOUP DU MEXIQUE.

Comme le loup est originaire des pays froids, il a passé par les terres du Nord, et se trouve également dans les deux continents. Nous avons parlé des loups noirs et des loups gris de l'Amérique septentrionale : il paroît que cette espèce s'est répandue jusqu'à la Nouvelle-Espagne et au Mexique, et que, dans ce climat plus chaud, elle a subi des variétés, sans cependant avoir changé ni de nature

ni de naturel; car le loup du Mexique a la même figure, les mêmes appétits et les mêmes habitudes que le loup d'Europe ou le loup de l'Amérique septentrionale, et tous paroissent être d'une seule et même espèce. Le loup du Mexique, ou plutôt de la Nouvelle-Espagne, où on le trouve bien plus communément qu'au Mexique, a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière, les oreilles longues et droites, et les yeux étincelants comme nos loups : mais il a la tête un peu plus grosse, le cou plus épais et la queue moins velue; au-dessus de la gueule il a quelques piquants aussi gros, mais moins roides que ceux du hérisson. Sur un fond de poil gris, son corps est marqué de quelques taches jaunes; la tête, de la même couleur que le corps, est traversée de raies brunes, et le front est taché de fauve; les oreilles sont grises comme la tête et le corps; il y a une longue tache fauve sur le cou, une seconde tache semblable sur la poitrine, et une troisième sur le ventre; les flancs sont marqués de bandes transversales depuis le dos jusqu'au ventre; la queue est grise et marquée d'une tache fauve dans son milieu; les jambes sont rayées de haut en bas de gris et de brun.<sup>1</sup> Ce loup est, comme l'on voit, le plus beau des loups, et sa fourrure doit être recherchée par

<sup>1</sup> *Xoloitscuintli, lupus Mexicanus.* (Hernand., *Hist. Mex.*, pag. 479, fig. *id.*)

la variété des couleurs<sup>1</sup> : mais, au reste, rien n'indique qu'il soit d'une espèce différente des nôtres, qui varient du gris au blanc, du blanc au noir et au mêlé, sans pour cela changer d'espèce; et l'on voit, par le témoignage de Fernandez, que ces loups de la Nouvelle-Espagne, dont nous venons de donner la description d'après Recchi et Fabri, varient comme le loup d'Europe, puisque dans ce pays même ils ne sont pas tous marqués comme nous venons de le dire, et qu'il s'en trouve qui sont de couleur uniforme et même tout blancs.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> On pourroit soupçonner, à cause de la variété des couleurs, que ce loup du Mexique est un *lynx* ou *loup cervier*, dont l'espèce se trouve, aussi-bien que celle du loup, dans les deux continents : mais il suffit de jeter les yeux sur la figure que nous a donnée Recchi, pour reconnoître qu'elle ressemble tout-à-fait à celle du loup, et point du tout à celle du lynx.

<sup>2</sup> *Cuettlachtli, seu lupus indicus.* Jo. Fabri. *Xoloitscuintli, formâ, colore, moribus et mole corporis lupi nostrati similis est atque adeò ejus (ut mihi quidem videtur) speciei, sed ampliori capite. Tauros verò sicut et nostras lupus aggreditur et interdum etiam homines, reperiuntur nonnulli candentes.... Vivit in calidis Novæ Hispaniæ locis.* (Fernand., *Hist. Anim. Nov. Hisp.*, pag. 7.)

---

DU RENARD.<sup>1</sup>

LE renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoique aussi infatigable, et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

<sup>1</sup> Le renard; en grec, Ἀλώπηξ; en latin, *vulpes*; en italien, *volpe*; en espagnol, *raposa*; en allemand, *fuchss*; en anglais, *fox*; en suédois, *raef*; en polonais, *liszka*.

*Vulpes*. Gesner, *Icon. Animal. quadrup.*, pag. 88.

*Vulpes*. Ray, *Synops. Animal. quadr.*, pag. 177.

*Canis caudâ rectâ*. Linnæus.

*Vulpes vulgaris*. Klein, *Hist. nat. Quadr.*, pag. 71.

*Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis*. Brisson., *Regn. animal.*, pag. 259.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, et suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard en est doué, et tourne tout à son profit: il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier; il revient quelques moments après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisième, une quatrième, etc., jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées et dans les boquetteaux où l'on prend les grives et les bécasses au lacet; il devance le pipeur, va de très-grand matin, et souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux; emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dé-









*Tratte pins*

*David sculp.*

1. Le Renard..... Page 63.  
 2. L Hyene..... 79.

3. Le Chacal..... 95



pose tous en différents endroits, surtout au bord des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genévre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile et plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, tous les chiens au contraire chassent le renard volontiers, et même avec plaisir; car, quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil et au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courants, des briquets : dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément. Cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits; pendant qu'elle se défend et combat les bassets, on tache de découvrir le terrier par-dessus, et on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, et quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas tou-

jours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable et la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vitesse, fait un grand tour, et revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, et où, trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courants, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le suivre, et que, quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il est encore plus commode de tendre des pièges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, etc. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, et surtout des raisins : lorsque les levrauts et les perdrix lui

manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpents, les lézards, les crapauds, etc.; il en détruit un grand nombre; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel; il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite en le perçant de mille coups d'aiguillon : il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser; et il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier : alors il le déterre et en mange et le miel et la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, et les force à s'étendre. Enfin il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, etc.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, surtout par les parties intérieures; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long et plus touffu, les yeux plus inclinés. Il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière, et enfin par le caractère le plus essentiel, par le naturel; car il ne s'apprivoise pas aisément, et jamais tout-à-fait : il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, et meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne;<sup>1</sup> s'ils ne sont pas an-

<sup>1</sup> Voyez les expériences que j'ai faites à ce sujet, article *du Chien*, tom. XII de cet ouvrage, pag. 287.

tipathiques, ils sont au moins indifférents. Il produit en moindre nombre, et une seule fois par an; les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de six, et jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se recèle, sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver, et l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril. Lorsqu'elle s'aperçoit que sa retraite est découverte, et qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous les uns après les autres, et va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés : ils sont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, et vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlements affreux : le renard glapit, aboie, et pousse un son triste, semblable au cri du paon; il a des tons différents selon les sentiments différents dont il est affecté; il a la voix de la chasse, l'accent du désir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre; car il ne crie point pour toute autre blessure, et il se laisse tuer à coups de bâton, comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord

dangereusement, opiniâtrément, et l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables et très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, et semblable au cri du paon. En hiver, surtout pendant la neige et la gelée, il ne cesse de donner de la voix, et il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe et se renouvelle. L'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup; les chiens et même les hommes en mangent en automne, surtout lorsqu'il s'est nourri et engraisé de raisins, et sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond; on l'approche aisément sans l'éveiller. Lorsqu'il dort il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derrière et demeure étendu sur le ventre : c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie que, dès qu'ils l'aperçoivent, ils font un petit cri d'avertissement; les geais, les merles surtout, le conduisent du haut des arbres, répètent souvent le petit cri d'avis, et le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes : com-

me ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'est pas à portée de les voir souvent; et c'est peut-être par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins que le loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois, les jeunes renards couroient après les canards et les poules; il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle et deux mâles; on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes : quoiqu'ils n'eussent jamais vu de femelles de leur espèce, et qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refusèrent constamment toutes les chiennes; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoique enchaînés, et elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne : on attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; malgré le besoin et la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, et ne touchoient point à la poule.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, et l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux, mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris-argenté;



tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne renards *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroissent aussi avoir le corps plus court, parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, et qui sont d'un gris sale, à peu près de la couleur des vieux loups; mais je ne puis décider si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du Nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris-argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge et le ventre entièrement blancs, sans aucun mélange de noir, et enfin des croisés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, et une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la première : ces derniers sont plus grands que les autres, et ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres : on la trouve partout en Europe, dans l'Asie<sup>2</sup> septentrionale et tempérée; on la trouve de même en Amérique;<sup>3</sup> mais elle est fort ra-

<sup>1</sup> *Œuvres de Regnard*; Paris, 1742, tom. I, pag. 175.

<sup>2</sup> *Relation du Voyage d'Adam Olearius*; Paris, 1656, tom. I, pag. 368.

<sup>3</sup> *Voyage de la Hontan*, tom. II, pag. 42.

re en Afrique et dans les pays voisins de l'équateur. Les voyageurs qui disent en avoir vu à Calicut<sup>1</sup> et dans les autres provinces méridionales des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il a dit que les renards d'Égypte étoient plus petits que ceux de Grèce<sup>2</sup> : ces petits renards d'Égypte sont des putois,<sup>3</sup> dont l'odeur est insupportable. Nos renards, originaires des climats froids, sont devenus naturels aux pays tempérés, et ne se sont pas étendus vers le midi au-delà de l'Espagne et du Japon.<sup>4</sup> Ils sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espèce, et qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême : il y en a du côté du pôle antarctique<sup>5</sup> comme vers le pôle arctique.<sup>6</sup> La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément; les gris-argentés sont meilleurs; les bleus et les croisés sont

<sup>1</sup> *Voyages de François Pyrard*; Paris, 1619, t. I, p. 427.

<sup>2</sup> Aristote, *Hist. animal.*, lib. VIII, cap. 18.

<sup>3</sup> Aldrovande, *Quadrup. Hist.*, pag. 197.

<sup>4</sup> *Histoire du Japon*, par Kœmpfer; La Haye, 1719, tom. I, pag. 110.

<sup>5</sup> *Voyage de Narborough à la mer du Sud*, second volume des *Voyages de Coréal*; Paris, 1722, tom. II, pag. 184.

<sup>6</sup> *Recueil des Voyages au Nord*; Rouen, 1716, tom. II, pag. 113 et 114; et *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales*; Amsterdam, 1702, tom. I, pag. 39 et 40.

recherchés à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de tous : c'est, après la zibeline, la fourrure la plus belle et la plus chère. On en trouve au Spitzberg,<sup>1</sup> en Groenland, en Laponie,<sup>2</sup> en Canada,<sup>3</sup> où il y en a aussi de croisés, et où l'espèce commune est moins rousse qu'en France, et a le poil plus long et plus fourni.

[Les voyageurs nous disent que les renards du Groenland sont assez semblables aux chiens par la tête et par les pieds, et qu'ils aboient comme eux. La plupart sont gris ou bleus, et quelques-uns sont blancs. Ils changent rarement de couleur, et quand le poil dans l'espèce bleue commence à muer, il devient pâle, et la fourrure n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux et de leurs œufs; et lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper, ils se contentent de mou-

<sup>1</sup> *Recueil des Voyages au Nord*; Rouen, 1716, tom. II, pag. 113 et 114; et *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales*; Amsterdam, 1702, tom. I, pag. 39 et 40.

Les renards abondent dans toute la Laponie; ils sont presque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs sont les moins estimés; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, et ceux-là sont les plus rares et les plus chers; leurs peaux sont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, et le poil en est si fin et si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en sorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, etc. (*Œuvres de Regnard*, tom. I, pag. 175.)

<sup>3</sup> *Voyage au Pays des Hurons*, par Sagard Théodat; Paris, 1632, pag. 304 et 305.

ches, de crabes et de ce qu'ils pêchent. Ils font leurs tanières dans les fentes des rochers.<sup>1</sup>

Au Kamtschatka, les renards ont un poil épais, si luisant et si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer en ce genre. Les plus estimés sont les châtain-noir, ceux qui ont le ventre noir et le corps rouge, et aussi ceux à poil couleur de fer.<sup>2</sup>

Nous avons parlé des renards noirs de Sibérie, dont les fourrures se vendent encore bien plus cher que celles de ces renards rouges ou châtain-noir de Kamtschatka.

En Norwège, il y a des renards blancs, des renards bais et des noirs; d'autres qui ont deux raies noires sur les reins : ceux-ci et tous les noirs sont les plus estimés. On en fait un très-grand commerce. Dans le seul port de Bergen on embarque, tous les ans, plus de quatre mille de ces peaux de renards. Pontoppidam,<sup>3</sup> qui souvent donne dans le merveilleux, prétend qu'un renard avoit mis par rangées plusieurs têtes de poissons à quelque distance d'une cabane de pêcheurs; qu'on ne pouvoit guère deviner son but; mais que, peu de temps après, un corbeau, qui vint fondre sur ces têtes de poissons, fut la proie du renard. Il ajoute que

<sup>1</sup> *Histoire générale des Voyages*, tom. XIX, pag. 58.

*Ibidem*, pag. 252.

<sup>3</sup> *Histoire naturelle de la Norwège. Journal étranger*, juin 1756.

ces animaux se servent de leur queue pour prendre des écrevisses, etc.]

[On pourroit croire que l'espèce du renard, dont nous avons indiqué plusieurs variétés, se seroit répandue d'un pôle à l'autre; car les voyageurs ont indiqué des animaux sous ce nom au Spitzberg et à la Terre-de-Feu, ainsi qu'aux îles Malouines. Le capitaine Phipps rapporte qu'on trouve des renards sur la grande terre de Spitzberg et dans les îles adjacentes; qu'à la vérité il n'y en a pas une grande quantité, et qu'indépendamment de la couleur qui est blanche, ils diffèrent encore de notre renard, en ce qu'ils ont les oreilles beaucoup plus arrondies, et qu'ils ont très-peu d'odeur. Il ajoute avoir mangé de la chair de ces animaux, et l'avoir trouvée bonne.]

M. de Bougainville nous apprend qu'il n'a trouvé qu'une seule espèce de quadrupèdes dans les îles Malouines ou Falkland, et que cette espèce tient à celles du loup et du renard. Cet animal se creuse un terrier; sa queue est plus longue et plus fournie de poils que celle du loup : il habite dans les dunes sur les bords de la mer; il suit les oiseaux qui sont très-nombreux dans ces îles; il se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin, d'une baie à l'autre; il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'a-

*Voyage du capitaine Phipps, pag. 188.*

boiement, mais foible; il détruit beaucoup d'œufs et de jeunes oiseaux. Ces indications ne seroient pas suffisantes pour décider si les animaux du nord de notre continent sont les mêmes que ceux de l'Amérique australe et des îles Falkland : mais ayant reçu deux individus de ces animaux des îles Falkland, et les ayant soigneusement comparés avec les renards de l'Europe, nous avons reconnu qu'ils étoient absolument de la même espèce. Il en est de même du renard blanc, qui probablement est de la même race que les renards blancs du Spitzberg, dont le capitaine Phipps a parlé.

La peau de cet animal nous a été montrée par M. la Villemarais de la Rochelle, auquel je dois aussi des observations au sujet des genettes de France, et qui nous a dit qu'elle venoit du Nord.

	pi.	poac.	lig.
Sa longueur du bout du museau à l'origine de la queue étoit de.	1	10	6
La hauteur du train de devant.	1	»	9
Celle du train de derrière.	1	1	4

Il diffère un peu de nos renards des pays tempérés, par la grandeur du poil, qui est très-long sur le corps, de même qu'aux jambes et aux cuisses. Il a les oreilles plus petites; la distance de l'œil à l'oreille est très-grande; le bout du nez et les naseaux sont rougeâtres.

*Voyage autour du monde; in-8°. tom. I, pag. 115.*

## DE L'ANONYME.

77

	pi.	pouc.	lig <sup>r</sup>
Les longs poils qui distinguent cet animal des autres renards, ont de longueur sur le dos.	»	2	»
Aux flancs, sur tout le ventre et aux cuisses.	»	2	9

Il se trouve au-dessous de ces poils, qui sont longs et fermes, un duvet ou feutre très-doux et fort touffu d'un blanc jaunâtre.

	pi.	pouc.	lig.
Les poils des moustaches qui sont blancs, ont de longueur.	»	1	10
La queue a de longueur.	1	2	8
Le tronçon.	1	»	8

Cette queue est épaisse et garnie de poils dans toute sa longueur.

Les ongles des pieds sont presque égaux entre eux; ils sont blancs et crochus.

	pi.	pouc.	lig
Le plus grand du pied de devant a.	»	»	7
Celui de derrière.	»	»	6
Largeur à la base.	»	»	3
Épaisseur.	»	»	1]

---

## DE L'ANONYME.

Nous donnons ici la description d'un animal nouveau, c'est-à-dire inconnu à tous les naturalistes, dont le dessin a été fait par M. le chevalier Bruce, qui m'a permis de le faire copier. Cet animal, dont nous ignorons le nom, et que nous appellerons l'*anonyme*, en attendant qu'on nous dise

son nom, a quelques rapports avec le lièvre, et d'autres avec l'écureuil. Voici ce que M. Bruce m'en a laissé par écrit :

« Il existe dans la Libye, au midi du lac qu'on » appeloit autrefois *Palus Tritonides*, un très-singulier animal, de neuf à dix pouces de long, avec les oreilles presque aussi longues que la moitié du corps, et larges à proportion; ce qui ne se trouve dans aucun animal quadrupède, à l'exception de la chauve-souris *oreillar*. Il a le museau presque comme le renard, et cependant il paroît tenir de plus près à l'écureuil. Il vit sur les palmiers, et en mange le fruit. Il a les ongles courts, qu'il peut encore retirer. C'est un très-joli animal : sa couleur est d'un blanc mêlé d'un peu de gris et de fauve clair; l'intérieur des oreilles n'est nu que dans le milieu; elles sont couvertes d'un petit poil brun mêlé de fauve, et garnies en dedans de grands poils blancs; le bout du nez noir; la queue fauve, et noire à son extrémité; elle est assez longue, mais d'une forme différente de celle des écureuils, et tout le poil, tant du corps que de la queue, est très-doux au toucher. »

---



DE L'HYÈNE.<sup>1</sup>

ARISTOTE<sup>2</sup> nous a laissé deux notices au sujet de l'hyène, qui seules suffiroient pour faire reconnoître cet animal et pour le distinguer de tous les autres; néanmoins les voyageurs et les naturalistes l'ont confondu avec quatre autres animaux dont les espèces sont toutes quatre différentes entre elles et différentes de celle de l'hyène. Ces animaux sont le chacal, le glouton, la civette et le babouin, qui, tous quatre, sont carnassiers et féroces comme l'hyène, et qui ont chacun quelques petites convenances et quelques rapports particuliers avec elle, lesquels ont donné lieu à la méprise et à l'er-

<sup>1</sup> *Zabo*, en Arabic; *dubbah*, en Barbarie; *kaftaur* ou *castar*, en Perse.

*Hyæna*. Aristotelis, *Hist. animal.*, lib. vi, cap. 32.

*Taxus porcinus seu hyæna veterum*. Kæmpfer, *amœnitates*, pag. 411.

*Hyæna*. *Canis caudâ rectâ annulatâ pitis cervicis erectis, auriculis nudis*. Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, p. 40. Ce caractère de la queue annelée, qui a aussi été donné par Kæmpfer, n'est ni bien sensible ni bien constant; l'hyène que nous avons vue, a tous les caractères que M. Linnæus donne à cet animal, à l'exception de celui de la queue qui n'avoit pas des anneaux bien marqués, mais seulement quelques teintes de brun sur un fond gris qui formoient plutôt des ondes que des anneaux.

Aristot., *Hist. animal.*, lib. vi, cap. 32; et lib. viii, cap. 5.

reur. Le chacal se trouve à peu près dans le même pays : il approche, comme l'hyène, de la forme du loup ; comme elle, il vit de cadavres et fouille les sépultures pour en tirer les corps : c'en est assez pour qu'on les ait pris l'un pour l'autre. Le glouton a la même voracité, la même faim pour la chair corrompue, le même instinct pour déterrer les morts ; et quoiqu'il soit d'un climat fort différent de celui de l'hyène et d'une figure aussi très-différente, cette seule convenance de naturel a suffi pour que les auteurs les aient confondus. La civette se trouve aussi dans le même pays que l'hyène : elle a, comme elle, de longs poils le long du dos et une ouverture ou fente particulière ; caractères singuliers qui n'appartiennent qu'à quelques animaux, et qui ont fait croire à Belon que la civette étoit l'hyène des anciens. Et à l'égard du babouin, qui ressemble encore moins à l'hyène que les trois autres, puisqu'il a des mains et des pieds comme l'homme ou le singe, il n'a été pris pour elle qu'à cause de la ressemblance du nom : l'hyène s'appelle *dubbah* en Barbarie, selon le docteur Shaw, et le babouin se nomme *dabuh*, selon Marmol et Léon l'Africain : et comme le babouin est du même climat, qu'il gratte aussi la terre et qu'il est à peu près de la forme de l'hyène, ces convenances ont trompé les voyageurs et ensuite les naturalistes qui ont copié les voyageurs ; ceux même qui ont distingué nettement ces deux ani-

maux n'ont pas laissé de conserver à l'hyène le nom *dabuh*, qui est celui du babouin. L'hyène n'est donc pas le *dabuh* des Arabes, ni le *seseſ* ou *jeseſ* des Africains, comme le disent nos naturalistes;<sup>1</sup> et il ne faut pas non plus la confondre avec le *deeb* de Barbarie. Mais afin de prévenir pour jamais cette confusion de noms, nous allons donner en peu de mots le précis des recherches que nous avons faites au sujet de ces animaux.

Aristote donne deux noms à l'hyène; communément il l'appelle *hyæna* et quelquefois *glanus* : pour être assuré que ces deux noms ne désignent que le même animal, il suffit de comparer les passages où il en est question.<sup>2</sup> Les anciens Latins ont

<sup>1</sup> Charleton, *Exercit.*, pag. 14; Brisson, *Regn. animal.*, pag. 234.

<sup>2</sup> *Hyæna colore lupi prope est, sed hirsutior, et jubâ per totum dorsum prædita est. Quod autem de eâ fertur, genitale simul et maris et fæminæ eundem habere, commentitium est : sed virile similiter, atque in lupis, et canibus habetur. Quod verò fæmineum esse videtur, sub caudâ positum est, figurâ simile genitali fæminæ, sed sine ullo meatu. Sub hoc meatus excrementorum est. Quin etiam fæmina hyæna præter suum illud etiam simile, ut mas habet sub caudâ sine ullo meatu, à quo excrementorum meatus est, atque sub eo genitale verum continetur. Vulvam etiam hyæna fæmina, ut ceteræ hujusce modi fæminæ animantes habet. Sed rarò hyæna fæmina capitur, jam inter undecim numero, unam tantum cepisse venator retulit quidam. (Lib. vi, cap. 32.) Quam autem alii glanum, alii hyænam appellant, cor-*

conservé le nom d'*hyæna*, et n'ont point adopté celui de *glanus* : on trouve seulement dans les Latins modernes le nom de *ganus* ou *gannus*,<sup>1</sup> et celui de *belbus*,<sup>2</sup> pour indiquer l'hyène. Selon Rasis,<sup>3</sup> les Arabes ont appelé l'hyène *kabo* ou *zabo*, noms qui paroissent dérivés du mot *zeeb*, qui dans leur langue est le nom du loup. En Barbarie, l'hyène porte le nom de *dubbah*, comme on peut le voir par la courte description que le docteur Shaw<sup>4</sup> nous a donnée de cet animal. En Turquie, l'hyène se nomme *zirt-*

*pore non minore, quàm lupus est, jubâ quâ equus, sed setâ duriore, longioreque, et per totum dorsum porrectâ. Motitur hæc insidias homini, canes etiam vomitionem hominis imitando capit et sepulchra effodit humanæ avida carnis, ac eruit.* (Arist., *Hist. anim.*, lib. III, cap. 5.)

<sup>1</sup> Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 555.

<sup>2</sup> *Belbi, id est hyæna, decem fuerunt sub Gordiano Romæ. Julius Capitolinus.* (*Ibidem.*)

<sup>3</sup> *Ibidem.*

<sup>4</sup> Aux royaumes de Tunis et d'Alger, le dubbah est de la grandeur du loup... Il a le cou si excessivement roide, que lorsqu'il veut regarder derrière lui ou seulement de côté, il est obligé de tourner tout le corps comme les cochons, les taisonns et les crocodiles. Sa couleur est d'un brun sombre tirant sur le rouge avec quelques raies d'un brun encore plus obscur : le poil de la nuque du cou est presque de la grandeur d'une paume, mais moins rude que les soies de cochon. Il a les pieds grands et bien armés, dont il se sert pour remuer la terre et en tirer les rejetons du palmier et d'autres racines, et quelquefois des corps morts... Après le lion et la panthère, le dubbah est le plus féroce et le plus cruel de tous les animaux de la Barbarie. Com-

*lam*, selon Nieremberg;<sup>1</sup> et en Perse *kaftaar*, suivant Kæmpfer;<sup>2</sup> et *castar*, selon Pietro della Valle<sup>3</sup>: ce sont là les seuls noms qu'on doive appliquer à l'hyène,

me cette bête est pourvue d'une erinière, qu'elle a de la peine à tourner la tête et qu'elle fouille dans les sépulcres, il y a toute apparence que c'est l'hyène des anciens. (*Voyage de Shaw*, tom. I, pag. 320.)

<sup>1</sup> Euseb. Nieremberg, *Hist. nat.*; Anturpiæ, 1635, p. 181.

*Kaftaar*, id est, *taxus porcinus*, sive *hyæna veterum* (Vid. in. Tab., § 4, n° 4), animal est porci, seu *scrophæ grandioris*, magnitudinem ejusdemque formam corporis obtinens, si caput, caudam et pedes excipio. *Pilis vestitur longis, incanis, in arâ dorsi, porcino more, longioribus, pene spithamalibus, apicibus nigris; caput habet lupino non dissimile, rostro nigro, fronte longiori, oculis rostro propinquieribus nigris et volubilibus, auribus nudis, fuscis et acuminatis; caudâ donatur prælongâ, villis densis longioribus vestita, circulisque nigricantibus ad decorem intercepta. Crura in orbem quodam modo variegata, posteriora prioribus sunt longiora; pedes in quaternas ungues divisi, quos lupino more contrahit, ne videantur. Corpus habet striis a dorso ventre tenuis pictum paucis, latis et inæquatis, alternatim fuscis et nigris... Mirâ vi terram effodit, cavernisque abditum se illatebrare amat, diu sinè cibo vivit, et raptu victum quærit..... Ferox et carnivora bestia quippe in humana sæviens cadavera, quæ noctu ex tumultis impigrè effodit, etc.* (Kæmpfer, *amœnitates*, pag. 411 et 412.)

<sup>3</sup> Je vis à Seliras un certain animal vivant, que les Persans nomment en leur langue *castar*, aussi puissant qu'un gros chien, qui n'étoit pas encore, à ce que je erois, dans sa perfection; il avoit la grandeur, la forme et la couleur d'un tigre (il entend la panthère), et la tête avec le mu-

puisque ce sont les seuls sous lesquels on puisse la reconnoître clairement; il nous paroît cependant très-vraisemblable, quoique moins évident, que le *lycaon* et la *crocuta* des Indes et de l'Éthiopie dont parlent les anciens, ne sont pas autres que l'hyène. Porphyre<sup>1</sup> dit expressément que la *crocuta* des Indes est l'hyène des Grecs; et en effet tout ce que ceux-ci ont écrit, et même tout ce qu'ils ont dit de fabuleux au sujet du *lycaon* et de la *crocuta*, convient à l'hyène, sur laquelle ils ont aussi débité plus de fables que de faits. Mais nous bornerons ici nos conjectures sur ce sujet, afin de ne nous pas trop éloigner de notre objet présent, et parce que nous traiterons, dans un discours à part, de ce qui regarde les animaux fabuleux et des rapports qu'ils peuvent avoir avec les animaux réels.

Le *panther* des Grecs, le *lupus canarius* de Gaza, le *lupus armenius* des Latins modernes et des Arabes nous paroissent être le même animal; et cet animal est le chacal, que les Turcs appellent *cical*

seau effilé d'un pourceau. L'on dit qu'il se nourrissoit de chair humaine, et qu'il fouilloit les tombeaux et les sépulcres pour manger les cadavres, ce qui m'a fait juger depuis que ce pourroit être l'hyène des Latins; quoi qu'il en soit, c'étoit un animal farouche que je n'avois jamais vu. (*Voyage de Pietro della Valle*; Rouen, 1745, tom. V, pag. 543.)

*Porphyrius in eo opere quod inscripsit de abstinentiâ ab usu carniûm, hyænâ dicit ab Indis appellari crocutam.* (Gillius apud Gesnerum, *Hist. quadr.*, p. 555.)

selon Pollux,<sup>1</sup> *thacal* suivant Spon et Wheler;<sup>2</sup> les Grecs modernes, *zachalia*<sup>3</sup>; les Persans, *siechal*<sup>4</sup> ou *schachal*;<sup>5</sup> les Maures de Barbarie, *deeb* ou *jackal*.<sup>6</sup> Nous lui conserverons le nom de *chacal*, qui a été adopté par plusieurs voyageurs; et nous nous contenterons de remarquer ici qu'il diffère de l'hyène non-seulement par la grandeur, par la figure, par la couleur du poil, mais aussi par les habitudes naturelles, allant ordinairement en troupe, au lieu que l'hyène est un animal solitaire : les nouveaux nomenclateurs ont appelé le *chacal*, d'après Kœmpfer, *lupus aureus*, parce qu'il a le poil d'un fauve jaune, vif et brillant.

Le chacal est, comme l'on voit, un animal très-différent de l'hyène. Il en est de même du glouton, qui est une bête du Nord, reléguée dans les pays les plus froids, tels que la Laponie, la Russie, la Sibérie; inconnue même dans les régions tempérées, et qui par conséquent n'a jamais habité en Arabie, non plus que dans les autres climats chauds où se trouve l'hyène : aussi en diffère-t-il à tous

<sup>1</sup> Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 675.

*Voyage de Jacob Spon et George Wheler*; Lyon, 1678, tom. I, pag. 114 et 115.

<sup>3</sup> *Idem, ibidem.*

<sup>4</sup> *Voyage de Chardin en Perse*; Amsterdam, 1711, t. II, p. 29.

<sup>5</sup> Kœmpfer, *Amœnitates exoticæ*, pag. 413.

<sup>6</sup> *Voyage de Shaw*; La Haye, 1743, tom. I, pag. 313.

égards. Le glouton est à peu près de la forme d'un très-gros blaireau; il a les jambes courtes, le ventre presque à terre, cinq doigts aux pieds de devant comme à ceux de derrière, point de crinière sur le cou, le poil noir sur tout le corps, quelquefois d'un fauve brun sur les flancs. Il n'a de commun avec l'hyène que d'être très-vorace. Il n'étoit pas connu des anciens, qui n'avoient pas pénétré fort avant dans les terres du Nord. Le premier auteur qui ait fait mention de cet animal est Olaüs; il l'a appelé *gulo* à cause de sa grande voracité: on l'a ensuite nommé *rosomak* en langue esclavonne<sup>2</sup>, *jerff* et *wildfrass* en allemand; nos voyageurs français l'ont appelé *glouton*.<sup>3</sup> Il y a des variétés dans cette espèce aussi-bien que dans celle du chacal, dont nous parlerons dans l'histoire particulière de ces animaux; mais nous pouvons assurer d'avance que ces variétés, loin de les rapprocher, les éloignent encore de l'espèce de l'hyène.

<sup>1</sup> *Inter omnia animalia quæ immuni voracitate creduntur insatiabilia, gulo in partibus Sueciæ septentrionalis, præcipuum suscepit nomen, ubi patrio sermone jerff dicitur, et linguâ germanicâ wildfrass, slavonicè rosomaka, a multâ commistione; latinâ vero non nisi fictitio gulo videlicet a gulositate appellatur. (Hist. de Gent. septent. ab Olao magno; Antuerpiæ, 1558, p. 136.)*

*Histoire de la Laponie*, par Scheffer; Paris, 1678, pag. 314; Rzaczynsky, *auct., hist. nat. Polon.*, pag. 311.

<sup>3</sup> *Relation de la grande Tartarie*; Amsterdam, 1757, pag. 8.



La civette n'a de commun avec l'hyène que l'ouverture ou sac sous la queue, et la crinière le long du cou et de l'épine du dos; elle en diffère par la figure, par la grandeur du corps, étant de moitié plus petite : elle a les oreilles velues et courtes, au lieu que l'hyène les a longues et nues; elle a de plus les jambes bien plus courtes, cinq doigts à chaque pied, tandis que l'hyène a les jambes longues et n'a que quatre doigts à tous les pieds; la civette ne fouille pas la terre pour en tirer les cadavres : il est donc très-facile de les distinguer l'une de l'autre. A l'égard du babouin, qui est le *papio* des Latins, il n'a été pris pour l'hyène que par une équivoque de noms, à laquelle un passage de Léon l'Africain,<sup>1</sup> copié par Marmol,<sup>2</sup> semble avoir donné lieu. Le *dabuh*, disent ces deux auteurs, *est de la grandeur et de la forme du loup; il tire les corps morts des sépultures*. La ressemblance de ce nom *dabuh* avec *dubbah*, qui est celui de l'hyène, et cette avidité pour les cadavres commune au *dabuh* et au *dubbah*, les a fait prendre pour le même animal, quoiqu'il soit dit expressément dans les mêmes pas-

<sup>1</sup> *Dabuh arabicâ appellatione, Africanis seseſ dicitur. Animal et magnitudine et formâ lupum refert, pedes et crura hominis similes; reliquo bestiarum genere non est noxius, sed humana corpora sepulchris evellit ac devorat.* (Leon. Afric., *de Afric. descript.*; Lugd. Bat., 1632, tom. II, pag. 556.)

*L'Afrique de Marmol*; Paris, 1667, tom. I, pag. 57.

sages que nous venons de citer, que le dabuh a des mains et des pieds comme l'homme, ce qui convient au babouin et ne peut convenir à l'hyène.

On pourroit encore, en jetant les yeux sur la figure du *lupus marinus* de Belon, copiée par Gesner, prendre cet animal pour l'hyène; car cette figure, donnée par Belon, ressemble beaucoup à celle de notre hyène : mais sa description ne s'accorde point avec la nôtre, en ce qu'il dit que c'est un animal amphibie qui se nourrit de poisson, qui a été vu quelquefois sur les côtes de l'océan Britannique, et que d'ailleurs Belon ne fait aucune mention des caractères singuliers qui distinguent l'hyène des autres animaux. Il se peut que Belon, prévenu que la civette étoit l'hyène des anciens, ait donné la figure de la vraie hyène sous le nom d'un autre animal qu'il a appelé *lupus marinus*, et qui certainement n'est pas l'hyène; car, je le répète, les caractères de l'hyène sont si marqués et même si singuliers, qu'il est fort aisé de ne s'y pas méprendre : elle est peut-être le seul de tous les animaux quadrupèdes qui n'ait, comme je viens de le dire, que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; elle a, comme le blaireau, une ouverture sous la queue qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps : elle a les oreilles lon-

Belon, *de Aquatil.*, pag. 35.

<sup>a</sup> Gesner, *Hist. quad.*, pag. 674.

gues, droites et nues; la tête plus carrée et plus courte que celle du loup; les jambes, surtout celles de derrière, plus longues; les yeux placés comme ceux du chien; le poil du corps et la crinière d'une couleur gris-obscur, mêlé d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales et noirâtres; elle est de la grandeur du loup, et paroît seulement avoir le corps plus court et plus ramassé.

Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre : il est d'un naturel féroce; et quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas.<sup>1</sup> Il vit de proie com-

<sup>1</sup> *Hyænam marem Ispahani curiositatis causâ alebat dives quidam Gabr, seu ignicola, suburbii Gabristaan, captam dum ubera sugeret in latibulis vicini montis. Ad eam spectandam progressus, bestiam eo situ depinxi, quo in foveâ subdiali duarum orgyarum profunditatis (cui inclusa servabatur) cubantem inveni. Desiderio nostro possessor omni ex parte satisfactorius, eam educi quoque curavit in aream; quod ut tutò fieret, demisso fune rostrum prius illaqueabat; mox descendentes servi protracta utrinque labra funiculo ex pilis contorto, strenuè colligabant. Hoc facto educitur, laxatoque fune, qui rostrum frenabat, bestia latiùs discurrere permittitur, non semel apprehensa, more athletico in terram projicitur, ac variis lacessitur vexationibus; quibus illa irrito nocendi nisu obluctata, subinde mugitum edidit vitulino simillimum. Narrabant Gabri sic frenatam nuper se opposuisse duobus leonibus, quos aspectante oculo serenissimo in fugam verterit. (Kœmpfer, Amœnitates, pag. 412 et 413.)*

me le loup, mais il est plus fort et paroît plus hardi : il attaque quelquefois les hommes : il se jette sur le bétail,<sup>1</sup> suit de près les troupeaux, et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries : ses yeux brillent dans l'obscurité; et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomiroit avec effort, ou plutôt au mugissement du veau, comme le dit Kœmpfer, témoin auriculaire.<sup>2</sup>

L'hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut lui résister : lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes que, dans le pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie; et il paroît que l'animal appelé *farasse* à Madagascar,<sup>3</sup> qui ressemble au loup

En Abissinie, les loups sont petits et fort lâches, mais on y voit un animal, nommé *hyène*, extrêmement hardi et carnassier; il attaque les gens en plein jour comme la nuit, et rompt souvent les portes et les clôtures des bergeries. (*Histoire de l'Abissinie*, par Ludolp, pag. 41.)

Kœmpfer, *Amœnitates*, pag. 412 et 413.

<sup>3</sup> Il se trouve à Madagascar des animaux que les habitants appellent *farasses*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. (*Mémoires pour servir à l'Histoire des Indes orientales*, 1702, pag. 168.) Voyez aussi l'*Histoire*

par la figure, mais qui est plus grand, plus fort et plus cruel, pourroit bien être l'hyène.

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les anciens ont écrit gravement que l'hyène étoit mâle et femelle alternativement; que quand elle portoit, allaitoit et élevoit ses petits, elle demeurait femelle pendant toute l'année; mais que, l'année suivante, elle reprenoit les fonctions du mâle, et faisoit subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a, comme la femelle, indépendamment des parties propres de la génération, qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyène semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des bergers, les appeler, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles; faire en même temps courir les bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, etc... Tout cela peut arriver sans l'hyène; et je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à compiler et raconter ces fables.

[ Nous donnons ici la figure d'une hyène mâle, qui étoit vivante à la foire Saint-Germain, en 1775,

*de l'Orenoque*, par Joseph Gumilla; Avignon, 1758, t. III, pag. 603, où il paroît que l'auteur a copié le passage que nous venons de citer.

parce que celle que nous avons donnée n'étoit pas correcte, par la difficulté qu'eut le dessinateur à la faire mettre en situation de la bien voir. Cette première hyène étoit très-féroce, au lieu que celle dont nous donnons ici la figure, ayant été apprivoisée de jeunesse, étoit fort douce : car, quoique son maître l'irritât souvent avec un bâton pour lui faire hérissier sa crinière lors du spectacle, l'instant d'après elle ne paroissoit pas s'en souvenir; elle jouoit avec cet homme, qui lui mettoit la main dans la gueule sans en rien craindre. Au reste, cette hyène est absolument de la même espèce, et toute semblable à celle dont nous avons donné la description : nous n'avons rien à ajouter, sinon que cette dernière avoit la queue toute blanche sans aucun mélange d'autre couleur. Elle étoit un peu plus grande que la première; car elle avoit trois pieds deux pouces, mesurée avec un cordeau, du bout du museau à l'origine de la queue. Elle portoit la tête encore plus baissée qu'elle ne paroît l'être dans le dessin. Sa hauteur étoit de deux pieds trois pouces. Son poil étoit blanc, mêlé et rayé de taches noires plus ou moins grandes, tant sur le corps que sur les jambes.

Il existe, dans la partie du sud de l'île de Méroé, une hyène beaucoup plus grande et plus grosse que celle de Barbarie, et qui a aussi le corps plus long à proportion, et le museau plus allongé et plus ressemblant à celui du chien, en sorte qu'el-

le ouvre la gueule beaucoup plus large. Cet animal est si fort, qu'il enlève aisément un homme, et l'emporte à une ou deux lieues sans le poser à terre. Il a le poil très-rude, plus brun que celui de l'autre hyène; les bandes transversales sont plus noires; la crinière ne rebrousse pas du côté de la tête, mais du côté de la queue. M. le chevalier Bruce a observé le premier que cette hyène, ainsi que celle de Syrie et de Barbarie, et probablement de toutes les autres espèces, ont un singulier défaut; c'est qu'au moment qu'on les force à se mettre en mouvement, elles sont boiteuses de la jambe gauche; cela dure pendant environ une centaine de pas, et d'une manière si marquée, qu'il semble que l'animal aille culbuter du côté gauche, comme un chien auquel on auroit blessé la jambe gauche de derrière.<sup>1</sup> }

---

## DU CHACAL<sup>2</sup> ET DE L'ADIVE.

Nous ne sommes pas assurés que ces deux noms désignent deux animaux d'espèces différentes; nous savons seulement que le chacal est plus grand, plus

<sup>1</sup> Note communiquée par M. le chevalier Bruce à M. de Buffon.

<sup>2</sup> *Chacal*, *jackal*, nom de cet animal dans le Levant, et que nous avons adopté; *adil*, selon Belon; *tulki*, dans quelques provinces du Levant, selon Olearius; *siacalle*,

féroce, plus difficile à apprivoiser que l'adive, mais qu'au reste ils paroissent se ressembler à tous égards. Il se pourroit donc que l'adive ne fût que le chacal privé, dont on auroit fait une race domestique plus petite, plus foible et plus douce que la race sauvage; car l'adive est au chacal à peu près ce que le bichon ou petit chien barbet est au chien de berger : cependant, comme ce fait n'est indiqué que par quelques exemples particuliers, que l'espèce du chacal en général n'est point domestique comme celle du chien, que d'ailleurs il se trouve ra-

selon Corneille Le Brun; *addibo* en italien, selon le P Vincent Marie; *chical*, en Turquie, selon Hasseiquist; *sical*, selon Pollux; *squilachi* en grec, selon Belon; *zacalia*, selon Spon et Weler; *siachat*, *schachat*, *siechaat*, *siacati*, en Perse, selon Kœmpfer; *jacard*, selon Dellon; *dceb* en Barbaric, selon Shaw; *jaqueparel* au Bengale, et *nari* au Maduré, selon d'autres voyageurs.

*Adil*, bête entre loup et chien, que les Grecs nomment vulgairement *sputilachi*, et croyons être le *chriseos* ou *lupus aureus* des anciens Grecs. *Obs. de Belon*, feuillet 163.

*Lupus aureus*, Kœmpfer, *Amœnit. exotic.*, pag. 413, fig.; pag. 407, fig. 3.

*Vulpes Indiæ orientalis*. Valentin, *Mus.*, pag. 452, fig., table *ibid.*

*Canis flavus*, *lupus aureus*..... le loup doré, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 237.

*Aureus canis*, *lupus aureus dictus*. Linn., *Syst. nat.*, édit. 10, pag. 40.

J'ai lu dans quelques-unes de nos chroniques de France, que, du temps de Charles IX, beaucoup de femmes à la cour avoient des adives au lieu de petits chiens.



rement d'aussi grandes différences dans une espèce libre, nous sommes très-portés à croire que le chacal et l'adive sont réellement deux espèces distinctes. Le loup, le renard, le chacal et le chien forment quatre espèces, qui, quoique très-voisines les unes des autres, sont néanmoins différentes entre elles. Les variétés dans l'espèce du chien sont en très-grand nombre; la plupart viennent de l'état de domesticité auquel il paroît avoir été réduit de tous les temps. L'homme a créé des races dans cette espèce, en choisissant et mettant ensemble les plus grands ou les plus petits, les plus jolis ou les plus laids, les plus velus ou les plus nus, etc.; mais indépendamment de ces races produites par la main de l'homme, il y a dans l'espèce du chien plusieurs variétés qui semblent ne dépendre que du climat. Le dogue, le danois, l'épagneul, le chien turc, celui de Sibérie, etc., tirent leur nom du climat d'où ils sont originaires, et ils paroissent être plus différents entre eux que le chacal ne l'est de l'adive : il se pourroit donc que les chacals, sous différents climats, eussent subi des variétés diverses, et cela s'accorde assez avec les faits que nous avons recueillis. Il paroît, par les écrits des voyageurs, qu'il y en a partout de grands et de petits; qu'en Arménie, en Cilicie, en Perse, et dans toute la partie de l'Asie que nous appelons *le Levant*, où cette espèce est très-nombreuse, très-incommode et très-nuisible, ils

sont communément grands comme nos renards : qu'ils ont seulement les jambes plus courtes, et qu'ils sont remarquables par la couleur de leur poil, qui est d'un jaune vif et brillant : c'est pour

Le jacard ou adivé est grand comme un chien médiocre, ressemblant au renard par la queue et au loup par le museau ; on en élève dans les maisons, mais leur nature est de se cacher dans la terre pendant le jour, d'où ils ne sortent que la nuit pour chercher à manger ; ils vont par troupes, dévorent les enfants et fuient les hommes ; leurs cris sont plaintifs, et l'on diroit souvent que ce sont ceux de plusieurs enfants de divers âges mêlés ensemble ; les chiens leur font la guerre et les éloignent des maisons. (*Voyage de Delton*, pag. 109.) Il se trouve en Perse une espèce de renard appelée *schachal*, que les habitants nomment communément *tulki*, qui y sont en très-grand nombre et de la grandeur à peu près de nos renards d'Europe ; le dos et les côtés couverts d'une espèce de grosse laine avec des poils longs et roides ; le ventre blanc comme neige, les oreilles noires comme jais, la queue plus petite que celle de nos renards ; nous les entendions la nuit rôder autour du village où nous étions, fort importunés de leurs cris lugubres, assez semblables à ceux d'un homme qui se plaint, et qu'ils ne cessent de faire entendre. (*Voyage d'Olearius*, p. 531.) L'addibo (adivé) ressemble au loup par la figure, son poil et sa queue, mais il est plus petit, et sa taille est même au-dessous de celle du renard, il est très-vorace, mais stupide, il voyage la nuit et reste le jour dans sa tanière ; sur la brune, on ne voit autre chose dans la campagne ; ces animaux s'approchent des voyageurs et s'arrêtent pour les regarder sans paroître rien craindre. Ils courent dans les églises, où ils déchirent et dévorent tout ce qui leur convient ; tout ce qui est fait avec du cuir est leur mets favori. L'adivé glapit comme le renard, et quand un eric. tous les

cela que plusieurs auteurs ont appelé le chacal *loup doré*. En Barbarie, aux Indes orientales, au cap de Bonne-Espérance et dans les autres provinces de l'Afrique et de l'Asie, cette espèce paroît avoir su-

autres lui répondent; cet instinct de crier tous ensemble ne paroît point volontaire, mais de pure nécessité, au point que si l'un de ces animaux est entré dans une maison pour voler et qu'il entende ses compagnons crier au loin, il ne peut s'empêcher de crier aussi, et par-là de se déceler. (*Voyage du P. Fr. Vincent Marie*, chap. 15, article traduit par M. le marquis de Montmirail.) On a gardé pendant plus de dix mois un chacali dans une maison où j'ai demeuré quelque temps : c'est un animal si semblable au renard en grandeur, en figure et en couleur, que la plupart des étrangers y sont presque toujours trompés lorsqu'ils en voient quelqu'un pour la première fois; la plus grande différence qui soit entre l'une et l'autre, c'est dans la tête, le chacali l'ayant faite comme un chien de berger qui auroit le museau long, et dans le poil, qu'il a rude comme celui du loup : sa couleur est aussi assez semblable à celle d'un loup, et il pue si extraordinairement qu'il ne peut se coucher un moment dans un endroit sans l'infester..... Cet animal est extrêmement vorace et hardi.... Il ne craint pas d'entrer dans les maisons.... Lorsqu'il rencontre un homme, au lieu de fuir d'abord comme les autres bêtes, il le regarde fièrement comme s'il vouloit le braver, et prend ensuite sa course. Il est d'un méchant naturel, et toujours prêt à mordre, quelque soin que l'on prenne de l'adoucir par des caresses, ou en lui donnant à manger; ce que j'ai pu remarquer en celui dont je viens de parler, qui avoit été trouvé fort jeune, et qu'on avoit pris plaisir à élever comme un chien qu'on aimeroit beaucoup; cependant il ne s'apprivoisa point parfaitement; il ne pouvoit souffrir les attouchements de personne; il mordoit tout le monde, et

bi plusieurs variétés; ils sont plus grands dans ces pays, plus chauds, et leur poil est plutôt d'un brun roux que d'un beau jaune, et il y en a de couleurs différentes. L'espèce du chacal est donc répandue dans toute l'Asie, depuis l'Arménie jusqu'au Malabar, et se trouve aussi en Arabie, en Barbarie, en

jamais on ne put parvenir à l'empêcher de monter sur la table et d'y enlever tout ce qu'il pouvoit prendre. Toute la campagne de la Natolie est peuplée de ces chacalis : on les entend toutes les nuits faire un bruit fort grand autour des villes, non pas en aboyant comme les chiens, mais en criant d'un certain cri aigre qui leur est particulier. (*Voyage de Dumont; La Haye, 1699, tom. IV, pag. 29.*)

<sup>1</sup> Le jackal que les sujets du roi de Commani, près d'Acra, nous apportèrent, étoit gros comme un mouton; mais il avoit les pieds plus hauts : son poil étoit court et tacheté; ses patés, à proportion de son corps, étoient prodigieusement épaisses..... Il avoit la tête aussi fort grosse, plate et large, avec des dents chacune de la longueur d'un doigt et au-delà..... Il a aux pieds des griffes d'une épouvantable grosseur. (*Voyage de Bosman, pag. 331.*)

<sup>2</sup> Il y a au Bengale des chiens sauvages appelés *jaqueparets*, ou *chiens criards*, dont le poil est rouge; ils viennent en troupe toutes les nuits aboyer effroyablement le long du Gange; leur voix et leurs cris sont si différents et si confus qu'on ne peut s'entendre parler : ils ne se détournent point quand les Maures passent près d'eux.... Ces animaux sont communs presque dans toutes les Indes. (*Voyage d'Innigo de Biervillas, I<sup>re</sup> partie, pag. 178.*) Il y a au Maduré une espèce de chien sauvage qu'on prendroit plutôt pour un renard; les Indiens l'appellent *nari*, et les Portugais *adiba*.... Lorsque je voyageois la nuit, j'entendois ces animaux hurler à toute heure. (*Lettres édifiantes, 12<sup>e</sup> recueil, pag. 98.*)

Mauritanie,<sup>1</sup> en Guinée,<sup>2</sup> et dans les terres du Cap: il semble qu'elle ait été destinée à remplacer celle

Il se trouve à Guzarate une espèce de chien sauvage qu'ils appellent *jakals*. (*Relation de Mandelsto, suite d'Olearius*, tom. II, pag. 254.) On voit un grand nombre de jackales ou jachals au pays de Malabar; j'en ai vu aussi dans les bois de Ceylan, ils sont de la figure du renard, particulièrement par la queue.... Ils sont fort friands de chair humaine.... Ils suivoient notre armée et dérobieient nos morts... Nous entendions souvent la nuit les cris effroyables de ces animaux, qui ressemblent assez à ceux des chiens irrités... Ils crient à diverses reprises comme s'ils se répondoient. (*Recueil des Voyages de la compagnie des Indes orientales*, t. VI, p. 980.) Tout le pays de Calicut est aussi rempli de renards (chacals), qui viennent la nuit jusque dans la ville, et chassent comme font ici les chiens, et on n'entend autre bruit toutes les nuits par les jardins et chemins. (*Voyage de Fr. Pyrard*, tom. I, pag. 427.) Le schecale est une espèce de chien sauvage.... Il y en a une si grande quantité aux environs de Surate, que nous ne pouvions nous entendre parler à cause du grand bruit qu'ils faisoient, criant distinctement *oua, oua, oua*, qui approche de l'aboi du chien; cet animal est friand des corps morts... Il y en a en quantité dans les déserts d'Arabie, le long du Tigre, de l'Euphrate et dans l'Égypte. (*Voyage de la Boulaie-le-Gouz*, pag. 254.)

<sup>1</sup> Aux royaumes de Tunis et d'Alger, le dcab ou jackall est d'une couleur plus obscure que le renard, et à peu près de la même grandeur; il glapit tous les soirs dans les villages et dans les jardins, se nourrissant comme le dubbah, de racines, de fruits et de charognes. (*Voyage de Shaw*, tom. I, pag. 320.) Le dubbah dont Shaw fait ici mention, est l'hyène.

<sup>2</sup> On trouve en Guinée, et plus communément encore

du loup, qui manque, ou du moins qui est très-rare dans tous les pays chauds.

Cependant, comme l'on trouve des chacals et des adives dans les mêmes terres, comme l'espèce n'a pu être dénaturée par une longue domesticité, et qu'il y a constamment une différence considérable entre ces animaux pour la grandeur et mêm-

dans le pays d'Acra et dans celui d'Aquamboé, un animal très-cruel, que nos gens appellent *jackals*.... Ils viennent la nuit jusque sous les murailles du fort que nous avons à Acra, pour tâcher d'enlever des étables les pourceaux, les moutons, etc. (*Voyage de Bosman*, pag. 249, 331 et 332.) Les chiens sauvages du Congo, qu'on appelle *mebbia*, sont ennemis mortels de tous les autres quadrupèdes; ils ne diffèrent pas beaucoup de nos chiens courants, on les voit courir par troupe de trente et quarante, quelquefois même en plus grand nombre... Ils attaquent toutes sortes d'animaux, et ordinairement en viennent à bout par le nombre : ils n'attaquent point les hommes. (*Voyage du P. Zuchel à Congo et en Éthiopie*, pag. 293, cité par Kolbe.) Le chien sauvage du cap de Bonne-Espérance ressemble à ceux de Congo, décrits par le père Zuchel, etc. (*Description du cap de Bonne-Espérance*, par Kolbe, part. III, pag. 48.) Il y a au Cap un animal dont l'espèce approche beaucoup de celle du renard; Gesner et d'autres l'ont appelé *renard croisé*, les Européens du Cap lui donnent le nom de *jackals*, et les Hottentots celui de *zentie* ou *kentie*. (*Ibidem*, pag. 62.)

<sup>1</sup> J'ai observé qu'il n'y a guère de loup en Hyrcanie, ni dans les autres provinces de la Perse, mais qu'il s'y trouve partout un animal dont le cri est effroyable, qu'ils appellent *chacal*. Il en veut particulièrement aux corps morts qu'il déterre. (*Voyage de Chardin*, tom. II, pag. 29.)

me pour le naturel, nous les regarderons comme deux espèces distinctes, sauf à les réunir lorsqu'il sera prouvé par le fait, qu'ils se mêlent et produisent ensemble. Notre présomption sur la différence de ces deux espèces est d'autant mieux fondée, qu'elle paroît s'accorder avec l'opinion des anciens. Aristote, après avoir parlé clairement du loup, du renard et de l'hyène, indique assez obscurément deux autres animaux du même genre, l'un sous le nom de *panther*, et l'autre sous celui de *thos*. Les traducteurs d'Aristote ont interprété *panther* par *lupus canarius*, et *thos* par *lupus cervarius*, loup canier, loup cervier. Cette interprétation indique assez qu'ils regardoient le panther et le thos comme des espèces de loups : mais je ferai voir, à l'article *du lynx*, que le *lupus cervarius* des Latins n'est point le *thos* des Grecs ; ce *lupus cervarius* est le même que le *chaus* de Pline, le même que notre lynx ou loup cervier, dont aucun caractère ne convient au thos. Homère, en peignant la vaillance d'Ajax, qui seul se précipite sur une foule de Troyens au milieu desquels Ulysse blessé se trouvoit engagé, fait la comparaison d'un lion qui, fondant tout à coup sur des thos attroupés autour d'un cerf aux abois, les disperse et les chasse comme de vils animaux. Le scholiaste d'Homère interprète le mot *thos* par celui de *panther*, qu'il dit être une espèce de loup foible et timide : ainsi le thos et le panther ont été pris pour le même animal par quel-

ques anciens Grecs; mais Aristote paroît les distinguer, sans leur donner néanmoins des caractères ou des attributs différents. « Les thos, dit-il, ont toutes » les parties internes semblables à celles du loup....<sup>1</sup> » Ils s'accouplent comme les chiens, et produisent » deux, trois ou quatre petits, qui naissent les yeux » fermés. Le thos a le corps et la queue plus longs » que le chien, avec moins de hauteur; et quoiqu'il » ait les jambes plus courtes, il ne laisse pas d'avoir » autant de vitesse, parce qu'étant souple et agile, » il peut sauter plus loin.... Le lion et le thos sont » ennemis,<sup>3</sup> parce que, vivant tous deux de chair, » ils sont forcés de prendre leur nourriture sur le » même fonds et par conséquent de se la disputer... » Les thos aiment l'homme,<sup>4</sup> ne l'attaquent point, » et ne le craignent pas beaucoup : ils se battent » contre les chiens et avec le lion; ce qui fait que » dans le même lieu on ne trouve guère des lions » et des thos. Les meilleurs thos sont ceux qui sont » les plus petits : il y en a de deux espèces, quel- » ques-uns même en font trois. » Voilà tout ce qu'Aristote a dit au sujet des thos, et il en dit infiniment moins sur le panther : on ne trouve qu'un seul passage dans le même chapitre 55 du livre

<sup>1</sup> Aristote, *Hist. anim.*, lib. II, cap. 17.

*Ibidem*, lib. VI, cap. 55.

<sup>3</sup> *Ibidem*, lib. IX, cap. 1.

<sup>4</sup> *Idem, ibidem*, cap. 44.



VI de son *Histoire des animaux*. « Le panther, dit-il, produit quatre petits; ils ont les yeux fermés comme les petits loups lors de leur naissance. » En comparant ces passages avec celui d'Homère et avec ceux des autres auteurs grecs, il me paroît presque certain que le thos d'Aristote est le grand chacal, et que le panther est le petit chacal ou l'adive. On voit qu'il admet deux espèces de thos, qu'il ne parle du panther qu'une seule fois, et, pour ainsi dire, à l'occasion du thos : il est donc très-probable que ce panther est le thos de la petite espèce; et cette probabilité semble devenir une certitude par le témoignage d'Oppien, qui met le panther au nombre des petits animaux, tels que les loirs et les chats.

Le thos est donc le chacal, et le panther est l'adive; et soit qu'ils forment deux espèces différentes ou qu'ils n'en fassent qu'une, il est certain que tout ce que les anciens ont dit du thos et du panther convient au chacal et à l'adive, et ne peut s'appliquer à d'autres animaux; et si jusqu'à ce jour la vraie signification de ces noms a été ignorée, s'ils ont toujours été mal interprétés, c'est parce que les traducteurs ne connoissoient pas les animaux, et que les naturalistes modernes, qui les connoissoient peu, n'ont pu les réformer.

Quoique l'espèce du loup soit fort voisine de cel-

le du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux. *Le chacal ou adivé*, comme dit Belon, *est bête entre loup et chien*. Avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien; sa voix est un hurlement mêlé d'aboïement et de gémissement;<sup>1</sup> il est plus criard que le chien, plus vorace que le loup. Il ne va jamais seul, mais toujours par troupe de vingt, trente ou quarante; ils se rassemblent chaque jour pour faire la guerre et la chasse; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissants par le

\* <sup>1</sup> Il est d'une belle couleur jaune, plus petit que le loup, marchant toujours en troupe, jappant toutes les nuits.... vorace et voleur, en sorte qu'il emporte non-seulement ce qui est bon à manger, mais même les chapeaux, les souliers, les brides des chevaux, et tout ce qu'il peut attraper. (*Observ. de Belon*, p. 163.) *Jackal penè omnem Orientem inhabitat; bestia astuta, audax et furacissima est.... Interdium circa montes latet, noctu pervigil et vagus est; catervatim prædatum excurrit in rura et pagos... Ulutatum noctu edunt execrabilem ejulatui humano non dissimilem, quem interdum vox latrantium quasi canum interstrepit: unigue inclamanti omnes acclamant, quotquot vocent à longinquo audiunt.* (Kœmpfer, *Amœnit. exotic.*, pag. 413.) Vers le canal de la mer Noire, il y a beaucoup de siacalles ou chiens sauvages, qui ne ressemblent pas mal à des renards, surtout par le museau. On croit qu'ils sont engendrés des loups et des chiens; ils font, le soir, et quelquefois bien avant dans la nuit, des hurlements effroyables.... Ils sont fort méchants et aussi dangereux que les loups. (*Voyage de Corneille Le Brun*, in-fol.; Paris, 1714, pag. 56.)

nombre; ils attaquent toute espèce de bétail ou de volaille presque à la vue des hommes : ils entrent insolemment, et sans marquer de crainte, dans les bergeries, les étables, les écuries; et lorsqu'ils n'y trouvent pas autre chose, ils dévorent le cuir des harnois, des bottes, des souliers, et emportent les lanières qu'ils n'ont pas le temps d'avaler. Faute de proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes : on est obligé de battre la terre sur les sépultures, et d'y mêler de grosses épines pour les empêcher de la gratter et fouir; car une épaisseur de quelques pieds de terre ne suffit pas pour les rebuter;<sup>1</sup> ils travaillent plusieurs ensemble, ils accompagnent de cris lugubres cette exhumation; et lorsqu'ils sont une fois accoutumés aux cadavres humains, ils ne cessent de courir les cimetières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes : ce sont les corbeaux des quadrupèdes, la

<sup>1</sup> Les adives sont très-avides de cadavres, particulièrement de cadavres humains. Quand les chrétiens vont enterrer quelqu'un à la campagne, ils font une fosse très-profonde, et qui n'est pas suffisante pour qu'ils ne déterrent pas les corps; c'est pourquoi l'on a coutume de fouler avec les pieds la terre que l'on jette dans la fosse, et d'y joindre des pierres et des épines qui, blessant ces animaux, les empêchent de fouiller plus avant. Le nom *adive* veut dire *loup* en langue arabe; sa figure, son poil et sa voracité sont bien analogues à ce nom; mais sa grandeur, sa familiarité et sa stupidité en donnent une idée différente. (*Voyage du P. Fr. Vincent Marie*, chap. 13, article traduit par M. le marquis de Montmirail.)

chair la plus infecte ne les dégoûte pas; leur appétit est si constant, si véhément, que le cuir le plus sec est encore savoureux, et que toute peau, toute graisse, toute ordure animale, leur est également bonne. L'hyène a ce même goût pour la chair pourrie; elle déterre aussi les cadavres, et c'est sur le rapport de cette habitude que l'on a souvent confondu ces deux animaux, quoique très-différents l'un de l'autre. L'hyène est une bête solitaire, silencieuse, très-sauvage, et qui, quoique plus forte et plus puissante que le chacal, n'est pas aussi incommode et se contente de dévorer les morts sans troubler les vivants; au lieu que tous les voyageurs se plaignent des cris, des vols et des excès du chacal,<sup>1</sup> qui réunit l'impudence du chien à la bassesse

<sup>1</sup> Jackalls are in so great plenty about the gardens, that they pass in numbers like a pack of hounds in full cry every evening, giving not only disturbance by their noise, but making free with the poultry and other provisions; if very good care is not taken to keep them out of their reach. (*The nat. Hist. of Aleppo*, by Alex. Russel; London, 1756.) Il y a beaucoup de chacals autour du mont Caucase; cet animal ne ressemble pas mal au renard. Il déterre les morts, et dévore les animaux et les charognes. On enterre les morts en Orient sans bière et dans leur suaire. J'y ai vu en plusieurs endroits rouler de grosses pierres sur les fosses, uniquement à cause de ces bêtes, pour les empêcher de les ouvrir et de dévorer les cadavres. La Mingrèlie est couverte de ces chacals; ils assiègent quelquefois les maisons, et font des hurlements épouvantables; le pis est qu'ils font de grands dégâts dans les troupeaux et les haras. (*Voyage de Chardin*, pag. 76.)

du loup, et qui, participant de la nature des deux, semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

---

## DU PETIT CHACAL OU ADIVE.

LA peau de cet animal, donnée au Cabinet du roi par M. Sonnerat, sous le nom de *renard des Indes*, est celle d'un chacal adive, comme on peut le voir par celui qui est gravé dans ce volume. Quoique ce dernier ait été fait d'après un dessin envoyé d'Angleterre sans description, on reconnoît toujours dans les caractères l'espèce que l'on retrouve ici dans cette peau, où il y a peu de différences marquées avec l'adive décrit précédemment.

Ce chacal adive, qui a, de longueur, vingt - un pouces du nez à l'occiput, et vingt-trois pouces dix lignes suivant la courbure du corps, est un peu plus petit que le renard, et plus léger dans les formes; sa tête, qui a cinq pouces trois lignes du bout du nez à l'occiput, est longue et menue; le museau est effilé, ce qui lui rend la physionomie fine; les yeux sont grands, et les paupières inclinées, comme dans tous les renards.

Les couleurs de cet adive sont le fauve, le gris et le blanc. C'est le mélange de ces trois couleurs, où le blanc domine, qui fait la couleur générale de cet animal. La tête est fauve, mêlée de blanc sur

l'occiput, autour de l'oreille, aux joues, et plus brunâtre sur le nez et les mâchoires; le bord des yeux est brunâtre. De l'angle antérieur de l'œil part une bande qui s'élargit au coin de l'œil, et s'étend jusque sur la mâchoire supérieure; celle qui part de l'angle postérieur est étroite, et se perd en s'affaiblissant dans la joue, sous l'oreille. Le bout du nez et les naseaux, le contour de l'ouverture de la gueule et le bord des paupières, sont noirs, ainsi que les grands poils au-dessus des yeux, et les moustaches, dont les plus grands poils ont trois pouces deux lignes de longueur; tout le dessous du cou, la partie supérieure du dos, les épaules et les cuisses sont de couleur grisâtre, mais un peu plus fauve sur le dos et aux épaules; la partie extérieure des jambes de devant et de derrière est d'un fauve foncé, mais pâle sur le dessus du pied; la face interne est blanche et fauve, pâle en partie.

Le pied de devant a cinq doigts, dont le premier, qui fait pouce, a l'ongle placé au poignet. Le plus grand ongle a huit lignes. Le pied de derrière n'a que quatre doigts, et a les ongles plus petits, puisque le plus grand n'a que cinq lignes; les ongles sont un peu courbes et en gouttière. La queue est longue de dix pouces six lignes; elle est étroite à son origine, large et touffue dans sa longueur; sa couleur est d'un fauve pâle, teint de blanc jaunâtre et de brun foncé jusqu'à plus d'un tiers de son extrémité, avec quelques taches de même couleur

sur la face postérieure. La longueur des poils est de vingt-deux lignes.

---

## DE L'ISATIS.<sup>1</sup>

Si le nombre des ressemblances, en général, si la parfaite conformité des parties intérieures suffisoient pour assurer l'unité des espèces, le loup, le renard et le chien n'en formeroient qu'une seule; car le nombre des ressemblances est beaucoup plus grand que celui des différences, et la similitude des parties internes est entière : cependant ces trois animaux forment trois espèces non-seulement distinctes, mais encore assez éloignées pour admettre entre elles d'autres espèces; et comme celle du chacal est intermédiaire entre le chien et le loup, l'espèce de l'isatis se trouve placée de même entre le

<sup>1</sup> Nom que M. Gmelin a donné à cet animal, et que nous avons adopté. Jonston indique aussi ce nom, *de Quad. digit.*, pag. 155.

*Peszi*, en langue russe, selon Gmelin, tom. III, p. 215.

*Vulpes alba*... *Vulpes crucigera*. Aldrov., *de Quad. digit.*, pag. 221 et suiv., fig. 221.

*Canis hieme alba, æstate ex cinereo cærulescens*... *Vulpes alba*, le renard blanc. Briss., *Regn. animal.*, p. 241.

*Lagopus*. *Canis caudâ rectâ, apice concolore*. Syst. nat., 5... *Vulpes alba*. Kalm. *Bahus*, 236... *Vulpes cærulescens*. Faun. Suec. 14.... *Habitat in alpibus Laponicis, Sibiria*.... *pedes densissimè pilosi ut in lepore*. Linn., *Syst. nat.*, édit. 10, pag. 40.

renard et le chien. Jusqu'à ce jour, l'on n'avoit regardé cet animal que comme une variété dans l'espèce du renard : mais la description qu'en a donnée M. Gmelin, et de laquelle nous ferons ici l'extrait, ne permet plus de douter que ce ne soient deux espèces différentes.

L'isatis (dont nous donnons ici les dimensions du mâle et de la femelle<sup>2</sup>) est très-commun dans toutes les terres du Nord voisines de la mer Glaciale, et ne se trouve guère en-deçà du 69° degré

<sup>1</sup> *Novi Comment. Acad. petrop.*, tom. V, ad annos 1754 et 1755. Petropoli, 1760.

*Dimensions de l'isatis.*

	MALE.			FEMELLE.		
	pi.	pouc.	lig.	pi.	pouc.	lig.
De l'extrémité du museau à l'origine de la queue.	1	10	$\frac{1}{10}$	1	10	»
Longueur de la queue.	1	»	$\frac{7}{10}$	»	11	»
Longueur des oreilles.	»	2	»	»	2	»
Largeur des oreilles à la base.	»	1	$\frac{7}{10}$	»	1	$\frac{6}{10}$
Distance des oreilles entre elles.	»	2	$\frac{1}{2}$	»	2	$\frac{1}{2}$
Longueur du bras.	»	4	$\frac{1}{2}$	»	3	$\frac{4}{5}$
Longueur de l'avant-bras.	»	4	$\frac{1}{2}$	»	3	$\frac{3}{5}$
Longueur du carpe, du métacarpe et des doigts.	»	3	$\frac{4}{5}$	»	3	$\frac{2}{5}$
Longueur des ongles des pieds de devant.	»	»	$\frac{4}{5}$	»	»	$\frac{4}{5}$
Longueur des cuisses... presque	»	5	»	»	4	$\frac{1}{2}$
Longueur des jambes... presque	»	5	»	»	4	$\frac{1}{2}$
Longueur des pieds de derrière.	»	4	$\frac{1}{2}$	»	4	$\frac{1}{2}$
Longueur des ongles des pieds de derrière.	»	»	$\frac{4}{5}$	»	»	$\frac{4}{5}$



de latitude. Il est tout-à-fait ressemblant au renard par la forme du corps et par la longueur de la queue; mais par la tête il ressemble plus au chien : il a le poil plus doux que le renard commun, et son pelage est blanc dans un temps, et bleu-cendré dans d'autres temps. La tête est courte à proportion du corps; elle est large auprès du cou, et se termine par un museau assez pointu : les oreilles sont presque rondes. Il y a cinq doigts et cinq ongles aux pieds de devant, et seulement quatre doigts et quatre ongles aux pieds de derrière. Dans le mâle, la verge est à peine grosse comme une plume à écrire; les testicules sont gros comme des amandes, et si fort cachés dans le poil, qu'on a peine à les trouver. Les poils dont tout le corps est couvert sont longs d'environ deux pouces; ils sont lisses, touffus et doux comme de la laine : les narines et la mâchoire inférieure ne sont pas revêtues de poil; la peau est apparente, noire et nue dans ces parties.

L'estomac, les intestins, les viscères, les vaisseaux spermatiques, tant du mâle que de la femelle, sont semblables à ceux du chien; il y a de même un os dans la verge, et le squelette entier ressemble à celui d'un renard.

La voix de l'isatis tient de l'aboiement du chien et du glapissement du renard. Les marchands qui font commerce de pelleteries distinguent deux sortes d'isatis, les uns blancs, et les autres bleu-cendré: ceux-ci sont les plus estimés; et plus ils sont bleus

ou bruns, plus ils sont chers. Cette différence dans la couleur du poil ne fait pas qu'ils soient d'espèces différentes : des chasseurs expérimentés ont assuré à M. Gmelin que, dans la même portée, il se trouvoit de petits isatis blancs et d'autres cendrés; ainsi l'un n'est qu'une variété de l'autre.

Le climat des isatis est le Nord, et les terres qu'ils habitent de préférence sont celles des bords de la mer Glaciale et des fleuves qui y tombent. Ils aiment les lieux découverts, et ne demeurent pas dans les bois : on les trouve dans les endroits les plus froids, les plus montueux et les plus nus de la Norwège, de la Laponie, de la Sibérie, et même en Islande.<sup>1</sup> Ces animaux s'accouplent au mois de mars; et ayant les parties de la génération conformées comme les chiens, ils ne peuvent se séparer dans le temps de l'accouplement. Leur chaleur dure quinze jours ou trois semaines : pendant ce temps, ils sont toujours à l'air; mais ensuite ils se retirent dans des terriers qu'ils ont creusés d'avance : ces terriers, qui sont étroits et fort profonds, ont plusieurs issues; ils les tiennent propres, et y portent

C'est vraisemblablement en voyageant sur des glaçons, que les renards se sont glissés en Islande; il s'en trouve en grande quantité dans cette île; ils ne sont point rougeâtres, il y en a peu de noirs, et communément ils sont gris ou bleuâtres en été, et blancs en hiver; c'est dans cette dernière saison que leur fourrure est la meilleure. (*Histoire naturelle de l'Islande*, par Anderson, tom. I, pag. 56.)

de la mousse pour être plus à l'aise. La durée de la gestation est, comme dans les chiennes, d'environ neuf semaines : les femelles mettent bas à la fin de mai ou au commencement de juin, et produisent ordinairement six, sept ou huit petits.<sup>1</sup> Les isatis qui doivent être blancs sont jaunâtres en naissant, et ceux qui doivent être bleu-cendré sont noirâtres, et leur poil à tous est alors très-court : la mère les allaite et les garde dans le terrier pendant cinq ou six semaines, après quoi elle les fait sortir, et leur apporte à manger. Au mois de septembre, leur poil a déjà plus d'un demi-pouce de longueur. Les isatis qui doivent devenir blancs le sont déjà sur tout le corps, à l'exception d'une bande longitudinale sur le dos, et d'une autre transversale sur les épaules, qui sont brunes; et c'est alors que l'isatis s'appelle *renard croisé*<sup>2</sup> : mais cette croix brune disparoît avant l'hiver; et alors ils sont entièrement blancs, et leur poil a plus de deux pouces de longueur : vers le mois de mai, il commence à tomber, et la mue s'achève en entier dans le mois de juillet. Ainsi la fourrure n'en est bonne qu'en hiver.

<sup>1</sup> M. Gmelin dit, d'après le témoignage des chasseurs, que ces animaux produisent quelquefois vingt ou vingt-cinq petits d'une seule portée. Je crois ce fait très-suspect et le nombre très-exagéré.

Cette indication paroît assez précise pour qu'on puisse croire que le *vulpes crucigera* de Gesner (*Icon. quad.*, fig., pag. 190) et de Rzaczynski (*Hist. nat. Pol.*, pag. 251) est le même animal que l'isatis.

L'isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux; il a autant de finesse que le renard pour les attraper : il se jette à l'eau, et traverse les lacs pour chercher les nids des canards et des oies; il en mange les œufs et les petits, et n'a pour ennemis, dans ces climats déserts et froids, que le glouton, qui lui dresse des embûches et l'attend au passage.

Comme le loup, le renard, le glouton, et les autres animaux qui habitent les parties du nord de l'Europe et de l'Asie, ont passé d'un continent à l'autre, et se retrouvent tous en Amérique, l'isatis doit s'y trouver aussi; et je présume que le renard gris-argenté de l'Amérique septentrionale, dont Catesby a donné la figure,<sup>1</sup> pourroit bien être l'isatis plutôt qu'une simple variété de l'espèce du renard.

[Par une lettre datée de Londres, le 19 février 1768, M. Collinson m'écrit dans les termes suivants :

« Un de mes amis, M. Paul Demidoff, Russien,  
 » qui admire vos ouvrages, vous envoie le dessin  
 » d'un animal qui n'est point encore décrit, appe-  
 » lé *cossac*. Il vient des grands déserts de Tartarie,  
 » situés entre les rivières Jaïck, Emba et les sources  
 » de l'Irtich. Ces cossacs y sont en si grand nombre,  
 » que les Tartares en apportent tous les ans cin-

<sup>1</sup> *Hist. nat. de la Caroline*, par Catesby, tom. II, fig., pag. 78.

» quante mille peaux à Orenbourg, d'où on les porte en Sibérie et en Turquie.»

	pi.	pouc.	lig.
Il y a du bout du museau à l'origine de la queue.	1	7	11
De la plante du pied au sommet de la tête.	1	2	5
De la plante du pied au dessus des épaules.	»	11	»
Longueur de la tête.	»	5	2
Longueur des oreilles.	»	2	2
Distance entre les oreilles.	»	3	»
Longueur de la queue.	»	10	»

» La forme de la tête, le doux regard et l'aboiement de cet animal, semblent le rapprocher du chien; néanmoins il a de commun avec le renard sa queue et sa fourrure très-belle et très-douce. » Son sang est d'une nature ardente, et il répand une assez mauvaise odeur par la respiration, comme le chacal et le loup. »

Il m'a paru, par ce dessin, et encore plus par cette courte description de M. Demidoff et par celle de M. Gmelin, que cet animal est l'isatis dont nous avons parlé, et c'est pour cela que je l'ai fait graver. (Voyez *planche 15.*)]

---

## DE L'ALCO.

Nous avons dit qu'il y avoit au Pérou et au Mexique, avant l'arrivée des Européens, des animaux domestiques nommés *alco*, qui étoient de la grandeur et à peu près du même naturel que nos pe-

tits chiens, et que les Espagnols les avoient appelés *chiens du Mexique, chiens du Pérou*, par cette convenance et parce qu'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres. En effet, l'espèce de ces animaux ne paroît pas être essentiellement différente de celle du chien; et d'ailleurs il se pourroit que le mot *alco* fût un terme générique, et non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appeloit, en langue mexicaine, *ytzcuinte porzotli*; il étoit prodigieusement gras, et probablement dénaturé par l'état de domesticité et par une nourriture trop abondante. La tête est représentée si petite, qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité : le museau ressemble assez à celui d'un chien; tout le devant de la tête est blanc, et les oreilles sont en partie fauves; le cou est si court, qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête et les épaules; le dos est arqué et couvert d'un poil jaune; la queue est blanche et courte; elle est pendante, et ne descend pas plus bas que les cuisses; le ventre est gros et tendu, marqué de taches noires, avec six mamelles très-apparentes; les jambes et les pieds sont blancs, et les doigts sont comme ceux du chien, et armés d'ongles longs et pointus.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Ytzcuinte porzotli, canis mexicana.... Ad unguem animal quod hîc prostat, nanum, pingue et mansuetum*

Fabri, qui nous a donné cette description, conclut, après une très-longue dissertation, que cet animal est le même que celui qu'on appelle *alco*, et je crois que son assertion est fondée; mais il ne faut pas la regarder comme exclusive, car il y a encore une autre race de chiens en Amérique à laquelle ce nom convient également. Outre les chiens, dit Fernandès, que les Espagnols ont transportés d'Europe en Amérique, on y en trouve trois autres espèces qui sont assez semblables aux nôtres par la nature et les mœurs, et qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier et le plus grand de ces chiens américains est celui qu'on appelle *xoloitz-cuintli* : souvent il a plus de trois coudées de longueur; et ce qui lui est particulier, c'est qu'il est tout nu et sans poil : il est seulement couvert d'une peau douce, unie et marquée de taches jaunes et bleues. Le second est couvert de poil, et, pour la grandeur, est assez semblable à nos petits chiens de Malte; il est marqué de blanc, de noir et de jaune; il est singulier et agréable par sa difformité, ayant le dos bossu et le cou si court, qu'il semble que sa tête sorte immédiatement des épaules : on l'appelle *michuacanens*, du nom de son pays. Le troisième de ces chiens se nomme *techichi* : il

*effigiatum, mihi videtur illud esse quod Americani nomine communi, alco vocabant. (Hernand., Hist. Mex., pag. 466 et 478, fig., pag. 466.)*

est assez semblable à nos petits chiens; mais il a la mine sauvage et triste. Les Américains en mangent la chair.<sup>1</sup>

En comparant ces témoignages de Fabri et de Fernandès, il est clair que le second chien, que ce dernier auteur appelle *nichuacanens*, est le même que l'ytzcuinte-porzotli, et que cette espèce d'animal existoit en effet en Amérique avant l'arrivée des Européens : il doit en être de même de la troisième espèce appelée *techichi*. Je suis donc persuadé que le mot *alco* étoit un nom générique qui les désignoit toutes deux, et peut-être encore d'autres races ou variétés que nous ne connoissons pas. Mais, à l'égard de la première, il me paroît que Fernandès s'est trompé sur le nom et la chose; aucun auteur ne dit qu'il se trouve des chiens nus à la Nouvelle-Espagne : cette race de chiens, vulgairement appelés *chiens turcs*, vient des Indes et des autres pays les plus chauds de l'ancien continent, et il est probable que ceux que Fernandès a vus en Amérique y avoient été transportés; d'autant plus qu'il dit expressément qu'il avoit vu cette espèce en Espagne avant son départ pour l'Amérique. Ces deux raisons sont suffisantes pour qu'on doive présumer que ce chien nu n'en étoit pas originaire, mais y avoit été transporté; et ce qui achève de le

Fernandès. *Hist. anim. Nov. Hisp.*, p. 6 et 7, cap. 20, et pag. 10, cap. 21.



prouver, c'est que cet animal n'avoit point de nom américain, et que Fernandès, pour lui en donner un, emprunte celui de *xoloitz-cuintli*, qui est le nom du loup du Mexique. Ainsi, des trois espèces ou variétés des chiens américains dont cet auteur fait mention, il n'en reste que deux que l'on désignoit indifféremment par le nom d'*alco*; car, indépendamment de l'alco gras et potelé qui servoit de chien bichon aux dames péruviennes, il y avoit un alco maigre et à mine triste qu'on employoit à la chasse, et il est très-possible que ces animaux, quoique de races très-différentes en apparence de celles de tous nos chiens, soient cependant issus de la même souche. Les chiens de Laponie, de Sibérie, d'Islande, etc., ont dû passer comme les renards et les loups, d'un continent à l'autre, et se dénaturer ensuite, comme les autres chiens, par le climat et la domesticité. Le premier alco, dont le cou est si court, se rapproche du chien d'Islande, et le techichi de la Nouvelle-Espagne est peut-être le même animal que le koupara ou chien-crabe de la Guiane, qui ressemble au renard par la figure, et au chacal par le poil. On l'a nommé *chien-crabe*, parce qu'il se nourrit principalement de crabes et d'autres crustacées. Je n'ai vu qu'une peau de cet animal de la Guiane, et je ne suis pas en état

*Canis ferus, major, canerosus vulgò dictus koupara*  
(Barrère, *Essai d'hist. nat. de la France équin.*, p. 149.)

de décider s'il est d'une espèce particulière, ou si l'on doit le rapporter à celles du chien, du renard ou du chacal.

## DU BLAIREAU.<sup>1</sup>

LE blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine; il semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps allongé, les jambes courtes, les ongles, surtout ceux des pieds de devant, très-longs et très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y

<sup>1</sup> Ou taison : en latin, *meles, taxus*; en italien, *tasso*; en espagnol, *tasugo, texon*; en allemand, *tachs, dachs, dar*; en anglais, *badger, brock, gray, baussion pate*; en Suédois, *grafswicc*; en polonais, *jazwiu, borsuc, kol-dziki, zbitk*.

*Meles*, Gesner, *Icon. animal. quadrup.*, pag. 86.

*Taxus sive meles*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 185.

*Meles unguibus anticis longissimis. Taxus*, Linnæus.

*Coati caudâ brevi. Taxus meles, coati griseus*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 75.

*Meles pitis ex sordidè albo et nigro variegatis vestita, capite tanniis alternatim albis et nigris variegato. Meles*, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 255.







*Three pins*

1. Le Chacal adive ..... page 107  
 2. L'Isatis ..... 109.

3. Le Blaireau ..... 120.

*David sculp.*



fouiller, y pénétrer, et jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le renard, qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ses ordures, ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, et en fait son terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou : cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait et qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire et les dents très-fortes, aussi bien que les ongles; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance et de toutes ses armes en se couchant sur le dos, et il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure; il combat long-temps, se défend courageusement, et jusqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui, on dressoit des bassets pour les chasser et les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les bassets à jambes torses qui puissent y entrer aisément : le blaireau se défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faisant ouvrir le terrier par-dessus, lorsqu'on juge que les chiens l'ont acculé jusqu'au fond; on le serre avec des tenailles, et ensuite on le musèle pour l'empêcher de mordre : on m'en a apporté plusieurs qui avoient été pris de cette façon, et nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Les jeunes s'apprivoisent aisément, jouent avec les petits chiens, et suivent, comme eux, la personne qu'ils connoissent et qui leur donne à manger : mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours sauvages. Ils ne sont ni malfaisants ni gourmands comme le renard et le loup, et cependant ils sont animaux carnassiers; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poisson, des fruits, des noix, des graines, des racines, etc., et ils préfèrent la viande crue à tout le reste. Ils dorment la nuit entière et les trois quarts du jour, sans cependant être sujets à l'engourdissement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce sommeil fréquent fait qu'ils sont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup; et c'est par la même raison qu'ils



supportent aisément la diète, et qu'ils restent souvent dans leur terrier trois ou quatre jours sans en sortir, surtout dans les temps de neige.

Ils tiennent leur domicile propre; ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorsqu'elle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une espèce de fagot, qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle et ses petits. C'est en été qu'elle met bas, et la portée est ordinairement de trois ou de quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne sort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillères des lapins, prend les jeunes lapereaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpents, les sauterelles, les œufs des oiseaux, et porte tout à ses petits, qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier, soit pour les allaiter, soit pour leur donner à manger.

Ces animaux sont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu, et souvent s'en approchent de si près qu'ils se brûlent les pieds, et ne guérissent pas aisément. Ils sont aussi fort sujets à la gale; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins qu'on n'ait grand soin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras et malpropre; il a entre l'anus et la queue une ouverture as-

sez large, mais qui ne communique point à l'intérieur et ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur; il en suinte continuellement une liqueur onctueuse, d'assez mauvaise odeur, qu'il se plaît à sucer. Sa chair n'est pas absolument mauvaise à manger, et l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, etc.

Nous ne connoissons point de variétés dans cette espèce, et nous avons fait chercher partout le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs, sans pouvoir le trouver. Du Fouilloux dit qu'il y a deux espèces de *taissons* ou *blaireaux*, les *porchins* et les *chenins*;<sup>1</sup> que les porchins sont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu plus gros de corps et de tête que les chenins. Ces différences sont, comme l'on voit, assez légères, et il avoue lui-même qu'elles sont peu apparentes, à moins qu'on n'y regarde de bien près.<sup>2</sup> Je crois donc que cette distinction du blaireau en blaireau-chien et blaireau-cochon n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* et *taxus*, en français *blaireau* et *taisson*, etc., et que c'est une de ces erreurs produites par la nomenclature dont nous avons parlé dans le discours qui est à la pag. 6 de

<sup>1</sup> *Vénerie de du Fouilloux*; Paris, 1613, p. 72, verso, et 73, recto.

<sup>2</sup> *Idem, ibidem.*

ce volume. D'ailleurs les espèces qui ont des variétés sont ordinairement très-abondantes et très-généralement répandues; celle du blaireau est, au contraire, une des moins nombreuses et des plus confinées. On n'est pas sûr qu'elle se trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde comme une variété de l'espèce l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Brisson a donné une courte description, sous le nom de *blaireau blanc*.<sup>1</sup> Elle n'est point en Afrique: car l'animal du cap de Bonne-Espérance, décrit par Kolbe sous le nom de *blaireau puant*,<sup>2</sup> est un animal différent; et nous doutons que le fossa de Madagascar, dont parle Flaccourt dans sa relation, et qu'il dit ressembler au blaireau de France, soit en effet un blaireau.

<sup>1</sup> *Metes supra alba, infra ex albo flavicans..... Metes alba*. Il a, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, un pied neuf pouces de long; sa queue est longue de neuf pouces. Ses yeux sont petits à proportion de la grandeur de son corps, ses oreilles courtes, ses jambes très-courtes, ses ongles blancs. Tout son corps est couvert de poils très-épais, blancs dans toute la partie supérieure du corps, et d'un blanc jaunâtre dans la partie inférieure. On le trouve dans la Nouvelle-Yorck, d'où il a été apporté à M. de Réaumur. (Brisson, *Regn. animal.*, pag. 255.) On doit ajouter à cette description, qu'il est en tout plus petit, et qu'il a le nez plus court que notre blaireau; et d'ailleurs on ne voit pas sur la peau, qui est empaillée, s'il y a une bourse sous la queue.

<sup>2</sup> *Description du cap de Bonne-Espérance*, par Kolbe; Amsterdam, 1741, tom. III, pag. 64.

Les autres voyageurs n'en parlent pas : le docteur Shaw dit même qu'il est entièrement inconnu en Barbarie.<sup>1</sup> Il paroît aussi qu'il ne se trouve point en Asie; il n'étoit pas connu des Grecs, puisque Aristote n'en fait aucune mention, et que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue grecque. Ainsi cette espèce, originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'est guère répandue au-delà de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne et de la Suède; et elle est partout assez rare. Et non-seulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'espèce, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caractères tranchés et fort singuliers; les bandes alternatives qu'il a sur la tête, l'espèce de poche qu'il a sous la queue, n'appartiennent qu'à lui, et il a le corps presque blanc par-dessus, et presque noir par-dessous; ce qui est tout le contraire des autres animaux, dont le ventre est toujours d'une couleur moins foncée que le dos.

---

## DE LA LOUTRE.

La loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord

<sup>1</sup> *Voyage de Shaw*; La Haye, 1743, tom. I, pag. 520.

<sup>2</sup> En grec, ἑνυδρίαι; en latin, *lutra*, *lytra*, *tutris*, *lutriæ*; en italien, *lodra*, *todria*, *loutra*; en espagnol, *nutria*; en







*L'otter puna*

*J. Barrard sculp*

1. La Loutre . . . . .	Page 126.	3. La Saricovienne . . . . .	146
2 La Loutre de la guiane . . . . .	140.		





des rivières ou des lacs, et qui dépeuple quelquefois les étangs. Elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor; car il n'a des membranes qu'aux pieds de derrière, et il a les doigts séparés dans les pieds de devant, tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds : elle nage presque aussi vite qu'elle marche. Elle ne va point à la mer, comme le castor; mais elle parcourt les eaux douces, et remonte ou descend les rivières à des distances considérables : souvent elle nage entre deux eaux, et y demeure assez long-temps; elle vient ensuite à la surface, afin de respirer. A parler exactement, elle n'est point animal amphibie, c'est-à-dire animal qui peut vivre également et dans l'air et dans l'eau; elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément, et elle a besoin de respirer, à peu près comme tous les autres animaux terrestres : si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, et l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les

allemand, *fischotter*; en anglais, *otter*; en suédois, *wtter*; en polonais, *wydra*; en Savoie, *leure*.

*Lutra*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 684. *Icon. animal. quadrup.*, pag. 85.

*Lutra*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 187.

*Lutra digitis æqualibus.*, Linnæus.

*Lutra*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 91.

*Lutra castaneï coloris...* *Lutra*, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 277.

dents comme la fouine, mais plus grosses et plus fortes relativement au volume de son corps. Faute de poissons, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, et mange l'écorce des arbres aquatiques; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps: elle ne craint pas plus le froid que l'humidité. Elle devient en chaleur en hiver, et met bas au mois de mars: on m'a souvent apporté des petits au commencement d'avril; les portées sont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux sont jolis: les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits et couverts, l'air obscur, les mouvements gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, et qu'elles répètent à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide; cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec grand avantage aux poissons, qui, pour l'instinct et le sentiment, sont très-inférieurs aux autres animaux: mais j'ai grand'peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talents du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose, comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aisément, et de n'avoir plus qu'à se laisser entraîner au fil de l'eau lorsqu'elle s'est rassasiée ou chargée de proie; celle d'approprier son domicile et d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée

de l'humidité; celle d'y faire une ample provision de poisson, afin de n'en pas manquer; et enfin la docilité et la facilité de s'apprivoiser au point de pêcher pour son maître, et d'apporter le poisson jusque dans la cuisine.<sup>1</sup> Tout ce que je sais, c'est que les loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes; qu'elles se gâtent dans le premier trou qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, et même dans les piles des bois à flotter; qu'elles y font aussi leurs petits sur un lit fait de bûchettes et d'herbes; que l'on trouve dans leur gîte des têtes et des arêtes de poisson; qu'elles changent souvent de lieu; qu'elles emmènent ou dispersent leurs petits au bout de six semaines ou de deux mois; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, et avant que d'être assez forts pour mâcher du poisson; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades et foibles; que, loin de s'accoutumer aisément à la vie domestique, tous ceux que j'ai essayé de faire élever sont morts dans le premier âge; qu'enfin la loutre est, de son naturel, sauvage et cruelle; que, quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler; qu'elle tue beaucoup plus de pois-

<sup>1</sup> Gesner, *Hist. quad.*, pag. 685; *ex* Alberto, Belonio, Scaligero, Olo magno, etc.

sons qu'elle ne peut en manger, et qu'ensuite elle en emporte un dans sa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guère; sa peau d'hiver est cependant plus brune et se vend plus cher que celle d'été; elle fait une très-bonne fourrure. Sa chair se mange en maigre, et a en effet un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais. Sa retraite est infectée de la mauvaise odeur des débris du poisson qu'elle y laisse pourrir; elle sent elle-même assez mauvais. Les chiens la chassent volontiers et l'atteignent aisément, lorsqu'elle est éloignée de son gîte et de l'eau; mais quand ils la saisissent, elle se défend, les mord cruellement, et quelquefois avec tant de force et d'acharnement, qu'elle leur brise les os des jambes, et qu'il faut la tuer pour la faire démordre. Le castor cependant, qui n'est pas un animal bien fort, chasse la loutre, et ne lui permet pas d'habiter sur les bords qu'il fréquente.

Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, et se retrouve dans l'Amérique septentrionale<sup>1</sup>: elle étoit bien connue des Grecs, et se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés, surtout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut ha-

<sup>1</sup> *Voyage de la Hontan*, tom. II, pag. 58.

<sup>2</sup> Aristoteles, *Hist. animal.*, lib. VIII, cap. 5.

biter ni les sables brûlants, ni les déserts arides; elle fuit également les rivières stériles et les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle se trouve dans les pays très-chauds; car le *jiya* ou *carigueibeju*,<sup>1</sup> qu'on a appelé *loutre du Brésil*, et qui se trouve aussi à Cayenne,<sup>2</sup> paroît être d'une espèce voisine, mais différente; au lieu que la loutre de l'Amérique septentrionale ressemble en tout à celle d'Europe, si ce n'est que la fourrure est encore plus noire et plus belle que celle de la loutre de Suède ou de Moscovie.<sup>3</sup>

[Nous avons dit que la loutre ne paroissoit pas susceptible d'éducation, et que nous n'avions pu réussir à l'appivoiser; mais des tentatives sans succès ne démontrent rien, et nous avons souvent reconnu qu'il ne falloit pas trop restreindre le pouvoir de l'éducation sur les animaux : ceux même qui semblent le plus s'y refuser, cèdent néanmoins et s'y soumettent dans certaines circonstances; le tout est de rencontrer ces circonstances favorables, et de trouver le point flexible de leur naturel, d'y

*Jiya quæ et carigueibeju appellatur a Brasiliensibus.* Marcgrav., *Hist. Brasi.*, pag. 234. *Lutra brasiliensis*, Ray, *Synops. anim. quadrup.*, pag. 189. *Lutra pollice digitis brevior*, Linnæus. *Lutra atricoloris, maculatâ sub gutture flavâ.* Brisson, *Regn. anim.*, p. 278.

<sup>2</sup> *Lutra nigricans, caudâ depressâ et glabrâ.* Barrère, *Hist. de la France équinoxiale*, pag. 155.

<sup>3</sup> *Voyage de la Hontan*, tom. I, pag. 84.

appuyer ensuite assez pour former une première habitude de nécessité ou de besoin, qui bientôt s'assujettit toutes les autres. L'éducation de la loutre dont on va parler, en est un exemple : voici ce que M. le marquis de Courtivron, mon confrère à l'Académie des Sciences, a bien voulu m'écrire en date du 15 octobre 1779, sur une loutre très-privée et très-docile qu'il a vue à Autun.

« Vous autorisez, monsieur, ceux qui ont quel-  
 » ques observations sur les animaux, à vous les com-  
 » muniquez, même quand elles ne sont pas absolu-  
 » ment conformes à ce qui peut paroître avoir été  
 » votre première opinion. En relisant l'article de la  
 » loutre, j'ai vu que vous doutez de la facilité qu'on  
 » auroit d'appriivoiser cet animal. Dans ce que je vais  
 » vous dire, je ne rapporterai rien que je n'aie vu,  
 » et que mille personnes n'aient vu comme moi, à  
 » l'abbaye de Saint-Jean-le-Grand, à Autun, dans  
 » les années 1775 et 1776; j'ai vu, dis-je, pendant  
 » l'espace de près de deux ans, à différentes fois, une  
 » loutre femelle qui avoit été apportée peu de temps  
 » après sa naissance dans ce couvent, et que les tou-  
 » rnières s'étoient plu à élever; elles l'avoient nour-  
 » rie de lait jusqu'à deux mois d'âge, qu'elles com-  
 » mencèrent à accoutumer cette jeune loutre à tou-  
 » tes sortes d'aliments; elle mangeoit des restes de  
 » soupe, de petits fruits, des racines, des légumes,  
 » de la viande et du poisson : mais elle ne vouloit  
 » point de poisson cuit, et elle ne mangeoit le pois-

» son cru que lorsqu'il étoit de la plus grande frai-  
» cheur ; s'il avoit plus d'un jour, elle n'y touchoit  
» pas. J'essayai de lui donner de petites carpes : elle  
» mangeoit celles qui étoient vives ; et pour les mor-  
» tes, elle les visitoit en ouvrant l'ouïe avec sa pa-  
» te, la flairoit, et le plus souvent les laissoit, mê-  
» me quand on les lui présentoit avant de lui en  
» donner de vives. Cette loutre étoit privée comme  
» un chien : elle répondoit au nom de *loup-loup*,  
» que lui avoient donné les tourières ; elle les sui-  
» voit, et je l'ai vue revenir à leur voix du bout d'u-  
» ne vaste cour où elle se promenoit en liberté, et,  
» quoique étranger, je m'en faisois suivre en l'appe-  
» lant par son nom. Elle étoit familiarisée avec le  
» chat des tourières, avec lequel elle avoit été éle-  
» vée, et jouoit avec le chien du jardinier, qu'elle  
» avoit aussi connu de bonne heure : pour tous les  
» autres chiens et chats, quand ils approchoient  
» d'elle, elle les battoit. Un jour, j'avois un petit é-  
» pagneul avec moi ; elle ne lui dit rien d'abord :  
» mais, le chien ayant été la flairer, elle lui donna  
» vingt soufflets avec ses pates de devant, comme  
» les chats ont coutume de faire lorsqu'ils attaquent  
» de petits chiens, et le poursuivit. à coups de nez  
» et de tête, jusqu'entre mes jambes ; et depuis  
» toutes les fois qu'elle le vit, elle le poursuivit de  
» même ; tant que les chiens ne se défendoient pas,  
» elle ne se servoit pas de ses dents : mais si le chien  
» faisoit tête et vouloit mordre, alors le combat de-

» venoit à outrance : et j'ai vu des chiens assez gros,  
» déchirés et bien mordus, prendre le parti de la  
» fuite.

» Cette loutre habitoit la chambre des tourières,  
» et la nuit elle couchoit sur leur lit; le jour elle se  
» tenoit ordinairement sur une chaise de paille, où  
» elle dormoit couchée en rond; et, quand la fantai-  
» sie lui en prenoit, elle alloit se mettre la tête et les  
» pates de devant dans un seau d'eau qui étoit à  
» son usage, ensuite elle se secouoit et venoit se re-  
» mettre sur sa chaise, ou alloit se promener dans  
» la cour ou dans la maison extérieure. Je l'ai vue  
» plusieurs fois couchée au soleil; alors elle fermoit  
» les yeux : je l'ai portée, maniée, prise par les pa-  
» tes et flattée; elle jouoit avec mes mains, les mor-  
» doit insensiblement, et faisoit petites dents, si cela  
» peut se dire, comme on dit que les chats font pa-  
» te de velours. Je la menai un jour auprès d'une  
» petite flaque d'eau, où la rivière d'Aroux en lais-  
» se lorsqu'elle est débordée : ce qui vous paroîtra  
» surprenant, et ce qui m'étonnoit aussi, c'est qu'elle  
» parut craindre de voir de l'eau en si grand volume;  
» elle n'y entra pas, passé le bord où elle se mouilla  
» la tête comme dans le seau : je la fis jeter à quel-  
» ques pas dans l'eau; elle regagna le bord bien vi-  
» te, avec une sorte d'effroi, et nous suivit, très-  
» contente de retrouver ses tourières. Si on peut  
» raisonner d'après un seul fait et un seul individu,  
» la Nature paroît n'avoir pas donné à cet animal le



» même instinct qu'aux canards, qui barbotent aus-  
» sitôt qu'ils sont éclos, en sortant de dessous une  
» poule.

» Cette loutre étoit très-malpropre; le besoin de  
» se vider paroissoit lui prendre subitement, et elle  
» se satisfaisoit de même, quelque part qu'elle fût,  
» excepté sur les meubles, mais à terre et dans la  
» chambre comme ailleurs; les tourières n'avoient  
» jamais pu, même par des corrections, l'accoutu-  
» mer à aller, pour ses besoins, à la cour, qui étoit  
» peu éloignée : dès qu'elle s'étoit vidée, elle venoit  
» flairer ses excréments, ainsi que les chats, et fai-  
» soit un petit saut d'allégresse ensuite, comme sa-  
» tisfaite de s'être débarrassée de ce poids.

» J'ai souvent eu occasion de voir cette loutre, par-  
» ce que je ne passois point à Autun sans aller à l'ab-  
» baye de Saint-Jean-le-Grand, où madame de Cour-  
» tivron avoit une tante; et j'ai dîné dix fois avec la  
» loutre, qui étoit de très-bonne compagnie. On me  
» l'offrit : je l'aurois acceptée pour la mettre, en-  
» chaînée, sur le fossé de ma maison à Courtivron,  
» où elle auroit eu occasion de se marier, si je n'a-  
» vois reconnu la difficulté de l'enchaîner, à cause  
» que le cou de cet animal est presque du même  
» diamètre de sa tête et son corps; je pensai qu'elle  
» pourroit s'échapper, et multiplier chez moi les  
» loutres, qui n'y sont que trop communes.

» Je me reproche de m'être si fort étendu sur cet  
» article des loutres, comme susceptibles d'être bien

» apprivoisées ; mais j'ai cru devoir vous donner un  
 » exemple de ce que j'ai vu dans notre Bourgogne :  
 » ainsi, sans recourir aux exemples de Danemark  
 » et de Suède, s'ils existent, tels que le P. Vanière,  
 » dans son poëme du *Prædium rusticum*, les a cé-  
 » lébrés, voilà des choses sur lesquelles vous pouvez  
 » compter, et il n'y a rien de poétique dans ce que  
 » je vous dis. » ]

### DE LA LOUTRE DU CANADA.

Cette loutre, beaucoup plus grande que notre loutre, et qui doit se trouver dans le nord de l'Europe, comme elle se trouve au Canada, m'a fourni l'occasion de chercher si ce n'étoit pas le même animal qu'Aristote a indiqué sous le nom de *latax*, qu'il dit être plus grand et plus fort que la loutre : mais les notions qu'il en donne ne convenant pas en entier à cette grande loutre, et la trouvant d'ailleurs absolument semblable à la loutre commune, à la grandeur près, j'ai jugé que ce n'étoit point une espèce particulière, mais une simple variété dans celle de la loutre ; et comme les Grecs, et surtout Aristote, ont eu grand soin de ne donner des noms différents qu'à des animaux réellement différents par l'espèce, nous nous sommes convaincus que le *latax* est un autre animal. D'ailleurs les loutres, comme les castors, sont communément plus grandes et ont le poil plus noir et plus beau en Amé-

rique qu'en Europe.<sup>1</sup> Cette loutre de Canada doit en effet être plus grande et plus noire que la loutre de France. Mais, en cherchant ce que pouvoit être le latak d'Aristote (chose ignorée de tous les naturalistes), j'ai conjecturé que c'étoit l'animal indiqué par Belon sous le nom de *loup marin*, et j'ai cru devoir rapporter ici la notice d'Aristote sur le latak, et celle de Belon sur le loup marin, afin qu'on puisse les comparer.

<sup>1</sup> Les loutres de l'Amérique septentrionale diffèrent de celles de France en ce qu'elles sont toutes communément plus longues et plus noires; il s'en trouve qui le sont bien plus les unes que les autres. Il y en a d'aussi noires que du jais; celles-ci sont fort recherchées et fort chères. (*Description de l'Amérique septentrionale*, par Denys, tom. II, pag. 20.)

<sup>2</sup> « *Sunt inter quadrupedes ferasque, quæ victum ex  
» lacu et fluviis petant, at verò à mari nullum, præser-  
» quam vitulus marinus. Sunt etiam in hoc genere fiber,  
» satherium, satyrium, lutris, latak, quæ latior lutre  
» est, dentesque habet robustos, quippe quæ noctu ple-  
» rumque egrediens, virgulta proxima suis dentibus ut  
» ferro præcidat; lutris etiam hominem mordet, nec de-  
» sistit, ut ferunt, nisi ossis fracti crepitum senserit. La-  
» taci pilus durus, specie inter pilum vituli marini et  
» cervi. » (Arist., *Hist. animal.*, lib. VIII, cap. 5.)*

Le loup marin. « D'autant que les Anglais n'ont point de  
» loups sur leur terre, Nature les a pourvus d'une bête au  
» rivage de leur mer, si fort approchante de notre loup, que  
» si ce n'étoit qu'il se jette plutôt sur les poissons que sur  
» les ouailles, on le diroit du tout semblable à notre bête  
» tant ravissante; considéré la corpulence, le poil, la tête  
» (qui toutefois est fort grande), et la queue moult appro-

Aristote fait mention, dans ce passage, de six animaux amphibies; et de ces six, nous n'en connoissons que trois, le phoca, le castor et la loutre: les trois autres, qui sont le latax, le satherion et le satyrion, sont demeurés inconnus, parce qu'ils ne sont indiqués que par leurs noms et sans aucune description. Dans ce cas, comme dans tous ceux où l'on ne peut tirer aucune induction directe pour la connoissance de la chose, il faut avoir recours à la voie d'exclusion: mais on ne peut l'employer avec succès que quand on connoît à peu près tout; on peut alors conclure du positif au négatif, et ce négatif devient, par ce moyen, une connoissance positive. Par exemple, je crois que, par la longue étude que j'en ai faite, je connois à très-peu près tous les animaux quadrupèdes; je sais qu'Aristote ne pouvoit avoir aucune connoissance de ceux qui sont particuliers au continent de l'Amérique; je connois aussi parmi les quadrupèdes tous ceux qui sont amphibies, et j'en sépare d'abord les am-

» chante au loup terrestre: mais parce que celui-cy (comme dit est) ne vit que de poisson, et n'a été aucunement  
 » connu des anciens, il ne m'a semblé moins notable que  
 » les animaux de double vie cy-dessus allégués; parquoi j'en  
 » ai bien voulu mettre le pourtrait. » (Belon, *de la Nature des Poissons*, pag. 18.)

La figure est à la page 19, et ressemble plus à l'hyène qu'à aucun autre animal: mais ce ne peut être l'hyène; car elle n'est point amphibie, elle ne vit pas de poisson, et d'ailleurs elle est d'un climat tout différent.

phibies d'Amérique, tels que le tapir, le cabiai, l'ondatra, etc.; il me reste les amphibies de notre continent, qui sont l'hippopotame, le morse ou la vache marine, les phoques ou veaux marins, le loup marin de Belon, le castor, la loutre, la zibeline, le rat d'eau, le desman, la musaraigne d'eau, et, si l'on veut, l'ichneumon ou mangouste, que quelques-uns ont regardée comme amphibie, et ont appelée *loutre d'Égypte*. Je retranche de ce nombre le morse ou la vache marine, qui, ne se trouvant que dans les mers du Nord, n'étoit pas connue d'Aristote; j'en retranche encore l'hippopotame, le rat d'eau et l'ichneumon, parce qu'il en parle ailleurs et les désigne par leurs noms; j'en retranche enfin les phoques, le castor et la loutre, qui sont bien connus, et la musaraigne d'eau, qui est trop ressemblante à celle de terre pour en avoir jamais été séparée par le nom : il nous reste le loup marin de Belon, la zibeline et le desman, pour le latax, le satherion et le satyrion; de ces trois animaux, il n'y a que le loup marin de Belon qui soit plus gros que la loutre : ainsi c'est le seul qui puisse représenter le latax; par conséquent la zibeline et le desman représentent le satherion et le satyrion. L'on sent bien que ces conjectures, que je crois fondées, ne sont cependant pas du nombre de celles que le temps puisse éclaircir davantage, à moins qu'on ne découvrit quelques manuscrits grecs jusqu'à présent inconnus, où ces noms se trouveroient em-

ployés, c'est-à-dire expliqués par de nouvelles indications.

### DE LA PETITE LOUTRE DE LA GUIANE.

Pontoppidam assure qu'en Norwège la loutre se trouve également autour des eaux salées comme autour des eaux douces; qu'elle établit sa demeure dans des monceaux de pierres, d'où les chasseurs la font sortir en imitant sa voix au moyen d'un petit sifflet : il ajoute qu'elle ne mange que les parties grasses du poisson, et qu'une loutre apprivoisée à laquelle on donnoit tous les jours un peu de lait, rapportoit continuellement du poisson à la maison.<sup>1</sup>

Je trouve dans les notes communiquées par M. de la Borde, qu'il y a à Cayenne trois espèces de loutres : la noire, qui peut peser quarante ou cinquante livres; la seconde, qui est jaunâtre, et qui peut peser vingt ou vingt-cinq livres; et une troisième espèce beaucoup plus petite, dont le poil est grisâtre, et qui ne pèse que trois ou quatre livres. Il ajoute que ces animaux sont très-communs à la Guiane le long de toutes les rivières et des marécages, parce que le poisson y est fort abondant; elles vont même par troupes quelquefois fort nombreuses : elles sont farouches et ne se laissent point

<sup>1</sup> *Histoire naturelle de la Norwège*, par Pontoppidam; *Journal étranger*, juin 1756.

approcher; pour les avoir, il faut les surprendre; elles ont la dent cruelle, et se défendent bien contre les chiens. Elles font leurs petits dans des trous qu'elles creusent au bord des eaux; on en élève souvent dans les maisons. J'ai remarqué, dit M. de la Borde, que tous les animaux de la Guiane s'accoutument facilement à la domesticité, et deviennent incommodés par leur grande familiarité.<sup>1</sup>

M. Aublet, savant botaniste que nous avons déjà cité, et M. Olivier, chirurgien du roi, qui ont demeuré tous deux long-temps à Cayenne et dans le pays d'Oyapoc, m'ont assuré qu'il y avoit des loutres si grosses, qu'elles pesoient jusqu'à quatre-vingt-dix et cent livres; elles se tiennent dans les grandes rivières qui ne sont pas fort fréquentées, et on voit leur tête au-dessus de l'eau; elles font des cris que l'on entend de très-loin; leur poil est très-doux, mais plus court que celui du castor; leur couleur ordinaire est d'un brun minime : ces loutres vivent de poisson, et mangent aussi les graines qui tombent dans l'eau sur le bord des fleuves.

Nous donnons ici la figure (*planche 16*) d'un petit animal qui nous a été envoyé de la Guiane, sous le nom de *petite loutre d'eau douce de Cayenne*, et qui nous paroît être la troisième espèce dont parle M. de la Borde. Elle n'a que sept pouces de

<sup>1</sup> *Observations de M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.*

longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du corps : cette petite loutre a la queue sans poil, comme le rat d'eau, longue de six pouces sept lignes, et cinq lignes de grosseur à l'origine, allant toujours en diminuant jusqu'à l'extrémité, qui est blanche, tandis que tout le reste de la queue est brun; et au lieu de poil elle est couverte d'une peau grenue, rude comme du chagrin; elle est plate par-dessous et convexe par-dessus. Les moustaches ont un pouce de long aussi bien que les grands poils qui sont au-dessus des yeux; tout le dessous de la tête et du corps est blanc, ainsi que le dedans des jambes de devant. Le dessus et les côtés de la tête et du corps sont marqués de grandes taches d'un brun noirâtre, dont les intervalles sont remplis par un gris jaunâtre. Les taches noires sont symétriques de chaque côté du corps; il y a une tache blanche au-dessus de l'œil; les oreilles sont grandes, et paroissent un peu plus allongées que celles de nos loutres. Les jambes sont fort courtes. Les pieds de devant ont cinq doigts sans membranes; les pieds de derrière ont aussi cinq doigts, mais avec des membranes.

---



DE LA SARICOVIENNE.<sup>1</sup>

« LA saricovienne, dit Thevet, se trouve le long  
 » de la rivière de la Plata : elle est d'une nature am-  
 » phibie, demeurant plus dans l'eau que sur la ter-  
 » re. Cet animal est grand comme un chat, et sa  
 » peau, qui est mêlée de gris et de noir, est fine  
 » comme velours; ses pieds sont faits à la semblan-  
 » ce de ceux d'un oiseau de rivière; au reste sa chair  
 » est très-délicate et très-bonne à manger.<sup>2</sup> » Je com-  
 mence par citer ce passage, parce que les natura-  
 listes ne connoissoient pas cet animal sous ce nom,  
 et qu'ils ignoroient que le carigueibeju du Brésil,  
 qui est le même, eût des membranes entre les  
 doigts des pieds. En effet, Marcgrave, qui en don-  
 ne la description, ne parle pas de ce caractère, qui

<sup>1</sup> Nom de cet animal au pays de la Plata, et que nous avons adopté. Ce mot *saricovienne* paroît être dérivé de *carigueibeju*, qui est le nom de cet animal au Brésil, et qui doit se prononcer *sarigoviou*. Ce nom signifie *bête friande*, selon Thevet.

Jiya, *quæ et carigueibeju appellatur à Brasiliensibus*.  
 Marcgrave, *Hist. nat. Bras.*, pag. 234, fig. 234.

*Lutra nigricans caudâ depressâ et glabrâ*. Barrère,  
*Histoire de la France équinoxiale*, pag. 155.

*Lutra atrî coloris maculâ sub gutture flavâ... Lutra brasiliensis*. La loutre du Brésil. Brisson, *Regn. anim.*,  
 pag. 278.

<sup>2</sup> *Singularités de la France antarctique*, par André Thevet; Paris, pag. 107 et 108.

cependant est essentiel, puisqu'il rapproche, autant qu'il est possible, cette espèce de celle de la loutre.

Je crois encore que l'animal dont Gumilla fait mention sous le nom de *guachi*,<sup>1</sup> pourroit bien être le même que la saricovienne, et que c'est une espèce de loutre commune dans toute l'Amérique méridionale. Par la description qu'en ont donnée Marcgrave et Desmarchais,<sup>2</sup> il paroît que cet animal amphibie est de la grandeur d'un chien de taille médiocre; qu'il a le haut de la tête rond comme le chat; le museau un peu long comme celui du chien; les dents et les moustaches comme le

<sup>1</sup> On trouve dans les rivières qui se jettent dans l'Orénoque une grande quantité de chiens d'eau, que les Indiens appellent *guachi*; cet animal nage avec beaucoup de légèreté, et se nourrit de poisson; il est amphibie, mais il vient aussi chercher sa nourriture sur la terre. Il creuse des fosses sur le rivage, dans lesquelles la femelle met bas ses petits. Ils ne creusent point ces fosses à l'écart, mais dans les endroits où ils vivent en commun et où ils viennent se divertir. J'ai vu et examiné avec soin leurs tanières; l'on ne sauroit rien voir de plus propre; ils ne laissent pas la moindre herbe aux environs; ils amoncellent à l'écart les arêtes des poissons qu'ils mangent; et à force de sauter, d'aller et de venir, ils pratiquent des chemins très-propres et très-commodes. (*Histoire de l'Orénoque*, par Gumilla, t. III, p. 29.) Ces caractères conviennent à la saricovienne; mais il nous paroît que le nom *guachi* a été mal appliqué ici, et qu'il appartient à l'espèce de mouffette que nous avons appelée *coase*.

<sup>2</sup> *Voyage de Desmarchais*, tom. III, pag. 506.

chat; les yeux ronds, petits et noirs; les oreilles arrondies et placées bas; cinq doigts à tous les pieds; les pouces plus courts que les autres doigts, qui tous sont armés d'ongles bruns et aigus; la queue aussi longue que les jambes de derrière; le poil assez court et fort doux, noir sur tout le corps, brun sur la tête, avec une tache blanche au gosier. Son cri est à peu près celui d'un jeune chien, et il l'entrecoupe quelquefois d'un autre cri semblable à la voix du sagouin. Il vit de crabes et de poissons; mais on peut aussi le nourrir avec de la farine de manioc délayée dans de l'eau. Sa peau fait une bonne fourrure; et quoiqu'il mange beaucoup de poisson, sa chair n'a pas le goût de marais; elle est au contraire très-saine et très-bonne à manger.

[Nous avons dit à l'article *de la saricovienne*, ou *carigueibeju* de Marcgrave, que cet animal paroissoit se trouver sur la plupart des côtes poissonneuses et des embouchures des grands fleuves, dans les plages désertes de l'Amérique méridionale; mais nous ignorions alors que ce même animal se retrouve au Kamtschatka et sur les côtes et les îles de toute cette partie du nord-est de l'ancien continent, et sans que la différence de climat paroissoit avoir influé sur l'espèce, qui semble être partout la même. Ces saricoviennes de Kamtschatka ont été soigneusement décrites par M. Steller, et l'on ne peut douter, en comparant sa description avec celle de Marcgrave, que l'espèce de ces sarico-

viennes de Kamtschatka ne soit la même que celle du carigueibeju ou saricovienne de l'Amérique; on verra de même que les lions marins, les ours marins, et la plupart des phoques, se retrouvent les mêmes dans les mers les plus éloignées les unes des autres, et sous les climats les plus opposés.

Les Russes qui demeurent au Kamtschatka donnent à la saricovienne le nom de *bobr* ou *castor*, quoiqu'elle ne ressemble au castor que par la longueur de son poil, et qu'elle n'ait que peu de rapport avec lui par sa forme extérieure; car c'est une véritable loutre, à laquelle non-seulement nous rapporterons ces grandes loutres de la Guianè et du Brésil dont nous avons parlé, mais aussi cette loutre du Canada dont nous avons donné la notice (pag. 156) et qui paroît être de la taille et de l'espèce des saricoviennes.

On voit ces saricoviennes ou loutres marines sur les côtes orientales du Kamtschatka et dans les îles voisines, depuis le cinquantième degré jusqu'au cinquante-sixième, et il ne s'en trouve que peu ou point dans la mer intérieure à l'occident du Kamtschatka, ni au-delà de la troisième île des Kouriles. Elles ne sont ni féroces, ni farouches, étant même assez sédentaires dans les lieux qu'elles ont choisis pour demeure; elles semblent craindre les phoques, ou du moins elles évitent les endroits qu'ils habitent, et n'aiment que la société de leur espèce. On les voit en très-grand nombre dans toutes les îles

inhabitées des mers orientales du Kamtschatka : il y en avoit, en 1742, une si grande quantité à l'île de Behring, que les Russes en tuèrent plus de huit cents. « Comme ces animaux n'avoient jamais vu » d'hommes auparavant, dit M. Steller, ils n'étoient » ni timides, ni sauvages; ils s'approchoient même » des feux que nous allumions, jusqu'à ce que, in- » struits par leur malheur, ils commencèrent à nous » fuir.<sup>1</sup> »

Pendant l'hiver, ces saricoviennes se tiennent tantôt dans la mer sur les glaces, et tantôt sur le rivage; en été, elles entrent dans les fleuves, et vont même jusque dans les lacs d'eau douce, où elles paroissent se plaire beaucoup; dans les jours les plus chauds, elles cherchent, pour se reposer, les lieux frais et ombragés. En sortant de l'eau, elles se secouent et se couchent en rond sur la terre comme les chiens; mais, avant que de s'endormir, elles cherchent à reconnoître par l'odorat, plutôt que par la vue, qu'elles ont foible et courte, s'il n'y a pas quelques ennemis à craindre dans les environs. Elles ne s'éloignent du rivage qu'à de petites distances, afin de pouvoir regagner promptement l'eau dans le péril; car, quoiqu'elles courent assez vite, un homme leste peut néanmoins les atteindre; mais en revanche elles nagent avec une très-grande célé-

<sup>1</sup> *Novi Commentarii Academiae petropol.*, tom. II, an. 1751.

rité, et comme il leur plaît, c'est-à-dire sur le ventre, sur le dos, sur les côtés, et même dans une situation presque perpendiculaire.

Le mâle ne s'attache qu'à une seule femelle, avec laquelle il va de compagnie, et qu'il paroît aimer beaucoup, ne la quittant ni sur mer ni sur terre. Il y a apparence qu'ils s'aiment en effet dans tous les temps de l'année; car on voit de petits nouveau-nés dans toutes les saisons, et quelquefois les pères et mères sont encore suivis par des jeunes de différents âges des portées précédentes, parce que leurs petits ne les quittent que quand ils sont adultes et qu'ils peuvent former une nouvelle famille. Les femelles ne produisent qu'un petit à la fois, et très-rarement deux. Le temps de la gestation est d'environ huit à neuf mois : elles mettent bas sur les côtes ou sur les îles les moins fréquentées, et le petit, dès sa naissance, a déjà toutes ses dents; les canines sont seulement moins avancées que les autres : la mère l'allaité pendant près d'un an; d'où l'on peut présumer qu'elle n'entre en chaleur qu'environ un an après qu'elle a produit. Elle aime passionnément son petit, et ne cesse de lui prodiguer des soins et des caresses, jouant continuellement avec lui, soit sur la terre, soit dans l'eau : elle lui apprend à nager; et lorsqu'il est fatigué, elle le prend dans sa gueule pour lui donner quelques moments de repos. Si l'on vient à le lui enlever, elle jette des cris et des gémissements lamentables : il faut même

user de précautions lorsqu'on veut le lui dérober; car, quoique douce et timide, elle le défend avec un courage qui tient du désespoir, et se fait souvent tuer sur la place, plutôt que de l'abandonner.

Ces animaux se nourrissent de crustacées, de coquillages, de grands polypes et autres poissons mous qu'ils viennent ramasser sur les grèves et sur les rivages fangeux, lorsque la marée est basse; car ils ne peuvent demeurer assez long-temps sous l'eau pour les prendre au fond de la mer, n'ayant pas, comme les phoques, le trou ovale du cœur ouvert. Ils mangent aussi des poissons à écailles, comme des anguilles de mer, etc., des fruits rejetés sur le rivage en été, et même des fucus, faute de tout autre aliment; mais ils peuvent se passer de nourriture pendant trois ou quatre jours de suite. Leur chair est meilleure à manger que celle des phoques, surtout celle des femelles, qui est grasse et tendre lorsqu'elles sont pleines et prêtes à mettre bas: celle des petits, qui est très-délicate, est assez semblable à la chair de l'agneau; mais la chair des vieux est ordinairement très-dure.<sup>1</sup> « Ce fut, dit M. Steller,

<sup>1</sup> Les Russes jetés dans cette île (de Behring), après s'être réservé une provision de huit cents livres de farine pour faire le trajet du Kamtschatka, dès que la saison et leur santé le permettoient, eurent recours aux loutres marines: un de ces animaux leur fournissoit quarante ou cinquante livres de chair, mais si dure, du moins celle des mâles, qu'il falloit la hacher et l'avalier presque sans mâcher. On en préparoit les viscères pour les malades. Du

» notre nourriture principale à l'île de Behring; elle ne nous fit aucun mal, quoique mangée seule et sans pain, et souvent à demi crue : le foie, les rognons et le cœur, sont absolument semblables à ceux du veau.<sup>r</sup> »

On voit souvent au Kamtschatka et dans les îles Kouriles arriver les saricoviennes sur des glaçons poussés par un vent d'orient, qui règne de temps en temps sur les côtes en hiver. Les glaçons qui viennent du côté de l'Amérique sont en si grande quantité, qu'ils s'amoncellent et forment une étendue de plusieurs milles de longueur sur la mer. Les chasseurs s'exposent, pour avoir les peaux des saricoviennes, à aller fort au loin sur ces glaçons avec des patins qui ont cinq ou six pieds de long sur environ huit pouces de large, et qui par conséquent leur donnent la hardiesse d'aller dans les endroits

reste, quoique M. Steller prétende que la loutre est bonne contre le scorbut, M. Muller en doute, puisque les Russes qui moururent de cette maladie, en avoient mangé comme les autres; cependant on en tua beaucoup, même quand on eut cessé de s'en nourrir, parce que les peaux en sont très-belles, et valent aux Russes, qui les vont porter à la Chine, jusqu'à quatre-vingts ou cent roubles la pièce : aussi ramassa-t-on neuf cents de ces peaux à la chasse des loutres, qui dura jusqu'au mois de mars; alors elles disparurent, et l'équipage eut recours à la pêche des chiens, des ours et des lions, que la mer leur offrit. (*Voyage de Behring, Histoire générale des Voyages*, t. XIX, p. 579.)

*Novi Commentarii Academiæ Petropol.*, tom. II, an. 1751.



où les glaces ont peu d'épaisseur; mais, lorsque ces glaces sont poussées au large par un vent contraire, ils se trouvent souvent en danger de périr, ou de rester quelquefois plusieurs jours de suite errants sur la mer, avant que d'être ramenés à terre avec ces mêmes glaces par un vent favorable. C'est dans les mois de février, de mars et d'avril, qu'ils font cette chasse périlleuse, mais très-profitable; car ils prennent alors une plus grande quantité de ces animaux qu'en toute autre saison : cependant ils ne laissent pas de les chasser en été, en les cherchant sur la terre, où souvent on les trouve endormis : on les prend aussi, dans cette même saison, avec des filets que l'on tend dans la mer, ou bien on les poursuit en canot jusqu'à ce qu'on les ait forcés de lassitude.

Leur peau fait une très-belle fourrure; les Chinois les achètent presque toutes, et ils les paient jusqu'à soixante-dix, quatre-vingts et cent roubles chacune; et c'est par cette raison qu'il en vient très-peu en Russie. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison : les meilleures et les plus belles sont celles des saricoviennes tuées aux mois de mars, d'avril et de mai. Néanmoins ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses et pesantes; sans cela, elles seroient supérieures aux zibelines, dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Il ne faut cependant pas croire que le poil de ces saricoviennes soit également noir dans tous les individus : car

il y en a dont la couleur est brunâtre, comme celle de la loutre de rivière; d'autres qui sont de couleur argentée sur la tête; plusieurs qui ont la tête, le menton et la gorge variés de longs poils très-blancs et très-doux; enfin, d'autres qui ont la gorge jaunâtre, et qui portent plutôt un feutre crépu, brun et court sur le corps, qu'un véritable poil propre à la fourrure. Au reste, les poils bruns ou noirs ne le sont que jusqu'à la moitié de leur longueur : tous sont blancs à leur racine, et leur longueur est en tout d'environ un pouce ou un pouce et demi sur le dos, la queue et les côtés du corps; ils sont plus courts sur la tête et sur les membres; mais, au-dessous de ce premier long poil, il y a, comme dans les ours marins, une espèce de duvet ou de feutre, qui est de couleur brune ou noire, comme l'extrémité des grands poils du corps. On distingue aisément les peaux des femelles de celles des mâles, parce qu'elles sont plus petites, plus noires, et qu'elles ont le poil plus long sous le ventre : les petits ont aussi, dans le premier âge, le poil noir, ou très-brun et très-long; mais, à cinq ou six mois, ils perdent ce beau poil, et à un an ils ne sont couverts que de leur feutre, et les longs poils ne le recouvrent que dans l'année suivante. La mue se fait, dans les adultes, d'une manière différente de celle des autres animaux : quelques poils tombent aux mois de juillet et d'août, et les autres prennent alors une couleur un peu plus brune.

Communément les saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui a douze ou treize pouces de long; leur poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres. La saricovienne ressemble à la loutre terrestre par la forme du corps, qui seulement est beaucoup plus épais en tout sens; toutes deux ont les pieds de derrière plus près de l'anus que les autres quadrupèdes. Les oreilles sont droites, coniques, et couvertes de poils comme dans l'ours marin; elles sont longues de près d'un pouce sur autant de largeur, et distantes l'une de l'autre d'environ cinq pouces. Les yeux et les paupières sont assez semblables à ceux du lièvre, et sont à peu près de la même grandeur : la couleur de l'iris varie dans différents individus; car cette couleur est brune dans les uns, et noirâtre dans les autres : il y a une membrane au grand angle de chaque œil, comme dans les ours marins, mais qui ne peut guère couvrir l'œil qu'à moitié. Les narines sont très-noires, ridées et sans poil, et les lèvres sont d'une épaisseur à peu près égale à celles du phoque commun. L'ouverture de la gueule est médiocre, n'ayant qu'environ deux pouces trois lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'angle; la mâchoire supérieure s'avance d'un demi-pouce sur la mâchoire inférieure; toutes deux sont garnies de moustaches blanches dirigées en bas, et dont les poils roides ont trois pouces de longueur à côté des

coins de la gueule, mais qui ne sont longs que d'un pouce auprès des narines. La mâchoire supérieure est armée de quatorze dents : il y a d'abord quatre incisives très-aiguës et longues de deux lignes, ensuite une canine de chaque côté, de figure conique, un peu recourbée en arrière, et d'environ un pouce de longueur; après les canines, il y a quatre molaires de chaque côté, qui sont larges et épaisses, surtout celles du fond, et ces dernières dents sont très-propres à casser les coquilles et broyer les crustacées.

Dans la mâchoire inférieure, le nombre des dents est ordinairement de seize : il y a d'abord, comme dans la mâchoire supérieure, quatre incisives et deux canines; ces dernières n'ont qu'environ huit lignes de longueur; mais il y a cinq dents molaires de chaque côté, dont les deux dernières sont situées dans la gorge : ainsi le nombre total des dents de la saricovienne est de trente ordinairement; néanmoins, comme il y a des individus qui ont aussi cinq dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, il se trouve que ce nombre des dents est quelquefois de trente-deux. La langue, depuis son insertion jusqu'à son extrémité, est longue de trois pouces trois lignes, sur une largeur d'un demi-pouce seulement; elle est garnie de papilles et un peu fourchue à l'extrémité.

Les pieds, tant ceux de devant que ceux de derrière, sont couverts de poil jusque auprès des on-

gles, et ne sont point engagés dans la peau; ils sont apparents et extérieurs comme ceux des quadrupèdes terrestres; en sorte que la saricovienne peut marcher et courir, quoique assez lentement. Ceux de devant n'ont que onze ou douze pouces de longueur, et sont plus courts que ceux de derrière, qui ont quatorze ou quinze pouces; ce qui fait que cet animal est plus élevé par le train de derrière, et que son dos paroît un peu voûté. Les pieds de devant sont assez semblables, par les ongles, à ceux des chats, et ils diffèrent de ceux de la loutre terrestre, en ce qu'ils sont réunis par une membrane qui est couverte de poil. La plante du pied, qui est brune, avec des tubercules par-dessous, est arrondie et divisée en cinq doigts : les deux du milieu sont un peu plus longs que les autres, et l'interne est un peu plus court que l'externe. Ces ongles crochus des pieds de devant servent à détacher les coquillages des rochers. Les pieds de derrière ont aussi cinq doigts, qui sont de même joints par une membrane velue, et qui ont la forme de ceux des oiseaux palmipèdes; le tarse, le métatarse et les doigts de ces pieds de derrière sont beaucoup plus longs et plus larges que ceux des pieds de devant; les ongles en sont aigus, mais assez courts; le doigt externe est un peu plus long que les autres, qui vont successivement en diminuant, et la peau de la plante de ces pieds de derrière est aussi de couleur brune ou noire, comme dans les pieds de devant.

La queue est tout-à-fait semblable à celle de la loutre de terre, c'est-à-dire plate en dessus et en dessous : seulement elle est un peu plus courte à proportion du corps ; elle est recouverte d'une peau épaisse, garnie de poils très-doux et très-serrés.

La verge du mâle est contenue dans un fourreau sous la peau, et l'orifice de ce fourreau est situé à un tiers de la longueur du corps ; cette verge, longue d'environ huit pouces, contient un os qui en a six ; les testicules ne sont point renfermés dans une bourse, mais seulement recouverts par la peau commune ; la vulve de la femelle est assez grande, et située à un pouce au-dessous de l'anus.

Nous devons observer que l'animal indiqué par M. Kracheninnikow, sous le nom de *castor marin*, pourroit bien être le même que la saricovienne, quoiqu'il le dise aussi grand que celui qu'il nomme *chat marin*, et qui est l'ours marin ; car il y a des saricoviennes beaucoup plus grandes que celles dont nous venons de donner les dimensions d'après M. Steller, et on en a vu à la Guiane et au Brésil de beaucoup plus grosses que celles du Kamtschatka : d'ailleurs il paroît, par l'indication même de M. Kracheninnikow, que son castor marin a les mêmes habitudes que la saricovienne, qui porte le nom de *bobr* ou *castor* chez les Russes de Sibérie.

*Histoire générale des Voyages*, tom. XIX, pag. 260.

M. Steller, qui a demeuré si long-temps dans les parages du Kamtschatka, et qui en a décrit tous les animaux, ne fait nulle mention de ce castor marin gros comme l'ours marin, et il y a toute apparence que M. Kracheninnikow n'en a parlé que sur des relations peut-être exagérées. On peut ajouter à ces preuves les inductions que l'on peut tirer du résultat des observations de différents voyageurs au Kamtschatka, dont la récapitulation se trouve tom. XIX, page 565 des Voyages, où il est dit « que les peaux » de castors marins sont d'un profit considérable » pour la Russie; que les Kamtschatdales peuvent, » avec ces peaux, acheter des Cosaques tout ce qui » leur est nécessaire, et que les cosaques troquent » ces fourrures pour d'autres effets avec les mar- » chands russes, qui gagnent beaucoup dans le com- » merce qu'ils en font à la Chine, et que le temps » de la chasse des castors marins est le plus favora- » ble pour lever les tributs; car les Kamtschatdales » donnent un castor pour un renard ou une zibe- » line, quoiqu'il vaille au moins cinq fois davanta- » ge, et qu'il se vende quatre-vingt-dix roubles, etc. » On voit que tout cela se rapporte à la saricovienne, et qu'il y a toute apparence que Kracheninnikow s'est trompé lorsqu'il a dit que son castor marin étoit aussi grand que son chat marin, c'est-à-dire l'ours marin.

Au reste, la saricovienne, qui s'appelle *bobr* ou *castor* en langue russe, est nommée *kaikon* en lan-

gue kamtschatdale, *kalaga* chez les Koriaques, et *rakkon* chez les Kouriles.

Je dois ajouter qu'ayant reçu de la Guiane de nouvelles informations au sujet des saricoviennes d'Amérique, il paroît qu'elles varient beaucoup par la grandeur et pour la couleur; l'espèce en est commune sur les côtes basses et à l'embouchure des grandes rivières de l'Amérique méridionale.

Leur peau est très-épaisse, et leur poil est ordinairement d'un gris plus ou moins foncé, et quelquefois argenté; leur cri est un son rauque et enrroué. Ces animaux vont en troupe, et fréquentent les savanes noyées; ils nagent la tête hors de l'eau, et souvent la gueule ouverte; quelquefois même, au lieu de fuir, ils entourent en grand nombre un canot en jetant des cris, et il est aisé d'en tuer un grand nombre. Au reste, l'on dit qu'il est assez difficile de prendre une saricovienne dans l'eau lors même qu'on l'a tuée, qu'elle se laisse aller au fond de l'eau dès qu'elle est blessée, et qu'on perdrait son temps à attendre le moment où elle pourroit reparoître, surtout si c'est dans une eau courante qui puisse l'entraîner.

Les jaguars et cougars leur font la guerre, et ne laissent pas d'en ravir et d'en manger beaucoup; ils se tiennent à l'affût, et lorsqu'une saricovienne passe, ils s'élancent dessus, la suivent au fond de l'eau, l'y tuent et l'emportent ensuite à terre pour la dévorer.



Nous avons dit, d'après le témoignage de M. de la Borde, qu'il y a à Cayenne trois espèces de loutres très-différentes par la grandeur : les deux plus grandes de ces loutres paroissent être des saricoviennes, qui se ressemblent si fort par la forme, que l'on peut, sans difficulté, les rapporter à une seule et même espèce, d'autant qu'on doit remarquer, comme un fait général, que, dans l'espèce de la saricovienne, ainsi que dans celle du jaguar et de plusieurs autres animaux des contrées presque désertes, ils sont plus petits dans les lieux voisins des habitations que dans la profondeur des terres, parce qu'on les tue plus jeunes, et qu'on ne leur donne pas le temps de prendre leur entier accroissement.]

---

## DE LA FOUINE.<sup>1</sup>

LA plupart des naturalistes ont écrit que la fouine et la marte étoient des animaux de la même es-

<sup>1</sup> En latin, *martes domestica*, *foyna*, *gainus*, *schismus*; en italien, *foina*, *fouina*; en allemand, *huhss-marder*.

*Martes domestica*, Gesner, *Icon. animal. quadrup.*, pag. 97 et 98.

*Martes*, aliis *foyna*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 200.

*Mustela fulvo nigricans*, *gulâ pallidâ*. *Martes*, Linnæus.

pèce. Gesner et Ray<sup>1</sup> ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble. Cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux; et nous croyons, au contraire, que ces animaux, ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes et séparées. Je puis ajouter aux raisons qu'en donne M. Daubenton, des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage et du chat domestique; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, et le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le même, et dans le chat domestique, qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou, si l'on veut, la marte domestique, ne varie point : elle a ses caractères propres, particuliers, et tous aussi constants que ceux de la marte sauvage; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité. D'ailleurs c'est sans aucun fonde-

*Martes saxorum non fagorum, seu domesticus.* Klein, de *Quadrup.*, pag. 64.

*Mustela pitis in exortu albidis, castaneo colore terminatis, vestita, gutture albo.* Foyne, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 246.

<sup>1</sup> Gesner, *Hist. animal. quadrup.*, pag. 76, Ray, *Syn. animal. quadrup.*, pag. 200.

ment qu'on appelle la fouine *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, et qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appelons *sauvages*. Elle diffère donc de la marte par le naturel et par le tempérament, puisque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtiments, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, et même dans les climats chauds, comme à Madagascar, aux Maldives, et qu'elle ne se trouve pas dans les pays du Nord.

La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très-prestes; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, etc., mange les œufs, les pigeons, les poules, etc., en tue quelquefois un grand nombre et les porte à

<sup>1</sup> *Voyages de Jean Struys*; Rouen, tom. I, pag. 30.

<sup>2</sup> *Voyage de François Pyrard*; Paris, 1619, tom. I, pag. 132.

ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps : elle s'apprivoise à un certain point; mais elle ne s'attache pas, et demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée. Elle faisoit la guerre aux chats; elle se jetoit aussi sur les poules dès qu'elle se trouvoit à portée. Elle s'échappoit souvent, quoique attachée par le milieu du corps : les premières fois elle ne s'éloignoit guère, et revenoit au bout de quelques heures, mais sans marquer de la joie, sans attachement pour personne; elle demandoit cependant à manger comme le chat et le chien : peu après elle fit des absences plus longues, et enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an et demi, l'âge apparemment auquel la nature avoit pris le dessus. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la salade et des herbes; elle aimoit beaucoup le miel, et préféroit le chenevis à toutes les autres graines. On a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, et qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir; qu'avant le sommeil elle se mettoit en rond, cachoit sa tête et l'enveloppoit de sa queue; que tant qu'elle ne dormoit pas, elle étoit dans un mouvement continuel si violent et si incommode, que quand même elle ne se seroit pas jetée sur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout bri-

ser. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées, que l'on avoit prises dans des pièges; mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, et ne vouloient manger que de la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne; ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an : les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de muraille, où elles poussent de la paille et des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mousse; et lorsqu'on les inquiète, elles déménagent et transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vite : car celle que nous avons élevée avoit, au bout d'un an, presque atteint sa grandeur naturelle; et de là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc, qui n'est pas absolument désagréable : les martes et les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civette; leur chair a un peu de cette odeur : cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger; celle de la fouine est plus désagréable, et sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

## DE LA FOUINE DE LA GUIANE.

Nous donnons ici (*planche 17*) la figure d'un animal américain qui a été envoyé de la Guiane à M. Aubry, curé de Saint-Louis, et qui est en très-bon état, comme tout ce qu'on voit dans son cabinet. Quoique les dents manquent à cet animal, il m'a paru, dans toutes ses autres parties, si semblable à nos fouines par la forme du corps, que j'ai pensé qu'on pouvoit le regarder comme une variété dans l'espèce de la fouine, dont celle-ci ne diffère que par la couleur du poil jaspé de noir et de blanc, par les taches de la tête, et par la queue plus courte. Cette fouine de la Guiane a vingt pouces de longueur du bout du museau jusqu'à la naissance de la queue; elle est plus grande par conséquent que notre fouine, qui n'a que seize pouces et demi ou dix-sept pouces; mais la queue est bien plus courte à proportion du corps. Le museau semble un peu plus allongé que celui de nos fouines; il est tout noir, et ce noir s'étend au-dessus des yeux, passe sous les oreilles le long du cou, et se perd dans le poil brun des épaules. Il y a une grande tache blanche au-dessus des yeux qui s'étend sur tout le front, enveloppe les oreilles, et forme le long du cou une bande blanche et étroite qui se perd au-delà du cou vers les épaules. Les oreilles sont tout-à-fait semblables à celles de nos fouines;





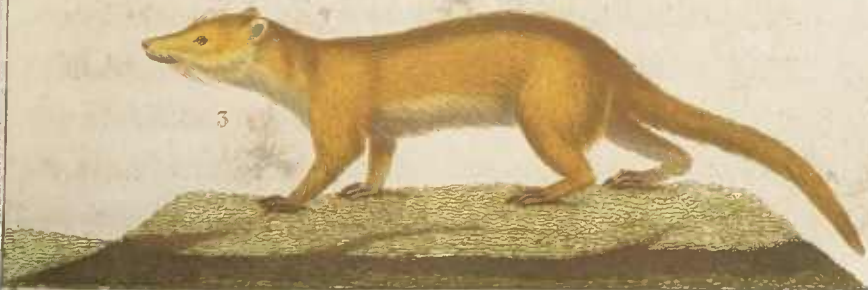




1



2



3

*Lettre pmr.*

*Al. Massard sculp.*

1 La Fouine . . . . . Page 159.

2 La Fouine de la Guiane . . . . . 164.

3 La pet<sup>e</sup> Fouine de la Guiane . . . . . 165.



le dessus de la tête paroît gris et mêlé de poils blancs; le cou est brun, mêlé de gris cendré, et le corps est couvert de poils mêlés comme celui du lapin que l'on appelle *riche*, c'est-à-dire de poil blanc et de poil noirâtre. Ces poils sont gris et cendrés à leur origine, ensuite bruns, noirs et blancs à leur extrémité. Le dessous de la mâchoire est d'un noir brun, qui s'étend sous le cou, et diminue de couleur sous le ventre, où il est d'un brun clair ou châtain. Les jambes et les pieds sont couverts d'un poil luisant d'un noir roussâtre, et les doigts des pieds ressemblent peut-être plus à ceux des écureuils et des rats qu'à ceux de la fouine : le plus grand ongle des pieds de devant a quatre lignes de long, et le plus grand ongle des pieds de derrière n'en a que deux. La queue est beaucoup plus fournie de poil à sa naissance qu'à son extrémité : ce poil est châtain ou brun-clair, mêlé de poils blancs.

#### DE LA PETITE FOUINE DE LA GUIANE.

Un autre animal de Cayenne, qui a rapport avec le précédent, est celui dont nous donnons ici (*planchette* 17) la figure. Il a été dessiné vivant à la foire Saint-Germain en 1768; il avoit quinze pouces de longueur du bout du nez à l'origine de la queue, laquelle étoit longue de huit pouces, plus large et plus fournie de poils à sa naissance qu'à son extrémité. Cet animal étoit bas de jambe comme nos fouines

ou nos martes. La forme de la tête est fort approchante de celle de la fouine, à l'exception des oreilles qui ne sont pas semblables. Le corps est couvert d'un poil laineux. Il y a cinq doigts à chaque pied, armés de petits ongles comme ceux de nos fouines.

### DE LA PETITE FOUINE DE MADAGASCAR.

Il y a plusieurs variétés dans l'espèce de la fouine. Nous donnons ici la description et la figure (*planche 18*) d'une petite fouine qu'on trouve à Madagascar.

	pi.	pouc.	lig.
La longueur du corps, du bout du nez à l'origine de la queue est de.	1	2	4

Elle a, comme toutes les fouines, les jambes courtes et le corps allongé; sa tête est longue et menue; les oreilles sont larges et courtes; la queue est couverte de longs poils.

	pi.	pouc.	lig.
Le tronçon de cette queue est de.	»	5	9
La longueur totale de la queue, y compris celle du poil, est de.	»	8	»
Les poils de l'extrémité de la queue ont.	»	2	5
Les poils de dessus le corps ont.	»	»	11

Leur couleur est un brun-roussâtre, ou musc foncé teint de fauve rouge; ce qui est produit par le mélange des poils, qui sont brun-foncé dans la longueur, et fauve-rouge à la pointe : ce fauve foncé ou rougeâtre est le dominant aux faces latérales de la tête, sous le ventre et le cou. Cette pe-







*Prêtre pinx.*

*Guyard sc.*

1. La petite fouine de Madagascar...166  
 2. La Marte. . . . . 167

5. Le Putois. . . . . 173





tite fouine diffère de nos fouines par la couleur, qui est plus rougeâtre, et par la queue, qui est touffue, longue, couverte de grands poils, large à son origine, et qui se termine en une pointe très-déliée.

---

## DE LA MARTE.<sup>1</sup>

LA marte, originaire du Nord, est naturelle à ce climat, et s'y trouve en si grand nombre, qu'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espèce qu'on y consomme et qu'on en tire : elle est, au contraire, en petit nombre dans les climats tempérés, et ne se trouve point dans les pays chauds.

<sup>1</sup> En latin, *martes*, *marta*, *marterus*; en italien, *marta*, *matura*, *martaro*, *martorello*, *martire*; en espagnol, *marta*; en allemand, *feld-marder*, *wild marder*; en anglais, *martin*, *martlet*; en suédois, *mard*; en polonais, *kuna*.

*Martes sylvestris*. *Martis attera species nobilior*. Gesner, *Icon. animal. quadrup.*, pag. 99.

*Martes*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 200.

*Mustela fulvo nigricans*, *gulâ pallidâ*. *Martes*, Linnæus.

*Mustela, martes*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 64.

*Mustela pilis in exortu ex cinereo albidis, castaneo colore terminatis vestita, gutture flavo*. *Martes*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 247.

<sup>2</sup> Il y a toute apparence que les martes du pays des Anzicos (voisin du royaume de Congo), dont il est fait mention dans l'*Histoire générale des Voyages*, tom. V, pag. 87, sont des fouines, et non pas des martes.

Nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne; il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau : mais, en général, elles sont aussi rares en France que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois. Elle fuit également les pays habités et les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois et grimpe au-dessus des arbres. Elle vit de chasse, et détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, etc.; elle mange aussi du miel comme la fouine et le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, et elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser. Dès que la fouine se sent poursuivie par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou : la marte, au contraire, se fait suivre assez long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre; elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus des branches; elle se tient sur la tige, et de là les regarde passer. La trace que la marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant, et qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Elle est un peu plus grosse que la fouine, et cependant elle a la tête plus

courte; elle a les jambes plus longues, et court par conséquent plus aisément : elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche; son poil est aussi bien plus fin, bien plus fourni, et moins sujet à tomber. Elle ne prépare pas, comme la fouine, un lit à ses petits; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on sait, des nids au-dessus des arbres, avec autant d'art que les oiseaux. Lorsque la marte est prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chasse, en élargit l'ouverture, s'en empare et y fait ses petits : elle se sert aussi des anciens nids de ducs et de buses, et des trous des vieux arbres, dont elle déniche les pics-de-bois et les autres oiseaux. Elle met bas au printemps; la portée n'est que de deux ou trois : les petits naissent les yeux fermés, et cependant grandissent en peu de temps; elle leur apporte bientôt des oiseaux, des œufs, et les mène ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte, comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement; et une preuve que c'est la haine qui les anime plutôt encore que la crainte, c'est qu'ils les suivent assez loin, et qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces et carnassiers, tels que le loup, le renard, la marte, le chat sauvage, la belette, et jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre, etc.

Les martes sont aussi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe et de

l'Asie ; on en apporte beaucoup du Canada ; il y en a dans toute l'étendue des terres septentrionales de l'Amérique jusqu'à la baie de Hudson,<sup>1</sup> et en Asie jusqu'au nord du royaume de Tunquin<sup>2</sup> et de l'empire de la Chine.<sup>3</sup> Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui est un autre animal dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibeline est noire ; la marte n'est que brune et jaune. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte, est celle qui est la plus brune, et qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue.

#### DE LA GRANDE MARTE DE LA GUIANE.

Cet animal, qui nous a été envoyé de Cayenne, est plus grand que notre marte de France (*planchette* 18) ; il a deux pieds de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue. Son poil est noir, à l'exception de celui de la tête et du cou jusqu'aux épaules, qui est grisâtre ; le bout du nez et les naseaux sont noirs ; le tour des yeux et des mâchoires, ainsi que le dessus du nez, sont d'un brun roussâtre. Il y a douze dents incisives, six en haut

<sup>1</sup> *Voyage du capitaine Robert Lade*, traduit par M. l'abbé Prévôt ; Paris, 1744, tom. II, pag. 227.

- *Voyage de Tavernier* ; Rouen, 1713, tom. IV, pag. 182.  
*Histoire générale des Voyages*, par M. l'abbé Prévôt, t. VII, pag. 117.

<sup>3</sup> *Idem*, tom. VI, pag. 562.

et six en bas; ces dernières sont les plus petites, les canines sont très-fortes, et nous n'avons pu compter les mâchelières. Il y a, comme dans la fouine et la marte de France, de longs poils en forme de moustaches de chaque côté du museau; les oreilles sont larges et presque rondes comme celles de nos fouines; il y a sur le cou une grande tache d'un blanc jaune qui descend en s'élargissant sur la poitrine. Tous les pieds ont cinq doigts, avec des ongles blanchâtres courbés en gouttière; les ongles des pieds de devant ont six lignes de longueur, et ceux de derrière cinq seulement.

La queue, qui a dix-huit pouces de long, et dont l'extrémité finit en pointe, est couverte de poils noirs comme celui du corps, mais longs de deux ou trois pouces. Cette queue est plus longue à proportion que celle de notre marte; car elle est des trois quarts de la longueur du corps, tandis que, dans cette dernière, elle n'est que de la moitié.

---

## DU BIZAAM.

M. VOSMAER a donné la description d'un animal sous le nom de *chat bizaam*, dans une feuille imprimée à Amsterdam en 1771, dont voici l'extrait :

« Sa grandeur est à peu près celle d'un chat domestique. La couleur dominante par tout le corps est le gris-cendré clair, rehaussé de taches brunes.

» Au milieu du dos règne une raie noire jusqu'à la  
 » queue, qui est à bandes noires et blanches; mais  
 » la pointe en est noire ou d'un brun très-foncé.  
 » Les pates de devant et de derrière sont brunes  
 » en dedans, et grises tachées de brun en dehors;  
 » le ventre et la poitrine sont d'un gris cendré. Aux  
 » deux côtés de la tête et sur le nez se voient des  
 » raies brunes; au bout du nez et sous les yeux, il  
 » y a des taches blanches. Les oreilles rondes et droi-  
 » tes sont couvertes de poils courts et gris; le nez est  
 » noir, et de chaque côté sont plusieurs longs poils  
 » bruns et blancs. Les pates sont armées de petites  
 » griffes blanches et crochues qui se retirent en de-  
 » dans.

» Ce joli animal étoit d'un naturel un peu triste,  
 » sans cependant être méchant; on le tenoit à la  
 » chaîne. Il mangeoit volontiers de la viande, mais  
 » surtout des oiseaux vivants. On ne l'a pas entendu  
 » miauler; mais quand on le tourmentoit, il grom-  
 » meloit et souffloit comme un chat.»

M. Vosmaër dit aussi qu'il a nourri ce chat bi-  
 zaam pendant trois ans, et qu'il n'a jamais senti  
 qu'il eût la plus légère odeur de musc; ainsi ceux  
 qui l'ont appelé *chat musqué*, l'ont apparemment  
 confondu avec la civette ou la genette du Cap : néan-  
 moins ces deux animaux ne se ressemblent point  
 du tout; car M. Vosmaër compare le bizaam au  
 margay. « De tous les animaux, dit-il, que M. de  
 » Buffon nous a fait connoître, le margay de Cayen-

» ne est celui qui a le plus de ressemblance avec le  
 » chat bizaam, quoique, en les comparant exacte-  
 » ment, le margay ait le museau bien plus menu et  
 » plus pointu; il diffère aussi beaucoup par la queue  
 » et la figure des taches.»

J'observerai à ce sujet que ces premières différences ont été bien saisies par M. Vosmaër; mais ces animaux diffèrent encore par la grandeur, le margay étant de la taille du chat sauvage, et le bizaam de celle du chat domestique, c'est-à-dire une fois plus petit. D'ailleurs le margay n'a point de raie noire sur le dos; sa queue est beaucoup moins longue et moins pointue; et ce qui achève de décider la différence réelle de l'espèce du margay et de celle du bizaam, c'est que l'un est de l'ancien continent, et l'autre du nouveau.

---

## DU PUTOIS.<sup>1</sup>

LE putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou

<sup>1</sup> En latin, *putorius*; en italien, *foetta*, *puzolo*; en allemand, *iltis*, *ulke*, *buntsing*; en anglais, *polecat*, *fitchet*; en polonais, *vydra*, *tchorz*.

*Putorius*, Gesner, *Hist. quad.*, pag. 767, *Icon. anim. quad.*, pag. 99.

*Putorius*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 199.

*Mustela flavescens nigricans, ore albo, collari flavescens.* *Putorius*, Linnæus.

*Mustela putorius in ex ortu ex cinereo albidis, colore ni-*

les mœurs, et aussi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges et dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basses-cours, monte aux volières, aux colombiers, où, sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les transporte une à une, et en fait magasin : si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, et force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités; il entre en amour au printemps : les mâles se battent sur les toits et se disputent la femelle; ensuite ils l'abandonnent et vont passer l'été à la campagne ou dans les bois : la femelle, au contraire, reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, et n'emène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été; elle en fait trois ou quatre, et quelquefois cinq, ne les allaite pas long-temps, et les accoutume de bonne heure à sucer du sang et des œufs.

A la ville ils vivent de proie, et de chasse à la

*gricante terminatis vestita, oris circumferentiâ albâ.*  
*Putorius, Brisson, Regn. animal., pag. 249.*



campagne ; ils s'établissent pour passer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne sortent guère que la nuit pour se répandre dans les champs, dans les bois ; ils cherchent les nids des perdrix, des alouettes et des cailles ; ils grimpent sur les arbres pour prendre ceux des autres oiseaux : ils épient les rats, les taupes, les mulots, et font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous ; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondants.

Le putois est un peu plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais et plus noir ; il a du blanc sur le front, aussi bien qu'aux côtés du nez et autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix : la fouine a le cri aigu et assez éclatant, le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux, aussi-bien que la marte et l'écureuil, un grognement d'un ton grave et colère, qu'ils répètent souvent lorsqu'on les irrite. Enfin le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui, loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué et dénommé par-là. C'est surtout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale et répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger

de sa chair; et sa peau même, quoique bonne, est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, et qui filtrent et contiennent une matière onctueuse, dont l'odeur est très-désagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, etc., et qui n'est au contraire qu'une espèce de parfum dans la civette, la fouine, la marte, etc.

Le putois paroît être un animal des pays tempérés : on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, et ils sont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Le puant d'Amérique est un animal différent, et l'espèce du putois paroît être confinée en Europe, depuis l'Italie jusqu'à la Pologne. Il est sûr que ces animaux craignent le froid, puisqu'ils se retirent dans les maisons pour y passer l'hiver, et qu'on ne voit jamais de leurs traces sur la neige, dans les bois et dans les champs éloignés des maisons; et peut-être aussi craignent-ils la trop grande chaleur, puisqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.

### DU PUTOIS RAYÉ DE L'INDE.

Cet animal, que M. Sonnerat a apporté de l'Inde, et que dans son voyage il a nommé *chat sauvage de l'Inde*, ne nous paroît pas être du genre des chats, mais plutôt de celui des putois. Il n'a du







*Prêtre pinx.*

1. Le Putois rayé de l'Inde . . . . . 176  
 2. Le Furet . . . . . 179

3. La Belette . . . . . 184

*Guyard sc.*



chat ni la forme de la tête, ni celle du corps, ni les oreilles, ni les pieds, qui sont courts dans les chats et longs dans cet animal, surtout ceux de derrière; ses doigts sont courbés comme ceux des écureuils, les ongles crochus comme ceux des chats; et c'est probablement ce dernier caractère qui a induit M. Sonnerat à regarder cet animal comme un chat : cependant son corps est allongé comme celui des putois, auxquels il ressemble encore par la forme des oreilles, qui sont très-différentes de celles des chats.

Cet animal, qui habite la côte de Coromandel, a quinze pouces de longueur du bout du museau à l'anus; sa grosseur approche de celle de nos putois. La tête, qui a quatre pouces du nez à l'occiput, est d'une couleur brune mêlée de fauve; l'orbite de l'œil est très-grande et bordée de brun; la distance du bout du museau à l'angle antérieur de l'œil est de dix lignes, et celle de l'angle postérieur à l'oreille est de quatorze lignes. Le tour des yeux, le dessous du nez et les joues sont d'un fauve pâle; le bout du nez et les naseaux sont noirs, ainsi que les moustaches et les poils au-dessus des yeux. L'oreille est plate, ronde, et de la forme de celle du putois; elle est nue, et il y a seulement quelques poils blanchâtres autour du conduit auditif. Six larges bandes noires s'étendent sur le corps depuis l'occiput jusqu'au-dessus du croupion, et ces bandes noires sont séparées les unes des autres alter-

nativement par cinq longues bandes blanchâtres et plus étroites. Le dessous de la mâchoire inférieure est fauve très-pâle, de même que la face intérieure des jambes de devant; la face extérieure du bras est brune, mélangée de blanc sale; la face externe des jambes de derrière est brune, mêlée d'un peu de fauve et de blanc gris; les cuisses et les jambes de derrière ont la face interne blanche, et en quelques endroits fauve pâle; tout le dessous du ventre est d'un blanc sale; le plus grand poil de dessus le corps a huit lignes.

La queue, longue de neuf pouces, finit en pointe; elle est couverte de poils bruns, mêlés de fauve comme le dessus de l'occiput. Les pieds sont longs, surtout ceux de derrière; car ceux de devant ont, y compris l'ongle, seize lignes de longueur, et ceux de derrière vingt-une lignes. Les cinq doigts de chaque pied sont couverts de poils blanchâtres et bruns : les ongles des pieds de devant ont trois lignes; ceux des pieds de derrière quatre lignes.

Il y a six dents incisives et deux canines en haut comme en bas.

---



DU FURET <sup>1</sup>

QUELQUES auteurs ont douté si le furet et le putois étoient des animaux d'espèces différentes.<sup>2</sup> Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent aux putois par la couleur du poil : cependant le putois, naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la fouine; et le furet, originaire des climats chauds, ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point du putois, mais du furet, pour la chasse du lapin, parce qu'il s'apprivoise plus aisément; car d'ailleurs il a, comme le putois, l'odeur très-forte et très-désagréable : mais ce qui prouve encore mieux que ce sont des animaux différents,

<sup>1</sup> En latin, *viverra*, *furo*, *furunculus*; en espagnol, *huron*, *furam*; en allemand, *frett*, *frettel*, *furette*; en anglais, *ferret*; en polonais, *laska*.

*Viverra*, *furo*, *ictis*, Gesner, *Hist. quadrup.*, p. 762. *Icon. animal. quadrup.*, pag. 101.

*Mustela sylvestris viverra dicta*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 198.

*Mustela viverra dicta*. Klein, *de Quadrup.*, pag. 63.

*Mustela pilis subflavis longioribus, castaneo colore terminatis vestita, viverra mas. Mustela pilis ex albo subflavis vestita..... Viverra fœmina*. Brisson, *Regn. anim.*, pag. 244.

Linnæi, *Syst. nat.* *Mustela flavescens nigricans, ore albo, collari flavescens putorius... Mustela sylvestris viverra dicta, an distincta*.

c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble , et qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères essentiels. Le furet a le corps plus allongé et plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le putois : il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance; il faut en avoir soin, le nourrir à la maison, du moins dans ces climats; il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois: et ceux que l'on perd dans les trous de lapins, et qui ne reviennent pas, ne se sont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois; ils périssent apparemment pendant l'hiver. Le furet varie aussi par la couleur du poil, comme les autres animaux domestiques, et il est aussi commun dans les pays chauds que le putois y est rare.

La femelle est dans cette espèce sensiblement plus petite que le mâle : lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche ardemment, et l'on assure qu'elle meurt si elle ne trouve pas à se satisfaire;<sup>1</sup> aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les élève dans des tonneaux ou dans des caisses, où on leur fait un lit d'étoupes; ils dorment presque continuellement. Ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien; car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger : on les nourrit de son, de pain, de lait, etc.

<sup>1</sup> Le furet se trouve en Barbarie, et se nomme *nimse*. (*Voyages du docteur Shaw*; Amsterdam, 1743, tom. I, pag. 522.)

Gesner, *Hist. anim. quadrup.*, pag. 763.

Ils produisent deux fois par an; les femelles portent six semaines : quelques-unes dévorent leurs petits presque aussitôt qu'elles ont mis bas, et alors elles deviennent de nouveau en chaleur et font trois portées, lesquelles sont ordinairement de cinq ou six, et quelquefois de sept, huit, et même neuf.

Cet animal est naturellement ennemi mortel du lapin : lorsqu'on présente un lapin, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette dessus et le mord avec fureur; s'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez, et lui suce le sang. Lorsqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le musèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, et qu'il les oblige seulement à sortir et à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laisse aller le furet sans muselière, on court risque de le perdre, parce qu'après avoir sucé le sang du lapin il s'endort; et la fumée qu'on fait dans le terrier n'est pas toujours un moyen sûr pour le ramener, parce que souvent il y a plusieurs issues, et qu'un terrier communique à d'autres, dans lesquels le furet s'engage à mesure que la fumée le gagne. Les enfants se servent aussi du furet pour dénicher les oiseaux; il entre aisément dans les trous des arbres et des murailles, et il les apporte au dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le furet a été apporté d'Afrique en Espagne; et cela ne me paroît pas sans fondement, parce que l'Espagne est

le climat naturel des lapins, et le pays où ils étoient autrefois le plus abondants : on peut donc présumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très-incommode, on fit venir des furets, avec lesquels on fait une chasse utile, au lieu qu'en multipliant les putois on ne pourroit que détruire les lapins, mais sans aucun profit, et les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce que l'on voudroit.

Le furet, quoique facile à apprivoiser, et même assez docile, ne laisse pas d'être fort colère; il a une mauvaise odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvements très-souples, et il est en même temps si vigoureux, qu'il vient aisément à bout d'un lapin qui est au moins quatre fois plus gros que lui.

Malgré l'autorité des interprètes et des commentateurs, nous doutons que le furet soit l'ictis des Grecs.

« L'ictis, dit Aristote, est une espèce de belette » sauvage, plus petite qu'un petit chien de Malte, » mais semblable à la belette par le poil, par la forme, par la blancheur de la partie inférieure, et » aussi par l'astuce des mœurs; il s'apprivoise beaucoup; il fait grand tort aux ruches, étant avide de » miel; il attaque aussi les oiseaux; il a, comme le » chat, le membre génital osseux. » (*Hist. animal.*, lib. ix, cap 6.) Il paraît, 1° qu'il y a une espèce de contradiction ou de malentendu à dire que l'ictis

est une espèce de belette sauvage qui s'apprivoise beaucoup, puisque la belette ordinaire, qui est ici la moins sauvage des deux, ne s'apprivoise point; 2° le furet, quoique plus gros que la belette, n'est pas trop comparable au petit épagneul ou au chien bichon, dont il n'approche pas pour la grosseur; 3° il ne paroît pas que le furet ait l'astuce des mœurs de la belette, ni même aucune ruse. Enfin il ne fait aucun tort aux ruches, et n'est nullement avide de miel. J'ai prié M. le Roy, inspecteur des chasses du roi, de vérifier ce dernier fait, et voici sa réponse : « M. de Buffon peut être assuré » que les furets n'ont pas, à la vérité, un goût décidé pour le miel, mais qu'avec un peu de diète » on leur en fait manger : nous en avons nourri » pendant quatre jours avec du pain trempé dans » de l'eau miellée; ils en ont mangé, et même en » assez grande quantité les deux derniers jours : il » est vrai que les plus foibles de ceux-là commen- » çoient à maigrir d'une manière sensible. » Ce n'est pas la première fois que M. le Roy, qui joint à beaucoup d'esprit un grand amour pour les sciences, nous a donné des faits plus ou moins importants, et dont nous avons fait usage. J'ai essayé moi-même, n'ayant pas de furet sous ma main, de faire la même épreuve sur une hermine, en ne lui donnant que du miel pur à manger, et en même temps du lait à boire; elle en est morte au bout de quelques jours : ainsi ni l'hermine ni le furet ne sont

avidés de miel comme l'ictis des anciens; et c'est ce qui me fait croire que ce mot *ictis* n'est peut-être qu'un nom générique, ou que s'il désigne une espèce particulière, c'est plutôt la fouine ou le putois, qui tous deux, en effet, ont l'astuce de la belette, entrent dans les ruches, et sont très-avidés de miel

---

## DE LA BELETTE.<sup>1</sup>

LA belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés et chauds<sup>2</sup> qu'elle est rare dans les climats froids; l'hermine, au contraire, très-abondante dans le Nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées, et ne se trouve point vers le Midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes et séparées. Ce qui a pu donner lieu de les

En grec, Ταλιῆ; en latin, *mustela*; en italien, *donnola*, *batiottula*, *benula*; en espagnol, *comadreia*; en allemand, *wisele*; en anglais, *weasel*, *weesel*; et dans quelques endroits d'Angleterre, *foumart*.

*Mustela propriè sic dicta*. Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 752. *Icon. animal. quadrup.*, pag. 99.

*Mustela vulgaris*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 195.

*Mustela vulgaris*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 62.

*Mustela suprâ rutila, infrâ alba...* *Mustela vulgaris*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 242.

La belette se trouve en Barbarie; on la nomme *fert-el-steite*. (*Voyages du docteur Shaw*; La Haye, 1745, t. I, pag. 522.)

confondre et de les prendre pour le même animal, c'est que parmi les belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui, comme l'hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat. Mais si ce caractère leur est commun, elles en ont d'autres qui sont très-différents : l'hermine, rousse en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noir : la belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, et a la queue beaucoup plus courte que l'hermine; elle ne demeure pas, comme elle, dans les déserts et dans les bois, elle ne s'écarte guère des habitations. Nous avons eu les deux espèces, et il n'y a nulle apparence que ces animaux, qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel et par la taille, se mêlent ensemble : il est vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes et de plus petites; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce sur la longueur entière du corps, au lieu que l'hermine est de deux pouces plus longue que la belette la plus grande. Ni l'une ni l'autre ne s'apprivoisent; elles demeurent toujours très-sauvages dans des cages de fer où l'on est obligé de les garder; ni l'une ni l'autre ne veulent manger de miel; elles n'entrent pas dans les ruches, comme le putois et la fouine. Ainsi l'hermine n'est pas la belette sauvage, l'ictis d'Aristote, puisqu'il dit qu'elle devient fort privée, et qu'elle est fort avide de miel : la be-

lette et l'hermine, loin de s'apprivoiser, sont si sauvages, qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde; elles sont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à se cacher; et si l'on veut les conserver, il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer : elles y traînent tout ce qu'on leur donne, ne mangent guère que la nuit, et laissent pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher. Elles passent les trois quarts du jour à dormir; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Lorsqu'une belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules; elle choisit les poulottes, les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, et ensuite les emporte tous les uns après les autres : elle casse aussi les œufs, et les suce avec une incroyable avidité. En hiver, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille; pendant tout ce temps elle fait la guerre, avec plus de succès que le chat, aux rats et aux souris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper, et qu'elle entre après eux dans leurs trous : elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, etc. En été, elle va à quelque distance des maisons, surtout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruisseaux, des rivières; se ca-



che dans les buissons pour attraper des oiseaux, et souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes : elle met bas au printemps; les portées sont quelquefois de trois, et ordinairement de quatre ou cinq. Les petits naissent les yeux fermés, aussi-bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine, etc.; mais en peu de temps ils prennent assez d'accroissement et de force pour suivre leur mère à la chasse : elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, etc., parcourt les prairies, dévore les cailles et leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux et précipités; et lorsqu'elle veut monter sur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à plusieurs pieds de hauteur; elle bondit de même lorsqu'elle veut attraper un oiseau.

Ces animaux ont, aussi-bien que le putois et le furet, l'odeur si forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée; ils sentent plus mauvais en été qu'en hiver; et lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en silence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe; ils ont un cri aigre et enroué qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un paysan de ma campagne prit un jour trois

belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avoit suspendu à un arbre par les pieds de derrière; le loup étoit presque entièrement pourri, et la mère belette avoit apporté des herbes, des pailles et des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.

[ « La belette, appelée *moustelle* dans le Vivarais, » est naturellement sauvage et carnassière; la chair » toute crue est l'aliment qu'elle préfère : elle exha- » le une odeur forte, surtout lorsqu'elle est irritée.

» Les belettes qu'on prend très-jeunes, perdent » leur caractère sauvage et revêche; ce caractère se » change même en soumission et fidélité envers le » maître qui pourvoit à leur subsistance.

» Une belette que j'ai conservée dix mois, et qu'on » avoit prise fort jeune, perdit une partie de son a- » gilité naturelle lorsqu'elle fut réduite en captivité, » et que je l'eus attachée à la chaîne. Elle mordoit » furieusement lorsqu'elle avoit faim : on lui coupa » les quatre dents canines très-aiguës, qui déchi- » roient les mains jusqu'à l'os. Dépourvue de ses » armes naturelles, et n'ayant plus que des dents » molaires ou incisives, peu propres à déchirer, elle » devint moins féroce; et comme elle avoit sans » cesse besoin de mes services pour manger ou dor- » mir, elle commença à prendre de l'affection pour » moi, car manger et dormir sont les deux fré- » quents besoins de cet animal.

» J'avois un petit fouet de fil qui pendoit près de

» son lit; c'étoit un instrument de punition lorsqu'elle essayoit de mordre, ou qu'elle se mettoit en colère. Le fouet dompta tellement son caractère colérique, qu'elle trembloit, se couchoit ventre à terre, et baissoit la tête lorsqu'elle voyoit prendre cet instrument. Je n'ai jamais vu la soumission extérieure mieux dépeinte dans aucun animal; ce qui prouve bien que les châtimens raisonnables, employés à propos, accompagnés de soins, de caresses et de bienfaits, peuvent assujettir et attacher à l'homme les animaux sauvages que nous croyons peu susceptibles d'éducation et de reconnoissance.

» Les belettes ont l'odorat exquis; elles sentent de douze pas un petit morceau de viande gros comme un noyau de cerise et plié dans du papier.

» La belette est très-vorace; elle mange de la viande jusqu'à ce qu'elle en soit remplie. Elle rend peu d'excréments; mais elle perd presque tout par la transpiration et les urines, qui sont épaisses et puantes.

» J'ai été singulièrement surpris de voir un jour ma belette qui avoit faim, rompre sa chaîne de fil d'archal, sauter sur moi, entrer dans ma poche, déchirer le petit paquet, et dévorer en un instant la viande que j'y avois cachée.

» Ce petit animal, qui m'étoit si soumis, avoit conservé d'ailleurs son caractère pétulant, cruel et colérique pour tout autre que moi; il mordoit sans

» discrétion tous ceux qui vouloient badiner avec  
 » lui. Les chats, ennemis de sa race, furent toujours  
 » l'objet de sa haine : il mordoit au nez les gros mâ-  
 » tins qui venoient le sentir lorsqu'il étoit dans mes  
 » mains; alors il poussoit un cri de colère et exhaloit  
 » une odeur fétide qui faisoit fuir tous les animaux,  
 » criant *chi, chi, chi, chi*. J'ai vu des brebis, des  
 » chèvres, des chevaux, reculer à cette odeur; et il  
 » est certain que quelques maisons voisines où il ne  
 » manquoit pas de souris, ne furent plus incommo-  
 » dées de ces animaux, tant que ma belette vécut.

» Les poussins, les rats et les oiseaux étoient sur-  
 » tout l'objet de sa cruauté. La belette observe leur  
 » allure, et s'élançe ensuite prestement sur eux : elle  
 » se plaît à répandre le sang, dont elle se soûle; et,  
 » sans être fatiguée du carnage, elle tue dix à douze  
 » poussins de suite, éloignant la mère par son odeur  
 » forte et désagréable qu'on sent à la distance de  
 » deux pas.

» Ma belette dormoit la moitié du jour et toute  
 » la nuit : elle cherchoit dans mon cabinet un petit  
 » recoin à côté de moi; mon mouchoir ou une po-  
 » che étoient son lit. Elle se plaisoit à dormir dans  
 » le sein; elle se replioit autour d'elle-même, dor-  
 » moit d'un sommeil profond, et n'étoit pas plus  
 » grande dans cette attitude qu'une grosse noix du  
 » pays, de l'espèce des bombardes.

» Lorsqu'elle étoit une fois endormie, je pouvois  
 » la déplier; tous ses muscles étoient alors relâchés

» et sans aucune tension : en la suspendant par la  
» tête, tout son corps étoit flasque, se plioit et pou-  
» voit faire le jeu du pendule cinq à six fois de suite  
» avant que la bête s'éveillât; ce qui prouve la gran-  
» de flexibilité de l'épine du dos de cet animal.

» Ma belette avoit un goût décidé pour le badina-  
» ge, les agaceries, les caresses et le chatouillement;  
» elle s'étendoit alors sur le dos ou sur le ventre, se  
» ruoit et mordoit tout doucement comme les jeu-  
» nes chiens qui badinent. Elle avoit même appris  
» une sorte de danse; et lorsque je frappois avec les  
» doigts sur une table, elle tournoit autour de la  
» main, se levoit droite, alloit par sauts et par bonds,  
» faisant entendre quelques murmures de joie: mais,  
» bientôt fatiguée, elle se laissoit aller au sommeil et  
» dormoit presque dans l'instant.

» La belette dort repliée autour d'elle-même com-  
» me un peloton, la tête entre les deux jambes de  
» derrière : le museau sort alors un peu au dehors,  
» ce qui facilite la respiration; cependant, lorsqu'el-  
» le n'est pas couchée à son aise, elle dort dans une  
» autre posture, la tête couchée sur son lit de repos :  
» mais elle se plaît et dort bien plus long-temps lors-  
» qu'elle peut se plier en peloton; il faut pour cela  
» qu'elle ait une place commode. Elle avoit pris l'ha-  
» bitude de se glisser sous mes draps, de chercher  
» un des points du matelas qui forme un enfonce-  
» ment, et d'y dormir des six heures entières.

» La belette est très-rusée : l'ayant fouettée pour

» avoir fait ses ordures sur mes papiers, contre son  
 » usage, elle vint dormir auprès de moi sur ma ta-  
 » ble; la crainte l'éveilla souvent au moindre bruit:  
 » elle ne changea pas de place; mais elle observa,  
 » les yeux ouverts, ma démarche, faisant semblant  
 » de dormir. Elle connoissoit parfaitement le ton  
 » de caresse ou de menace, et j'ai été souvent sur-  
 » pris de trouver tant d'intelligence dans une bête  
 » si petite dans l'ordre des quadrupèdes.

» Les phénomènes que nous présente la belette  
 » sont parfaitement expliqués. La belette a l'épine  
 » du dos très-flexible; elle se fourre dans des trous  
 » de sept lignes de largeur; elle se plie et se replie  
 » en tout sens; son poil ou plutôt sa belle soie est  
 » très-fine et très-souple; une langue très-large  
 » pour le corps saisit toutes les surfaces plates, sail-  
 » lantes et rentrantes; elle aime à lécher; ses patés  
 » sont larges et point racornies, courtes : le sens  
 » du toucher étant ainsi répandu dans tout le corps  
 » de la bête, elle a appris à s'en servir; ce qui mo-  
 » tive le jugement que nous portons de son intelli-  
 » gence. Ce sens est d'ailleurs très-bien servi par  
 » ceux de l'odorat et de la vue.

» Lorsque j'oubliois de lui donner à manger, elle  
 » se levoit de nuit, et se rendoit d'une maison à u-  
 » ne autre à Antragues, où elle mangeoit chaque  
 » jour. Elle alloit par les chemins les plus courts,  
 » descendant d'abord dans un balcon et dans la  
 » rue, descendant encore et montant plusieurs mar-

» ches, entrant dans une basse-cour, passant à tra-  
 » vers des amas de feuilles sèches de châtaigniers,  
 » de trois pieds de hauteur, pour prendre le plus  
 » court chemin; ce qui fait voir que l'odorat guide  
 » cet animal. Elle passoit ensuite dans la cuisine,  
 » où elle mangeoit à l'aise, après avoir fait un che-  
 » min de deux cents pas.

» Le mâle est très-libertin : je l'ai vu se satisfaire  
 » sur un autre mâle mort et empaillé; mille cares-  
 » ses et murmures de joie et de désir l'animoient;  
 » en sentant mes mains qui avoient touché ce ca-  
 » davre, il reconnut une odeur qui lui plaisoit si fort,  
 » qu'il restoit immobile pour la savourer à son aise.

» Ma belette bâilloit souvent; elle se levoit après  
 » avoir dormi en tirillant ses membres et soulevant  
 » le dos en arc. Elle léchoit l'eau en buvant; sa lan-  
 » gue étoit âpre et hérissée de pointes. Elle ronfloit  
 » quelquefois en dormant, et avoit communiqué  
 » son odeur forte et désagréable à une petite cage  
 » où elle avoit son lit; son petit matelas étoit aussi  
 » puant qu'elle-même dans l'état de colère.

» Ma belette souffroit impatiemment d'être ren-  
 » fermée dans sa cage, et elle aimoit la compagnie  
 » et les caresses; elle avoit rongé à différentes re-  
 » prises quatre petits bâtons, pour se faire une is-  
 » suc pour sortir de sa prison.

» Cet animal aime extrêmement la propreté; sa  
 » robe est toujours luisante.

» En faisant observer un certain régime à ces bê-

» tes, on peut tempérer l'odeur forte qu'elles exha-  
 » lent, et leur affreuse puanteur lorsqu'elles sont  
 » en colère. Le laitage adoucit beaucoup leurs hu-  
 » meurs, de même que le régime végétal.

» Les belettes ont des yeux étincelants et lumineux:  
 » mais cette lumière n'est point propre à cet animal;  
 » elle n'est point électrique et ne réside pas dans  
 » l'organe de la vue; ce n'est qu'une simple réflexion  
 » de lumière qui a lieu toutes les fois que l'œil de  
 » l'observateur est placé entre la lumière et les yeux  
 » de la belette, ou qu'une bougie se trouve entre  
 » les yeux de l'observateur et de l'animal. Ce phé-  
 » nomène est commun à un grand nombre de qua-  
 » drupèdes et à quelques serpents, et cette cause  
 » est prouvée par les expériences que j'ai lues, en  
 » 1780, à l'Académie des Sciences, sur les yeux des  
 » chats, etc.

» Les observations de M. de Buffon, la descrip-  
 » tion anatomique de M. Daubenton, la lettre de  
 » M. Giély (voyez à l'article *de l'hermine*), et le pré-  
 » sent détail, forment l'histoire complète de la be-  
 » lette. M. de Buffon dit (pag. 185 de ce volume)  
 » que ces animaux ne s'appriivoisent pas et demeurent  
 » sauvages dans des cages de fer: je sais par ex-  
 » périence que cela est vrai lorsque les belettes sont  
 » prises vieilles, ou même à l'âge de trois ou quatre  
 » mois. Pour donner aux belettes l'éducation dont  
 » elles sont susceptibles, et leur faire goûter la do-  
 » mesticité, il faut les prendre jeunes et lorsqu'elles



» ne peuvent s'enfuir : on fut obligé de couper les  
 » quatre dents canines de celle qu'on m'apporta à  
 » Antragues, et de la châtier souvent pour fléchir  
 » son caractère.

» On voit d'après tout ce que j'ai dit sur cet ani-  
 » mal, que, quelque petit qu'il soit, c'est un de  
 » ceux que la Nature a le moins négligés. Dans l'é-  
 » tat sauvage, c'est le tigre des petits individus. Il  
 » se garantit par son agilité des quadrupèdes plus  
 » grands que lui, et il est bien servi par l'oreille et par  
 » la vue. Il est pourvu d'armes offensives dont il fait  
 » usage en peu de temps avec une sorte de discer-  
 » nement : il aime le sang et le carnage, et se plaît  
 » à la destruction sans qu'il ait même besoin de sa-  
 » tisfaire son appétit.

» En état de domesticité, ses sens se perfection-  
 » nent et ses mœurs s'adoucissent par le châtement.  
 » La belette devient susceptible d'amitié, de recon-  
 » noissance et de crainte; elle s'attache à celui qui  
 » la nourrit, qu'elle reconnoît à l'odorat et à la sim-  
 » ple vue. Elle est rusée et libertine à l'excès; elle  
 » aime les caresses, le repos et le sommeil; elle est  
 » gourmande et si vorace, qu'elle pèse jusqu'à un  
 » cinquième de plus après ses repas. Sa vue est per-  
 » çante, son oreille bonne, l'odorat est exquis, le  
 » sens du toucher est répandu dans tout son corps.  
 » et la flexibilité de ce petit corps menu et long fa-  
 » vorise infiniment la bonté de ce sens en lui-même.  
 » Tous ces phénomènes tiennent à l'état de ses

» sens qui sont achevés et parfaits. » (*Extrait d'une lettre adressée à M. le comte de Buffon.*)

Ces observations sur les habitudes de la belette en domesticité s'accordent parfaitement avec celles que mademoiselle de Laistre a faites sur cet animal, et qu'elle a bien voulu me communiquer par une lettre datée de Brienne, le 6 décembre 1782.

« Le hasard, dit mademoiselle de Laistre, m'a » procuré une jeune belette de la petite espèce. Sol- » licitée par quelqu'un à qui elle faisoit pitié, et » sa foiblesse m'en inspirant, je lui donnai mes » soins. Les deux premiers jours, je la nourris de » lait chaud; mais, jugeant qu'il lui falloit des ali- » ments qui eussent plus de consistance, je lui pré- » sentai de la viande crue, qu'elle mangea avec plai- » sir : depuis elle a vécu de bœuf, de veau ou de » mouton indifféremment, et s'est privée au point » qu'il n'y a point de chien plus familier.

» J'ose vous assurer que ce petit animal ne pré- » fère pas la victuaille corrompue; il ne se soucie » pas même de celle qui est hâlée; c'est toujours la » plus fraîche qu'il choisit : à la vérité, il mange » avec avidité, et s'éloigne; mais souvent aussi il » mange dans ma main et sur mes genoux; il pré- » fère même prendre les morceaux de ma main. » Il aime beaucoup le lait : je lui en présente dans » un vase, il se met auprès et me regarde; je le lui » verse peu à peu dans ma main, il en boit beau- » coup; mais si je n'ai pas cette complaisance, à

» peine en goûte-t-il. Lorsqu'il est rassasié, il va or-  
» dinairement dormir; mais il fait des repas plus  
» légers qui ne troublent point ses plaisirs. Ma cham-  
» bre est l'endroit qu'il habite. Par des parfums, j'ai  
» trouvé moyen de chasser son odeur : c'est dans  
» un de mes matelas, où il a trouvé moyen de s'in-  
» troduire par un défaut de la couture, qu'il dort  
» pendant le jour; la nuit, je le mets dans une boîte  
» grillée; toujours il y entre avec peine et en sort  
» avec joie. Si on lui donne la liberté avant que je  
» sois levée, après mille gentillesses qu'il fait sur  
» mon lit, il y entre et vient dormir dans ma main  
» ou sur mon sein. Suis-je levée la première, pen-  
» dant une grande demi-heure il me fait des cares-  
» ses, se joue avec mes doigts comme un jeune  
» chien, saute sur ma tête, sur mon cou, tourne  
» autour de mes bras, de mon corps, avec une lé-  
» gèreté et des agréments que je n'ai vus à aucun  
» quadrupède. Je lui présente les mains à plus de  
» trois pieds, il saute dedans sans jamais manquer.  
» Il a beaucoup de finesse et singulièrement de ru-  
» ses pour venir à ses fins, et semble ne vouloir faire  
» ce qu'on lui défend que pour agacer : dès que vous  
» ne le regardez plus, sa volonté cesse. Comme il ne  
» semble jouer que pour plaire, seul il ne joue ja-  
» mais; et à chaque saut qu'il fait, à chaque fois  
» qu'il tourne, il regarde si vous l'examinez : si vous  
» cessez, il va dormir. Dans le temps qu'il est le plus  
» endormi, le réveillez-vous, il entre en gaieté, aga-

» ce et joue avec autant de grâce que si on ne l'eût  
» pas éveillé : il ne montre d'humeur que lorsqu'on  
» l'enferme ou qu'on le contrarie trop long-temps ;  
» et par de petits grognements très-différents l'un  
» de l'autre, il montre sa joie et son humeur.

» Au milieu de vingt personnes, ce petit animal  
» distingue ma voix, cherche à me voir, et saute  
» par-dessus tout le monde pour venir à moi ; son  
» jeu avec moi est plus gai, ses caresses sont plus  
» pressantes ; avec ses deux petites patés, il me flatte  
» le menton avec des grâces et une joie qui peignent  
» le plaisir. Je suis la seule qu'il caresse de  
» cette manière ; mille autres petites préférences me  
» prouvent qu'il m'est réellement attaché. Lorsqu'il  
» me voit habiller pour sortir, il ne me quitte  
» pas : quand avec peine je m'en suis débarrassée,  
» j'ai un petit meuble près ma porte, il va s'y cacher ;  
» et lorsque je passe, il saute si adroitement  
» sur moi, que souvent je ne m'en aperçois pas.

» Il semble beaucoup tenir de l'écureuil par la  
» vivacité, la souplesse, la voix, le petit grognement.  
» Pendant les nuits d'été, il crioit en courant, et étoit  
» en mouvement presque toute la nuit : depuis qu'il  
» fait froid, je ne l'ai point entendu. Quelquefois,  
» le jour, sur mon lit, lorsqu'il fait soleil, il tourne,  
» se retourne, se culbute, et grogne pendant quelques  
» instants. Son penchant à boire dans ma main  
» où je mets très-peu de lait à la fois, et qu'il boit  
» toujours en prenant les petites gouttes et les bords

» où il y en a le moins, sembleroit annoncer qu'il  
» boit de la rosée. Rarement il boit de l'eau, et ce  
» n'est qu'au grand besoin, et à défaut de lait : alors  
» il ne fait que rafraîchir sa langue une fois ou deux;  
» il paroît même craindre l'eau. Pendant les cha-  
» leurs, il s'épluchoit beaucoup : je lui fis présenter  
» de l'eau dans une assiette, je l'agaçai pour l'y faire  
» entrer; jamais je n'y pus réussir. Je fis mouiller  
» un linge et le mis près de lui; il se roula dedans  
» avec une joie extrême. Une singularité de ce char-  
» mant animal, est sa curiosité; je ne puis ouvrir  
» une armoire, une boîte, regarder un papier, qu'il  
» ne vienne regarder avec moi. Si, pour me contra-  
» rier, il s'écarte ou entre dans quelques endroits  
» où je crains de le voir, je prends un papier ou un  
» livre que je regarde avec attention; aussitôt il ac-  
» court sur ma main, et parcourt ce que je tiens  
» avec un air de satisfaire sa curiosité. J'observerai  
» encore qu'il joue avec un jeune chat et un jeune  
» chien, l'un et l'autre déjà gros, se met autour de  
» leur cou, de leurs pates, sur leur dos, sans qu'ils  
» se fassent de mal, etc.» ]

---

## DU TOUAN

Nous donnons ici (*planche 20*) la figure d'un petit animal qui nous a été envoyé de Cayenne par M. de la Borde, sous le nom de *touan*, et dont nous

ne pouvons rapporter l'espèce qu'au genre de la belette. Dans la courte notice que M. de la Borde nous a laissée de cet animal, il est dit seulement qu'il étoit adulte, qu'il se tient dans des troncs d'arbres, et qu'il se nourrit de vers et d'insectes. La femelle produit deux petits qu'elle porte sur le dos.

Ce touan adulte n'a que cinq pouces neuf lignes de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue; il est plus petit que la belette d'Europe qui a communément six pouces six lignes de long, mais il lui ressemble par la forme de la tête et par celle de son corps allongé sur de petites jambes, et il en diffère par les couleurs du poil : la tête n'a qu'un pouce de longueur; la queue a deux pouces trois lignes, au lieu que la queue de notre belette d'Europe n'est longue que de quinze lignes, et n'est pas, comme celle du touan, grosse et épaisse à sa naissance et très-mince à son extrémité. Le touan a cinq doigts armés d'ongles à chaque pied : le dessus du museau, de la tête et du corps jusqu'après de la queue, est couvert d'un poil noirâtre; les flancs du corps sont d'un roux vif, le dessous du cou et du corps entier d'un beau blanc; les côtés de la tête, ainsi que le dessus des quatre jambes, sont d'un roux moins vif que celui des flancs. La queue est couverte, depuis son origine jusqu'à un tiers de sa longueur, d'un poil semblable à celui qui couvre les jambes, et dans le reste









*Prebre pins!*

1. Le Touan . . . . . Page 199.

2. L'Hermine . . . . . 201.

*Al. Marsad sc.*

3. Le Grison . . . . . 210.



de la longueur, elle est sans poil; l'intérieur des jambes est blanc comme le dessous du corps : tout le poil de ce petit animal est doux au toucher.

## DE L'HERMINE OU ROSELET

LA belette à queue noire s'appelle *hermine* et *roselet*; hermine lorsqu'elle est blanche, roselet lorsqu'elle est rousse ou jaunâtre : quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laisse pas d'en trouver beaucoup, surtout dans les anciennes forêts, et quelquefois pendant l'hiver dans les champs voisins des bois; il est aisé de la distinguer en tout temps de la belette commune, parce qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles et l'extrémité des pieds blancs.

¹ En latin, *hermettanus*, *animal ermineum*; en italien, *armellino*; en allemand, *hermelin*; en anglais, *ermine*, *stoat*; en suédois, *hermelin*, *tekatt*; en polonais, *gronostay*.

*Mustela alba*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 753. *Icon. animal. quadrup.*, pag. 100.

*Mustela candida*, sive *animal ermineum recentiorum*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 198.

*Mustela caudæ apice atro*. Linnæus.

*Mustela armellina*, *mustela alba*, *extremâ caudâ nigra*, Klein, de *Quadrup.*, pag. 63.

*Mustela hieme alba*, *æstate suprâ rutila*, *infra alba*; *caudæ apice nigro*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 243.

Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal,<sup>1</sup> et à ce que M. Daubenton en écrit dans sa description; nous observerons seulement que, comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver, il y a toute apparence que celle dont il parle, et que nous avons encore au mois d'avril 1758, seroit devenue blanche, et telle qu'elle étoit l'année passée lorsqu'on la prit au 1<sup>er</sup> mars 1757, si elle fût demeurée libre; mais comme elle a été enfermée depuis ce temps dans une cage de fer, qu'elle se frotte continuellement contre les barreaux, et que d'ailleurs elle n'a pas essuyé toute la rigueur du froid, ayant toujours été à l'abri sous une arcade contre un mur, il n'est pas surprenant qu'elle ait gardé son poil d'été : elle est toujours extrêmement sauvage; elle n'a rien perdu de sa mauvaise odeur; à cela près, c'est un joli petit animal, les yeux vifs, la physionomie fine, et les mouvements si prompts, qu'il n'est pas possible de les suivre de l'œil; on l'a toujours nourrie avec des œufs et de la viande, mais elle la laisse corrompre avant que d'y toucher; elle n'a jamais voulu manger du miel qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, et elle est morte après en avoir mangé. La peau de cet animal est précieuse; tout le monde connoît les fourrures d'hermine; elles sont bien plus belles

<sup>1</sup> Voyez, dans ce volume, l'article *de la belette*.

et d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc, mais elles jaunissent avec le temps, et même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines sont très-communes dans tout le Nord, surtout en Russie, en Norwège, en Laponie;<sup>1</sup> elles y sont, comme ailleurs, rousses en été, et blanches en hiver : elles se nourrissent de petits-gris, et d'une espèce de rats dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage, et qui est très-abondante en Norwège et en Laponie; les hermines sont rares dans les pays tempérés, et ne se trouvent point dans les pays chauds. L'animal du cap de Bonne-Espérance, que Kolbe<sup>2</sup> appelle *hermine*, et duquel il dit que la chair est saine et agréable au palais, n'est point une hermine, ni même rien d'approchant; les belettes de Cayenne, dont parle M. Barrère,<sup>3</sup> et les hermines grises de la Tartarie orientale et du nord de la Chine, dont il est fait mention par quelques voyageurs,<sup>4</sup> sont aussi des animaux différents de nos belettes et de nos hermines.

<sup>1</sup> *OEuvres de Regnard*; Paris, 1742, tom. I, pag. 178.

<sup>2</sup> *Description du cap de Bonne-Espérance*, par Kolbe; Amsterd., 1741, part. III, chap. 6, pag. 54.

<sup>3</sup> *Description de la France équinoxiale*, par Barrère.

<sup>4</sup> *Histoire générale des Voyages*, par M. l'abbé Prévôt, tom. VI, pag. 565 et 603.

[Je dois citer avec éloge et reconnoissance une lettre qui m'a été écrite par madame la comtesse de Noyan, datée au château de la Mancelière en Bretagne, le 20 juillet 1771.

« Vous êtes trop juste, monsieur, pour ne pas  
 » faire réparation d'honneur à ceux que vous avez  
 » offensés. Vous avez fait un outrage à la race de  
 » l'hermine, en l'annonçant comme une bête que  
 » l'on ne pouvoit apprivoiser. J'en ai une depuis un  
 » mois que l'on a prise dans mon jardin, qui, re-  
 » connoissante des soins que je prends d'elle, vient  
 » m'embrasser, me lécher et jouer avec moi comme  
 » le pourroit faire un petit chien. Elle est à peu près  
 » de la taille d'une belette, roussâtre sur le dos, le  
 » ventre et les pates blanches; cinq belles petites  
 » griffes à ses jolies petites pates; sa bouche bien  
 » fendue, et ses dents pointues comme des aiguil-  
 » les. Le tour des oreilles blanc, la barbe longue,  
 » blanche et noire, et le bout de la queue d'un beau  
 » noir. Sa vivacité surpasse celle de l'écureuil....  
 » Cette jolie petite bête jouissant de sa liberté jus-  
 » qu'à l'heure que nous nous retirons, joue, vole  
 » nos sacs d'ouvrages et tout ce qu'elle peut em-  
 » porter. »

J'avoue que je ne me suis peut-être pas assez occupé de l'éducation des belettes et des hermines que j'ai fait nourrir; car toutes m'ont paru également farouches. Je ne doute pas néanmoins de ce que me marque madame de Noyan, et d'autant

moins que voici un second exemple qui confirme le premier.

M. Giély de Mornas, dans le comtat Venaissin, m'écrit dans les termes suivants :

« Un homme ayant trouvé une portée de jeunes  
» belettes, résolut d'en élever une, et le succès ré-  
» pondit promptement à ses soins. Ce petit animal  
» s'attacha à lui, et il s'amusa à l'exercer un jour  
» de fête dans une promenade publique, où la jeune  
» belette le suivit constamment, et sans prendre le  
» change pendant plus de six cents pas, et dans  
» tous les détours qu'il fit à travers les spectateurs.  
» Cet homme donna ensuite ce joli animal à ma  
» femme. La méthode de les apprivoiser est de les  
» manier souvent en leur passant doucement la main  
» sur le dos, mais aussi de les gronder et même de  
» les battre si elles mordent. Elle est, comme la be-  
» lette ordinaire et le rousselet, rousse supérieure-  
» ment et blanche inférieurement. Le fouet de la  
» queue est d'un poil brun approchant du noir; elle  
» n'a que cinq semaines, et j'ignore si avec l'âge ce  
» poil du bout de la queue ne deviendra pas tout  
» noir. Le tour des oreilles n'est pas blanc comme  
» au rousselet, mais elle a comme lui l'extrémité  
» des deux pates de devant blanches, les deux de  
» derrière étant rousses même par-dessous. Elle a  
» une petite tache blanche sur le nez, et deux pe-  
» tites taches rousses oblongues, isolées dans le blanc  
» au-dessous des yeux, selon la longueur du mu-

» seau. Elle n'exhale encore aucune mauvaise odeur,  
 » et ma femme, qui a élevé plusieurs de ces ani-  
 » maux, assure qu'elle n'a jamais été incommodée  
 » de leur odeur, excepté les cas où quelqu'un les  
 » excédoit et les irritoit. On la nourrit de lait, de  
 » viande bouillie et d'eau; elle mange peu et prend  
 » son repas en moins de quinze secondes; à moins  
 » qu'elle n'ait bien faim, elle ne mange pas le miel  
 » qu'on lui présente. Cet animal est propre, et s'il  
 » dort sur vous et que ses besoins l'éveillent, il vous  
 » gratte pour le mettre à terre.

» Au surplus, cette belette est très-familière et  
 » très-gaie; ce n'est pas contrainte ni tolérance,  
 » c'est plaisir, goût, attachement. Rechercher les  
 » caresses, provoquer les agaceries, se coucher sur  
 » le dos, et répondre à la main qui la flatte de mille  
 » petits coups de pates et de dents très-aiguës, dont  
 » elle sait modérer et retenir l'impression au sim-  
 » ple chatouillement, sans jamais s'oublier; me sui-  
 » vre partout, me grimper et parcourir tout le corps;  
 » s'insinuer dans mes poches, dans ma manche, dans  
 » mon sein, et de là m'inviter au badinage, dormir  
 » sur moi, manger à table sur mon assiette, boire  
 » dans mon gobelet, me baiser la bouche et sucer  
 » ma salive qu'elle paroît aimer beaucoup (sa lan-  
 » gue est rude comme celle du chat); folâtrer sans  
 » cesse sur mon bureau pendant que j'écris, et jouer  
 » seule et sans agacerie ni retour de ma part avec  
 » mes mains et ma plume : voilà la mignarderie de



» ce petit animal..... Si je me prête à son jeu, il le  
» continuera deux heures de suite et jusqu'à la las-  
» situde. »

Par une seconde lettre de M. Giély de Mornas, du 15 août 1775, il m'informe que sa belette a été tuée par accident, et il ajoute les observations suivantes :

« 1°. Ses excréments commençoient à empuantir  
» le lieu où je logeais; il faut y apporter beaucoup  
» de soin et de propreté, et la nourrir plus souvent  
» d'œufs ou d'omelette aux herbes que de viande.

» 2°. Il ne faut pas la toucher ni la prendre pen-  
» dant qu'elle prend son repas; dans ce court inter-  
» valle elle est intraitable.

» 3°. Elle me saigna des poussins qu'on avoit pla-  
» cés à sa portée par inadvertance, mais elle n'a ja-  
» mais osé attaquer de front de gros poulets que  
» j'engraissois en cage; ils la harceloient et la met-  
» toient en fuite à coups de bec. Il étoit amusant  
» d'observer les ruses et les feintes qu'elle employoit  
» pour tâcher de les surprendre.

» 4°. Quant à sa familiarité et aux grâces de son  
» badinage et même à son attachement, je n'ai rien  
» avancé qui ne se soit soutenu jusqu'à sa fin pré-  
» maturée. Seulement elle s'oublioit parfois dans  
» la chaleur de ses agaceries, et comme par trans-

<sup>1</sup> Lettre de M. Giély à M. de Buffon; Mornas, 16 juin 1775.

» ports elle serroit un peu trop les dents; mais la  
 » correction opéroit d'abord l'amendement. Il faut,  
 » lorsqu'on la corrige, la gronder et la frapper pos-  
 » térieurement, et jamais vers la tête, ce qui les ir-  
 » rite.

» 5°. Elle n'avoit pas beaucoup grossi, et étoit  
 » probablement de la petite espèce; car, lors de son  
 » accident, c'est-à-dire ayant plus de deux mois,  
 » tout son corps glissoit encore dans le même col-  
 » lier. »

On trouve dans l'*Histoire naturelle de la Norwège*, par Pontoppidam, les observations suivantes :

« En Norwège, l'hermine fait sa demeure dans des  
 » monceaux de pierres. Cet animal pourroit bien  
 » être de l'espèce des belettes. Sa peau est blanche,  
 » à l'exception du cou qui est taché de noir. Celles  
 » de Norwège et de Laponie conservent leur blan-  
 » cheur mieux que celles de Moscovie, qui jaunis-  
 » sent plus facilement, et c'est par cette raison que  
 » les premières sont recherchées à Pétersbourg mé-  
 » me. L'hermine prend des souris comme les chats,  
 » et emporte sa proie quand cela lui est possible.  
 » Elle aime particulièrement les œufs; et, lorsque  
 » la mer est calme, elle passe à la nage dans les îles  
 » voisines des côtes de Norwège, où elle trouve une  
 » grande quantité d'oiseaux de mer. On prétend  
 » qu'une hermine, venant à faire des petits sur une  
 » île, les ramène au continent sur un morceau de  
 » bois qu'elle dirige avec son museau. Quelque pe-

» tit que soit cet animal, il fait périr les plus grands,  
 » tels que l'élan et l'ours; il saute dans l'une de leurs  
 » oreilles pendant qu'ils dorment, et s'y accroche  
 » si fortement avec ses dents qu'ils ne peuvent s'en  
 » débarrasser. Il surprend de la même manière les  
 » aigles et les coqs de bruyère, sur lesquels il s'at-  
 » tache, et ne les quitte pas, même lorsqu'ils s'en-  
 » volent, que la perte de leur sang ne les fasse tom-  
 » ber.<sup>1</sup> » ]

---

## DU PÉROUASCA.

IL y a encore en Russie et en Pologne, surtout en Volhinie, un animal appelé par les Russes *perewiazka*, et par les Polonais *przewiaska*,<sup>2</sup> nom qu'on peut rendre par la dénomination de *belette à ceintures* (*mustela præcincta*), comme le dit Rzaczynski; cet animal est plus petit que le putois, il est couvert d'un poil blanchâtre, rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune roux, qui semblent lui faire autant de ceintures; il demeure dans les bois et se creuse un terrier. Sa peau est recherchée et fait une jolie fourrure.

*Histoire naturelle de la Norwège*, par Pontoppidam :  
*Journal étranger*, juin 1756.

<sup>2</sup> Rzaczynski, *auct.*, pag. 328.

---

## DU GRISON.

Voici (*planche 20*) une espèce voisine de celles de la belette et de l'hermine, et que nous ne connoissons pas. C'est encore M. Allamand qui en a donné le premier la description et la figure sous le nom de *grison*, dans le quinzième volume de l'édition de Hollande de mon ouvrage, et je ne puis mieux faire que de rapporter ici cette description en entier :

« J'ai reçu, dit-il, de Surinam, le petit animal  
 » qui est représenté dans la *planche 8* ;<sup>1</sup> et dans la  
 » liste de ce que contenoit la caisse où il étoit ren-  
 » fermé, il étoit nommé *belette grise*, d'où j'ai tiré  
 » le nom de *grison*, parce que j'ignore celui qu'on  
 » lui donne dans le pays où il se trouve, et qu'il  
 » indique assez bien sa couleur. Toute la partie su-  
 » périeure de son corps est couverte de poils d'un  
 » brun foncé, et dont la pointe est blanche, ce qui  
 » forme un gris où le brun domine; mais le dessus  
 » de la tête et du cou est d'un gris plus clair, parce  
 » que là les poils sont fort courts, et que ce qu'ils  
 » ont de blanc égale en longueur la partie brune.  
 » Le museau, tout le dessous du corps et les jam-  
 » bes sont d'un noir qui contraste singulièrement  
 avec cette couleur grise, dont il est séparé de la

<sup>1</sup> Édition de Hollande; in-4°, tom. XV.

» tête par une raie blanche qui prend son origine  
 » à une épaule, et passe par-dessous les oreilles,  
 » au-dessus des yeux et du nez, et s'étend jusqu'à  
 » l'autre épaule.

» La tête de cet animal est fort grosse à propor-  
 » tion de son corps; ses oreilles, qui forment pres-  
 » que un demi-cercle, sont plus larges que hautes;  
 » ses yeux sont grands : sa gueule est armée de dents  
 » mâchelières et de dents canines fortes et pointues.  
 » Il y a six dents incisives dans chaque mâchoire,  
 » mais il n'y a que celles des extrémités des deux  
 » rangées qui soient visibles; les quatre intermé-  
 » diaires sortent à peine de leurs alvéoles. Les pieds,  
 » tant ceux de devant que de derrière, sont parta-  
 » gés en cinq doigts, armés de forts ongles jaunâ-  
 » tres; la queue, qui est assez longue, se termine  
 » en pointe.

» La belette est celui de tous les animaux de no-  
 » tre continent auquel celui-ci a le plus de rapport;  
 » ainsi, je ne suis pas surpris qu'il m'ait été envoyé  
 » de Surinam sous le nom de *belette grise*. Cepen-  
 » dant ce n'est pas une belette, quoiqu'il lui res-  
 » semble par le nombre et la forme de ses dents; il  
 » n'a pas le corps aussi allongé, et ses pieds sont  
 » beaucoup plus hauts. Je ne connois aucun auteur  
 » ni voyageur qui en ait parlé, et l'individu qui m'a  
 » été envoyé est le seul que j'aie vu. Je l'ai montré  
 » à diverses personnes qui avoient séjourné long-  
 » temps à Surinam, mais il leur étoit inconnu; ain-

» si, il doit être rare dans les lieux où il est origi-  
 » naire, ou il faut qu'il habite dans des endroits peu  
 » fréquentés. Celui qui me l'a envoyé ne m'a mar-  
 » qué aucune particularité propre à éclaircir son  
 » histoire naturelle; c'est pourquoi je n'ai pu faire  
 » autre chose que de décrire sa figure. Voici ses  
 » dimensions : »

	pi.	pouc.	lig.
Longueur du corps entier, mesuré en ligne droite, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus.	»	7	»
Hauteur du train de devant.	»	2	6
Hauteur du train de derrière.	»	3	4
Longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput.	»	2	2
Circonférence du bout du museau.	»	1	11
Circonférence du museau prise au-dessous des yeux.	»	3	9
Contour de l'ouverture de la bouche.	»	1	7
Distance entre les deux naseaux.	»	»	3
Distance entre le bout du museau et l'angle antérieur de l'œil.	»	»	8
Distance entre l'angle postérieur et l'oreille.	»	»	6
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.	»	»	5
Distance entre les angles antérieurs des yeux, mesurée en suivant la courbure du chanfrein.	»	»	10
La même distance mesurée en ligne droite.	»	»	8
Circonférence de la tête prise entre les yeux et les oreilles.	»	4	5
Longueur des oreilles.	»	»	5
Largeur de la base mesurée sur la courbure extérieure.	»	»	9
Distance entre les deux oreilles, prise dans le bas en droite ligne.	»	1	6

## DU RAT.

213

	pi.	pouc.	lig.
Circonférence du cou.	»	2	11
Circonférence du corps prise derrière les jambes de devant.	»	4	3
Circonférence prise à l'endroit le plus gros.	»	5	5
Circonférence prise devant les jambes de derrière.	»	5	»
Longueur du tronçon de la queue.	»	1	10

---

## DU RAT <sup>1</sup>

DESCENDANT par degrés du grand au petit, du fort au foible, nous trouverons que la Nature a su tout compenser; qu'uniquelement attentive à la conservation de chaque espèce, elle fait profusion d'individus, et se soutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laissées sans forces, sans armes et sans courage : et

<sup>1</sup> En grec, *μῦς*; en latin, *mus major, rattus*; en italien, *rato di casa*; en espagnol, *raton*; en allemand, *ratz*; en anglais, *rat, ratte*; en suédois, *rotta*; en polonais, *sezurcz*.

*Mus domesticus major, sive rattus.* Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 731. *Icon. anim. quadrup.*, pag. 114.

*Mus domesticus major, sive rattus.* Ray, *Synops. anim. quadrup.*, pag. 217.

*Mus caudâ longâ, subnudâ, corpore fusco cinerascete.* Linnæus.

*Mus, rattus domesticus.* Klein, *de Quadrup.*, pag. 57.

*Mus caudâ longissimâ, obscure cinereus..... Rattus.* Brisson, *Regn. animal.*, pag. 168.

non-seulement elle a voulu que ces espèces inférieures fussent en état de résister ou durer par le nombre, mais il semble qu'elle ait en même temps donné des suppléments à chacune, en multipliant les espèces voisines. Le rat, la souris, le mulot, le rat d'eau, le campagnol, le loir, le lérot, le muscardin, la musaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point parce qu'ils sont étrangers à notre climat, forment autant d'espèces distinctes et séparées, mais assez peu différentes pour pouvoir en quelque sorte se suppléer et faire que, si l'une d'entre elles venoit à manquer, le vide en ce genre seroit à peine sensible; c'est ce grand nombre d'espèces voisines qui a donné l'idée des genres aux naturalistes; idée que l'on ne peut employer qu'en ce sens, lorsqu'on ne voit les objets qu'en gros, mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité, et qu'on vient à considérer la Nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différents noms aux choses qui leur ont paru distinctement différentes, et en même temps ils ont fait des dénominations générales pour tout ce qui leur paroissoit à peu près semblable. Chez les peuples grossiers et dans toutes les langues naissantes, il n'y a presque que des noms généraux, c'est-à-dire des expressions vagues et informes de choses du même ordre, et cependant très-différentes entre elles; un chêne, un hêtre, un tilleul, un sapin, un









*Deux figures*

1. Le Rat . . . . . 213.  
 2. La Souris . . . . . 219.

*H. Massard sc.*

3. Le Mulot . . . . . 225.



if, un pin, n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'*arbre*; ensuite le chêne, le hêtre, le tilleul, se seront tous trois appelés *chêne*, lorsqu'on les aura distingués du sapin, du pin, de l'if, qui tous trois se seront appelés *sapin*. Les noms particuliers ne sont venus qu'à la suite de la comparaison et de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque espèce de choses : on a augmenté le nombre de ces noms à mesure qu'on a plus étudié et mieux connu la Nature; plus on l'examinera, plus on la comparera, plus il y aura de noms propres et de dénominations particulières. Lorsqu'on nous la présente donc aujourd'hui par des dénominations générales, c'est-à-dire par des genres, c'est nous renvoyer à l'ABC de toute connoissance, et rappeler les ténèbres de l'enfance des hommes : l'ignorance a fait les genres, la science a fait et fera les noms propres, et nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières, toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

L'on a compris et confondu sous ce nom générique de *rat* plusieurs espèces de petits animaux : nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun qui est noirâtre et qui habite dans les maisons; chacune des autres espèces aura sa dénomination particulière, parce que, ne se mêlant point ensemble, chacune est différente de toutes les autres. Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause; il habite ordinairement les greniers où l'on en-

tasse le grain, où l'on serre les fruits, et de là descend et se répand dans la maison. Il est carnassier, et même omnivore; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie; il en sort pour chercher sa subsistance, et souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner; il y fait même quelquefois magasin, surtout lorsqu'il a des petits. Il produit plusieurs fois par an, presque toujours en été; les portées ordinaires sont de cinq ou six. Il cherche les lieux chauds, et se niche en hiver auprès des cheminées, ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poison, les pièges, les appâts, ces animaux pullulent si fort qu'ils causent souvent de grands dommages; c'est surtout dans les vieilles maisons à la campagne où l'on garde du blé dans les greniers, et où le voisinage des granges et des magasins à foin facilite leur retraite et leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de démeubler, de désertter, s'ils ne se détruisoient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils se tuent, qu'ils se mangent entre eux pour peu que la faim les presse; en sorte que, quand il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête et mangent d'abord la cervelle, et ensuite le reste du cadavre;

le lendemain la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre; c'est par cette raison qu'il arrive ordinairement qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps, ils semblent souvent disparaître tout à coup, et quelquefois pour long-temps. Il en est de même des mulots, dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entre eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Aristote a attribué cette destruction subite à l'effet des pluies; mais les rats n'y sont point exposés, et les mulots savent s'en garantir; car les trous qu'ils habitent sous terre ne sont pas même humides.

Les rats sont aussi lascifs que voraces; ils glapissent dans leurs amours, et crient quand ils se battent; ils préparent un lit à leurs petits, et leur apportent bientôt à manger : lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mère les veille, les défend et se bat même contre les chats pour les sauver. Un gros rat est plus méchant, et presque aussi fort qu'un jeune chat; il a les dents de devant longues et fortes; le chat mord mal, et comme il ne se sert guère que de ses griffes, il faut qu'il soit non-seulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, est un ennemi plus dangereux, et que le rat redoute parce qu'elle le suit dans son trou; le combat dure quelquefois long-temps, la force est au moins égale; mais l'emploi des armes

est bien différent : le rat ne peut blesser qu'à plusieurs reprises et par les dents de devant, lesquelles sont plutôt faites pour ronger que pour mordre, et qui, étant posées à l'extrémité du levier de la mâchoire, ont peu de force, tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec acharnement, et qu'au lieu de démordre, elle suce le sang de l'endroit entamé; aussi le rat succombe-t-il toujours.

On trouve des variétés dans cette espèce comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus; outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs; d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, et d'autres tout-à-fait blancs : ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, et comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espèce entière avec ses variétés paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, et s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avoit point en Amérique, et ceux qui y sont aujourd'hui, et en très-grand nombre, y ont débarqué avec les Européens; ils multiplièrent d'abord si prodigieusement, qu'ils ont été pendant long-temps le fléau

*Description des Antilles*, par le P. du Tertre; Paris, 1667, tom. II, pag. 305. *Histoire naturelle des îles Antilles*; Rotterdam, 1658, pag. 261. *Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique*; Paris, 1722, tom. III, pag. 160. *Voyage de Dampier*; Rouen, 1715, tom. IV, pag. 225.



des colonies, où ils n'avoient guère d'autres ennemis que les grosses couleuvres qui les avalent tout vivants : les navires les ont aussi portés aux Indes orientales et dans toutes les îles de l'Archipel indien : il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique.<sup>2</sup> Dans le Nord, au contraire, ils ne se sont guère multipliés au-delà de la Suède, et ce qu'on appelle des *rats* en Norwège, en Laponie, etc., sont des animaux différents de nos rats.

---

### DE LA SOURIS.<sup>3</sup>

LA souris, beaucoup plus petite que le rat, est aussi plus nombreuse, plus commune et plus généralement répandue : elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, et n'en diffère guère que par la foiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent ; timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses

<sup>1</sup> *Lettres édifiantes*; recueil 18<sup>e</sup>, pag. 161.

<sup>2</sup> *Voyage de Guinée*, par Bosman; Utrecht, 1705, p. 241. *Histoire générale des Voyages*, par M. l'abbé Prévôt, t. IV, p. 238.

<sup>3</sup> En grec, Μύσχος; en latin, *mus*, *musculus*, *mus minor*, *sorex*; en italien, *topo*, *sorice*, *sorgio di casa*; en espagnol, *rat*; en allemand, *musz*; en anglais, *mouse*; en suédois, *mus*; en polonais, *myss*.

*Mus*, Gesner., *Hist. quadrup.*, pag. 714. *Mus domes-*

mouvements; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, ne va pas, comme le rat, de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée; fait aussi beaucoup moins de dégâts, a les mœurs plus douces, et s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embûches? Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même, lui font la guerre; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

J'en ai vu qui avoient mis bas dans des souricières; elle produisent dans toutes les saisons, et plusieurs fois par an; les portées ordinaires sont de cinq ou six petits; en moins de quinze jours ils pren-

*ticus communis vel minor.* Gesner, *Icon. anim. quadr.*, pag. 114.

*Mus domesticus vulgaris seu minor.* Ray, *Sinops. anim. quadrup.*, pag. 218.

*Mus caudâ nudiusculâ, corpore cinereo-fusco, abdomine subalbescente.* Linnæus.

*Mus minor, musculus vulgaris domesticus, caudâ tereti longâ.* Klein, *de Quadrup.*, pag. 57.

*Mus caudâ longissimâ, obscure cinereus, ventre subalbescente....* Sorex, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 169.

nent assez de force et de croissance pour se disperser et aller chercher à vivre. Ainsi la durée de la vie de ces petits animaux est fort courte, puisque leur accroissement est si prompt; et cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuse multiplication. Aristote dit qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris, toutes issues de la même mère.<sup>1</sup>

Ces petits animaux ne sont point laids; ils ont l'air vif et même assez fin : l'espèce d'horreur qu'on a pour eux n'est fondée que sur les petites surprises et sur l'incommodité qu'ils causent. Toutes les souris sont blanchâtres sous le ventre, et il y en a de blanches sur tout le corps; il y en a aussi de plus ou moins brunes, de plus ou moins noires. L'espèce est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, et que celles qui y sont actuellement en grand nombre, viennent originaiement de notre continent : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il paroît que ce petit animal suit l'homme, et fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre, et les autres aliments que l'homme prépare pour lui-même.

[Nous avons dit que les souris blanches aux yeux

<sup>1</sup> Aristot., *Hist. animal.*, lib. vi, cap. 37.

rouges n'étoient qu'une variété, une sorte de dégénération dans l'espèce de la souris. Cette variété se trouve non-seulement dans nos climats tempérés, mais dans les contrées méridionales et septentrionales des deux continents.

« Les souris blanches aux yeux rouges, dit Poppidam, ont été trouvées dans la petite ville de Molle ou Roms-dallem; mais on ne sait si elles y sont indigènes, ou si elles y ont été apportées des Indes orientales. »

Cette dernière présomption ne paroît fondée sur rien; et il y a plus de raison de croire que les souris blanches se trouvent quelquefois en Norwège, comme elles se trouvent quelquefois partout ailleurs dans notre continent; et les souris, en général, se sont même actuellement si fort multipliées dans l'autre, qu'elles sont aussi communes en Amérique qu'en Europe, surtout dans les colonies les plus habitées. Le même auteur ajoute :

« Que les rats de bois et les rats d'eau ne peuvent vivre dans les terres les plus septentrionales de la Norwège, et qu'il y a plusieurs districts, comme celui de Hardenver, dans le diocèse de Bergen, et d'autres dans le diocèse d'Aggerhus, où l'on ne voit point de rats, quoiqu'il y en ait sur le bord méridional de la rivière de Vormen, et que lorsqu'ils sont transportés de l'autre côté, c'est-à-dire à la partie boréale de cette rivière, ils y périssent en peu de temps; différence qu'on ne peut

» attribuer qu'à des exhalaisons du sol contraires  
 » à ces animaux.»

Ces faits peuvent être vrais; mais nous avons souvent reconnu que Pontoppidam n'est pas un auteur qui mérite foi entière.

Dans les observations que M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de me communiquer, il dit que les rats transportés d'Europe à l'Ile-de-France par les vaisseaux, s'y étoient multipliés au point qu'on prétend qu'ils firent quitter l'île aux Hollandais. Les Français en ont diminué le nombre, quoiqu'il y en ait encore une très-grande quantité. Depuis quelque temps, ajoute M. de Querhoënt, un rat de l'Inde commence à s'y établir : il a une odeur de musc des plus fortes, qui se répand aux environs des lieux qu'il habite; et l'on croit que lorsqu'il passe dans un endroit où il y a du vin, il le fait aigrir.<sup>1</sup> Il me paroît que ce rat d'Inde, qui répand une odeur de musc, pourroit être le même rat que les Portugais ont appelé *cheroso*, ou rat odoriférant. La Boulaie-le-Gouz en a parlé.

« Il est, dit-il, extrêmement petit; il est à peu près  
 » de la figure d'un furet; sa morsure est venimeuse;  
 » se; quand il entre dans une chambre, on le sent  
 » incontinent, et on l'entend crier *kric, kric, kric.*<sup>2</sup> »

Ce même rat se trouve aussi à Maduré, où on

<sup>1</sup> Note communiquée par M. le vicomte de Querhoënt à M. de Buffon.

*Voyage de la Boulaie-le-Gouz*, pag. 256.

le nomme *rat de senteur*. Les voyageurs hollandais en ont fait mention ; ils disent qu'il a le poil aussi fin que la taupe, mais seulement un peu moins noir. ]

[L'espèce du rat paroît exister dans toutes les contrées habitées ou fréquentées par les hommes ; car, suivant le récit des voyageurs, elle a été trouvée et reconnue partout, et même dans les pays nouvellement découverts. M. Forster dit que le rat « se trouve dans les îles de la mer du Sud, et dans » les terres de la Nouvelle-Zélande ; qu'il y en a une » prodigieuse quantité aux îles de la Société, et sur- » tout à Taïti, où ils vivent des restes d'aliments que » les naturels laissent dans leurs huttes, des fleurs et » des casses de *l'erythrina corallodendrum*, de ba- » nanes et d'autres fruits, et, à ce défaut, d'excré- » ments de toute sorte : leur hardiesse va jusqu'à » mordre quelquefois les pieds des naturels endor- » mis. Ils sont beaucoup plus rares aux Marquises » et aux îles des Amis, et on les voit rarement aux » Nouvelles-Hébrides. »

Il est assez singulier qu'on ait trouvé les espèces de nos rats dans ces îles et terres de la mer du Sud, tandis que, dans toute l'étendue du continent de l'Amérique, ces mêmes espèces ne se sont pas trou-

*Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales*, tom. VII, pag. 275.

*Second Voyage de Cook*, tom. V, pag. 170.

vées, et que tous les rats qui existent actuellement dans ce nouveau continent, y sont arrivés avec nos vaisseaux.

Suivant M. de Pagès, il y a dans les déserts d'Arabie une espèce de rat très-différente de toutes celles que nous connoissons.

« Leurs yeux, dit-il, sont vifs et grands; leurs  
 » moustaches, leur museau et le haut du front sont  
 » blancs, ainsi que le ventre, les pates et le bout  
 » de la queue; le reste du corps est jaune et d'un  
 » poil assez long et très-propre : la queue est mé-  
 » diocrement longue; mais elle est grosse, de cou-  
 » leur jaune comme le corps, et terminée de blanc.  
 » Mes compagnons arabes mangeoient ces rats après  
 » les avoir tués à coups de bâton, qu'ils lancent a-  
 » vec beaucoup d'adresse sur le chemin du quadru-  
 » pède ou de l'oiseau qu'ils veulent attraper.<sup>1</sup> » ]

---

## DU MULOT

Le mulot est plus petit que le rat, et plus gros que la souris; il n'habite jamais les maisons, et ne se trouve que dans les champs et dans les bois : il est remarquable par les yeux qu'il a gros et proéminents, et il diffère encore du rat et de la souris par la couleur du poil, qui est blanchâtre sous le

<sup>1</sup> *Voyage autour du monde*, par M. de Pagès. Manuscrit.

ventre, et d'un roux brun sur le dos : il est très-généralement et très-abondamment répandu, surtout dans les terres élevées. Il paroît qu'il est long-temps à croître, parce qu'il varie considérablement pour la grandeur : les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; les petits, qui paroissent adultes comme les autres, ont un pouce de moins : et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires, on ne peut pas douter que les grands et les petits ne soient tous de la même espèce. Il y a grande apparence que c'est faute d'avoir connu ce fait, que quelques naturalistes en ont fait deux espèces; l'une, qu'ils ont appelée le *grand rat des champs*, et l'autre le *mulot*.<sup>2</sup> Ray, qui le premier est tombé dans cette erreur en les indiquant sous deux dénominations, semble avouer qu'il n'en connoît qu'une espèce<sup>3</sup> : et quoique les courtes descriptions qu'il donne de l'une et de l'autre espèce

*Mus agrestis major, macrouros Gesneri*, Ray, *Syn. animal. quadrup.*, pag. 219.

Le grand rat des champs. *Mus caudâ longissimâ fuscus, ad latera rufus...* *Mus campestris major*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 171.

<sup>2</sup> *Mus domesticus medius*, Ray, *Synops. anim. quad.*, pag. 218.

Le mulot. *Mus caudâ longâ, supra fusco flavescens, infra ex albo cinerascens*. Brisson, *Regn. anim.*, p. 274.

<sup>3</sup> *De hâc specie mihi non undequaquè satisfactum est*. Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 219.



paroissent différer, on ne doit pas en conclure qu'elles existent toutes deux, 1° parce qu'il n'en connoissoit lui-même qu'une; 2° parce que nous n'en connoissons qu'une, et que, quelques recherches qu'on nous ayons faites, nous n'en avons trouvé qu'une; 3° parce que Gesner et les autres anciens naturalistes ne parlent que d'une, sous le nom de *mus agrestis major*, qu'ils disent être très-commune, et que Ray dit aussi que l'autre, qu'il donne sous le nom de *mus domesticus medius*, est très-commune; ainsi il seroit impossible que les uns ou les autres de ces auteurs ne les eussent pas vues toutes deux, puisque, de leur aveu, toutes deux sont si communes; 4° parce que dans cette seule et même espèce, comme il s'en trouve de plus grands et de plus petits, il est probable qu'on a été induit en erreur, et qu'on a fait une espèce des plus grands, et une autre espèce des plus petits; 5° enfin, parce que les descriptions de ces deux prétendues espèces n'étant nulle part ni exactes ni complètes, on ne doit pas tabler sur les caractères vagues et sur les différences qu'elles indiquent.

Les anciens, à la vérité, font mention de deux espèces, l'une sous la dénomination de *mus agrestis major*, et l'autre sous celle de *mus agrestis minor*. Ces deux espèces sont fort communes, et nous les connoissons comme les anciens : la première est notre mulot; mais la seconde n'est pas le *mus domesticus medius* de Ray; c'est un autre animal qui est

connu sous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs* : et comme il est fort différent du rat ou du mulot, nous n'adoptons pas le nom générique de *petit rat des champs*, ni celui de *mulot à courte queue*, parce qu'il n'est ni rat ni mulot, et nous lui donnerons un nom particulier.<sup>1</sup> Il en est de même d'une espèce nouvelle qui s'est répandue depuis quelques années, et qui s'est beaucoup multipliée autour de Versailles et dans quelques provinces voisines de Paris, qu'on appelle *rats des bois*, *rats sauvages*, *gros rats des champs*, qui sont très-voraces, très-méchants, très-nuisibles, et beaucoup plus grands que nos rats; nous lui donnerons aussi un nom particulier, parce qu'elle diffère de toutes les autres, et que, pour éviter toute confusion, il faut donner à chaque espèce un nom. Comme le mulot et le mulot à courte queue, que nous appellerons *campagnol*, sont tous deux très-communs dans les champs et dans les bois, les gens de la campagne les ont désignés par la différence qui les a le plus frappés : nos paysans en Bourgogne appellent le mulot la *rate à la grande queue*, et le campagnol la *rate couette*; dans d'autres provinces on appelle le mulot le *rat sauterelle*, parce qu'il va toujours par sauts; ailleurs on l'appelle *souris de terre* lorsqu'il est petit, et *mulot* lorsqu'il est

<sup>1</sup> Je l'appelle *campagnol*, de son nom en italien *campagnoli*.

grand. Ainsi on se souviendra que la souris de terre, le rat sauterelle, la ratte à la grande queue, le grand rat des champs, le rat domestique moyen, ne sont que des dénominations différentes de l'animal que nous appelons *mulot*.

Il habite, comme je l'ai dit, les terres sèches et élevées; on le trouve en grande quantité dans les bois et dans les champs qui en sont voisins; il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons et des troncs d'arbres: il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes ou de faine; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou; et cette provision, au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu. Ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre, et souvent partagés en deux loges, l'une où il habite avec ses petits, et l'autre où il fait son magasin. J'ai souvent éprouvé le dommage très-considérable que ces animaux causent aux plantations; ils emportent les glands nouvellement semés; ils suivent le sillon tracé par la charrue, déterrent chaque gland l'un après l'autre, et n'en laissent pas un: cela arrive surtout dans les années où le gland n'est pas fort abondant; comme ils n'en trouvent pas assez dans les bois, ils viennent le chercher dans les terres semées, ne le mangent pas sur le lieu, mais l'emportent dans leur trou, où ils l'entassent et le laissent souvent sécher et pourrir. Eux seuls font

plus de tort à un semis de bois que tous les oiseaux et tous les autres animaux ensemble. Je n'ai trouvé d'autre moyen pour éviter ce grand dommage, que de tendre des pièges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre semée : il ne faut qu'une noix grillée pour appât, sous une pierre plate soutenue par une bûchette; ils viennent pour manger la noix qu'ils préfèrent au gland; comme elle est attachée à la bûchette, dès qu'ils y touchent, la pierre leur tombe sur le corps, et les étouffe ou les écrase. Je me suis servi du même expédient contre les campagnols, qui détruisent aussi les glands; et comme l'on avoit soin de m'apporter tout ce qui se trouvoit sous les pièges, j'ai vu les premières fois, avec étonnement, que chaque jour on prenoit une centaine tant de mulots que de campagnols, et cela dans une pièce de terre d'environ quarante arpents : j'en ai eu plus de deux milliers en trois semaines, depuis le 15 novembre jusqu'au 8 décembre, et ensuite en moindre nombre jusqu'aux grandes gelées, pendant lesquelles ils se recèlent et se nourrissent dans leur trou. Depuis que j'ai fait cette épreuve, il y a plus de vingt ans, je n'ai jamais manqué, toutes les fois que j'ai semé du bois, de me servir du même expédient, et jamais on n'a manqué de prendre des mulots en très-grand nombre. C'est surtout en automne qu'ils sont en si grande quantité : il y en a beaucoup moins au printemps; car ils se détruisent eux-mêmes pour peu que les

vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits. Ils mangent aussi les campagnols, et même les grives, les merles et les autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets; ils commencent par la cervelle, et finissent par le reste du cadavre. Nous avons mis dans un même vase douze de ces mulots vivants; on leur donnoit à manger à huit heures du matin : un jour qu'on les oublia d'un quart d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres; le lendemain ils en mangèrent un autre, et enfin, au bout de quelques jours, il n'en resta qu'un seul; tous les autres avoient été tués et dévorés en partie, et celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes et la queue mutilées.

Le rat pullule beaucoup, le mulot pullule encore davantage; il produit plus d'une fois par an, et les portées sont souvent de neuf et dix, au lieu que celles du rat ne sont que de cinq ou six. Un homme de ma campagne en prit un jour vingt-deux dans un seul trou; il y avoit deux mères et vingt petits. Il est très-généralement répandu dans toute l'Europe; on le trouve en Suède, et c'est celui que M. Linnæus appelle *mus caudá longá, corpore nigroflavescente, abdomine albo*. Il est très-commun en France, en Italie, en Suisse : Gesner l'a appelé *mus agrestis major*.<sup>2</sup> Il est aussi en Allemagne et en

<sup>1</sup> Linn., *Faun. Suecic.; Stockolmiæ*, 1746, pag. 11.

Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 753. *Icon. anim. quad.*, pag. 116.

Angleterre, où on le nomme *feld-musz*, *field-mause*, c'est-à-dire *rat des champs*. Il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiseaux de proie, et lui-même.

---

## DU SURMULOT

Nous donnons le nom de *surmulot* à une nouvelle espèce de mulot, qui n'est connue que depuis quelques années. Aucun naturaliste n'a parlé de cet animal, à l'exception de M. Brisson, qui, le comprenant dans le genre des rats l'a appelé *rat des bois*. Mais comme il diffère autant du rat que le mulot ou la souris, qui ont leurs noms propres, il doit avoir aussi un nom particulier, *surmulot*, comme qui diroit gros, grand mulot, auquel en effet il ressemble plus qu'au rat par la couleur et par les habitudes naturelles. Le surmulot est plus fort et plus méchant que le rat; il a le poil roux, la queue extrêmement longue et sans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, et le corps beaucoup plus épais, des moustaches comme le chat. Ce n'est que depuis environ trente ans que cette espèce est répandue dans les environs de Paris. L'on ne sait d'où ces animaux sont venus, mais ils

<sup>1</sup> Rat des bois. *Mus caudâ longissimâ, suprâ dilutè fulvus, infrâ albicans...* *Mus sylvestris*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 170.

ont prodigieusement multiplié; et l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement douze ou quinze petits, souvent seize, dix-sept, dix-huit, et même jusqu'à dix-neuf. Les endroits où ils ont paru pour la première fois, et où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont, Chantilly, Marly-la-Ville et Versailles. M. le Roy, inspecteur du parc, a eu la bonté de nous en envoyer en grande quantité, vivants et morts; il nous a même communiqué les remarques qu'il a faites sur cette nouvelle espèce. Les mâles sont plus gros, plus hardis et plus méchants que les femelles; lorsqu'on les poursuit et qu'on veut les saisir, ils se retournent et mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morsure est non-seulement cruelle, mais dangereuse; elle est promptement suivie d'une enflure assez considérable, et la plaie, quoique petite, est long-temps à se fermer. Ils produisent trois fois par an : ainsi deux individus de cette espèce en font tout au moins trois douzaines en un an. Les mères préparent un lit à leurs petits. Comme il y en avoit quelques-unes de pleines dans le nombre de celles qu'on nous avoit envoyées vivantes, et que nous les gardions dans des cages, nous avons vu les femelles, deux ou trois jours avant de mettre bas, ronger la planche de leur cage, en faire de petits copeaux en quantité, les disposer, les étendre et ensuite les faire servir de lit à leurs petits.

Les surmulots ont quelques qualités naturelles qui semblent les rapprocher des rats d'eau : quoiqu'ils s'établissent partout, ils paroissent préférer le bord des eaux; les chiens les chassent comme ils chassent les rats d'eau, c'est-à-dire avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorsqu'ils se sentent poursuivis, et qu'ils ont le choix de se jeter à l'eau ou de se fourrer dans un buisson d'épines, à égale distance, ils choisissent l'eau, y entrent sans crainte, et nagent avec une merveilleuse facilité. Cela arrive surtout lorsqu'ils ne peuvent regagner leurs terriers; car ils se creusent, comme les mulots, des retraites sous terre, ou bien ils se gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les surmulots dans leurs terriers; ils les poursuivent comme les lapins, et semblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux passent l'été dans la campagne; et quoiqu'ils se nourrissent principalement de fruits et de grain, ils ne laissent pas aussi d'être très-carnassiers : ils mangent les lapereaux, les perdreaux, la jeune volaille; et quand ils entrent dans un poulailler, ils font comme le putois, ils en égorgent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en manger. Vers le mois de novembre, les mères, les petits et tous les jeunes surmulots quittent la campagne, et vont en troupe dans les granges, où ils font un dégât infini; ils hachent la paille, consomment beaucoup de grain, et infectent le tout de leur ordure. Les



vieux mâles restent à la campagne; chacun d'eux habite seul dans son trou : ils y font, comme les mulots, provision pendant l'automne de gland, de faine, etc.; ils le remplissent jusqu'au bord, et demeurent eux-mêmes au fond du trou. Ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs; ils en sortent en hiver, surtout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chassent les souris et les rats; l'on a même remarqué, depuis que les surmulots se sont si fort multipliés aux environs de Paris, que les rats y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois.

---

## DU RAT PERCHAL.

CE rat, dont M. Sonnerat nous a apporté la peau sous la dénomination de *rat perchal*, est plus gros que nos rats ordinaires.

	pi.	pouc.	lig.
Sa longueur est de.	1	5	2
Longueur de la tête, du bout du nez à l'occiput.	»	5	5

Elle est plus allongée que celle de nos rats; les oreilles nues, sans poil, sont de la forme et de la couleur de celles de tous les rats. Les jambes sont courtes, et le pied de derrière est très-grand en comparaison de celui de devant, puisqu'il a, du talon au bout des ongles, deux pouces, et que celui de

devant n'a que dix lignes du poignet à l'extrémité des ongles. La queue, qui est semblable en tout à celle de nos rats, est moins longue en proportion, quoiqu'elle n'ait que huit pouces trois lignes de longueur.

Le poil est de couleur d'un brun musc foncé sur la partie supérieure de la tête, du cou, des épaules, du dos, jusqu'à la croupe et sur la partie supérieure des flancs; le reste du corps a une couleur grise plus claire sous le ventre et le cou.

Les moustaches sont noires et longues de deux pouces six lignes; la queue est écailleuse, comme par anneaux; sa couleur est d'un brun grisâtre.

Les poils sur le corps ont de longueur onze lignes, et sur la croupe, deux pouces; ils sont gris à leur racine, et bruns dans leur longueur jusqu'à l'extrémité; ils sont mélangés d'autres poils gris en plus grande quantité sous le ventre et les flancs.

Ce rat est très-commun dans l'Inde, et l'espèce en est nombreuse. Il habite dans les maisons de Pondichéry, comme le rat ordinaire dans les nôtres, et les habitants de cette ville le trouvent bon à manger.

---

## DU POUCH.

RZACZYNSKI fait mention d'un animal que les Russes appellent *pouch*, il est plus grand que le rat domestique; il a le museau oblong; il creu-







*Protre del.*  
 1. Le Rat perchal . . . . . Page 235.  
 2. Le Champagnol . . . . . 237.

*M<sup>lle</sup> Colinet sc.*  
 3. Le Rat d'eau . . . . . 240.



se la terre, se fait un terrier et dévaste aussi les jardins; il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitants furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce pouch pourroit bien être le même que Seba nomme *rat de Norwège*, et dont il donne la description et la figure.<sup>1</sup>

---

## DU CAMPAGNOL.

LE campagnol est encore plus commun, plus généralement répandu que le mulot : celui-ci ne se

<sup>1</sup> *Mus ex Norvegiâ cinereo fuscus; rostro gaudet sulto, capite longiusculo, brevibus latisque auriculis, promisso mystace utrinquè ad latera narium rigente, dorsum ejus latum et incurvum est, abdomen pendulum, femora grossa; pedum digiti longi, acutis unguibus ad fodiendum adaptatis; talparum enim instar in erutis sub terrâ antris degit; pilus ex dilutè cinereo fuscus est. Seba, tom. II, pag. 64, fig., tab. 63, fig. 5.*

<sup>2</sup> Mulot à courte queue, petit rat des champs; en italien, *campagnoli*.

*Mus agrestis minor*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 733. *Icon. anim. quadrup.*, pag. 116.

*Mus agrestis capite grandi, brachiuros*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 218.

*Mus caudâ brevi, corpore nigro-fusco, abdomine cinerascens*. Linnæus.

*Mus agrestis capite grandi*, Klein, *de Quadrup.*, p. 57.

*Mus caudâ brevi, pilis e nigricante et sordide lutteo mixtis in dorso, et saturato cinereis in ventre, vestitus...*

trouve guère que dans les terres élevées; le campagnol se trouve partout, dans les bois, dans les champs, dans les prés, et même dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête, et aussi par sa queue courte et tronquée, qui n'a guère qu'un pouce de long : il se pratique des trous en terre, où il amasse du grain, des noisettes et du gland; cependant il paroît qu'il préfère le blé à toutes les autres nourritures. Dans le mois de juillet, lorsque les blés sont mûrs, les campagnols arrivent de tous côtés, et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi : ils semblent suivre les moissonneurs, ils profitent de tous les grains tombés et des épis oubliés; lorsqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement semées, et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. En automne et en hiver, la plupart se retirent dans les bois, où ils trouvent de la faine, des noisettes et du gland. Dans certaines années, ils paroissent en si grand nombre, qu'ils détruiroient tout s'ils subsistoient long-temps; mais ils se détruisent eux-mêmes, et se mangent dans les temps de disette : ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots, et de gibier ordinaire au renard, au chat sauvage, à la marte et aux belettes.

*Mus campestris minor*, Brisson, *Regn. animal.*, p. 176.

Rat de terre. *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1756. *Mémoire sur les musaraignes*, par M. Daubenton.



Le campagnol ressemble plus au rat d'eau qu'à aucun animal par les parties intérieures, mais à l'extérieur il en diffère par plusieurs caractères essentiels; 1° par la grandeur; il n'a guère que trois pouces de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, et le rat d'eau en a sept; 2° par les dimensions de la tête et du corps; le campagnol est, proportionnellement à la longueur de son corps, plus gros que le rat d'eau; et il a aussi la tête proportionnellement plus grosse; 3° par la longueur de la queue, qui dans le campagnol ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier, et qui dans le rat d'eau fait près des deux tiers de cette même longueur; 4° enfin par le naturel et les mœurs; les campagnols ne se nourrissent pas de poisson et ne se jettent point à l'eau; ils vivent de gland dans les bois, de blé dans les champs, et, dans les prés, de racines tuberculeuses, comme celles du chiendent. Leurs trous ressemblent à ceux des mulots, et sont souvent divisés en deux loges; mais ils sont moins spacieux et beaucoup moins enfoncés sous terre : ces petits animaux y habitent quelquefois plusieurs ensemble. Lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas, elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits : elles produisent au printemps et en été; les portées ordinaires sont de cinq ou six, et quelquefois de sept ou huit.

DU RAT D'EAU <sup>1</sup>

LE rat d'eau est un petit animal de la grosseur d'un rat, mais qui, par le naturel et par les habitudes, ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat; comme elle, il ne fréquente que les eaux douces, et on le trouve communément sur le bord des rivières, des ruisseaux, des étangs; comme elle, il ne vit guère que de poissons : les goujons, les mouilles, les verrons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet, du barbeau, sont sa nourriture ordinaire; il mange aussi des grenouilles, des insectes d'eau, et quelquefois des racines et des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds; c'est une erreur de Willughby, que Ray et plusieurs autres naturalistes ont copiée : il a tous les doigts des pieds séparés, et ce-

<sup>1</sup> En latin, *mus aquaticus*, *mus aquatilis*; en italien, *sorgo morgange*; en allemand, *wasser-musz*; en anglais, *water-rat*; en polonais, *myss-wodna*.

*Mus aquaticus*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 732. *Mus aquatilis*, *quadrupedes*, Belon, *Icon. animal. aquat.*, pag. 354.

*Mus major aquaticus*, *rattus aquaticus*, Ray, *Synops. anim. quadrup.*, pag. 317.

*Castor caudâ linearî teretî rattus aquaticus*. Linn.

*Mus rattus aquatilis*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 57.

*Mus caudâ longâ, pilis, suprâ ex nigro et flavescente mixtis, infrâ cinereis vestitus...* *Mus aquaticus*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 175.

pendant il nage facilement, se tient sous l'eau longtemps, et rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou; les pêcheurs l'y surprennent quelquefois en cherchant des écrevisses; il leur mord les doigts, et cherche à se sauver en se jetant dans l'eau. Il a la tête plus courte, le museau plus gros, le poil plus hérissé et la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit, comme la loutre, les grands fleuves, ou plutôt les rivières trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges; il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne même pas autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte et voyage en pays sec à plus d'une lieue. Le rat d'eau ne va point dans les terres élevées; il est fort rare dans les hautes montagnes, dans les plaines arides, mais très-nombreux dans tous les vallons humides et marécageux. Les mâles et les femelles se cherchent sur la fin de l'hiver; elles mettent bas au mois d'avril: les portées ordinaires sont de six ou sept. Peut-être ces animaux produisent-ils plusieurs fois par an, mais nous n'en sommes pas informés. Leur chair n'est pas absolument mauvaise; les paysans la mangent les jours maigres comme celle de la loutre. On les trouve partout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du pôle: on les retrouve en Égypte, sur les bords du Nil, si l'on en croit Belon; cependant la figure qu'il en donne ressemble

si peu à notre rat d'eau, que l'on peut soupçonner, avec quelque fondement, que ces rats du Nil sont des animaux différents.

---

## DU SCHERMAN, OU RAT D'EAU DE STRASBOURG.

JE donne ici (*planche 25*) la figure d'une espèce de rat d'eau qui m'a été envoyé de Strasbourg par M. Herrmann, le 8 octobre 1776.

« Ce petit animal, m'écrivit-il, <sup>1</sup> a échappé à vos  
 » recherches, et je l'avois pris moi-même pour le  
 » rat d'eau commun; cependant il en diffère par  
 » quelques caractères. Il est plus petit; il a la queue,  
 » le poil et les oreilles différents de ceux du rat  
 » d'eau. On le connoît autour de Strasbourg sous le  
 » nom de *scherman*. L'espèce en est assez commu-  
 » ne dans les jardins et les prés qui sont proche  
 » de l'eau. Cet animal nage et plonge fort bien; on  
 » en trouve assez souvent dans les nasses des pê-  
 » cheurs, et ils font autant de dégâts dans les ter-  
 » rains cultivés. Ils creusent la terre, et il y a quel-  
 » ques années que, dans une de nos promenades  
 » publiques, appelée le *Contade*, hors de la ville,  
 » un homme qui fait métier de prendre les hams-

<sup>1</sup> Lettre de M. Herrmann, datée de Strasbourg, le 8 octobre 1776.







Frère del.

M<sup>le</sup> Cagnat sc.

1. Le Scherman . . . . . 242.  
 2. Le Leming . . . . . 244.

3. Le Loir . . . . . 249.





» ters, en pris un bon nombre dans les mêmes  
» pièges. »

Par ces indications et par la description que nous allons donner de ce petit animal, il me paroît certain qu'il est d'une espèce différente, quoique voisine de celle de notre rat d'eau, mais que ses habitudes naturelles sont à peu près les mêmes. Au reste, l'individu que M. Herrmann a eu la bonté de nous envoyer pour le cabinet, y a été placé, et il est très-bien conservé. Il ne ressemble en effet à aucun des rats dont nous avons donné les figures, qui tous ont les oreilles assez grandes; celui-ci les a presque aussi courtes que la taupe, et elles sont cachées sous le poil, qui est fort long. Plusieurs rats ont aussi la queue couverte de petites écailles, tandis que celui-ci l'a couverte de poil comme le rat d'eau.

La longueur du corps entier, depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la queue, est de six pouces; la queue est longue de deux pouces trois lignes; mais il nous a paru que les dernières vertèbres y manquent, en sorte que, dans l'état de nature, elle peut avoir deux pouces neuf lignes. La couleur du poil est, en général, d'un brun noirâtre, mêlé de gris et de fauve, parce que le poil, qui a quinze lignes de longueur, est d'un noir gris à la racine, et fauve à son extrémité. La tête est plus courte et le museau plus épais que dans le rat domestique, et elle approche, par la forme, de la tête

du rat d'eau; les yeux sont petits; l'ouverture de la bouche est bordée d'un poil blanc et court; les moustaches, dont les plus grands poils ont treize lignes de longueur, sont noires; le dessous du ventre est d'un gris de souris. Les jambes sont courtes et couvertes d'un petit poil noirâtre, ainsi que les pieds, qui sont fort petits : il y a, comme dans plusieurs rats, quatre doigts aux pieds de devant, et cinq à ceux de derrière; les ongles sont blancs et un peu courbés en gouttière. La queue est couverte de petits poils bruns et cendrés, mais moins fournis que sur la queue du rat d'eau.

---

## DU LEMING.

OLAUS MAGNUS est le premier qui ait fait mention du leming;<sup>2</sup> et tout ce qu'en ont dit Gesner, Scaliger, Ziegler, Jonston, etc., est tiré de cet au-

Nom de cet animal dans son pays natal en Norwège, et que nous avons adopté. *Mus Norvagicus à Norvagus*, leming, leminger, lemender, lemmer *appellatur*. Olaüs Magnus, lemner *et* lemnus *vocat*..... Zieglerus *leem*, *lemmer*. Museum Wormianum, pag. 522, fig. animalis, et Sceleton, pag. 225.

*Lemmus, mus caudâ abbreviatâ, pedibus pentadactylis. Mus caudâ abruptâ, corpore fulvo nigroque vario.* Faun. Suec., act. 26, Stock., 1740, pag. 526, tabl. VI, fig. 4 et 5. Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, n° 2. *Ibidem*, pag. 59.

Olaï Magni, *Hist. gent. sept.*, lib. xviii, cap. 20.

teur : mais Wormius, après des recherches plus exactes, a fait l'histoire de cet animal, et voici la description qu'il en donne. « Il a, dit-il, la figure » d'une souris, mais la queue plus courte, le corps » long d'environ cinq pouces, le poil fin et taché » de diverses couleurs, la partie antérieure de la tête » noire, la partie supérieure jaunâtre, le cou et les » épaules noirs, le reste du corps roussâtre, mar- » qué de quelques petites taches noires de différen- » tes figures jusqu'à la queue, qui n'a qu'un demi- » pouce de longueur, et qui est couverte de poil » jaune-noirâtre. L'ordre des taches, non plus que » leur figure et leur grandeur, ne sont pas les mêmes » dans tous les individus. Il y a autour de la gueule » plusieurs poils roides en forme de moustaches, » dont il y en a six de chaque côté beaucoup plus » longs et plus roides que les autres. L'ouverture de » la gueule est petite; la lèvre supérieure est fen- » due comme dans les écureuils. Il sort de la mâ- » choire supérieure deux dents longues, incisives, » aiguës, un peu courbes, dont les racines pénètrent » jusqu'à l'orbite des yeux; deux dents semblables » dans la mâchoire inférieure, qui correspondent à » celles du dessus; trois mâchelières de chaque côté, éloignées des dents incisives; la première des » mâchelières fort large et composée de quatre lo- » bes, la seconde de trois, la troisième plus petite, » chacune de ces trois dents ayant son alvéole sé- » paré, et toutes situées dans l'intérieur du palais,

» à un intervalle assez grand ; la langue assez ample et s'étendant jusqu'à l'extrémité des dents incisives. Des débris d'herbe et de paille qui étoient dans la gorge de cet animal doivent faire penser qu'il rumine. Les yeux sont petits et noirs, les oreilles couchées sur le dos, les jambes de devant très-courtes, les pieds couverts de poils et armés de cinq ongles aigus et courbés, dont celui du milieu est très-long, et dont le cinquième est comme un petit pouce ou comme un ergot de coq, situé quelquefois assez haut dans la jambe. Tout le ventre est blanchâtre, tirant un peu sur le jaune, etc.» Cet animal, dont le corps est épais et les jambes fort courtes, ne laisse pas de courir assez vite. Il habite ordinairement les montagnes de Norwège et de Laponie : mais il en descend quelquefois en si grand nombre dans de certaines années<sup>1</sup> et dans de certaines saisons, qu'on regarde

<sup>1</sup> On a remarqué que les lemmers ne paroissent pas régulièrement tous les ans, mais en certain temps à l'improviste et en si grande quantité, qu'ils se répandent partout et couvrent toute la terre... Ces petites bêtes, bien loin d'avoir peur et de s'enfuir quand elles entendent marcher les passants, sont au contraire hardies et courageuses, vont au-devant de ceux qui les attaquent, crient et jappent presque tout de même que de petits chiens : si on les veut battre, elles ne se soucient ni du bâton ni des hallebardes, sautant et s'élançant contre ceux qui les frappent, s'attachant et mordant en colère les bâtons de ceux qui les veulent tuer. Ces animaux ont ceci de particulier, qu'ils n'entrent

l'arrivée des leming comme un fléau terrible, et dont il est impossible de se délivrer; ils font un dégât affreux dans les campagnes, dévastent les jardins, ruinent les moissons, et ne laissent rien que ce qui est serré dans les maisons, où heureusement ils n'entrent pas. Ils aboient à peu près comme de petits chiens; lorsqu'on les frappe avec un bâton, ils se jettent dessus et le tiennent si fort avec les dents, qu'ils se laissent enlever et transporter à quelque distance sans vouloir le quitter; ils se creusent des trous sous terre, et vont, comme les taupes, manger les racines; ils s'assemblent dans de certains temps, et meurent, pour ainsi dire, tous ensemble; ils sont très-courageux, et se défendent contre les autres animaux. On ne sait pas trop d'où ils viennent; le peuple croit qu'ils tombent

jamais dans les maisons ni dans les cabanes pour y faire du dommage, ils se tiennent toujours cachés dans les brossailles et le long des coteaux; quelquefois ils se font la guerre, se partageant comme en deux armées le long des lacs et des prés.... Les hermines et les renards sont leurs ennemis et en mangent beaucoup..... L'herbe renaissante fait mourir ces petits animaux, il semble qu'ils se fassent aussi mourir eux-mêmes; on en voit de pendus à des branches d'arbres, on peut croire aussi qu'ils se jettent dans l'eau par troupes comme les hirondelles. (*Histoire de la Laponie*, par Scheffer, pag. 322.) Il y a bien plus d'apparence que les leming, comme tous les autres rats, se mangent et s'entre-détruisent dès que la pâture vient à leur manquer, et que c'est par cette raison que leur destruction est aussi prompte que leur pullulation.

avec la pluie. Le mâle est ordinairement plus grand que la femelle, et a aussi les taches noires plus grandes. Ils meurent infailliblement au renouvellement des herbes. Ils vont aussi en grandes troupes sur l'eau dans le beau temps; mais s'il vient un coup de vent, ils sont tous submergés. Le nombre de ces animaux est si prodigieux, que, quand ils meurent, l'air en est infecté, et cela occasionne beaucoup de maladies; il semble même qu'ils infectent les plantes qu'ils ont rongées, car le pâturage fait alors mourir le bétail. La chair des leminges n'est pas bonne à manger; et leur peau, quoique d'un beau poil, ne peut pas servir à faire des fourrures, parce qu'elle a trop peu de consistance.

*Bestiolæ quadrupedes, lemmar vel lemmus dictæ, magnitudine soricis, pelle variâ per tempestates et repentinos imbres... incompertum undè, an ex remotioribus insulis et vento delatæ, an ex nubibus sæculentis nutæ deferantur. Id tamen compertum est statim atque deciderint, reperiri in visceribus herbæ crudæ nundum concoctæ. Hæ, more locustarum, in maximo examine cadentes, omnia virentia destruunt, et quæ morsu tantum attigerint emoriuntur virulentiâ; vivit hoc agmen donec non gustaverit herbam renatam. Conveniunt quoque gregatim quasi hirundines evoluturæ, sed stato tempore aut moriuntur acervatim cum lue terræ (ex quarum corruptione aer fit pestilens et afficit incolas vertigine et ictero), aut his bestiis dictis vulgariter lekat vel hermelin consumuntur, undè iidem hermelini pinguescunt. (Ol. Mag., Hist. gent. sept., pag. 142.)*

DU LOIR.<sup>1</sup>

Nous connoissons trois espèces de loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : le loir, le lérot et le muscardin. Le loir est le plus gros des trois, le muscardin est le plus petit. Plusieurs auteurs ont confondu l'une de ces espèces avec les deux autres, quoiqu'elles soient toutes trois très-distinctes, et par conséquent très-aisées à reconnoître et à distinguer. Le loir est à peu près de la grandeur de l'écureuil; il a, comme lui, la queue couverte de longs poils : le lérot n'est pas si gros que le rat; il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité : le muscardin n'est pas plus gros que la souris; il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lérot diffère des deux autres par les

<sup>1</sup> En vieux français, *tiron*, *rat-tiron*, *rat-veule*; en grec, *μυωζός*, selon Gesner; *Ἐλειός*, selon les grammairiens; en latin, *glis*; en italien, *galero*, *gliero*, *ghiro*; en espagnol, *tiron*; en allemand, *scebens-chlafer*, selon Klein; et *greut* en quelques endroits de l'Allemagne, selon Gesner; en polonais, *szurek*; en suisse, *rell*, *rell musc*.

*Glis*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 550. *Icon. quadr.*, pag. 109.

*Glis*, Aldrovand., *Hist. quadrup. digit.*, pag. 409.

*Glis*, *suprà* *obscurè cinereus*, *infrà* *ex albo cinerascens*. Brisson, *Regn. animal.*, pag. 160.

marques noires qu'il a près des yeux, et le muscardin, par la couleur blonde de son poil sur le dos. Tous trois sont blancs ou blanchâtres sous la gorge et le ventre; mais le lérot est d'un assez beau blanc; le loir n'est que blanchâtre, et le muscardin est plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver : leur état n'est point celui d'un sommeil naturel; c'est une torpeur, un engourdissement des membres et des sens, et cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'exécède guère celle de la température de l'air. Lorsque la chaleur de l'air est, au thermomètre, de dix degrés au-dessus de la congélation, celle de ces animaux n'est aussi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de plusieurs lérots vivants; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à peu près égale à la température de l'air; quelquefois même le thermomètre plongé, et, pour ainsi dire, appliqué sur le cœur, a baissé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or l'on sait que la chaleur de l'homme, et de la plupart des animaux qui ont de la chair et du sang, excède en tout temps trente degrés : il n'est donc pas étonnant que ces animaux, qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres, tombent dans l'engourdissement dès que cette petite



quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air; et cela arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à dix ou onze degrés au-dessus de la congélation. C'est là la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux; cause que l'on ignoroit, et qui cependant s'étend généralement sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver : car nous l'avons reconnue dans les loirs, dans les hérissons, dans les chauve-souris; et quoique nous n'ayons pas eu occasion de l'éprouver sur la marmotte, je suis persuadé qu'elle a le sang froid comme les autres, puisqu'elle est, comme eux, sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, et cesse avec le froid : quelques degrés de chaleur au-dessus de dix ou onze suffisent pour ranimer ces animaux; et si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdisent point du tout; ils vont et viennent; ils mangent et dorment seulement de temps en temps comme tous les autres animaux. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se serrent et se mettent en boule pour offrir moins de surface à l'air, et se conserver un peu de chaleur : c'est ainsi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs exposés au midi; ils y gisent en boule, et sans aucun mouvement, sur de la mousse et des feuilles. On les prend, on les tient, on les roule sans qu'ils remuent, sans qu'ils s'étendent; rien ne peut les

faire sortir de leur engourdissement qu'une chaleur douce et graduée : ils meurent lorsqu'on les met tout à coup près du feu; il faut, pour les dégorger, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils soient sans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés et qu'ils paroissent privés de tout usage des sens, ils sentent cependant la douleur lorsqu'elle est très-vive; une blessure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction et un petit cri sourd qu'ils répètent même plusieurs fois : la sensibilité intérieure subsiste donc aussi bien que l'action du cœur et des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvements vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force, et n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire; la circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux, la respiration est foible et lente, les sécrétions sont très-peu abondantes, les déjections nulles; la transpiration est presque nulle aussi, puisqu'ils passent plusieurs mois sans manger; ce qui ne pourroit être, si dans ce temps de diète ils perdoient de leur substance autant, à proportion, que dans les autres temps où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant, puisque, dans les hivers trop longs, ils meurent dans leurs trous. Peut-être aussi n'est-ce pas la durée, mais la rigueur du froid, qui les fait périr; car lorsqu'on les expose à une forte gelée, ils meurent en peu de

temps. Ce qui me feroit croire que ce n'est pas la trop grande déperdition de substance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'est qu'en automne ils sont excessivement gras, et qu'ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printemps : cette abondance de graisse est une nourriture intérieure qui suffit pour les entretenir et pour suppléer à ce qu'ils perdent par la transpiration.

Au reste, comme le froid est la seule cause de leur engourdissement, et qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air est au-dessous de dix ou onze degrés, il arrive souvent qu'ils se raniment même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, et même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize, quatorze, etc. degrés, et pendant ce temps doux les loirs sortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, et qu'ils y ont transportées. Aristote a dit,<sup>1</sup> et tous les naturalistes ont dit après Aristote, que les loirs passent tout l'hiver sans manger, et que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les aliments ne nourrissent les autres animaux. Le fait non-seulement n'est pas vrai, mais la supposition même du fait n'est pas possible. Le

<sup>1</sup> *Hist. animal.*, lib. VIII, cap. 17.

loir, engourdi pendant quatre ou cinq mois, ne pourroit s'engraisser que de l'air qu'il respire. Accordons si l'on veut (et c'est beaucoup trop accorder), qu'une partie de cet air se tourne en nourriture : en résultera-t-il une augmentation si considérable? cette nourriture si légère pourra-t-elle même suffire à la déperdition continuelle qui se fait par la transpiration? Ce qui a pu faire tomber Aristote dans cette erreur, c'est qu'en Grèce, où les hivers sont tempérés, les loirs ne dorment pas continuellement, et que, prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très-gras, quoique engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont gras en tout temps, et plus gras en automne qu'en été : leur chair est assez semblable à celle du cochon d'Inde. Les loirs faisoient partie de la bonne chère chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs, et Apicius celle d'en faire des ragoûts. Cet usage n'a point été suivi, soit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux parce qu'ils ressemblent aux rats, soit qu'en effet leur chair ne soit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des paysans qui en avoient mangé, qu'elle n'étoit guère meilleure que celle du rat d'eau. Au reste, il n'y a que le loir qui soit mangeable; le lérot a la chair mauvaise et d'une odeur désagréable.

Le loir ressemble assez à l'écureuil par les habi-

tudes naturelles; il habite, comme lui, les forêts; il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, moins légèrement à la vérité que l'écureuil, qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, et qui est aussi maigre que le loir est gras : cependant ils vivent tous deux des mêmes aliments; de la faine, des noisettes, de la châtaigne, d'autres fruits sauvages, font leur nourriture ordinaire. Le loir mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids. Il ne fait point de bauge au-dessus des arbres comme l'écureuil; mais il se fait un lit de mousse dans le tronc de ceux qui sont creux : il se gîte aussi dans les fentes des rochers élevés, et toujours dans des lieux secs; il craint l'humidité, boit peu, et descend rarement à terre; il diffère encore de l'écureuil, en ce que celui-ci s'apprivoise, et que l'autre demeure toujours sauvage. Les loirs s'accouplent sur la fin du printemps; ils font leurs petits en été; les portées sont ordinairement de quatre ou de cinq : ils croissent vite, et l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. En Italie, où l'on est encore dans l'usage de les manger, on fait des fosses dans les bois, que l'on tapisse de mousse, qu'on recouvre de paille, et où l'on jette de la faine : on choisit un lieu sec à l'abri d'un rocher exposé au midi; les loirs s'y rendent en nombre, et on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne; c'est le temps où ils sont les meilleurs à manger. Ces petits animaux sont courageux, et défen-

dent leur vie jusqu'à la dernière extrémité : ils ont les dents de devant très-longues et très-fortes ; aussi mordent-ils violemment : ils ne craignent ni la belette, ni les petits oiseaux de proie ; ils échappent au renard, qui ne peut les suivre au-dessus des arbres : leurs plus grands ennemis sont les chats sauvages et les martes.

Cette espèce n'est pas extrêmement répandue : on ne la trouve point dans les climats très-froids, comme la Laponie, la Suède ; du moins les naturalistes du Nord n'en parlent point ; l'espèce de loir qu'ils indiquent est le muscardin, la plus petite des trois. Je présume aussi qu'on ne les trouve pas dans les climats très-chauds, puisque les voyageurs n'en font aucune mention. Il n'y a que peu ou point de loirs dans les pays découverts, comme l'Angleterre ; il leur faut un climat tempéré et un pays couvert de bois : on en trouve en Espagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne, en Suisse, où ils habitent dans les forêts, sur les collines, et non pas au-dessus des hautes montagnes, comme les marmottes, qui, quoique sujettes à s'engourdir par le froid, semblent chercher la neige et les frimas.

---

DU LÉROT<sup>1</sup>

LE loir demeure dans les forêts, et semble fuir nos habitations : le lérot, au contraire, habite nos jardins, et se trouve quelquefois dans nos maisons; l'espèce en est aussi plus nombreuse, plus généralement répandue, et il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles; ils courent sur les arbres en espalier, choisissent les meilleurs fruits, et les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir : ils semblent aimer les pêches de préférence; et si

<sup>1</sup> Ce nom vient probablement de *loiro*t, petit loir. Le lérot est en effet plus petit que le loir. On appelle aussi le lérot *rat blanc*; et comme il est plus commun que le loir, et que le nom de *loir* est plus connu que celui de *lérot*, on donne souvent le nom de *loir* au lérot. En Bourgogne, on appelle le lérot *voisieu* ou *vonsieu*; en latin, *sorex Plinii*, selon Gesner; en allemand, *haselmus*; *grauwert* à Dantzick, selon Klein; en anglais, *the greater dormouse* ou *steeper*, selon Ray; en flamand, *slaep-rate*, selon Gesner; en polonais, *myszorzechewa*, *koszatka*, selon Rzaczyński.

*Mus avellanarum major*, Gesner, *Hist. quadr.*, p. 735. *Icon. quadr.*, pag. 115.

*Mus avellanarum major*, Ray, *Synops. animal. quadr.*, pag. 219.

Loir, *Hist. de l'Académie royale des Sciences*, t. III, part. III, pag. 40.

*Glis* *suprà* *obscurè cinereus*, *infra* *ex albo cinerascens*, *maculâ ad oculos nigrâ*. Brisson, *Regn. animal.*, p. 161.

l'on veut en conserver, il faut avoir grand soin de détruire les lérots. Ils grimpent aussi sur les poiriers, les abricotiers, les pruniers; et si les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noisettes, des noix, et même des graines légumineuses : ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites, qu'ils pratiquent en terre, surtout dans les jardins soignés, car dans les anciens vergers, on les trouve souvent dans de vieux arbres creux; ils se font un lit d'herbes, de mousse et de feuilles. Le froid les engourdit, et la chaleur les ranime. On en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous resserrés en boule au milieu de leurs provisions de noix et de noisettes.

Ils s'accouplent au printemps, produisent en été, et font cinq ou six petits qui croissent promptement, mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante. Leur chair n'est pas mangeable comme celle du loir; ils ont même la mauvaise odeur du rat domestique, au lieu que le loir ne sent rien; ils ne deviennent pas aussi gras, et manquent des feuillets graisseux qui se trouvent dans le loir, et qui enveloppent la masse entière des intestins. On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe, et même en Pologne, en Prusse; mais il ne paroît pas qu'il y en ait en Suède, ni dans les pays septentrionaux.









Prêtre del  
 1. Le Lerot . . . . . Page 257.  
 2. Le Lerot à queue dorée . . . . . 259.

Plee, fils sculp  
 3. Le Muscardin . . . . . 265.



## DU LÉROT A QUEUE DORÉE.

Nous donnons ici (*planche 24*), d'après M. Allamand, la description et la figure de ce petit animal, qui ressemble au lérot par la taille, la figure et la forme de la queue, mais qui, par la position et la forme des oreilles, et par la couleur dorée de la moitié de la queue, ressemble au muscardin; il semble donc faire une espèce moyenne entre celles de ces deux animaux.

« C'est, dit M. Allamand, à M. le docteur Klock-  
» ner qu'on doit la connoissance de ce petit lérot;  
» il l'a reçu de Surinam, sans aucune notice ni du  
» nom qu'on lui donne dans le pays, ni des lieux  
» où il habite. Jusqu'à présent il n'a jamais été dé-  
» crit, ni même connu, quoiqu'il soit marqué de  
» façon à s'attirer l'attention. Les nomenclateurs à  
» systèmes ne manqueront pas de le ranger dans la  
» classe des glires ou loirs de M. Linnæus; et effec-  
» tivement il mérite bien autant d'y avoir place que  
» le rhinocéros; et sans doute ils en feront un mem-  
» bre de la famille des rats, qui comprend tant  
» d'autres animaux qui en approchent moins que  
» celui-ci. Mais sans chercher à déterminer le gen-  
» re auquel il appartient, j'en donnerai une des-  
» cription exacte qui m'a été fournie par M. Klock-  
» ner, qui, toujours zélé pour l'avancement de l'his-  
» toire naturelle, a bien voulu me la communiquer

» en m'envoyant l'animal même, afin que je puisse  
 » mieux me convaincre de son exactitude. J'ai d'a-  
 » bord été embarrassé sur le nom que je lui don-  
 » nerois. Je n'aime pas ces noms composés qui dé-  
 » terminent l'espèce à laquelle on doit rapporter  
 » l'animal qui le porte, lorsqu'il n'est pas très-évi-  
 » dent qu'il en soit. Cependant j'ai cru devoir adop-  
 » ter celui que lui a donné M. Klockner, qui est en  
 » droit de le désigner par celui qu'il juge le plus  
 » convenable : il l'a appelé *lérot à queue dorée*, sans  
 » prétendre qu'il tombe dans cet engourdissement  
 » causé par le froid aux loirs d'Europe; un quadru-  
 » pède habitant de la zone torride ne paroît pas de-  
 » voir y être sujet. Quelque conformité de figu-  
 » re, et surtout sa queue avec celle de nos lérots,  
 » lui a fait préférer cette dénomination à toute  
 » autre.

» C'est par la singularité et la beauté de ses cou-  
 » leurs que cet animal se fait remarquer. Son corps  
 » est de couleur de marron tirant sur le pourpre,  
 » plus foncée aux côtés de la tête et sur le dos, et  
 » plus claire sous le ventre. Cette couleur s'étend  
 » sur la queue, à une petite distance de son origi-  
 » ne : là les poils fins et courts qui la couvrent,  
 » deviennent tout-à-fait noirs jusqu'à la moitié de  
 » sa longueur, où ils sont plus longs, et où ils pren-  
 » nent, sans aucune nuance intermédiaire, une bel-  
 » le couleur d'orange, approchant de celle de l'or,  
 » et qu'ils gardent jusqu'à l'extrémité de la queue.

» Une longue tache de cette même couleur jaune  
» orne aussi le front; elle prend son origine au-des-  
» sus du nez; là elle est fort étroite; ensuite elle va  
» en s'élargissant jusqu'à la hauteur des oreilles, où  
» elle finit. Cet assemblage de couleurs si fort tran-  
» chantes, et si rares dans les quadrupèdes, offre un  
» coup d'œil très-frappant. Sa tête est fort grosse à  
» proportion de son corps; il a le museau et le front  
» étroits, les yeux petits. Ses oreilles présentent une  
» large ouverture; mais elles sont courtes, et ne s'é-  
» lèvent pas jusqu'au-dessus de la tête : elles sont  
» couvertes en dehors et en dedans de poils très-  
» fins; il y en a de plus longs sur leurs bords, mais  
» il faut les regarder de près pour les apercevoir.  
» La mâchoire supérieure avance sensiblement au-  
» delà de l'inférieure. L'os du nez est assez élevé,  
» et le haut du museau est couvert de poils; ce  
» qu'on ne voit guère dans les autres quadrupè-  
» des. La lèvre de dessus est fendue du haut en  
» bas, comme dans tous les animaux de ce genre,  
» et les bords de la fente vont en s'écartant vers les  
» côtés; ce qui donne à l'extrémité du groin la for-  
» me d'un triangle isocèle. Cette division laisse voir  
» deux dents incisives fort blanches et courtes; il  
» y en a aussi deux à la mâchoire inférieure, mais  
» qui sont plus grandes. Cette mâchoire, avec la  
» lèvre qui la couvre, est plus reculée du côté de  
» la gorge.

» Aux deux côtés de la lèvre supérieure, il y a une

» touffe de longs poils d'un brun sombre; leur lon-  
 » gueur surpasse celle de la tête : ceux qui forment  
 » la partie inférieure de cette moustache, sont moins  
 » longs, et dirigés en bas. Derrière chaque œil, il y  
 » a une verrue d'où partent aussi six longs poils; et  
 » il y en a deux de même longueur placées au-des-  
 » sus des yeux.

» Les jambes de devant sont courtes; leurs pieds  
 » ont quatre longs doigts armés d'ongles crochus et  
 » aigus; plus haut est un petit bouton obtus qui  
 » forme une espèce de pouce, mais sans ongle. Au-  
 » dessous de ces pieds il y a cinq éminences très-  
 » remarquables, couvertes d'une peau mince et  
 » fort douce au toucher. Les jambes de derrière  
 » sont plus longues, et leurs pieds ont cinq doigts,  
 » qui sont aussi plus longs que ceux de devant, et  
 » sont de même garnis d'ongles crochus et poin-  
 » tus, excepté les deux doigts intérieurs, dont les  
 » ongles sont un peu obtus. La plante de ces pieds  
 » postérieurs ressemble à celle des antérieurs; mais  
 » les protubérances qu'on y voit sont plus grandes.

» La queue est fort longue et très-épaisse près  
 » du corps; mais son diamètre diminue à mesure  
 » qu'elle s'en éloigne, et elle se termine en pointe.  
 » Quand on en écarte un peu les poils, on voit que  
 » sa peau est écailleuse comme celle du rat.

» Au derrière de la tête, et tout le long du dos,  
 » parmi les poils dont l'animal est couvert, il y en  
 » a qui sont plats, et de la longueur d'un pouce;



» aussi ils s'élèvent au-dessus des autres : ils sont  
» aussi plus roides, et résistent davantage quand on  
» les touche. Ils paroissent sortir de petits étuis  
» transparents; leur nombre va en diminuant sur  
» les côtés, et ils deviennent plus petits; sous le ven-  
» tre ils disparaissent tout-à-fait. Leur conforma-  
» tion est assez singulière : près du corps ils sont cy-  
» lindriques et fort minces, ensuite ils deviennent  
» plats, et leur largeur augmente jusqu'à égaler une  
» demi-ligne, après quoi ils se terminent en une  
» petite pointe fort fine. Dans la partie plate du  
» milieu, les bords sont relevés, et forment une  
» espèce de gouttière, dont le fond, vu au micros-  
» cope, paroît jaunâtre et transparent, et dont les  
» côtés sont bruns; ce qui occasionne un double re-  
» flet de lumière qui donne ce coloris pourpré dont  
» j'ai parlé.

» Le corps, à l'exception du ventre, est couvert  
» d'une peau, ou plutôt d'un cuir fort rude.

» L'animal qui vient d'être décrit, est une femelle  
» qui a huit petites mamelles; il y en a deux entre  
» les cuisses, les six autres sont placées obliquement  
» en s'écartant de côté et d'autre, et les deux der-  
» nières sont entre les jambes de devant.

» Il paroît être fait pour grimper sur les arbres  
» dont il mange les fruits; c'est dommage qu'un si  
» joli animal ne soit connu que par ce seul échan-  
» tillon, dont les couleurs ont sans doute perdu une  
» partie de leur beauté dans la liqueur où il a été

» mis pour être envoyé. On se formera une idée juste  
 » de sa grandeur par les dimensions suivantes. »

	pi.	pouc.	lig.
Longueur du corps depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue.	»	5	»
Longueur de la queue.	»	6	9
Longueur de la tête mesurée depuis le com- mencement du nez jusqu'au-dessus du front, et suivant sa courbure.	»	2	»
Circonférence de la tête mesurée entre les yeux et les oreilles.	»	2	11
Circonférence du cou.	»	2	8
Longueur des oreilles.	»	»	5
Leur largeur.	»	»	4
Circonférence du corps mesurée derrière les jambes de devant.	»	3	3
Circonférence du corps mesurée devant les jambes de derrière.	»	3	»
Longueur des jambes de devant, depuis les doigts jusqu'au coude.	»	1	6
Longueur des jambes entières, depuis l'épaule jusqu'aux doigts.	»	2	»
Longueur des jambes de derrière, depuis les doigts jusqu'au genou.	»	1	2
Longueur totale depuis la hanche jusqu'à l'ex- trémité des doigts.	»	5	»

---

DU MUSCARDIN<sup>1</sup>

LE muscardin est le moins laid de tous les rats; il a les yeux brillants, la queue touffue et le poil d'une couleur distinguée; il est plus blond que roux : il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, et se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois, où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espèce n'en est pas, à beaucoup près, aussi nombreuse que celle du lérot; on trouve le muscardin presque toujours seul dans son trou, et nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns : cependant il paroît qu'il est assez commun en Italie; que même il se trouve dans les climats du Nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans la liste qu'il a donnée des animaux de Suède<sup>2</sup> : et en même temps il semble qu'il ne se trouve point en Angleterre;

De son nom italien, *moscardino*; on l'appelle aussi *ratdor* ou *ratdort* en Bourgogne; en anglais, *dormouse*, ou *steeper*.

*Mus avellanarum minor*, Aldrov., *Hist. quadr. digit.*, pag. 440.

*Mus avellanarum minor*, Ray, *Synops. anim. quadr.*, pag. 220.

*Mus caudâ longâ, pilosâ, corpore rufo, gulâ albicante.* Linnæus.

*Glis, suprâ rufus, infrâ albicans.* Le croque-noix. Brisson, *Regn. animal.*, pag. 162.

<sup>2</sup> Linnæi, *Faun. Suec.*, pag. 11

car M. Ray,<sup>1</sup> qui l'avoit vu en Italie, dit que le petit rat dormeur qui se trouve en Angleterre, n'est pas roux sur le dos comme celui d'Italie, et qu'il pourroit bien être d'une autre espèce. En France il est le même qu'en Italie; et nous avons trouvé qu'Aldrovande l'avoit bien indiqué<sup>2</sup> : mais cet auteur ajoute qu'il y en a deux espèces en Italie, l'une rare dont l'animal a l'odeur du musc, l'autre plus commune dont l'animal n'a point d'odeur; et qu'à Bologne on les appelle tous deux *muscardins*, à cause de leur ressemblance tant par la figure que par la grosseur. Nous ne connoissons que l'une de ces espèces, et c'est la seconde; car notre muscardin n'a point d'odeur, ni bonne, ni mauvaise. Il manque, comme le lérot, des feuillets grassex qui enveloppent les intestins dans le loir : aussi ne devient-il pas si gras; et quoiqu'il n'ait point de mauvaise odeur, il n'est pas bon à manger.

Le muscardin s'engourdit par le froid, et se met en boule comme le loir et le lérot; il se ranime, comme eux, dans les temps doux, et fait aussi provision de noisettes et d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres, comme l'écureuil; mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noisetier, dans un buisson, etc. Le nid est fait d'herbes entrelacées; il a environ six pouces de diamè-

<sup>1</sup> Ray, *Sinops. animal. quadrup.*, pag. 220.

<sup>2</sup> Aldrov., *Hist. quadrup. digit.*, pag. 440.

tre, et n'est ouvert que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont assuré qu'ils avoient trouvé de ces nids dans des bois taillis, dans des haies, qu'ils sont environnés de feuilles et de mousse, et que dans chaque nid il y avoit trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils sont grands, et cherchent à se gîter dans le creux ou sous le tronc des vieux arbres; et c'est là qu'ils reposent, qu'ils font leur provision, et qu'ils s'engourdissent.

## DE LA MUSARAIGNE.<sup>1</sup>

LA musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, et remplit l'intervalle

<sup>1</sup> En ancien français, *muserain*, *muzeraigne*, *muset*, *musetre*, *sery*, *sri*; en grec, *Μυραλή*; en latin, *mus araneus*, *mus cæcus*; en italien, *toporagno*; en espagnol, *murganho*; en allemand, *müger*, *spigmus*, *zismus*, *spitzmaus*, *haselmaus*; en anglais, *shrew*, *shrew-mouse*, *hardy-shrew*; en suédois, *nabbmus*; en polonais, *keret*; en Silésie, *bisem-mus*; chez les Grisons, *musarring*; en Suisse, *mütrer*; en Savoie, *muset*, *musette*.

*Musaraneus*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 747.

*Mus mochias* (parce qu'il sent le musc lorsqu'il est desséché), Gesner, *Icon. animal. quadrup.*, pag. 116.

*Musaraneus*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, p. 239.

*Sorex musaraneus*, Linnæus.

*Musaraneus, rostroproductiore, mus venenosus*. Klein, *de Quadrup.*, pag. 58.

*Musaraneus suprâ ex fusco rufus, infrâ albicans...*  
*Musaraneus*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 178.

qui se trouve entre le rat et la taupe, qui, se ressemblant par leur petitesse, diffèrent beaucoup par la forme, et sont en tout d'espèces très-éloignées. La musaraigne, plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus allongé que les mâchoires; par les yeux, qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, et sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts, dont elle a cinq à tous les pieds; par la queue; par les jambes, surtout celles de derrière, qu'elle a plus courtes que la souris; par les oreilles, et enfin par les dents. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui est particulière, et qui répugne aux chats; ils chassent, ils tuent la musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur et cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal, et de sa morsure dangereuse pour le bétail, surtout pour les chevaux : cependant il n'est ni venimeux, ni même capable de mordre; car il n'a pas l'ouverture de la gueule assez grande pour pouvoir saisir la double épaisseur de la peau d'un autre animal, ce qui cependant est absolument nécessaire pour mordre; et la maladie des chevaux, que le vulgaire attribue à la dent de la musaraigne, est une enflure, une espèce d'anthrax, qui vient d'une cause interne, et qui n'a nul rapport avec la morsure, ou, si l'on









Frère pinz?

Plee, fils sculp.

1. La Musaraigne . . . . .	267.	3. La Musaraignemusquée de l'Inde . . . . .	271
2. La Musaraigne d'eau . . . . .	270.		



veut, la piqure de ce petit animal; il habite assez communément, surtout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier; il mange du grain, des insectes et des chairs pourries : on le trouve aussi fréquemment à la campagne, dans les bois, où il vit de graines; et il se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres, et quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans d'autres trous plus petits qu'il se pratique lui-même en fouillant avec les ongles et le museau. La musaraigne produit en grand nombre, autant, dit-on, que la souris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris, mais elle n'est pas aussi agile à beaucoup près. On la prend aisément, parce qu'elle voit et court mal. La couleur ordinaire de la musaraigne est d'un brun mêlé de roux; mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, et toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre : elles sont très-communes dans toute l'Europe; mais il ne paroît pas qu'on les retrouve en Amérique. L'animal du Brésil, dont Marcgrave parle sous le nom de *musaraigne*, qui a, dit-il, le museau très-pointu et trois bandes noires sur le dos, est plus gros, et paroît être d'une autre espèce que notre musaraigne.

<sup>1</sup> *Hist. brasil.*, pag. 229.

## DE LA MUSARAIGNE D'EAU.

Comme cet animal, quoique naturel à ce climat, n'étoit connu d'aucun naturaliste, et que c'est M. Daubenton qui, le premier, en a fait la découverte, nous renvoyons entièrement ce que l'on en peut dire à la description très-exacte qu'il en donne.<sup>1</sup> J'aurai souvent occasion d'en user de même dans la suite de cet ouvrage, attendu la diligence infinie avec laquelle il recherche les animaux, et les découvertes qu'il a faites de plusieurs espèces auparavant inconnues, ou confondues avec celles que l'on connoissoit. Tout ce que je puis assurer au sujet de la musaraigne d'eau, c'est qu'on la prend à la source des fontaines, au lever et au coucher du soleil; que dans le jour elle reste cachée dans des fentes de rochers ou dans des trous sous terre, le long des petits ruisseaux; qu'elle met bas au printemps, et qu'ordinairement elle produit neuf petits.

## DE LA MUSARAIGNE DU BRÉSIL.

Nous indiquons cet animal par la dénomination de *musaraigne du Brésil*, parce que nous en ignorons le nom, et qu'il ressemble plus à la musaraigne qu'à aucun autre animal; il est cependant

<sup>1</sup> *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1756. *Mémoire sur les musaraignes.*

considérablement plus grand, ayant environ cinq pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui n'a pas deux pouces, et qui par conséquent est plus courte à proportion que celle de la musaraigne commune; il a le museau pointu et les dents très-aiguës : sur un fond de poil brun, on remarque trois bandes noires assez larges qui s'étendent longitudinalement depuis la tête jusqu'à la queue, au-dessous de laquelle on remarque aussi la bourse avec les testicules, qui sont pendants entre les pieds de derrière. Cet animal, dit Marcgrave, jouoit avec les chats, qui d'ailleurs ne se soucient pas de le manger;<sup>1</sup> et c'est encore une chose qu'il a de commun avec la musaraigne d'Europe, que les chats tuent, mais qu'ils ne mangent jamais.

#### DE LA MUSARAIGNE MUSQUÉE DE L'INDE.

Cette musaraigne, apportée de Pondichéry par M. Sonnerat, est beaucoup plus grande que la musaraigne de notre pays, qui n'a que deux pouces onze lignes, au lieu que celle-ci a cinq pouces deux lignes, le corps étendu.

Elle a la tête longue et pointue; le nez est effilé, et la mâchoire supérieure avance sur l'inférieure; les narines sont petites, et le bout du nez est séparé

<sup>1</sup> Marcgrav., *Hist. nat. brasil.*, pag. 229.

comme par deux petits tubercules; les yeux sont si petits, qu'on a peine à les apercevoir.

Les oreilles sont courtes, rondes, nues et sans poil.

Les poils des moustaches et ceux du dessus des yeux sont grisâtres, et les plus grands ont sept lignes de longueur.

Les jambes sont petites et courtes; il y a cinq doigts à tous les pieds.

La queue a un pouce huit lignes de longueur; elle est couverte de petits poils courts, et parsemée de grands poils fins et grisâtres.

La couleur du poil de cet animal est d'un gris de souris ou d'ardoise claire, teint de roussâtre qui domine sur le nez, le dos et la queue.

Cette musaraigne qui, à beaucoup d'égards, ressemble à la musaraigne d'Europe, a une odeur de musc si forte, qu'elle se fait sentir dans tous les endroits où elle passe. Elle habite dans les champs, mais elle vient aussi dans les maisons.

---

## DE LA TAUPE DORÉE.

POUR n'omettre aucun des animaux du Nord et même des plus petits, il paroît qu'il y a en Sibérie une sorte de taupe qu'on appelle *taupe dorée*, et dont l'espèce pourroit être différente de celle de la taupe ordinaire, parce que cette taupe de Sibérie n'a point de queue et qu'elle a le museau court,









*Trebe puz.*

*M. Meunier sculp.*

- |                                 |                      |
|---------------------------------|----------------------|
| 1. La Taube doree.....Page 272. | 3. Le Tucan..... 273 |
| 2. La Taube rouge.....273.      |                      |



le poil mêlé de roux et de vert, et qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant, et quatre aux pieds de derrière, au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds. Nous ignorons le nom de cet animal, dont Seba a donné la figure.

### DE LA TAUPE ROUGE D'AMÉRIQUE.

Cette taupe a le poil roux mêlé de cendré clair, et n'a pas les pieds conformés comme ceux de la taupe d'Europe, n'ayant que trois doigts aux pieds de devant, et quatre à ceux de derrière, qui sont à peu près égaux, tandis que ceux des pieds de devant sont très-inégaux, le doigt extérieur étant beaucoup plus long que les deux autres, et armé d'un ongle plus fort et plus crochu; le second doigt est plus petit, et le troisième l'est encore beaucoup. Je dis à ce sujet (article *de la taupe*) que cette prétendue taupe est un autre animal que notre taupe d'Europe, et je crois persister dans cette opinion, jusqu'à ce qu'elle ait été mieux observée et décrite plus en détail.

---

### DU TUCAN.

FERNANDÈS donne le nom de *tucan* à un petit quadrupède de la Nouvelle-Espagne, dont la grandeur, la figure et les habitudes naturelles appro-

† Seba, tom. I, pag. 51, tab. 32. *Mas.* fig. 4, *fœm.* fig. 5.

chent plus de celles de la taupe que d'aucun autre animal : il me paroît que c'est le même qu'a décrit Seba sous le nom de *taupe rouge d'Amérique*;<sup>1</sup> au moins les descriptions de ces deux auteurs s'accordent assez pour qu'on doive le présumer. Le tucan est peut-être un peu plus grand que notre taupe; il est, comme elle, gras et charnu, avec des jambes si courtes que le ventre touche à terre : il a la queue courte, les oreilles petites et rondes; les yeux si petits, qu'ils lui sont, pour ainsi dire, inutiles : mais il diffère de la taupe par la couleur du poil, qui est d'un jaune roux, et par le nombre des doigts, n'en ayant que trois aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière, au lieu que la taupe a cinq doigts à tous les pieds; il paroît en différer encore, en ce que sa chair est bonne à manger, et qu'il n'a pas l'instinct de la taupe pour retrouver sa retraite lorsqu'il en est sorti; il creuse à chaque fois un nouveau trou, en sorte que, dans de certaines terres qui lui conviennent, les trous que font ces animaux sont en si grand nombre, et si près les uns des autres, qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

<sup>1</sup> Seba, tom. I, pag. 51, tab. 32, fig. 2.

<sup>2</sup> Fernandès, *Hist. anim. Nov. Hisp.*, pag. 9, cap. 24.

DE LA TAUPE.<sup>1</sup>

LA taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue : en dédommagement la Nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixième sens, un appareil remarquable de réservoirs et de vaisseaux, une quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, le membre génital excessivement long;<sup>2</sup> tout cela secrètement caché

<sup>1</sup> En grec, Ἀσπάλαξ; en latin, *talpa*; en italien, *talpa*; en espagnol, *topo*; en allemand, *mutwurf*, *mautwurf*; en anglais, *mole*, *moldward*, *want*; en suédois, *multvad*; en polonais, *kret*.

Σπάλαξ, Galeni.

*Talpa*; Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 951. *Icon. animal. quadrup.*, pag. 116.

*Talpa*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 256.

*Talpa caudata*, Linnæus.

*Talpa nostra, nigra communiter*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 60.

*Talpa caudata, nigricans, pedibus anticis et posticis pentadactylis...* *Talpa vulgaris*, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 280.

*Testes maximos, parastatas amplissimas, novum corpus seminale ab his diversum ac separatum... penem etiam facile omnium, ni fallor, animalium longissimum, ex quibus colligere, est maximam præ reliquis omnibus animalibus voluptatem in coitu, hoc abjectum et vile animalculum percipere, ut habeant quod ipsi invident qui in hoc supremas vitæ suæ delicias collocant.* Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 259.

à l'intérieur, et par conséquent plus actif et plus chaud. La taupe, à cet égard, est de tous les animaux le plus avantageusement doué, le mieux pourvu d'organes, et par conséquent de sensations qui y sont relatives : elle a de plus le toucher délicat; son poil est doux comme la soie : elle a l'ouïe très-fine, et de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, et presque semblables aux mains de l'homme; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant, un attachement vif et réciproque du mâle et de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos et de la solitude; l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asile, un domicile; la facilité de l'étendre, et d'y trouver, sans en sortir, une abondante subsistance. Voilà sa nature, ses mœurs et ses talents, sans doute préférables à des qualités plus brillantes et plus incompatibles avec le bonheur que l'obscurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de sa retraite, n'en sort presque jamais qu'elle n'y soit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorsque l'eau la remplit, ou lorsque le pied du jardinier en affaisse le dôme. Elle se pratique une voûte en rond dans les prairies, et assez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviser et à soulever une terre meuble et cultivée qu'un gazon ferme









Pretre pinz

M. Massard sculp

1 La Taube.....Page 275  
 2 La Taube du Canada.....283

3. La Taube du Cap de bon Esperan.º 290



et tissu de racines : elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terrains durs, trop compactes ou trop pierreux; il lui faut une terre douce, fournie de racines succulentes, et surtout bien peuplée d'insectes et de vers, dont elle fait sa principale nourriture.

Comme les taupes ne sortent que rarement de leur domicile souterrain, elles ont peu d'ennemis, et échappent aisément aux animaux carnassiers : leur plus grand fléau est le débordement des rivières; on les voit dans les inondations fuir en nombre à la nage, et faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées : mais la plupart périssent aussi-bien que leurs petits, qui restent dans les trous; sans cela, les grands talents qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver; elles ne portent pas long-temps, car on trouve déjà beaucoup de petits au mois de mai : il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée, et il est assez aisé de distinguer, parmi les mottes qu'elles élèvent, celles sous lesquelles elles mettent bas : ces mottes sont faites avec beaucoup d'art, et sont ordinairement plus grosses et plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produisent plus d'une fois par an, mais je ne puis l'assurer; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août : peut-être aussi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits mériterait une description particulière : il est fait avec une intelligence singulière. Elles commencent par pousser, par élever la terre et former une voûte assez élevée; elles laissent des cloisons, des espèces de piliers de distance en distance; elles pressent et battent la terre, la mêlent avec des racines et des herbes, et la rendent si dure et si solide par-dessous, que l'eau ne peut pénétrer la voûte à cause de sa convexité et de sa solidité; elles élèvent ensuite un tertre par-dessous, au sommet duquel elles apportent de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à leurs petits : dans cette situation, ils se trouvent au-dessus du niveau du terrain, et par conséquent à l'abri des inondations ordinaires, et en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre sur lequel ils reposent. Ce tertre est percé tout autour de plusieurs trous en pente, qui descendent plus bas et s'étendent de tous côtés, comme autant de routes souterraines par où la mère taupe peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à ses petits; ces sentiers souterrains sont fermes et battus, s'étendent à douze ou quinze pas, et partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve, aussi-bien que sous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. On voit bien par cette disposition qu'elle ne sort jamais qu'à une distance con-

sidérable de son domicile, et que la manière la plus simple et la plus sûre de la prendre avec ses petits, est de faire autour une tranchée qui l'environne en entier et qui coupe toutes les communications; mais comme la taupe fuit au moindre bruit, et qu'elle tâche d'emmener ses petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant ensemble avec la bêche, enlèvent la motte tout entière ou fassent une tranchée presque dans un moment, et qui ensuite les saisissent ou les attendent aux issues.

Quelques auteurs ont dit mal à propos que la taupe et le blaireau dormoient sans manger pendant l'hiver entier.<sup>1</sup> Le blaireau, comme nous l'avons dit, sort de son trou en hiver comme en été, pour chercher sa subsistance, et il est aisé de s'en assurer par les traces qu'il laisse sur la neige. La taupe dort si peu pendant tout l'hiver, qu'elle pousse la terre comme en été, et que les gens de la campagne disent, comme par proverbe : *Les taupes poussent, le dégel n'est pas loin*. Elles cherchent, à la vérité, les endroits les plus chauds; les jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches aux mois de décembre, de janvier et de février.

La taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés; il n'y en a point dans les déserts arides ni

<sup>1</sup> *Ursus, meles, erinaceus, talpa, vespertilio per hyemem dormiunt abstemii.* (Linnæi *Fauna Suecica; Stockholmia*, 1746, pag. 8.)

<sup>2</sup> Voyez, dans ce volume, l'article *du blaireau*, pag. 120.

dans les climats froids, où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appelé *taupe de Sibérie*, qui a le poil vert et or, est d'une espèce différente de nos taupes, qui ne sont en abondance que depuis la Suède<sup>1</sup> jusqu'en Barbarie;<sup>3</sup> car le silence des voyageurs nous fait présumer qu'elles ne se trouvent point dans les climats plus chauds. Celles d'Amérique sont aussi différentes : la taupe de Virginie<sup>4</sup> est cependant assez semblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui est mêlée de pourpre foncé; mais la taupe rouge d'Amérique<sup>5</sup> est un autre animal. Il y a seulement deux ou trois espèces de variétés dans l'espèce commune de nos taupes; on en trouve de plus ou moins brunes et de plus ou moins noires : nous en avons vu de toutes blanches, et Seba fait mention et donne la figure d'une taupe tachée de noir et de blanc, qui se trouve en Ost-Frise, et qui est un peu plus grosse que la taupe ordinaire.<sup>6</sup>

<sup>1</sup> Albert Seba; Amstelodami, 1734, tom. I, pag. 5.

<sup>2</sup> Linnæi *Faun. Suec.*; Stoekolm, 1746, pag. 7.

<sup>3</sup> *Voyages du docteur Shaw*; Amsterdam, 1745, t. I, pag. 322.

<sup>4</sup> Albert Seba, tom. I, pag. 5.

<sup>5</sup> *Idem, ibidem.*

<sup>6</sup> Cette taupe a été trouvée en Ost-Frise, dans le grand chemin; elle est un peu plus longue que les taupes ordinaires, dont au reste elle ne diffère que par sa peau, qui est toute marbrée sur le dos et sous le ventre de taches blanches et noires, dans lesquelles pourtant on distingue com-

[ Pontoppidam assure que la taupe ne se trouve en Norwège que dans la partie orientale du pays, et que le reste de ce royaume est tellement rempli de rochers, qu'elle ne peut s'y établir. ]

[ Depuis la publication du volume de mon ouvrage où j'ai donné la description de la taupe, il a paru un très-bon mémoire de M. de la Faille sur l'histoire naturelle de cet animal, imprimé en 1769, dont je crois devoir donner ici l'extrait, parce que ce mémoire contient plusieurs observations nouvelles et quelques faits qui ne m'étoient pas connus.

Selon M. de la Faille, on peut distinguer en Europe cinq taupes différentes :

1°. Celle de nos jardins, dont le poil est fin et d'un très-beau noir.

2°. La taupe blanche, qui ne diffère de la taupe noire commune que par la couleur. Elle est plus commune en Hollande qu'en France, et se trouve encore plus fréquemment dans les contrées septentrionales.

3°. La taupe fauve, qui, selon lui, ne se trouve guère que dans le pays d'Aunis, et qui a le poil d'un roux clair, tirant sur le ventre de biche, sans

me un mélange de poils gris aussi fins que de la soie. Le museau de cet animal est long et hérissé d'un long poil; les yeux sont si petits, que l'on a de la peine à découvrir l'ouverture des paupières. (Albert Seba, tom. I, pag. 68.)

*1 Histoire naturelle de la Norwège, par Pontoppidam; Journal étranger, juin 1756.*

aucune tache ni mélange. Il paroît que c'est une nuance dans l'espèce de la taupe blanche; seulement elle est un peu plus grosse : mais M. de la Faille n'en a vu qu'un seul individu, qui avoit été pris près de la Rochelle, dans le même terrain que la taupe blanche.

4° La taupe jaune-verdâtre ou couleur de citron, qui se trouve dans le territoire d'Alais en Languedoc. Elle est d'une belle couleur de citron, et l'on prétend que cette couleur n'est due qu'à la qualité de la terre qu'elle habite. C'est entre le bourg d'Aulas et les hameaux qu'on appelle *les Carrières*, dans le diocèse d'Alais, que se trouve cette taupe citron.

5°. La taupe tachetée ou variée qu'on trouve dans plusieurs contrées de l'Europe. Celles de l'Ost-Frise ont tout le corps parsemé de taches blanches et noires; en Suisse, en Angleterre et dans le pays d'Aunis, elles ont le poil noir varié de fauve.

Indépendamment de ces cinq races de taupes qui se trouvent en Europe, les voyageurs parlent d'une taupe de l'île de Java, dont les quatre pieds sont blancs, ainsi que la moitié des jambes; en Amérique, celles de Virginie ont le poil noirâtre et luisant, mêlé d'un pourpre foncé. Toutes ces taupes ne paroissent être que de simples variétés de l'espèce de la taupe commune, parce qu'elles n'en diffèrent que par les couleurs; mais il y en a d'autres qui semblent constituer des espèces diffé-



rentes, parce qu'elles diffèrent de la taupe commune, non-seulement par les couleurs, mais par la forme du corps et des membres.]

### DE LA TAUPE DU CANADA.

Cette taupe est celle que M. de la Faille a fait graver à la suite de son mémoire, et de laquelle nous donnons ici la figure (*planche 27*). M. de la Faille dit qu'elle se trouve au Canada, et qu'elle n'a été indiquée par aucun auteur, et voici la courte description qu'il en donne.

«Ce quadrupède n'a de la taupe vulgaire que quelques parties; dans d'autres, il porte un caractère qui le rapproche beaucoup plus de la classe des rats; il en a la forme et la légèreté; sa queue, longue de trois pouces, est noueuse et presque nue, ainsi que ses pieds, qui ont chacun cinq doigts; ils sont défendus par de petites écailles brunes et blanches, qui n'en couvrent que la partie supérieure. Cet animal est plus élevé de terre et moins rampant que la taupe d'Europe; il a le corps effilé et couvert d'un poil noir, grossier, moins soyeux et plus long; il a aussi les mains moins fortes et plus délicates..... Les yeux sont cachés sous le poil. Le museau est relevé d'une moustache qui lui est particulière, et ce museau n'est pas pointu, ni terminé par un cartilage propre à fouiller la terre; mais il est bordé de muscles charnus

» et très-déliés, qui ont l'air d'autant d'épines : toutes ces pointes sont nuancées d'une belle couleur de rose, et jouent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles se rapprochent et se réunissent au point de ne former qu'un corps aigu et très-délicat; quelquefois aussi ces muscles épineux s'ouvrent et s'épanouissent à la manière du calice des fleurs; ils enveloppent et renferment le conduit nasal, auquel ils servent d'abri. Il seroit difficile de décider à quels autres usages qu'à fouiller la terre, cet animal fait servir une partie aussi extraordinaire....

» Cette taupe se trouve au Canada, où cependant elle n'est pas fort commune. Comme elle est forcée de passer la plus grande partie de sa vie sous la neige, elle s'accoutume probablement à vivre en retraite, et sort fort peu de sa tanière, même dans le bon temps. Elle manœuvre comme nos taupes, mais avec plus de lenteur : aussi ses taupinières sont-elles peu nombreuses et assez petites.»

M. de la Faille conserve dans son cabinet l'individu dont il a fait graver la figure, et on lui doit en effet la connoissance de cet animal singulier.

### DE LA TAUPE DE PENNSYLVANIE.

« Il y a, dit M. Kalm, en Pensylvanie une espèce de taupe qui se nourrit principalement de racines. Cet animal se creuse dans les champs

» de petites allées souterraines, qui se prolongent  
» en formant des détours et des sinuosités..... Il a  
» dans les pates plus de force et de roideur que  
» beaucoup d'autres animaux, à proportion de leur  
» grandeur.... Pour creuser la terre, il se sert de ses  
» pieds comme des avirons. » M. Kalm en mit un  
dans son mouchoir; il s'aperçut qu'en moins d'une  
minute il y avoit fait quantité de petits trous, qui  
avoient l'air d'avoir été percés avec un poinçon....  
Il étoit très-méchant; et dès que l'on mettoit ou  
qu'il trouvoit quelque chose sur son passage, il y  
faisoit tout de suite, en mordant, de grands trous.  
« Je lui présentai, dit M. Kalm, mon écritoire, qui  
» étoit d'acier : il commença d'abord à la mordre;  
» mais il fut bientôt rebuté par la dureté du mé-  
» tal, et ne voulut mordre après aucune des choses  
» qu'on lui présentoit. Cet animal n'élève pas la  
» terre en dôme, comme les taupes d'Europe; il se  
» fait seulement de petites allées sous terre. »

Ces indications ne sont pas suffisantes pour donner connoissance de cet animal, ni même pour décider s'il est vraiment du genre des taupes.

### DE LA GRANDE TAUPE DU CAP.

Nous ajouterons à toutes ces nouvelles espèces de taupes, celle dont MM. Gordon et Allamand nous

<sup>1</sup> *Voyage de Kalm; Gottingen, 1757, tom. II, pag. 333.*

ont donné la description et la figure, sous la dénomination de *grande taupe du Cap*, ou *taupe des dunes*, et qui est en effet si grande et si grosse, en comparaison de toutes les autres, qu'on n'a pas besoin de lui donner un autre nom que celui de *grande taupe*, pour en distinguer et reconnoître aisément l'espèce.

« Cet animal, dit M. Allamand, <sup>1</sup> a été jusqu'à présent  
 » inconnu à tous les naturalistes; et vraisemblable-  
 » ment il l'auroit été encore long-temps, sans les soins  
 » toujours actifs de M. le capitaine Gordon, qui ne né-  
 » glige aucune occasion d'enrichir l'histoire naturelle  
 » par de nouvelles découvertes. C'est lui qui m'en a  
 » envoyé le dessin. Je nomme cet animal, avec les  
 » habitants du Cap, *la taupe des dunes*, et c'est un  
 » peu malgré moi, je n'aime pas ces noms compo-  
 » sés; et d'ailleurs celui de *taupe* lui convient en-  
 » core moins qu'à la taupe du Cap, que j'ai dé-  
 » crite ci-devant. J'aurois souhaité de pouvoir lui  
 » donner le nom par lequel les Hottentots le dési-  
 » gnent; mais il est lui-même composé et fort dur à  
 » l'oreille : c'est celui de *kauw howba*, qui signifie  
 » *taupe hippopotame*. Les Hottentots l'appellent ain-  
 » si à cause de je ne sais quelle ressemblance qu'ils  
 » lui trouvent avec ce gros animal; peut-être faut-  
 » il la chercher dans ses dents incisives, qui sont  
 » très-remarquables par leur longueur. Quoi qu'il

<sup>1</sup> *Hist. nat.*, édition de Hollande, tom. IV des supplém.

» en soit, s'il diffère de la taupe à quelques égards, il  
» a aussi diverses affinités avec elle, et il n'y a point  
» d'autre animal dont le nom lui convienne mieux.

» Ces taupes habitent dans les dunes qui sont aux  
» environs du cap de Bonne-Espérance et près de  
» la mer : on n'en trouve point dans l'intérieur du  
» pays. Celle dont on voit ici la figure, étoit un mâ-  
» le, dont la longueur, depuis le museau jusqu'à la  
» queue, en suivant la courbure du corps, étoit d'un  
» pied; sa circonférence, prise derrière les jambes  
» de devant, étoit de dix pouces, et de neuf devant  
» les jambes de derrière. La partie supérieure de  
» son corps étoit blanchâtre, avec une légère tein-  
» te de jaune qui se changeoit en couleur grise sur  
» les côtés et sous le ventre.

» Sa tête n'étoit pas ronde comme celle de la tau-  
» pe du Cap; elle étoit allongée, et elle se termi-  
» noit par un museau plat, de couleur de chair,  
» assez semblable au boutoir d'un cochon; ses  
» yeux étoient fort petits, et ses oreilles n'étoient  
» marquées que par l'ouverture du canal auditif,  
» placée au milieu d'une tache ronde plus blanche  
» que le reste du corps. Elle avoit à chaque mâ-  
» choire deux dents incisives qui se montroient,  
» quoique la gueule fût fermée : celles d'en bas é-  
» toient fort longues; celles d'en haut étoient beau-  
» coup plus courtes. Au premier coup d'œil, il  
» sembloit qu'il y en eût quatre : elles étoient fort  
» larges, et chacune avoit par-devant un profond

» sillon qui la partageoit en deux et la faisoit paroître double; mais par-derrière elles étoient tout-à-fait unies. Ses dents molaires étoient au nombre de huit dans chaque mâchoire : ainsi, avec les incisives, elle avoit vingt-deux dents en tout. Les inférieures avançoient un peu au-delà des supérieures; mais ce qu'elles offroient de plus singulier, c'est qu'elles étoient mobiles, et que l'animal pouvoit les écarter ou les réunir à volonté; faculté qui ne se trouve dans aucun quadrupède qui me soit connu.

» Sa queue étoit plate et de la longueur de deux pouces six lignes; elle étoit couverte de longs poils, qui, de même que ceux qui formoient ses moustaches, et ceux de dessous ses pates, étoient roides comme des soies de cochon.

» Il y avoit à chaque pied cinq doigts munis d'ongles fort longs et blanchâtres.

» On voit, par cette description, que si ces animaux surpassent de beaucoup les autres taupes en grandeur et en grosseur, ils leur ressemblent par les yeux et par les oreilles : mais il y a plus encore, ils vivent comme elles sous terre; ils y font des trous profonds et de longs boyaux; ils jettent la terre comme nos taupes, en l'accumulant en de très-gros monceaux : cela fait qu'il est dangereux d'aller à cheval dans les lieux où ils sont; souvent il arrive que les jambes des chevaux s'enfoncent dans ces trous jusqu'aux genoux.

» Il faut que ces taupes multiplient beaucoup, car  
» elles sont très-nombreuses. Elles vivent de plantes  
» et d'oignons, et par conséquent elles causent beau-  
» coup de dommages aux jardins qui sont près des  
» dunes. On mange leur chair, et on la dit fort  
» bonne.

» Elles ne courent pas vite, et en marchant elles  
» tournent leurs pieds en dedans, comme les per-  
» roquets; mais elles sont très-expéditives à creu-  
» ser la terre. Leur corps touche toujours le sol  
» sur lequel elles sont. Elles sont méchantes; elles  
» mordent très-fort, et il est dangereux de les ir-  
» riter. »

### DE LA GRANDE TAUPE D'AFRIQUE.

Ces taupes d'Afrique, suivant M. l'abbé de la Caille, sont plus grosses que celles d'Europe, et sont si nombreuses dans les terres du Cap, qu'elles y forment des trous et des élévations en si grand nombre, qu'on ne peut les parcourir à cheval sans courir risque de broncher à chaque pas.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Voyage de M. l'abbé de la Caille*, pag. 299.

## DE LA TAUPE

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Nous donnons ici (*planche 27*) la figure d'une taupe qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, et dont la peau bourrée nous a été donnée par M. Sonnerat, correspondant du cabinet. Cette taupe ressemble assez à la taupe ordinaire par la forme du corps, par les yeux qu'elle a très-petits, par les oreilles qui ne sont point apparentes, et par la queue qu'il faut chercher dans le poil, et qui est à peu près de la même longueur que celle de notre taupe; mais elle en diffère par la tête qu'elle a plus grosse, et par le museau qui ressemble à celui du cochon d'Inde. Les pieds de devant sont aussi différents; le poil du corps n'est pas noir, mais d'un brun minime, avec un peu de fauve à l'extrémité de chaque poil; la queue est couverte de grands poils d'un jaune blanchâtre; et en général le poil de cette taupe du Cap est plus long que celui de la taupe d'Europe. Ainsi l'on doit conclure de toutes ces différences que c'est une espèce particulière, et qui, quoique voisine de celle de la taupe, ne peut pas être regardée comme une simple variété.

[Depuis la publication de l'article ci-dessus, j'ai reçu de M. Allamand une description plus exacte de cette taupe du Cap, avec une figure faite sur l'animal vivant, et que je crois devoir donner ici



( voyez *planche 27*). Voici ce que cet habile naturaliste a publié, cette année 1781, sur cet animal, que je n'avois guère pu qu'indiquer d'après MM. Sonnerat et de la Faille :

« M. de Buffon a donné une figure de cette taupe, faite d'après une peau bourrée qui lui a été donnée par M. Sonnerat, et il ne lui étoit pas possible d'en donner une meilleure, parce qu'un tel animal ne peut pas être transporté vivant en Europe; mais cette figure représente si imparfaitement son original, que je n'ai pas hésité d'en donner une meilleure. M. Gordon m'en a envoyé le dessin.

» Cette taupe ressemble à la taupe ordinaire par les habitudes et par la forme du corps; mais aussi elle en diffère en des parties si essentielles, que M. de Buffon a eu raison de dire que c'étoit une espèce particulière, qui ne pouvoit pas être regardée comme une simple variété. Sa longueur est de sept pouces, et son poil est d'un brun minime, qui devient plus foncé et presque noir sur la tête; vers les côtés et sous le ventre, il est d'un blanc cendré ou bleuâtre.

» La tête de cette taupe est presque aussi haute que longue, et elle est terminée par un museau aplati, et non pas allongé comme celui de nos taupes : cependant elle a ceci de commun avec ces dernières, c'est que son museau ressemble à une espèce de bouterolle, de couleur de chair, où l'on

» voit les ouvertures des narines, comme dans le  
 » cochon, mais qui n'avance point au-delà des dents.  
 » La gueule est environnée d'une bande blanche de  
 » la largeur de quatre ou cinq lignes, qui passe au-  
 » dessus du museau; il en part quelques longs poils  
 » blancs qui forment une espèce de moustache; elle  
 » a à chaque mâchoire deux dents incisives fort lon-  
 » gues, qui paroissent même quand la gueule est  
 » fermée; celles d'en haut sont de la longueur de  
 » quatre lignes, et celles d'en bas de plus de six. Ses  
 » yeux sont extrêmement petits, et placés presque  
 » à égale distance du museau et des oreilles : ils oc-  
 » cupent le centre d'une tache ovale blanche dont  
 » ils sont environnés; ce qui fait qu'on n'a pas de  
 » peine à les trouver, comme dans nos taupes. Ses  
 » oreilles n'ont point de conque qui paroisse en de-  
 » hors; tout ce qu'on en voit extérieurement con-  
 » siste dans l'orifice du canal auditif, qui est assez  
 » grand, et dont le rebord a un peu de saillie. Cet  
 » orifice est aussi placé au milieu d'une tache blan-  
 » che; enfin, il y a une troisième tache de la même  
 » couleur au-dessus de la tête; et c'est à cause de  
 » ces différentes taches, qu'on la nomme, au Cap,  
 » *blesmol* ou *taupe tachetée*. Ses pieds ont tous cinq  
 » doigts, munis de forts ongles : ils sont sans poils  
 » en dessus; mais ils en ont d'assez longs en des-  
 » sous : ceux de devant sont faits comme ceux de  
 » derrière, et ils n'ont rien qui ressemble à ceux des  
 » taupes d'Europe, qui sont beaucoup plus grands

» que les pieds postérieurs, et dont la figure approche de celle d'une main dont la paume seroit tournée en arrière.

» Sa queue, qui ne surpasse pas sept ou huit lignes, est couverte de longs poils de la même couleur que ceux des côtés.

» Ces taupes ressemblent encore aux nôtres par leurs habitudes; elles vivent sous terre; elles y creusent des galeries, et elles font beaucoup de mal aux jardins. M. Gordon a vu, fort avant dans l'intérieur du pays, une espèce beaucoup plus petite et de couleur d'acier; aussi lui en donne-t-on le nom : mais, quant au reste, elle étoit tout-à-fait semblable à celle que nous venons de décrire. Ce que nous en avons dit est une nouvelle preuve du peu d'attention que Kolbe a donné à ce qu'il a vu. En parlant de la taupe du Cap, voici comment il s'exprime :

» *Il y a des taupes au Cap, et même en fort grande quantité, qui ressemblent, à tous égards, à celles que nous avons en Europe : ainsi je n'ai rien à dire sur ce sujet.*

» Il auroit donc pu se passer d'en faire un article où il n'est question que du piège qu'on leur tend, en leur faisant tirer une corde qui fait partir un coup de fusil qui les tue, et même encore je doute qu'on se donne la peine de faire tant d'appareil pour un aussi petit animal que cette taupe : le piège paroît plutôt être tendu pour une autre

» taupe dont Kolbe n'aura connu que le nom. Ce-  
» pendant il seroit dangereux de prendre ces ani-  
» maux avec la main; ils sont méchants, et mordent  
» bien fort.

» M. de Buffon, dans l'article intéressant qu'il a  
» donné de la taupe ordinaire (pag. 275 de ce vo-  
» lume), a remarqué que, pour la dédommager du  
» sens de la vue dont elle est presque privée, la Na-  
» ture lui a accordé avec magnificence les organes  
» qui servent à la génération. La taupe du Cap au-  
» roit besoin du même dédommagement; mais j'i-  
» gnore si la Nature a été si libérale à son égard.

» Dans le journal d'un voyage entrepris par l'or-  
» dre du gouvernement du Cap, il est dit, dans une  
» note de l'éditeur, que cette taupe ressemble plus  
» au hamster qu'à tout autre animal de l'Europe.  
» Je ne comprends pas où l'auteur de cette note  
» trouve la ressemblance. » ]

---

## DE LA MARMOTTE.

DE tous les auteurs modernes qui ont écrit sur l'histoire naturelle, Gesner est celui qui, pour le détail, a le plus avancé la science; il joignoit à une grande érudition un sens droit et des vues saines : Aldrovande n'est guère que son commentateur, et les naturalistes de moindre nom ne sont que ses copistes. Nous n'hésiterons pas à emprunter de lui des faits au sujet des marmottes, animaux de son pays, qu'il connoissoit mieux que nous, quoique nous en ayons nourri, comme lui, quelques-unes

<sup>1</sup> En vieux français, *marmontain*, *marmotaine*, *marmotan*; en latin, *mus alpinus*, Plinii; en italien, *murmont*, *marmota*, *marmontana*, et en quelques endroits d'Italie, *varosa*, selon Gesner; en Allemagne et en Suisse, *murmelthier*, *murmentle*, *mistbellerte*, selon Gesner; chez les Grisons, *montanella*, selon Gesner; en polonais *bobak*, *swisscz*, selon Rzaczynski.

*Mus alpinus*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 743. *Icon. animal. quadrup.*, pag. 108.

*Mus alpinus* Plinii. *Marmota italis*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 221.

*Mus caudâ elongatâ, nudâ, corpore rufo, marmota*, Linnæus.

*Glis, marmota italis, mus alpinus* Plinii. Klein, *de Quadrup.*, pag. 56.

*Glis, pilis è fusco et flavicante mixtis vestitus. Marmota alpina*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 165.

Gesner étoit Suisse; et c'est un des hommes qui font le plus d'honneur à la nation.

à la maison. Ce que nous avons observé se trouvant d'accord avec ce qu'il en dit, nous ne doutons pas que ce qu'il a observé de plus ne soit également vrai.

La marmotte, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, et presque autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître : elle est, comme le chat, antipathique avec le chien; lorsqu'elle commence à être familière dans la maison, et qu'elle se croit appuyée par son maître, elle attaque et mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait aussi grande qu'un lièvre, elle est bien plus trapue, et joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse. Elle a les quatre dents du devant des mâchoires assez longues et assez fortes pour blesser cruellement; cependant elle n'attaque que les chiens, et ne fait mal à personne, à moins qu'on ne l'irrite. Si l'on n'y prend pas garde, elle rongé les meubles, les étoffes, et perce même le bois lorsqu'elle est renfermée. Comme elle a les cuisses très-courtes, et les doigts des pieds faits à peu près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, et marche, comme lui, aisément sur ses pieds de derrière; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant, et mange debout comme l'écureuil : elle court assez vite en montant, mais assez lentement en plaine; elle grimpe sur les ar-









*Prele pins*

*Guyard vulp*

1. La Marmotte .....	Page 295.	3. La Marmotte de Kamtschka ....	305.
2. Le Monax .....	303.		



bres; elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines; et c'est des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des hannetons, des sauterelles, etc.; mais elles sont plus avides de lait et de beurre que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait, et elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'est-à-dire en faisant, comme le chat, une espèce de murmure de contentement. Au reste, le lait est la seule liqueur qui leur plaise; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, et refusent le vin.

La marmotte tient un peu de l'ours et un peu du rat pour la forme du corps : ce n'est cependant pas l'arctomys ou le rat-ours des anciens, comme l'ont cru quelques auteurs, et entre autres Perrault. Elle a le nez, les lèvres et la forme de la tête comme le lièvre, le poil et les ongles du blaireau, les dents du castor, la moustache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte et les oreilles tronquées. La couleur de son poil sur le dos est d'un roux brun, plus ou moins foncé : ce poil est assez rude; mais celui du ventre est roussâtre, doux et touffu. Elle a la voix et le murmure d'un petit chien lorsqu'elle joue ou quand

on la caresse; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant et si aigu, qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté, et se met à l'écart, comme le chat, pour faire ses besoins; mais elle a, comme le rat, surtout en été, une odeur forte qui la rend très-désagréable : en automne, elle est très-grasse. Outre un très-grand épiploon, elle a, comme le loir, deux feuillets graisseux fort épais : cependant elle n'est pas également grasse sur toutes les parties du corps; le dos et les reins sont plus chargés que le reste, d'une graisse ferme et solide, assez semblable à la chair des tétines du bœuf. Aussi la marmotte seroit assez bonne à manger, si elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut masquer que par des assaisonnements très-forts.

Cet animal, qui se plaît dans la région de la neige et des glaces, qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre ou au commencement d'octobre qu'elle se recèle dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au commencement d'avril. Cette retraite est faite avec précaution, et meublée avec art : elle est d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, et très-profonde; au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds et leurs ongles paroissent être faits pour fouiller la terre,

et elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité; elles jettent au dehors, derrière elles, les déblais de leur excavation : ce n'est pas un trou, un boyau droit ou tortueux; c'est une espèce de galerie faite en forme d'Y dont les deux branches ont chacune une ouverture, et aboutissent toutes deux à un cul-de-sac, qui est le lieu du séjour. Comme le tout est pratiqué sur le penchant de la montagne, il n'y a que le cul-de-sac qui soit de niveau : la branche inférieure de l'Y est en pente au-dessous du cul-de-sac; et c'est dans cette partie, la plus basse du domicile, qu'elles font leurs excréments, dont l'humidité s'écoule aisément au dehors : la branche supérieure de l'Y est aussi un peu en pente, et plus élevée que tout le reste; c'est par là qu'elles entrent et qu'elles sortent. Le lieu du séjour est non-seulement jonché, mais tapissé fort épais de mousse et de foin; elles en font ample provision pendant l'été : on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs; que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, et que tour à tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte : l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue, et prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont

presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner une autre raison, c'est qu'habitent sous la terre, et s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoiqu'il en soit, il est sûr qu'elles demeurent ensemble, et qu'elles travaillent en commun à leur habitation : elles y passent les trois quarts de leur vie; elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, et ne s'en éloignent guère : l'une fait le guet, assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amuse à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; et lorsque celle qui fait sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, etc., elle avertit les autres par un coup de sifflet, et ne rentre elle-même que la dernière.

Elles ne font pas de provisions pour l'hiver; il semble qu'elles devinent qu'elles seroient inutiles; mais lorsqu'elles sentent les premières approches de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, et elles le font avec tant de soin et de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont alors très-grasses; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt livres : elles le sont encore trois mois après; mais peu à peu leur embonpoint diminue, et elles sont maigres sur la fin de l'hiver. Lorsqu'on découvre leur retraite,

on les trouve resserrées en boule et fourrées dans le foin; on les emporte tout engourdies; on peut même les tuer sans qu'elles paroissent le sentir : on choisit les plus grasses pour les manger, et les plus jeunes pour les apprivoiser. Une chaleur graduée les ranime comme les loirs; et celles qu'on nourrit à la maison, en les tenant dans des lieux chauds, ne s'engourdissent pas, et sont même aussi vives que dans les autres temps. Nous ne répéterons pas, au sujet de l'engourdissement de la marmotte, ce que nous avons dit à l'article du loir : le refroidissement du sang en est la seule cause; et l'on avoit observé avant nous que dans cet état de torpeur la circulation étoit très-lente aussi bien que toutes les sécrétions, et que leur sang n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, étoit sans aucune sérosité. Au reste, il n'est pas sûr qu'elles soient toujours et constamment engourdies pendant sept ou huit mois, comme presque tous les auteurs le prétendent. Leurs terriers sont profonds, elles y demeurent en nombre; il doit donc s'y conserver de la chaleur dans les premiers temps, et elles y peuvent manger de l'herbe qu'elles y ont amassée. M. Altmann dit même, dans son *Traité sur les animaux de Suisse*, que les chasseurs laissent les marmottes trois semaines ou un mois dans leur caveau avant que d'aller troubler leur repos, qu'ils ont soin de

ne point creuser lorsqu'il fait un temps doux, ou qu'il souffle un vent chaud; que sans ces précautions les marmottes se réveillent, et creusent plus avant; mais qu'en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids, on les trouve tellement assoupies, qu'on les emporte facilement. On peut donc dire qu'à tous égards elles sont comme les loirs, et que si elles sont engourdis plus longtemps, c'est qu'elles habitent un climat où l'hiver est plus long.

Ces animaux ne produisent qu'une fois l'an; les portées ordinaires ne sont que de trois ou quatre petits; leur accroissement est prompt, et la durée de leur vie n'est que de neuf ou dix ans : aussi l'espèce n'en est ni nombreuse, ni bien répandue. Les Grecs ne la connoissoient pas, ou du moins ils n'en ont fait aucune mention. Chez les Latins, Pline est le premier qui l'ait indiquée sous le nom de *mus alpinus*, rat des Alpes; et en effet, quoiqu'il y ait dans les Alpes plusieurs autres espèces de rats, aucune n'est plus remarquable que la marmotte, aucune n'habite comme elle les sommets des plus hautes montagnes : les autres se tiennent dans les vallons, ou bien sur la croupe des collines et des premières montagnes; mais il n'y en a point qui monte aussi haut que la marmotte. D'ailleurs elle ne descend jamais des hauteurs, et paroît être particulièrement attachée à la chaîne des Alpes, où elle semble choisir l'exposition du midi et du



levant, de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées et dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne. Le bobak de Pologne, auquel M. Brisson,<sup>2</sup> et, d'après lui, MM. Arnault de Nobleville et Salerne,<sup>3</sup> ont donné le nom de *marmotte*, diffère de cet animal, non-seulement par les couleurs du poil, mais aussi par le nombre des doigts; car il a cinq doigts aux pieds de devant : l'ongle du pouce paroît au dehors de la peau, et l'on trouve au dedans les deux phalanges de ce cinquième doigt, qui manque en entier dans la marmotte. Ainsi le bobak ou marmotte de Pologne, le monax ou marmotte de Canada, le cavia ou marmotte de Bahama, et le cricet ou marmotte de Strasbourg, sont tous les quatre des espèces différentes de la marmotte des Alpes.

---

## DU MONAX.

Nous donnons ici la figure (*planche 28*) de l'animal que nous avons indiqué sous le nom de *mo-*

<sup>1</sup> *Auctuarium Hist. nat. Poloniae, auth.*, Rzaczynski, pag. 327.

Brisson, *Regn. animal.*, pag. 165.

<sup>3</sup> *Histoire naturelle des Animaux*, par MM. Arnault de Nobleville et Salerne; Paris, 1756. Ouvrage utile, et où les faits sont rassemblés avec autant de soin que de discernement.

*nax*, marmotte de Canada. Le dessin nous en a été envoyé par M. Collinson, mais sans aucune description. Cette espèce de marmotte me paroît différer des autres marmottes, en ce qu'elle n'a que quatre doigts aux pieds de devant, tandis que la marmotte des Alpes et le bobak ou marmotte de Pologne en ont cinq, comme aux pieds de derrière. Il y a aussi quelque différence dans la forme de la tête, qui est beaucoup moins couverte de poil. La queue est plus longue et moins fournie dans le monax que dans notre marmotte; en sorte qu'on doit regarder cet animal du Canada comme une espèce voisine, plutôt que comme une simple variété de la marmotte des Alpes. Je présume qu'on peut rapporter à cette espèce l'animal dont parle le baron de la Hontan, et qu'il nomme *siffleur*. Il dit qu'il se trouve dans les pays septentrionaux du Canada; qu'il approche du lièvre pour la grosseur, mais qu'il est plus court de corps; que la peau en est fort estimée, et qu'on ne recherche cet animal que pour cela, parce que la chair n'en est pas bonne à manger. Il ajoute que les Canadiens appellent ces animaux *siffleurs*, parce qu'ils sifflent en effet à l'entrée de leurs tanières, lorsque le temps est beau. Il dit avoir entendu lui-même ce sifflet à diverses reprises. On sait que nos marmottes des Alpes sifflent de même, et d'un ton très-aigu.

<sup>1</sup> *Voyage de la Hontan*, tom. I, pag. 95.

## DE LA MARMOTTE DU KAMTSCHATKA.

Les voyageurs russes ont trouvé dans les terres du Kamtschatka un animal qu'ils ont appelé *marmotte*, mais dont ils ne donnent qu'une très-légère indication : ils disent seulement que sa peau ressemble de loin, par ses bigarrures, au plumage varié d'un bel oiseau; que cet animal se sert, comme l'écureuil, de ses patés de devant pour manger, et qu'il se nourrit de racines, de baies et de noix de cèdre.<sup>1</sup> Je dois observer que cette expression, *noix de cèdre*, présente une fausse idée; car le vrai cèdre porte des cônes, et les autres arbres qu'on a désignés par le même nom de *cèdres*, portent des baies.

## DE LA MARMOTTE

## DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

C'est encore à M. Allamand, savant naturaliste et professeur à Leyde, que nous devons la première connoissance de cet animal. M. Pallas l'a indiqué sous le nom de *cavia capensis*, et ensuite M. Vosmaër sous la dénomination de *marmotte bâtarde d'Afrique*. Tous deux en donnent la même figure tirée sur la même planche, dont M. Allamand nous avoit envoyé une gravure. Il marquoit à ce sujet à M. Daubenton :

<sup>1</sup> *Histoire générale des Voyages*, tom. XIX, pag. 255.

« Je vous envoie la figure d'une espèce de cabiai » (je ne sais par quel autre nom le désigner) que » j'ai reçue du cap de Bonne-Espérance. Il n'est pas » tout-à-fait aussi bien représenté que je le désire- » rois; mais comme j'ai cet animal empaillé dans » mon cabinet, je vous l'enverrai par la première » occasion, si vous souhaitez de le voir. »

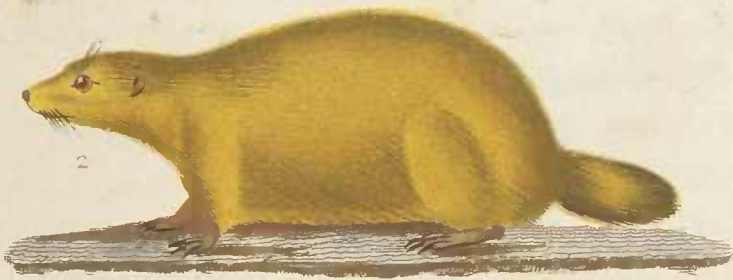
Nous n'avons pas profité de cette offre très-obligeante de M. Allamand, parce que nous avons été informés peu de temps après qu'il étoit arrivé en Hollande un ou deux de ces animaux vivants, et que nous espérions que quelque naturaliste en feroit une bonne description. En effet, MM. Pallas et Vosmaër ont tous deux décrit cet animal, et je vais donner ici l'extrait de leurs observations.

« Cet animal, dit M. Vosmaër, est connu au cap » de Bonne-Espérance sous le nom de *blaireau des » rochers*, vraisemblablement parce qu'il fait son » séjour entre les rochers et dans la terre, comme » le blaireau, auquel néanmoins il ne ressemble » point; il ressemble plus à la marmotte, et cepen- » dant il en diffère.... C'est Kolbe qui le premier a » parlé de cet animal, et a dit qu'il ressemble mieux » à une marmotte qu'à un blaireau. »

Nous adopterons donc la dénomination de *marmotte du Cap*, et nous la préférerons à celle de *cavia du Cap*, parce que l'animal dont il est ici question est très-différent du cavia ou cabiai : 1<sup>o</sup> par le climat, le cavia étant de l'Amérique méridionale.







Guyard sculp.

1. La Marmotte du Cap.....	Page 300.	3. Le Zizel.....	318.
2. Le Bobak.....	315.		





tandis que celui-ci ne se trouve qu'en Afrique; 2° parce que le nom de *cavia* est un mot brasilien, qui ne doit point être transporté en Afrique, puisqu'il appartient au *cavia*, qui est le vrai cabiai, et au *cavia-cobaïa*, qui est le cochon d'Inde; 3° enfin, parce que le cabiai est un animal qui n'habite que le bord des eaux, qui a des membranes entre les doigts des pieds, tandis que la marmotte du Cap n'habite que les rochers et les terres les plus sèches qu'elle peut creuser avec ses ongles.<sup>1</sup>

« Le premier animal de cette espèce, dit M. Vos-  
 » maër, qui ait paru en Europe, a été envoyé à M.  
 » le prince d'Orange par M. Tulbagh, et on en con-  
 » serve la dépouille dans le cabinet de ce prince. La  
 » couleur de ce premier animal diffère beaucoup de  
 » celle d'un autre qui est arrivé depuis; il étoit aus-  
 » si fort jeune et très-petit. Celui que je vais décri-  
 » re étoit un mâle, et il m'a été envoyé par M. Berg-  
 » meyer, d'Amsterdam... Le genre de vie de ces ani-  
 » maux, suivant les informations qui m'en ont été  
 » données, est fort triste, dormant souvent pendant  
 » la journée. Leur mouvement est lent, et s'exécute  
 » par bonds; mais, dans leur état de nature, peut-  
 » être est-il aussi vif que celui des lapins. Ils pous-  
 » sent fréquemment des cris de courte durée, mais  
 » aigus et perçants. »

Je remarquerai, en passant, que ce caractère rap-

<sup>1</sup> Voyez la figure, planche 29.

proche encore cet animal de la marmotte; car on sait que nos marmottes des Alpes font souvent entendre un sifflet fort aigu.

« On nourrissoit en Hollande cette marmotte du » Cap, continue M. Vosmaër, avec du pain et diverses sortes d'herbes potagères. Il est fort vraisemblable que ces animaux ne portent pas longtemps leurs petits, qu'ils mettent bas souvent et en grand nombre. La forme de leurs pieds paroît aussi dénoter qu'ils sont propres à fouir la terre. Cet animal étant mort à Amsterdam, je le donnai à M. Pallas pour le disséquer.

» Il ressemble beaucoup pour la taille au lapin commun; mais il est plus gros et plus ramassé: le ventre est surtout fort gros. Les yeux sont beaux et médiocrement grands; les paupières ont en dessous et en dessus quelques petits poils courts et noirs, au-dessus desquels on en voit cinq ou six noirs, mais longs, qui sortent à peu près du coin de la paupière antérieure, et retournent en arrière vers la tête; il y a de pareilles moustaches sur la lèvre supérieure, vers le milieu du museau.

» Le nez est sans poil, noir, et comme divisé par une fine couture qui descend jusque sur la lèvre; les narines paroissent comme un cordon rompu au milieu; sous le museau, vers le gosier et sur les joues, on voit quelques longs poils noirs plus ou moins longs, et tous plus roides que l'autre poil; des poils de même espèce sont semés de di-

» stance en distance sur tout le corps... Le palais de  
» la bouche a huit cannelures ou sillons profonds;  
» la langue est fort épaisse, passablement longue,  
» garnie de petits mamelons, et ovale à son extré-  
» mité. La mâchoire supérieure a deux dents fort  
» longues, saillantes au-devant du museau, et écar-  
» tées l'une de l'autre; elles ont la forme d'un trian-  
» gle allongé et aplati : les dents de la mâchoire in-  
» férieure sont posées au-devant du museau; elles  
» sont coupantes, fort serrées, et au nombre de qua-  
» tre; elles sont assez longues, plates et larges.....  
» Les dents molaires sont assez grosses, quatre en  
» haut et quatre en bas de chaque côté; on en pour-  
» roit compter une cinquième, plus petite que les  
» autres..... Cet animal a les jambes de devant fort  
» courtes, et cachées à moitié sous la peau du corps :  
» les pieds sont nus et ne présentent qu'une peau  
» noire; ceux de devant ont quatre doigts, dont trois  
» très-apparens, et celui du milieu le plus long; le  
» quatrième, qui est au côté extérieur, est beau-  
» coup plus court que les autres, et comme adhé-  
» rent au troisième : le bout de ces doigts est armé  
» d'ongles courts et ronds, attachés à la peau de la  
» même façon que nos ongles. Les pieds de derriè-  
» re ont trois doigts, dont il n'y a que celui du mi-  
» lieu qui ait un ongle courbe; le doigt extérieur est  
» un peu plus court que les autres. L'animal saute  
» sur ses pieds de derrière comme le lapin... Il n'y  
» a pas le moindre indice de queue; l'an-

» tre fort long, et le prépuce, en bourrelet rond,  
 » découvre un peu la verge. La couleur du poil est  
 » le gris ou le brun-fauve, comme le poil des lièvres  
 » ou des lapins de garenne; il est plus foncé sur la  
 » tête et sur le dos, et il est blanchâtre sur la poi-  
 » trine et le ventre. Il y a aussi une bande blanchâ-  
 » tre sur le cou, tout près des épaules : cette bande  
 » ne fait point un collier, mais se termine à la hau-  
 » teur des jambes de devant; et en général le poil  
 » est doux et laineux.»

Nous ne donnerons pas ici la description des parties intérieures de cet animal; on la trouvera dans l'ouvrage de M. Pallas, qui a pour titre : *Spicilegia zoologica*. Cet habile naturaliste l'a faite avec beaucoup de soin, et il faudroit la copier en entier pour ne rien perdre de ses observations.

[Nous avons donné à cet animal le nom de *marmotte du Cap*, d'après Kolbe et M. Vosmaër, parce qu'en effet il a quelque ressemblance avec la marmotte. Cependant il n'est point du genre des marmottes, et n'en a pas les habitudes; mais M. Allamand nous a informés qu'on appeloit *klipdas* ce même animal, auquel on donnoit aussi le nom de *blaireau des rochers*. Nous avons adopté le nom de *klipdas*, parce qu'en effet il n'est ni du genre des marmottes ni de celui des blaireaux.

M. le comte de Mellin, que nous avons déjà eu occasion de citer avec éloge, m'a envoyé la gravure faite d'après le dessin qu'il a fait lui-même de cet

animal vivant, et il a eu la bonté d'y ajouter plusieurs observations intéressantes sur ses habitudes naturelles. Voici l'extrait de la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet :

« M. le comte a donné l'histoire d'un petit animal auquel il donne le nom de *marmotte du cap de Bonne-Espérance*. Permettez-moi, M. le comte, de vous dire que cet animal n'a dans ses mœurs aucune ressemblance avec la marmotte. J'en ai reçu une femelle du cap de Bonne-Espérance, qui vit encore, et que j'ai donnée à ma sœur, la comtesse Borke, qui l'a présentement depuis quatre ans. Je l'ai peinte d'après nature, et j'ai l'honneur de vous envoyer une gravure faite d'après cette peinture, et qui représente ce petit animal très au naturel. Celle qui est dans votre ouvrage, copiée de celle qui se trouve dans le *Spicilegia zoologica* de M. Pallas, est absolument manquée. Le genre de vie de ces petits animaux n'est pas aussi triste que le prétend M. Vosmaër; tout au contraire, il est d'un naturel gai et dispos : cela dépend de la manière dont on le tient. Pendant les premières semaines que je l'avois, je le tins toujours attaché avec une ficelle à sa petite loge, et il passa la plus grande partie des jours et des nuits à dormir blotti dans sa loge; et que pouvoit-il faire de mieux pour supporter l'ennui de l'esclavage? Mais depuis qu'on lui permet de courir en liberté par les chambres, il se montre tout autre; il est

» non-seulement très-apprivoisé, mais même susceptible d'attachement. Il se plaît à être sur les genoux de sa maîtresse; il la distingue des autres au point que, quand il est enfermé dans une chambre et qu'il l'entend venir, il reconnoît sa marche, il s'approche de la porte, se met aux écoutes; et si elle s'en retourne sans entrer chez lui, il s'en retourne tristement et à pas lents. Quand on l'appelle, il répond par un petit cri point désagréable, et vient promptement chez la personne qui le demande. Il saute très-légèrement et avec beaucoup de précision. Il est frileux, et cherche de préférence à se coucher tout au haut du poêle, sur lequel il saute en deux sauts. Il ne grimpe pas, mais il saute aussi légèrement que les chats, sans jamais rien renverser. Il aime à être tout à côté du feu; et comme le poêle de la chambre est ce que nous nommons un *windofen* qu'on chauffe par une espèce de cheminée pratiquée dans le poêle, et qu'on ferme d'une porte de fer, il est déjà arrivé qu'il s'est glissé dans le poêle pendant que le bois y brûloit; et comme on avoit fermé la porte sur lui, ne sachant pas qu'il y étoit, il souffrit une chaleur bien violente pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il mît le nez à la petite porte de fer qui est pratiquée dans la grande porte, et qu'on avoit laissée ouverte pour y faire entrer l'air, sur quoi on le fit sortir promptement. Quoiqu'il se fût brûlé le poil des deux côtés, cet acci-

» dent ne l'a pas rendu plus prévoyant, et il recherche  
» encore toujours à être bien près du feu. Ce petit  
» animal est extrêmement propre, au point qu'on  
» l'a accoutumé à se servir d'un pot pour y faire ses  
» ordures et y lâcher son eau. On remarqua que,  
» pour se vider, il lui falloit un lieu commode et  
» une attitude particulière; car alors il se dresse sur  
» les pates de derrière, en les appuyant contre un  
» mur ou quelque chose de stable qui ne recule  
» pas sous lui, et il pose les pieds de devant sur un  
» bâton ou quelque chose d'élevé, en léchant sa  
» bouche avec sa langue pendant tout le temps que  
» l'opération dure. On diroit qu'il se décharge avec  
» peine; et pour profiter de l'inclination qu'il a pour  
» la propreté, on lui a préparé un lieu commode,  
» une espèce de chaise percée dont il se sert tou-  
» jours.

» Il se nourrit d'herbes, de fruits, de patates,  
» qu'il aime beaucoup crues et cuites, et même il  
» mange du bœuf fumé; mais il ne mange que de  
» cette viande, et jamais de la crue ni d'autres vian-  
» des. Apparemment que, pendant son transport  
» par mer, on lui a fait connoître cette nourriture,  
» qui doit cependant être souvent variée; car il se  
» lasse bientôt et perd l'appétit lorsqu'on lui donne  
» la même pendant plusieurs jours : alors il passe  
» une journée entière sans manger; mais le lende-  
» main il répare le temps perdu. Il mange la mous-  
» se et l'écorce du chêne, et sait se glisser adroite-

» ment jusqu'au fond de la caisse à bois pour l'en-  
» ver des bûches qui en sont encore couvertes. Il ne  
» boit pas ordinairement, et ce n'est que lorsqu'il  
» a mangé du bœuf salé qu'on l'a vu boire fréquem-  
» ment. Il se frotte dans le sable comme les oiseaux  
» pulvérateurs, pour se défaire de la vermine qui  
» l'incommode, et ce n'est pas en se vautrant comme  
» les chiens et les renards, mais d'une manière tout  
» étrangère à tout autre quadrupède, et exactement  
» comme le faisan ou la perdrix. Il est toujours très-  
» dispos pendant tout le cours de l'année, et il me  
» paroît être trop éveillé pour imaginer qu'il puis-  
» se passer une partie de l'hiver dans un état de  
» torpeur comme la marmotte ou le loir. Je ne vois  
» pas non plus qu'il puisse se creuser un terrier com-  
» me les marmottes ou les blaireaux, n'ayant ni des  
» ongles crochus aux doigts, ni ceux-ci assez forts  
» pour un travail aussi rude; il ne peut que se glis-  
» ser dans les crevasses des rochers pour y établir sa  
» demeure et pour échapper aux oiseaux de proie,  
» qu'il craint beaucoup : au moins chaque corneil-  
» le que le nôtre voit voler lorsqu'il est assis sur la  
» fenêtre, place favorite pour lui, l'alarme; il se pré-  
» cipite d'abord et court se cacher dans sa loge, d'où  
» il ne sort que long-temps après lorsqu'il imagine  
» le danger passé. Il ne mord pas violemment; et  
» quoiqu'il en fasse des tentatives lorsqu'on l'irrite,  
» il ne peut guère se défendre à coups de dents, pas  
» même contre le petit épagneul de sa maîtresse,



» qui, jaloux des faveurs qu'on lui prodigue, prend  
 » quelquefois querelle avec lui. Il ne trouve pro-  
 » bablement, en état de liberté, son salut que dans  
 » la fuite et dans la célérité de ses sauts, talents très-  
 » utiles pour ce petit animal, qui, selon le rapport  
 » des voyageurs, habite les rochers du sud de l'Afri-  
 » que. Quoiqu'il engraisse beaucoup lorsqu'on le  
 » tient enfermé ou à l'attache, il ne prend guère  
 » plus d'embonpoint qu'un autre animal bien nour-  
 » ri, dès qu'on lui donne pleine liberté de courir et  
 » de se donner de l'exercice.» ]

## DU BOBAK<sup>1</sup>

### ET DES AUTRES MARMOTTES.

L'on a donné le nom de *marmotte de Strasbourg* au hamster, et celui de *marmotte de Pologne* au bobak : mais autant il est certain que le hamster n'est point une marmotte, autant il est probable que le bobak en est une; car il ne diffère de la marmotte des Alpes que par les couleurs du poil; il est d'un gris moins brun ou d'un jaune plus pâle; il a aussi une espèce de pousse, ou plutôt un ongle, aux

<sup>1</sup> Nom de cet animal en Pologne, et que nous avons adopté. *Bobak*, Rzaczynski, *Hist. nat. Pol.*, pag. 235. *Idem*, *Auct.*, pag. 327.

*Glis flavicans capite rufescente...* *Marmota polonica*, la marmotte de Pologne, Brisson, *Regn. anim.*, p. 165.

pieds de devant, au lieu que la marmotte n'a que quatre doigts à ses pieds, et que le pouce lui manque. Du reste, elle lui ressemble en tout; ce qui peut faire présumer que ces deux animaux ne forment pas deux espèces distinctes et séparées. Il en est de même du monax<sup>1</sup> ou marmotte de Canada, que quelques voyageurs ont appelé *siffleur*; il ne paroît différer de la marmotte que par la queue, qu'il a plus longue et plus garnie de poils. Le monax du Canada, le bobak de Pologne et la marmotte des Alpes pourroient donc n'être tous trois que le même animal, qui, par la différence des climats, auroit subi les variétés que nous venons d'indiquer. Comme cette espèce habite de préférence la région la plus haute et la plus froide des montagnes; comme on la trouve en Pologne, en Russie, et dans les autres parties du nord de l'Europe, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Canada, où seulement elle est plus petite qu'en Europe<sup>2</sup>: et cela ne lui est pas particulier; car tous les animaux qui sont communs aux deux continents, sont plus petits dans le nouveau que dans l'ancien.

L'animal de Sibérie que les Russes appellent *je-*

Voyez la figure et la description du monax dans l'*Histoire des oiseaux d'Edwards*, pag. 104.

La marmotte des Alpes et celle de Pologne (bobak) ont un pied et demi depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Le monax, ou marmotte de Canada. n'a que quatorze ou quinze pouces de longueur.

*vraschka*, est une espèce de marmotte encore plus petite que le monax du Canada. Cette petite marmotte a la tête ronde et le museau écrasé : on ne lui voit point d'oreilles ; et l'on ne peut même découvrir l'ouverture du conduit auditif qu'en détournant le poil qui le couvre. La longueur du corps, y compris la tête, est tout au plus d'un pied : la queue n'a guère que trois pouces ; elle est presque ronde auprès du corps, et ensuite elle s'aplatit, et son extrémité paroît tronquée. Le corps de cet animal est assez épais ; le poil est fauve, mêlé de gris, et celui de l'extrémité de la queue est presque noir. Les jambes sont courtes ; celles de derrière sont seulement plus longues que celles de devant. Les pieds de derrière ont cinq doigts et cinq ongles noirs et un peu courbés ; ceux de devant n'en ont que quatre. Lorsqu'on irrite ces animaux, ou seulement qu'on veut les prendre, ils mordent violemment, et font un cri aigu comme la marmotte : quand on leur donne à manger, ils se tiennent assis, et portent à leur gueule avec les pieds de devant. Ils se recherchent au printemps, et produisent en été : les portées ordinaires sont de cinq ou six ; ils se font des terriers où ils passent l'hiver, et où la femelle met bas et allaite ses petits. Quoiqu'ils aient beaucoup de ressemblance et d'habitudes communes avec la marmotte, il paroît néanmoins qu'ils sont d'une espèce réellement différente ; car dans les mêmes lieux, en Sibérie, il se trou-

ve de vraies marmottes de l'espèce de celles de Pologne ou des Alpes, et que les Sibériens appellent *surok*;<sup>1</sup> et l'on n'a pas remarqué que ces deux espèces se mêlent, ni qu'il y ait entre elles aucune race intermédiaire.

## DU ZISEL.

QUELQUES auteurs, et entre autres M. Linnæus, ont douté si le zisel ou ziesel<sup>2</sup> (*citellus*) étoit un a-

*Voyage de Gmelin*, tom. II, pag. 444. Les Tartares, dit Rubruquis, ont force marmottes ou lirons, qu'ils appellent *sogur*, qui s'assemblent vingt et trente ensemble dans une grande fosse l'hiver, où ils dorment six mois durant; ils prennent force de ces bêtes-là. (*Voyages en Tartarie*, pag. 25.) Il paroît que ce *sogur* de Rubruquis doit être le même animal que le jevrashka de Gmelin, puisque l'autre marmotte s'appelle *surok*, ou bien l'auteur a pris *surok* pour *sogur*.

<sup>2</sup> *Mus noricus quem citillum appellant, in terræ cavernis habitat, ei corpus ut mustelæ domesticæ longum et tenue, cauda admodum brevis, color pilis ut cuniculorum quorundam pilis, cinereus, sed obscurior. Sicut talpa caret auribus, sed non caret foraminibus quibus sonum ut avis recipit. Dentes habet muris dentium similes; ex hujus etiam pellibus quanquam non sint pretiosæ vestes solent confici.* (Georg. Agricol., *de Animalibus subterraneis*; 1561, pag. 488.)

*Citellus, mus noricus Agricolaë ein Zeisel.* Schwenckfeld, *Theriotropheum Silesiæ*; Lignicii, 1604, pag. 86.

*Mus noricus vel citellus.* Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 737.

nimal différent du hamster (*cricetus*) : il est vrai qu'ils se ressemblent à plusieurs égards, et qu'ils sont à peu près du même pays ;<sup>1</sup> mais ils diffèrent néanmoins par un assez grand nombre de caractères, pour que nous soyons convaincus qu'ils sont d'espèces réellement différentes. Le zisel est plus petit que le hamster ; il a le corps long et menu comme la belette, au lieu que le hamster a le corps assez gros et ramassé comme le rat. Il n'a point d'oreilles extérieures, mais seulement des trous auditifs cachés sous le poil : le hamster, à la vérité, a les oreilles courtes ; mais elles sont très-apparentes et fort larges. Le zisel est d'un gris plus ou moins cendré et d'une couleur uniforme : le hamster est marqué de chaque côté, sur l'avant du corps, de trois grandes taches blanches. Ces différences, jointes à ce que ces deux animaux, quoique habitants des mêmes terres, ne se mêlent pas, et que les espèces subsistent séparées, suffisent pour qu'on ne puisse douter que ce ne soient, en effet, deux espèces différentes, et quoiqu'ils se ressemblent, en ce qu'ils ont tous deux la queue courte, les jambes basses, les dents semblables à celles des rats, et les mêmes habitudes naturelles, comme celles de se creuser des retraites, d'y faire des magasins,

<sup>1</sup> Le hamster se trouve en Misnie, en Thuringe, dans le pays d'Hanovre ; le zisel en Hongrie, en Autriche, et en Pologne, où on l'appelle *suset*.

de dévaster les blés, etc. D'ailleurs ce qui n'auroit dû laisser aucun doute à des naturalistes un peu instruits, quand même ils n'auroient pas vu ces deux animaux, c'est qu'Agricola, auteur exact et judicieux, dans son petit traité sur les animaux souterrains, donne la description de l'un et de l'autre, et les distingue si clairement, qu'il n'est pas possible de les confondre. Ainsi nous pouvons donner pour certain que le hamster et le zisel sont deux animaux différents, et peut-être d'espèces

*Istius (viverræ scilicet) ferocitatis est etiam agri vastator et cereris hostis hamster quem quidam cricetum nominant... Existit iracundus et mordax... In terræ earvernibus habitat non aliter atque cuniculus sed angustis, et idcirco pellis quâ parte utrinquè coxam tegit à pilis est nuda. Major paulò quam domestica mustela existit, pedes habet admodum breves : pilis in dorso color est fere leporis, in ventre niger, in lateribus rutilus; sed utrinquè latus maculis albis tribus numero distinguitur. Suprema capitis pars ut etiam cervix, eundemque dorsum habet colorem; tempora rutila sunt, guttur est candidum. Caudæ quæ ad tres digitos transversos longa ut similiter leporis color. Pili autem sic inhærent cuti ut ex eâ difficulter evelli possint. Ac cutis quidem à carne facilius avellitur quam pili ex cute radicibus extrahantur, atque ob hanc causam et varietatem pelles ejus sunt pretiosæ. (Georg. Agricol., de Animal. subt., pag. 490.)* Il suffit de comparer cette description du hamster, qui est fort bonne, avec celle que le même auteur donne du zisel, et que nous avons rapportée dans la note de la page 518, pour être très-convaincu que ces deux animaux sont fort différents l'un de l'autre.

aussi éloignées que celle de la belette l'est de celle du rat.

---

## DU SOUSLIK.

ON trouve à Casan et dans les provinces qu'arrose le Wolga, et jusque dans l'Autriche, un petit animal appelé *souslik* en langue russe, dont on fait d'assez jolies fourrures. Il ressemble beaucoup au campagnol par la figure; il a comme lui la queue courte : mais ce qui le distingue du campagnol et de tous les autres rats, c'est que sa robe, qui est d'un gris fauve, est semée partout de petites taches d'un blanc vif et lustré; ces petites taches n'ont guère qu'une ligne de diamètre, et sont à deux ou trois lignes de distance les unes des autres; elles sont plus apparentes et mieux terminées sur les lombes de l'animal que sur les épaules et la tête. M. Pennant, gentilhomme anglais, très-versé dans l'histoire naturelle, et qui connoît très-bien les animaux, a eu la bonté de me donner un de ces sousliks qu'on lui avoit envoyé d'Autriche, comme un animal inconnu des naturalistes, et qui n'avoit point de nom dans ce pays; je le reconnus pour être le même que celui dont j'avois une fourrure, et dont M. Sanchez<sup>2</sup> m'avoit fourni la notice sui-

<sup>1</sup> Thomas Pennant, esq. att Downing in Flintshire.

<sup>2</sup> R. Sanchez, ci-devant premier médecin à la cour de Russie.

vante : « Les rats que l'on appelle *sousliks* se prennent en grand nombre sur les barques chargées » de sel dans la rivière de Kama, qui descend de » Solikamskie, où sont les salines, et vient tomber » dans le Wolga, au-dessus de la ville de Casan, au » confluent de Teluschin : le Wolga, depuis Simbuski » jusqu'à Somtof, est couvert de ces bateaux de sel, » et c'est dans les terres voisines de ces rivières, » aussi bien que sur les bateaux, qu'on prend ces » animaux ; on leur a donné le nom de *souslik*, qui » veut dire *friand*, parce qu'ils sont très-avides de » sel. »

[M. le prince Galitzin a eu la bonté de demander, à la prière de M. de Buffon, huit sousliks, et de donner tous les ordres nécessaires pour les faire arriver vivants jusqu'en France. Il s'adressa pour cela à M. le général Betzki, qui les envoya à M. le marquis de Beausset, alors ambassadeur de France à la cour de Pétersbourg. Ces huit petits animaux arrivèrent vivants à Pétersbourg après un long voyage depuis la Sibérie ; mais ils ont péri dans la traversée depuis Pétersbourg en France, quoiqu'on eût eu les plus grandes attentions, tant pour leur nourriture que pour les autres soins nécessaires à leur conservation. On avoit recommandé de Sibérie de ne leur donner à manger que du blé ou du chenevis, de les laisser à l'air autant qu'on pourroit, d'empêcher seulement que l'eau des grandes pluies ne les inondât dans leur caisse,



de leur mettre dans cette même caisse une forte épaisseur de sable assez lié pour ne pouvoir s'ébouler, parce que, dans leur état de nature, ils font leurs trous dans les terres légères.

Ces animaux habitent ordinairement les déserts, se font des tanières sur les pentes des montagnes, pourvu que le fond de la terre soit noir. Leurs tanières ne sont pas égales en profondeur; elles sont de sept ou huit pieds de longueur, jamais droites, mais tortueuses, ayant deux, trois, quatre et cinq sorties : leur distance est aussi inégale, ayant depuis deux jusqu'à sept pieds de séparation. Ils pratiquent dans ces tanières différents endroits, où, en temps d'été, ils font leurs provisions pour l'hiver. Dans les terres labourées, ils ramassent, pendant le temps de la moisson, les épis de froment, de même que la graine des pois, du lin et du chanvre, qu'ils mettent séparément l'un de l'autre dans les endroits préparés exprès et d'avance à l'intérieur de leurs tanières. Dans les endroits incultes, ils ramassent des graines de différentes herbes. En été, ils se nourrissent de grains, d'herbes, de racines et de jeunes souris. Pour peu qu'elles soient grosses, le souslik ne peut en faire sa proie. Indépendamment des magasins où ces animaux gardent leurs provisions d'hiver, ils se pratiquent encore dans leurs tanières des endroits pour reposer, et qui en sont distants de quelques pieds. Ils rejettent leurs ordures hors de leurs retraites. Les

femelles portent depuis deux jusqu'à cinq petits; ils naissent aveugles et sans poil, et ne commencent à voir que quand le poil paroît. On ne sait pas au juste le temps de la gestation des femelles.]

---

## DU HAMSTER.

LE hamster est un rat des plus fameux et des plus nuisibles; et si nous n'avons pas donné son histoire avec celle des autres rats, c'est qu'alors nous ne l'avons pas vu, et que nous n'avons pu nous le procurer que dans ces derniers temps: encore est-ce aux attentions constantes de M. le

*Cricetus* en latin moderne. Ce nom, dit Gesner, paroît dérivé de la langue illyrienne, dans laquelle cet animal s'appelle *skrzecziek*. *Hamster* ou *hamester* en allemand; nom que nous avons adopté comme étant celui de l'animal dans son pays natal.

*Chomik-skrzeczek*, en polonais, selon Rzaczynski. *Auct. Hist. nat. Polon.*, pag. 526.

*Cricetus*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 758, duæ figuræ. *Criceti*, ibidem.

*Porcellus frumentarius Theriotropheum Silesiæ*, Gasp. Schwenckfeld; Lignicii, 1605, pag. 118 et 119.

*Glis cinereo rufus in dorso, in ventre niger, maculis tribus ad latera albis..... Marmota Argintoratensis*, la marmotte de Strasbourg, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 166.

*Cricetus, mus caudâ subabbreviatâ, auriculis rotundatis, corpore subtùs nigro, lateribus rufescentibus.* Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, pag. 60.







*Pretre pinx.*

*M. Massard sc.*

1. Le Souslik . . . . . Page 321.  
 2. Le Hamster . . . . . 324.

3. Le Zemni . . . . . 345.



marquis de Montmirail pour tout ce qui peut contribuer à l'avancement de l'histoire naturelle, et aux bontés de M. de Waitz, ministre d'état du prince landgrave de Hesse-Cassel, que nous sommes redevables de la connoissance précise et exacte de cet animal; ils nous en ont envoyé deux vivants, avec un mémoire instructif sur leurs mœurs et leurs habitudes naturelles.<sup>1</sup> Nous avons nourri l'un de ces animaux pendant quelques mois pour l'observer, et ensuite on l'a soumis à la dissection pour faire la comparaison des parties intérieures avec celles des autres rats. On voit que par ces parties intérieures le hamster ressemble plus au rat d'eau qu'à aucun autre animal; il lui ressemble encore par la petitesse des yeux et la finesse du poil; mais il n'a pas la queue longue comme le rat d'eau; il l'a au contraire très-courte, plus courte que le campagnol, qui, comme nous l'avons dit, ressemble aussi beaucoup au rat d'eau par la conformation intérieure. Le hamster nous paroît être

<sup>1</sup> « Voici un mémoire assez étendu sur l'espèce de mulot » que l'on appelle *hamster* dans ce pays; il m'a été fourni » par M. de Waitz, ministre d'état du landgrave de Hesse- » Cassel, qui joint aux qualités les plus propres à former » un homme d'état, le goût le plus vif pour l'histoire natu- » relle..... Il m'a envoyé en même temps deux de ces ani- » maux vivants, que je vous enverrai par la première occa- » sion. » (Extrait d'une *lettre de M. le marquis de Mont- » mirail à M. de Buffon*, datée de Krumbach, 31 juillet 1762.)

à l'égard du campagnol ce que le surmulot est à l'égard du mulot : tous ces animaux vivent sous terre, et paroissent animés du même instinct; ils ont à peu près les mêmes habitudes, et surtout celle de ramasser des grains et d'en faire de gros magasins dans leurs trous. Nous nous étendrons donc beaucoup moins sur les ressemblances de forme et les conformités de nature, que sur les différences relatives et les disconvenances réelles qui séparent le hamster de tous les rats, souris et mulots dont nous avons parlé.

Agricola<sup>1</sup> est le premier auteur qui ait donné des indications précises et détaillées au sujet de cet animal; Fabricius<sup>2</sup> y a ajouté quelques faits :

<sup>1</sup> *Hamster quem quidam cricetum nominant existit iracundus et mordax adeò ut si eum eques incautè persequatur, soleat prosilire et os equi appetere, et si prehenderit mordicus tenere. In terræ cavernis habitat.... pedes habet admodùm breves; pilis in dorso color est ferè leporis : in ventre niger, in lateribus rutilus, sed utrumque latus maculis albis tribus numero distinguitur. Suprema capitis pars ut etiam cervix eundem quem dorsum habet colorem. Tempora rutila sunt; guttur est candidum.... pili autem sic inhaerent cuti ut ex ea difficulter evelli possint..... atque ob hanc causam et varietatem pelles ejus sunt pretiosæ : multa frumenti grana in specum congerit et utrinquè dentibus mandit.... ager Thuringiæ eorum animalium plenus ob copiam et bonitatem frumenti. (Georg. Agricola, de animantibus subterraneis. Apud Gesner, Hist. quadrup., pag. 758.)*

<sup>2</sup> *Hamster animal est agreste sub terra habitans....*



mais Schwenckfeld<sup>1</sup> a plus fait que tous les autres ; il a disséqué le hamster, et il en donne la descrip-

*colore vario, ventre non candido sed potius nigerrimo.... Dentes habet in anterioris oris imâ supremâque parte binos, prominentes et acutos, malas laxas et amplas, ambas exportando importandoque replet: ambabus mandit... cùm terram effodit, primum anterioribus pedibus (quos talpæ similes habet brevitate sed minus latis) eam retrahit, longius progressus, ore exportat. Cuniculos ad antrum plures agit cubiti profunditate sed admodum angustos.... antrum intus extendit ad capienda frumenta.... Messis tempore grana omnis generis frumenti importat.... terra ante cuniculos erecta non tumuli modo assurgit, ut talparum tumuli, sed ut agger dilatatur.... Vescitur hoc animal frumento omnis generis etsi domi alatur panc ac carnibus. In agro etiam mures venatur. Cibum cum copit in pedes priores erigitur.... quamvis autem corpore exiguum sit naturâ tamen est pugnax et temerarium. Lacessitum quidquid ore gestat pulsatis utroque pede malis subito egerit, rectâ hostem invadens, spiritu oris et assultu protervum ac minax.... Nec terretur facile etiam si viribus impar ei sit quem petit.... vidi ipse, cum equum assultando naribus corripuisset non prius morsum dimisisse quàm ferro occideretur.... Hamestri pellis maximè durabilis.... In Thuringiâ et Misniâ hoc animal frequens non omnibus tamen in locis sed in uberrimis et fertilissimis. In Lusaciâ circa Radeburgum, è satis panici effoditur; Mulbergi ad Altim in vinetis reperitur, nam maturis quoquè uvis vescitur. (Georg. Fabricius, apud Gesner, Hist. quadrup., pag. 739 et 740.)*

<sup>1</sup> *Porcellus frumentarius, hamster minor paulò cuniculo. Longitudo dodrantatis et palmi unius. Pitus in dorso ferè leporis est colore. Gula, venter et pedes interiores nigra sunt. Rubet in lateribus et circa caudam,*

tion. Cependant à peine a-t-il été cité par les naturalistes plus récents, qui tous se sont contentés de copier ce que Gesner en a dit. Nous croyons donc devoir à cet auteur la justice de citer en entier ses observations; et en y ajoutant celles de M. de Waitz, nous aurons tout ce qu'on peut désirer au sujet de cet animal.

« Les établissements des hamsters (dit M. de » Waitz) sont d'une construction différente selon » le sexe et l'âge, et aussi suivant la qualité du ter-

*quæ coloris murini tres digitos longa. Maculæ albæ sub auribus, juxta rostrum, supra armos et coxam. Pedes admodum breves, digitis et unguiculis albidis quinque utrinquè. In pedum plantâ seu parte digitorum inferiore tubercula veluti calli ubiquè eminent. Oculi splendidi nigri elegantes. Dentes habet ut lepus anteriores et laterales. Lingua mollis spongiosa. E bucculis vesiculæ utrinquè amplæ membranæ sub cute porriguntur quæ sensim gracilescentes dorso tenui ligamento alligantur. Has instar sacci messis tempore granis tritici, siliginis et aliis ceu folles quospiam infarcit, atque in suos cuniculos comeatum in futuram hyemem congerit ac reponit.*

*Pulmonibus candidis quatuor sunt lobi.*

*Cor renibus paulò majus mucrone obtusiore. Hepar triplicatum apparet unum super alterum impositum. Inferior pars dorso adjacens duos obtinet lobulos. Media, quæ maxima integra absque incisuris integrum abdomen secundum latitudinem occupans ventriculum ex parte amplexatur. Superior portio divisa aliis incumbens diaphragmati proximè subjacet. Fel nullum conspicere licuit.*

*Ventriculus ei duplex. Unus candidus trotundiusculus, cui alter per isthmum annectitur longiusculus, si-*

» rain. Le domicile du mâle a un conduit oblique,  
 » à l'ouverture duquel il y a un monceau de terre  
 » exhaussée. A une distance de cette issue oblique,  
 » il y a un seul trou qui descend perpendiculaire-  
 » ment jusques aux chambres ou caveaux du do-  
 » micile : il ne se trouve point de terre exhaussée  
 » auprès du trou; ce qui fait présumer que l'issue  
 » oblique est creusée en commençant par le dehors,  
 » et que l'issue perpendiculaire est faite de dedans  
 » en dehors et de bas en haut.

*nistrum hypochondrium occupans, hinc propè isthmum  
 œsophagus inseritur alteri sub dextro hypochondrio in-  
 testina adhærent. In utroque reperiebatur chylus can-  
 didus pulticulæ farinacæ similis, crassior tamen in  
 sinistro.*

*Intestina gracilia flavent; ubi desinunt, incipit cæ-  
 cum anfractuosum amplum, hinc crassiora ad cæru-  
 leum vergunt colorem. Excernit pitulas longiusculas in-  
 star murium. Lien coloris sanguine solem ferè huma-  
 nam representat.*

*Renes bini phaseoli magnitudine et figurâ. Vesicula  
 candida pisum italicum æquat, rotunda lagenulæ  
 instar.*

*Parit quinque sexve, uno partu.*

*In terræ cavernis habitat, agri vastator et Cereris  
 hostis. Autumno multa frumenti grana in specum con-  
 gerit, et utrinquè, dentibus mandit.*

*Admodum pinguescit; ob id porcellis indicis non inep-  
 tè comparatur.*

*In cibum non recipitur; sed pelles consuuntur ad  
 vestimenta.*

*De cavernâ suâ aqua fervente seu frigidâ copiosè in-  
 fusâ expellitur.*

» Le domicile de la femelle a aussi un conduit  
» oblique, et en même temps deux, trois et jusqu'à  
» huit trous perpendiculaires, pour donner une  
» entrée et sortie libres à ses petits : le mâle et la  
» femelle ont chacun leur demeure séparée; la fe-  
» melle fait la sienne plus profonde que le mâle.

» A côté des trous perpendiculaires, à un ou deux  
» pieds de distance, les hamsters des deux sexes  
» creusent selon leur âge, et à proportion de leur  
» multiplication, un, deux, trois et quatre caveaux  
» particuliers, qui sont en forme de voûte, tant par-  
» dessous que par-dessus, ou plus ou moins spa-  
» cieux, suivant la quantité de leurs provisions.

» Le trou perpendiculaire est le passage ordinai-  
» re du hamster pour entrer et sortir. C'est par le  
» trou oblique que se fait l'exportation de la terre;  
» il paroît aussi que ce conduit, qui a une pente  
» plus douce dans un des caveaux, et plus rapide  
» dans un autre de ces caveaux, sert pour la cir-  
» culation de l'air dans ce domicile souterrain. Le  
» caveau où la femelle fait ses petits ne contient  
» point de provision de grains, mais un nid de pail-  
» le ou d'herbe. La profondeur du caveau est très-  
» différente : un jeune hamster, dans la première  
» année, ne donne qu'un pied de profondeur à son  
» caveau; un vieux hamster le creuse souvent jus-  
» qu'à quatre ou cinq pieds : le domicile entier, y  
» compris toutes les communications et tous les ca-  
» veaux, a quelquefois huit ou dix pieds de diamètre.

» Ces animaux approvisionnent leurs magasins  
» de grains secs et nettoyés, de blé en épis, de pois  
» et fèves en cosses, qu'ils nettoient ensuite dans  
» leur demeure, et ils transportent au dehors les  
» cosses et les déchets des épis par le conduit obli-  
» que. Pour apporter leurs provisions ils se servent  
» de leurs abajoues, dans lesquelles chacun peut  
» porter à la fois plus d'un quart de chopine de  
» grains nettoyés.

» Le hamster fait ordinairement ses provisions de  
» grains à la fin d'août : lorsqu'il a rempli ses ma-  
» gasins, il les couvre et en bouche soigneusement  
» les avenues avec de la terre, ce qui fait qu'on ne  
» découvre pas aisément sa demeure : on ne la re-  
» connoît que par le monceau de terre qui se trou-  
» ve auprès du conduit oblique dont nous avons  
» parlé : il faut ensuite chercher les trous perpen-  
» diculaires, et découvrir par là son domicile. Le  
» moyen le plus usité pour prendre ces animaux,  
» est de les déterrer, quoique ce travail soit assez  
» pénible à cause de la profondeur et de l'étendue  
» de leurs terriers. Cependant un homme exercé à  
» cette espèce de chasse ne laisse pas d'en tirer de  
» l'utilité ; il trouve ordinairement, dans la bonne  
» saison, c'est-à-dire en automne, deux boisseaux  
» de bons grains dans chaque domicile, et il pro-  
» fite de la peau de ces animaux, dont on fait des  
» fourrures. Les hamsters produisent deux ou trois  
» fois par an, et cinq ou six petits à chaque fois, et

» souvent davantage : il y a des années où ils paroissent en quantité innombrable, et d'autres où l'on n'en voit presque plus; les années humides sont celles où ils multiplient beaucoup, et cette nombreuse multiplication cause la disette par la dévastation générale des blés.

» Un jeune hamster, âgé de six semaines ou deux mois, creuse déjà son terrier; cependant il ne s'accouple ni ne produit dans la première année de sa vie.

» Les fouines poursuivent vivement les hamsters, et en détruisent un grand nombre : elles entrent aussi dans leurs terriers et en prennent possession.

» Les hamsters ont ordinairement le dos brun et le ventre noir. Cependant il y en a qui sont gris, et cette différence peut provenir de leur âge plus ou moins avancé. Il s'en trouve aussi quelques-uns qui sont tout noirs.»

Ces animaux s'entre-détruisent mutuellement comme les mulots : de deux qui étoient dans la même cage, la femelle, dans une nuit, étrangla le mâle, et, après avoir coupé les muscles qui attachent les mâchoires, elle se fit jour dans son corps, où elle dévora une partie des viscères. Ils font plusieurs portées par an, et sont si nuisibles, que, dans quelques états d'Allemagne, leur tête est à prix; ils y sont si communs, que leur fourrure est à très-bon marché.

Tous ces faits, que nous avons extraits du mé-

moire de M. de Waitz et des observations de M. de Montmirail, nous paroissent certains, et s'accordent avec ce que nous savions d'ailleurs au sujet de ces animaux; mais il n'est pas également certain, comme on le dit dans ce même mémoire, qu'ils soient engourdis et même desséchés pendant l'hiver, et qu'ils ne reprennent du mouvement et de la vie qu'au printemps. Le hamster que nous avons eu vivant a passé l'hiver dernier (1762-63) dans une chambre sans feu, et où il geloit assez fort pour glacer l'eau; cependant il ne s'est point engourdi, et n'a pas cessé de se mouvoir et de manger à son ordinaire, au lieu que nous avons nourri des loirs et des lérots, qui se sont engourdis à un degré de froid beaucoup moindre. Nous ne croyons donc pas que le hamster se rapproche des loirs ou de la marmotte par ce rapport, et c'est mal à propos que quelques-uns de nos naturalistes l'ont appelé *marmotte de Strasbourg*, puisqu'il ne dort pas comme la marmotte, et qu'il ne se trouve pas à Strasbourg.

[On trouve dans la *Gazette de littérature*, du 15 septembre 1774, un extrait des observations faites sur le hamster, et tirées d'un ouvrage allemand de M. Sulzer, que j'ai cru devoir donner ici.

« Le rat de blé, en allemand *hamster*, ne peut  
» être mieux décrit ni plus commodément qu'à  
» Gotha, où, dans une seule année, on en a livré  
» onze mille cinq cent soixante - quatorze peaux à

» l'hôtel-de-ville; dans une autre, cinquante-qua-  
 » tre mille quatre cent vingt-neuf; et une troisième  
 » fois, quatre-vingt mille cent trente-neuf. Cet ani-  
 » mal habite en général les pays tempérés : quand  
 » il est irrité, le cœur lui bat jusqu'à cent quatre-  
 » vings fois par minute; le poids du cerveau est à  
 » celui de tout le corps comme 1 est à 193.

» Ces rats se font des magasins où ils placent jus-  
 » qu'à douze livres de grain. En hiver, la femelle  
 » s'enfonce fort avant dans la terre. Cet animal est  
 » courageux; il se défend contre les chiens, contre  
 » les chats, contre les hommes : il est naturellement  
 » querelleur, ne s'accorde pas avec son espèce, et  
 » tue quelquefois, dans sa furie, sa propre famille.  
 » Il dévore ses semblables lorsqu'ils sont plus foi-  
 » bles, aussi-bien que les souris et les oiseaux, et il  
 » vit avec cela de toutes sortes d'herbes, de fruits  
 » et de grains : il boit peu. La femelle sort plus tard  
 » que le mâle de sa retraite d'hiver; elle porte qua-  
 » tre semaines, et fait jusqu'à six petits. Il ne faut  
 » que quelques mois pour que les petites femelles  
 » deviennent fécondes. L'espèce de rat qu'on nom-  
 » me *iltis*,<sup>1</sup> tue le hamster.

» Quand l'animal est dans son engourdissement,  
 » on n'y observe ni respiration, ni aucune sorte de  
 » sentiment. Le cœur bat néanmoins environ quin-

<sup>1</sup> *L'iltis* désigne le putois, et non pas un rat, comme le dit ici l'auteur.



» ze fois par minute, comme on s'en aperçoit en ouvrant la poitrine; le sang demeure fluide, les intestins immobiles ne sont pas irritables; le coup électrique même ne réveille pas l'animal, tout est froid en lui. Au grand air, il ne s'engourdit jamais.»

M. Sulzer rapporte par quels degrés il passe pour sortir de son engourdissement.

«Cet animal n'a guère d'autre utilité que celle de détruire les souris; mais il fait plus de mal qu'elles.»

Nous eussions désiré que M. Sulzer eût indiqué précisément le degré de froid ou de manque d'air auquel ces animaux s'engourdisent; car nous répétons ici affirmativement ce que nous avons dit, que dans une chambre sans feu, où il geloit assez fort pour y glacer l'eau, un hamster, qui y étoit dans une cage, ne s'engourdit pas pendant l'hiver de 1763. On va voir la pleine confirmation de ce fait dans les additions que M. Allamand a fait imprimer à la suite de mon ouvrage, et que je viens de recevoir.]

*Addition de l'Éditeur hollandais (M. le professeur ALLAMAND) sur le hamster.*<sup>1</sup>

[Le hamster est un quadrupède du genre des souris, qui passe l'hiver à dormir, comme les marmottes. Il a les jambes basses, le cou court, la tête

<sup>1</sup> Cet article est d'un auteur anonyme, et se trouve t. XIII, pag. 69 de l'*Hist. nat.*, édit. de Hollande.

un peu grosse, la bouche garnie de moustaches des deux côtés, les oreilles grandes et presque sans poil, la queue courte et à demi nue, les yeux ronds et sortant de la tête, le poil mêlé de roux, de jaune, de blanc et de noir : tout cela ne lui donne pas la figure fort revenante. Ses mœurs ne le rendent pas plus recommandable. Il n'aime que son propre individu, et n'a pas une seule qualité sociable. Il attaque et dévore tous les autres animaux dont il peut se rendre maître, sans excepter ceux de sa propre race. L'instinct même qui le porte vers l'autre sexe ne dure que quelques jours, au bout desquels sa femelle n'éprouveroit pas un meilleur sort, si elle ne prenoit pas la précaution d'éviter la rencontre de son ingrat, ou de le prévenir et de le tuer la première. A ces qualités odieuses, la Nature a néanmoins su en allier d'autres, qui, sans rendre cet animal plus aimable, lui font mériter une place distinguée dans l'histoire naturelle des animaux. Il est du petit nombre de ceux qui passent l'hiver dans un état d'engourdissement, et le seul en Europe qui soit pourvu de bajoues. Son adresse à se pratiquer une demeure sous terre, et l'industrie avec laquelle il fait ses provisions d'hiver, ne méritent pas moins l'attention des curieux.

Le hamster n'habite pas indifféremment dans toutes sortes de climats ou de terrains : on ne le trouve ni dans les pays trop chauds, ni dans les pays trop froids. Comme il vit de grains et qu'il de-

meure sous terre, une terre pierreuse, sablonneuse, argileuse, lui convient aussi peu que les prés, les forêts et les endroits bourbeux. Il lui faut un terroir aisé à creuser, qui néanmoins soit assez ferme pour ne point s'écrouler. Il choisit encore des contrées fertiles en toutes sortes de graines, pour n'être pas obligé de chercher sa nourriture au loin, étant peu propre à faire de longues courses. Les terres de Thuringe réunissant toutes ces qualités, les hamsters s'y trouvent en plus grand nombre que partout ailleurs.

Le terrier que le hamster se creuse, à trois ou quatre pieds sous terre, consiste, pour l'ordinaire, en plus ou moins de chambres, selon l'âge de l'animal qui l'habite. La principale est tapissée de paille, et sert de logement; les autres sont destinées pour y conserver les provisions, qu'il ramasse en grande quantité dans le temps des moissons. Chaque terrier a deux trous ou ouvertures, dont celle par laquelle l'animal est arrivé sous terre descend obliquement; l'autre, qui a été pratiquée du dedans en dehors, est perpendiculaire et sert pour entrer et sortir.

Les terriers des femelles, qui ne demeurent jamais avec les mâles, diffèrent des autres en plusieurs points. Dans ceux où elles mettent bas, on voit rarement plus qu'une chambre de provision, parce que le peu de temps que les petits demeurent avec la mère n'exige pas qu'elle amasse beau-

côté de l'intérieur de la bouche. Ce sont deux poches membrancuses, lisses et luisantes en dehors, et parsemées d'un grand nombre de glandes en dedans, qui distillent sans cesse une certaine humidité, pour les tenir souples et les rendre capables de résister aux accidents que des grains souvent roides et pointus pourroient causer. Chacune de ses bajoues peut contenir une once et demie de grains, que cet animal, de retour dans sa demeure, vide moyennant ses deux pieds de devant, qu'il presse extérieurement contre ses joues pour en faire sortir les grains. Quand on rencontre un hamster, ses poches remplies de provisions, on peut le prendre avec la main, sans risquer d'être mordu, parce que, dans cet état, il n'a pas le mouvement des mâchoires libre; mais pour peu qu'on lui laisse du temps, il vide promptement ses poches et se met en défense. La quantité de provisions qu'on trouve dans les terriers varie suivant l'âge et le sexe de l'animal qui les habite : les vieux hamsters amassent jusqu'à cent livres de grains; mais les jeunes et les femelles se contentent de beaucoup moins. Les uns et les autres s'en servent, non pour s'en nourrir pendant l'hiver, temps qu'ils passent à dormir et sans manger, mais pour avoir de quoi vivre après leur réveil au printemps, et pendant l'espace de temps qui précède leur engourdissement.

A l'approche de l'hiver, les hamsters se retirent dans leurs habitations souterraines, dont ils bou-

chent l'entrée avec soin; ils restent tranquilles et vivent de leurs provisions, jusqu'à ce que, le froid étant devenu plus sensible, ils tombent dans un état d'engourdissement semblable au sommeil le plus profond. Quand, après ce temps-là, on ouvre un terrier, qu'on reconnoît par un mouceau de terre qui se trouve auprès du conduit oblique dont nous avons parlé, on y voit le hamster mollement couché sur un lit de paille menue et très-douce. Il a la tête retirée sous le ventre, entre les deux jambes de devant; celles de derrière sont appuyées contre le museau. Les yeux sont fermés; et quand on veut écarter les paupières, elles se referment dans l'instant. Les membres sont roides comme ceux d'un animal mort, et tout le corps est froid au toucher, comme la glace. On ne remarque pas la moindre respiration ni autre signe de vie : ce n'est qu'en le disséquant dans cet état d'engourdissement qu'on voit le cœur se contracter et se dilater; mais ce mouvement est si lent, qu'on peut compter à peine quinze pulsations dans une minute, au lieu qu'il y en a au moins cent cinquante dans le même espace de temps lorsque l'animal est éveillé. La graisse est comme figée; les intestins n'ont pas plus de chaleur que l'extérieur du corps, et sont insensibles à l'action de l'esprit-de-vin et même à l'huile de vitriol qu'on y verse, et ne marquent pas la moindre irritabilité. Quelque douloureuse que soit toute cette opération, l'animal ne paroît pas la sentir beaucoup :

il ouvre quelquefois la bouche, comme pour respirer; mais son engourdissement est trop fort pour s'éveiller entièrement.

On a cru que la cause de cet engourdissement dépendoit uniquement d'un certain degré de froid en hiver. Cela peut être vrai à l'égard des loirs, des lérots, des chauve-souris; mais, pour mettre le hamster dans cet état, l'expérience prouve qu'il faut encore que l'air extérieur n'ait aucun accès à l'endroit où il s'est retiré. On peut s'en convaincre en enfermant un hamster dans une caisse remplie de terre et de paille; on aura beau l'exposer au froid le plus sensible de l'hiver et assez fort pour glacer l'eau, on ne parviendra jamais à le faire dormir : mais, dès qu'on met cette caisse à quatre ou cinq pieds sous terre, qu'il faut avoir soin de bien battre pour empêcher l'air extérieur d'y pénétrer, on le trouvera, au bout de huit ou dix jours, engourdi comme dans son terrier. Si l'on retire cette caisse de la terre, le hamster se réveillera au bout de quelques heures, et se rendormira de nouveau quand on le remet sous terre. On peut répéter cette expérience avec le même succès, aussi longtemps que le froid durera, pourvu qu'on observe d'y mettre l'intervalle de temps nécessaire. Ce qui prouve encore que l'absence de l'air extérieur est une des causes de l'engourdissement du hamster, c'est que, retiré de son terrier au plus gros de l'hiver, il se réveille inmanquablement au bout de

quelques heures, quand on l'expose à l'air. Qu'on fasse cette expérience de jour ou de nuit, cela est indifférent, de sorte que la lumière n'y a aucune part.

C'est un spectacle curieux de voir passer un hamster de l'engourdissement au réveil. D'abord il perd la roideur des membres; ensuite il respire profondément, mais par de longs intervalles; on remarque du mouvement dans les jambes; il ouvre la bouche comme pour bâiller, et fait entendre des sons désagréables et semblables au râlement. Quand ce jeu a duré pendant quelque temps, il ouvre enfin les yeux et tâche de se mettre sur les pieds; mais tous ces mouvements sont encore peu assurés et chancelants comme ceux d'un homme ivre. Il réitère cependant ses essais, jusqu'à ce qu'il parvienne à se tenir sur ses jambes. Dans cette attitude, il reste tranquille, comme pour se reconnoître et se reposer de ses fatigues; mais peu à peu il commence à marcher, à manger et à agir comme il faisoit avant le temps de son sommeil. Ce passage de l'engourdissement au réveil demande plus ou moins de temps, selon la température de l'endroit où se trouve l'animal. Si on l'expose à un air sensiblement froid, il faut quelquefois plus de deux heures pour le faire éveiller; et dans un lieu plus tempéré, cela se fait en moins d'une heure. Il est vraisemblable que dans les terriers, cette catastrophe arrive imperceptiblement, et que l'animal ne sent

aucune des incommodités qui accompagnent un réveil forcé et subit.

La vie du hamster est partagée entre les soins de satisfaire aux besoins naturels et la fureur de se battre. Il paroît n'avoir d'autre passion que celle de la colère, qui le porte à attaquer tout ce qui se trouve en son chemin, sans faire attention à la supériorité des forces de l'ennemi. Ignorant absolument l'art de sauver sa vie en se retirant du combat, il se laisse plutôt assommer de coups de bâton que de céder. S'il trouve le moyen de saisir la main d'un homme, il faut le tuer pour se débarrasser de lui. La grandeur du cheval l'effraie aussi peu que l'adresse du chien. Ce dernier aime à lui donner la chasse : quand le hamster l'aperçoit de loin, il commence par vider ses poches, si par hasard il les a remplies de grains; ensuite il les enfle si prodigieusement, que la tête et le cou surpassent beaucoup en grosseur le reste du corps; enfin il se redresse sur ses jambes de derrière, et s'élanche dans cette attitude sur l'ennemi; s'il l'attrape, il ne le quitte qu'après l'avoir tué, ou perdu la vie : mais le chien le prévient pour l'ordinaire, en cherchant à le prendre par derrière et à l'étrangler. Cette fureur de se battre fait que le hamster n'est en paix avec aucun des autres animaux; il fait même la guerre à ceux de sa race, sans en excepter la femelle. Quand deux hamsters se rencontrent, ils ne manquent jamais de s'attaquer réciproquement,



jusqu'à ce que le plus foible succombe sous les coups du plus fort, qui le dévore. Le combat entre un mâle et une femelle dure pour l'ordinaire plus long-temps que celui de mâle à mâle. Ils commencent par se donner la chasse et se mordre; ensuite chacun se retire d'un autre côté, comme pour prendre haleine : peu après, ils renouvellent le combat, et continuent à se fuir et à se battre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe. Le vaincu sert toujours de repas au vainqueur. ]

---

## DU ZEMNI.

IL y a en Pologne et en Russie un animal appelé *ziemni* ou *zemni*, qui est du même genre que le zisel, mais qui est plus grand, plus fort et plus méchant; il est un peu plus petit qu'un chat domestique; il a la tête assez grosse, le corps menu, les oreilles courtes et arrondies, quatre grandes dents incisives qui lui sortent de la gueule, dont les deux de la mâchoire inférieure sont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire supérieure; les pieds très-courts et couverts de poil, divisés en cinq doigts et armés d'ongles courbes; le poil mollet, court et de couleur de gris de souris; la queue médiocrement grande; les yeux aussi petits et aussi cachés que ceux de la taupe. Rzaczynski a appelé cet animal *petit chien de terre* (*ca-*

*nicula subterranea*) : cet auteur me paroît être le seul qui ait parlé du zemni, qui néanmoins est fort commun dans quelques provinces du Nord.<sup>1</sup> Son naturel et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles du hamster et du zisel; il mord dangereusement, mange avidement, et dévaste les moissons et les jardins; il se fait un terrier; il vit de grains, de fruits et de légumes, dont il fait des magasins dans sa retraite, où il passe tout le temps de l'hiver.

---

## DE L'ÉCUREUIL.<sup>2</sup>

L'ÉCUREUIL est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériteroit d'être épargné : il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland. Il est pro-

<sup>1</sup> *Reperitur hoc animal in Podoliâ, Ukrainiâ, Volhyniâ circa Suraz, Chodaki, Rienki, Mossezenica, Sezurowee et alibi : non rarò eruitur ab agricolis ibidem vomeribus.* (Rzaczynski, auct., pag. 325 et 326.)

<sup>2</sup> En ancien français, *escurieu, escuriau*; en grec et en latin, *sciurus*; en italien, *schirivoto, chirivoto, schirato, schiratoto*; en espagnol, *harda-esquilo*; en allemand, *cychorn, cichhermtin*; en anglais, *squirrel*; en suédois, *ikorn*; en polonais, *wijerwijorka*.







*Prêtre Pine.*

1. L'Écureuil . . . . . Page 346.  
 2. L'Écureuil de Madagascar . . . . . 353.

*H. Massard sc.*

3. Le Petit-gris . . . . . 358.



pre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre : le dessous de son corps est garni d'un appareil tout aussi remarquable, et qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de la génération. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid; cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les

*Sciurus*, Gesner, *Hist. quadr.*, pag. 845. *Icon. anim. quadr.*, pag. 110.

*Sciurus vulgaris*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 214.

*Sciurus palmis sotis saliens*. Linnæus.

*Sciurus vulgaris rubicundus*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 55.

*Sciurus rufus, quandoquè griseo admixto.... Sciurus vulgaris*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 150.

pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé; et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois

*Rei veritate nititur quod Gesnerus ex Vincentio Betuancensi et Otao Magno refert : sciuros, quando aquam transire cupiunt, lignum levissimum aquæ imponere; eique insidentes et caudâ, non tamen ut vult erectâ, sed continuò motâ, velificantes neque flante vento, sed tranquillo aquare transvehî, quod fide dignus, fidusque meus emissarius ad insulas Gothlandiæ, plus simplici vice observavit, et cum spoliis in littoribus ibidem collectis redux mirabundus mihi retulit. (Dissert. de sciuro volante, Phil. Trans. n° 97, pag. 58. Klein, de Quadr., pag. 55.)*



qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher; il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres; ils semblent craindre l'ardeur du soleil; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour et manger. Ce domicile est propre, chaud, et impénétrable à la pluie : c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent; ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite; ils la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits : il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri, et fait que la pluie s'écoule par les côtés et ne pénètre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps, et mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin : ils muent au sortir de l'hiver; le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont pro-

pres, ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'espèces voisines de celle de l'écureuil, et peu de variétés dans l'espèce même; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres sont roux. Les petits-gris, qui sont d'une espèce différente, demeurent toujours gris. Et sans citer les écureuils volants, qui sont bien différents des autres, l'écureuil blond de Cambaie, qui est fort petit, et qui a la queue semblable à l'écureuil d'Europe;<sup>1</sup> celui de Madagascar, nommé *tsitsihi*, qui est gris, et qui n'est, dit Flaccourt, ni beau ni bon à apprivoiser;<sup>2</sup> l'écureuil blanc de Siam,<sup>3</sup> l'écureuil gris un peu tacheté de Bengale,<sup>4</sup> l'écureuil rayé de Canada,<sup>5</sup> l'écureuil noir,<sup>6</sup> le grand écureuil gris de Virginie,<sup>7</sup> l'écureuil de la Nouvelle-

<sup>1</sup> *Voyage de Pietro della Valle*; Rouen, 1745, tom. IV, pag. 368.

*Voyage de Flaccourt*; Paris, 1661, pag. 164.

<sup>3</sup> *Second Voyage du P. Tachard*; Paris, 1689, p. 249.

<sup>4</sup> *Recueil des Voyages de la compagnie des Indes de Hollande*; Amsterdam, 1711, tom. VII.

<sup>5</sup> *Voyage de Sabard Theodat*; Paris, 1632, pag. 305 et 306.

<sup>6</sup> *Histoire naturelle de la Caroline*, par Catesby; Londres, 1743, tom. II, pag. 73.

*Ibidem*, pag. 76.

Espagne à raies blanches,<sup>1</sup> l'écureuil blanc de Sibérie,<sup>2</sup> l'écureuil varié ou le *mus ponticus*, le petit écureuil d'Amérique, celui du Brésil, celui de Barbarie, le rat palmiste, etc., forment autant d'espèces distinctes et séparées.

[Les écureuils sont plutôt des animaux originaires des terres du Nord que des contrées tempérées; car ils sont si abondants en Sibérie, qu'on en vend les peaux par milliers. Les Sibériens, à ce que dit M. Gmelin, les prennent avec des espèces de trappes, faites à peu près comme des 4 en chiffres, dans lesquelles on met pour appât un morceau de poisson fumé; et on tend ces trappes sur les arbres.<sup>3</sup>

Nous avons déjà parlé des écureuils noirs, qui se trouvent en Amérique. M. Aubry, curé de Saint-Louis, a dans son cabinet un écureuil qui lui a été envoyé de la Martinique, qui est tout noir : ses oreilles n'ont presque point de poil, ou du moins n'ont qu'un petit poil très-court; ce qui le distingue des autres écureuils.

M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne, dit qu'il n'y a à la Guiane qu'une seule espèce d'écureuil; qu'il se tient dans les bois; que son poil est rougeâtre, et qu'il n'est pas plus grand que le rat

<sup>1</sup> Albert Seba, tom. I, pag. 76.

Brisson, *Regn. animal.*, pag. 151.

<sup>3</sup> *Voyage de Gmelin en Sibérie*, tom. II, pag. 252.

d'Europe; qu'il vit de graine de maripa, d'aouara, de comana, etc.; qu'il fait ses petits dans des trous d'arbres, au nombre de deux; qu'il mord comme le rat, et que cependant il s'apprivoise aisément; que son cri est un petit sifflement; qu'on le voit toujours seul, sautant de branche en branche sur les arbres.

Je ne suis pas bien assuré que cet animal de la Guiane dont parle M. de la Borde, soit un véritable écureuil, parce que ces animaux, en général, ne se trouvent guère dans les climats très-chauds, tels que celui de la Guiane. Leur espèce est, au contraire, fort nombreuse et très-variée dans les contrées tempérées et froides de l'un et de l'autre continent.

« On trouve, dit M. Kalm, plusieurs espèces d'écureuils en Pensylvanie, et l'on élève de préférence la petite espèce (l'écureuil de terre) parce qu'il est le plus joli, quoique assez difficile à apprivoiser. Les grands écureuils font beaucoup de dommages dans les plantations de maïs; ils montent sur les épis et les coupent en deux pour en manger la moelle. Ils arrivent quelquefois par centaines dans un champ, et le détruisent souvent dans une seule nuit. On a mis leur vie à prix pour tâcher de les détruire. On mange leur chair; mais on fait peu de cas de la peau..... Les écureuils

*Voyage de Kalm, tom. II, pag. 245.*

» gris sont fort communs en Pensylvanie et dans  
 » plusieurs autres parties de l'Amérique septentrio-  
 » nale. Ils ressemblent à ceux de Suède pour la for-  
 » me; mais en été et en hiver ils conservent leur  
 » poil gris, et ils sont aussi un peu plus gros. Ces  
 » écureuils font leurs nids dans des arbres creux  
 » avec de la mousse et de la paille. Ils se nourris-  
 » sent des fruits des bois; mais ils préfèrent le maïs.  
 » Ils se font des provisions pour l'hiver, et se tien-  
 » nent dans leur magasin dans le temps des grands  
 » froids. Non-seulement ces animaux font beau-  
 » coup de tort aux maïs, mais encore aux chênes,  
 » dont ils coupent la fleur dès qu'elle vient à paroî-  
 » tre, en sorte que ces arbres rapportent très-peu  
 » de gland..... On prétend qu'ils sont actuellement  
 » plus nombreux qu'autrefois dans les campagnes  
 » de la Pensylvanie, et qu'ils se sont multipliés à  
 » mesure qu'on a augmenté les plantations de maïs,  
 » dont ils font leur principale nourriture.<sup>1</sup> » ]

---

## DE L'ÉCUREUIL DE MADAGASCAR.

ON connoît à Madagascar un gros écureuil qui ressemble, par la forme de la tête et du corps, et par d'autres caractères extérieurs, à nos écureuils d'Europe, mais qui en diffère par la grandeur de la

<sup>1</sup> *Voyage de Kalm*, tom. II, pag. 450.

taille, par la couleur du poil et par la longueur de sa queue. Il a dix-sept pouces de longueur en le mesurant en ligne superficielle, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, et treize pouces deux lignes en le mesurant en ligne droite, tandis que l'écureuil de nos bois n'a que huit pouces neuf lignes. De même, la tête, mesurée du bout du museau à l'occiput, a trois pouces quatre lignes, au lieu que celle de notre écureuil n'a que deux pouces. Ainsi, cet écureuil d'Afrique est d'une espèce différente de celle des écureuils d'Europe et d'Amérique. D'ailleurs son poil est d'un noir foncé : cette couleur commence sur le nez, s'étend sous les yeux jusqu'aux oreilles, couvre le dessus de la tête ou du cou, tout le dessus du corps, ainsi que les faces externes des jambes de devant, des cuisses, des jambes de derrière et des quatre pieds. Les joues, le dessous du cou, la poitrine et les faces internes des jambes de devant sont d'un blanc jaunâtre; le ventre et la face interne des cuisses sont d'un brun mêlé d'un peu de jaune; les poils du corps ont onze lignes de longueur. La queue, qui est toute noire, est remarquable en ce qu'elle est menue et plus longue que le corps; ce qui ne se trouve dans aucune autre espèce d'écureuil. Le tronçon seul a seize pouces neuf lignes, sans compter la longueur du poil, qui l'allonge encore de deux pouces; il forme sur les côtés de la queue un panache qui la fait paroître plate dans son milieu.

## DU RAT DE MADAGASCAR.

Nous donnons ici la figure d'un petit animal de Madagascar, qui a été dessiné vivant chez madame la comtesse de Marsan. Il nous paroît approcher de l'espèce de l'écureuil ou de celle du palmiste plus que de celle du rat; car on nous a assuré qu'on le trouvoit sur les palmiers. Nous n'avons pu obtenir de plus amples indications sur cet animal; on doit seulement observer que, comme il n'a point d'ongles saillants aux pieds de derrière ni à ceux de devant, il paroît faire une espèce particulière très-différente de celle des rats, et s'approcher de l'écureuil et du palmiste. Il semble qu'on peut rapporter à cet animal le rat de la côte sud-ouest de Madagascar, dont parlent les voyageurs hollandais: car ils disent que ces rats se tiennent sur les palmiers, en mangent les fruits; qu'ils ont le corps long, le museau aigu, les pieds courts, et une longue queue tachetée. Ces caractères s'accordent assez avec ceux que présente la figure que nous donnons ici du rat de Madagascar, pour qu'on puisse croire qu'il est de cette espèce.

Il a vécu plusieurs années chez madame la comtesse de Marsan. Il avoit les mouvements très-vifs,

<sup>1</sup> *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales*, tom. I, pag. 413 et suiv.

mais un petit cri plus foible que celui de l'écureuil, et à peu près semblable; il mange aussi, comme les écureuils, avec ses patés de devant, relevant sa queue, se dressant et grimpant aussi de même, en écartant les jambes. Il mord assez serré, et ne s'apprivoise pas. On l'a nourri d'amandes et de fruits. Il ne sortoit guère de sa caisse que la nuit, et il a très-bien passé les hivers dans une chambre où le froid étoit tempéré par un peu de feu.

## DU GRAND ÉCUREUIL DE LA COTE DE MALABAR.

CET écureuil, dont M. Sonnerat nous a apporté la peau, est bien différent des nôtres par la grandeur et les couleurs du corps; il a la queue aussi longue que le corps, qui a quinze pouces six lignes depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, dix-sept pouces huit lignes suivant la courbure du corps, et les poils qui couvrent les oreilles ont une disposition différente des autres écureuils.

Si l'on compare donc cet écureuil à ceux de notre pays, c'est un géant.

	pi.	pouc.	lig.
Sa tête, du bout du nez à l'occiput, a.	»	5	2
Du bout du nez à l'angle antérieur de l'œil.	»	1	6
De l'angle postérieur de l'œil à l'oreille.	»	1	»

La face supérieure de la tête est d'un brun mar-



rôn, et forme une grande tache qui s'étend depuis le front jusqu'au milieu du nez : les autres parties de la tête sont couvertes d'un beau jaune orangé, et sur l'extrémité du nez cette couleur n'est que jaunâtre, mêlée d'un peu de blanc.

La couleur orangée règne aussi autour des yeux et sur les joues : les moustaches sont noires, et les plus longs poils ont deux pouces dix lignes. Il y a aussi près des tempes des poils d'un pouce neuf lignes de longueur.

Les oreilles sont couvertes d'un poil très-touffu et peu long qui fait la houppe; ces poils, qui ont huit lignes de longueur, se présentent comme une brosse dont on auroit coupé les extrémités. La couleur de ces poils est d'un marron foncé, ainsi que la bande qui prend de l'oreille sur la joue en arrière, et tout ce qui couvre l'occiput. Entre les oreilles prend un bande blanche, inégale en largeur, qui sépare les couleurs de la tête et du cou; de l'occiput prend une pointe très-noire qui tranche sur le cou, les bras, et s'étend aux épaules sur le brun mordoré foncé qui couvre tout le corps et les flancs, ainsi que les jambes de derrière. Ce même noir prend en bande au milieu du dos, et s'étend sur le train de derrière, les cuisses et la queue.

Le dessous de la mâchoire inférieure, du cou, du ventre et des cuisses, est blanc-jaunâtre, ainsi que les jambes et les pieds de devant; mais cette couleur est plus orangée sous le ventre et les pieds de

vement que les petits-gris de Laponie sont les mêmes animaux que nos écureuils de France : ce témoignage est si positif, qu'il seroit suffisant, s'il n'étoit pas contredit par d'autres témoignages; mais M. Regnard, qui nous a donné d'excellentes pièces de théâtre, ne s'étoit pas fort occupé d'histoire naturelle, et il n'a pas demeuré assez long-temps en

les neiges leur en font prendre une grise : plus ils sont avant vers le Nord, et plus ils sont gris. Les Lapons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver, et leurs chiens sont si bien faits à cette chasse, qu'ils n'en laissent passer aucuns sans les apercevoir sur les arbres les plus élevés, et avertir par leur aboiement les Lapons qui étoient avec nous. Nous en tuâmes quelques-uns à coups de fusil, car les Lapons n'avoient pas pour lors leurs flèches rondes avec lesquelles ils les assomment, et nous eûmes le plaisir de les voir écorcher avec une vitesse surprenante. Ils commencent à faire la chasse aux petits-gris vers la Saint-Michel, et tous les Lapons généralement s'occupent à cet emploi, ce qui fait qu'ils sont à grand marché, et qu'on en donne un timbre pour un écu; ce timbre est composé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandise où l'on soit plus trompé qu'à ces petits-gris et aux hermines, parce que vous achetez la marchandise sans la voir, et que la peau est retournée, en sorte que la fourrure est en dedans. Il n'y a point de distinction à faire, toutes sont de même prix, et il faut prendre les méchantes comme les belles qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprîmes avec nos Lapons une particularité surprenante touchant les petits-gris, et qui nous a été confirmée par notre expérience. On ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité, ils changent bien souvent de pays, et l'on n'en trouvera pas un dans tout un hiver où l'année précé-

Laponie pour avoir vu de ses yeux les écureuils changer de couleur. Il est vrai que des naturalistes, entre autres M. Linnæus, ont écrit que dans le Nord le poil de l'écureuil change de couleur en hiver.<sup>1</sup> Cela peut être vrai : car les lièvres, les loups, les belettes, changent aussi de couleur dans ce climat; mais c'est du fauve ou du roux au blanc que se fait ce changement, et non pas du fauve ou du

dente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrées; lorsqu'ils veulent aller en un autre endroit, et qu'il faut passer quelque lac ou quelque rivière, qui se rencontre à chaque pas dans la Laponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent et s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort et la vague élevée, elle renverse en même temps et le vaisseau et le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage, et les font servir à leur usage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop long-temps sur le sable; il y en a quantité qui font une navigation heureuse et qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable et qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloûtir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit passer pour un conte, si je ne la tenois par ma propre expérience. (*Œuvres de M. Regnard; Paris, 1742, tom. I, pag. 163.*)

*Sciurus vulgaris.... habitat in arboribus frequens, æstate ruber, hyeme incanus.* (*Fauna Suecica; Stockholm, 1746, p. 9.*) *Sciurus vulgaris....., æstate ruber, hyeme cinereus.* (*Syst. Nat., édit. 10, pag. 67.*)

roux au gris-cendré. Et pour ne parler que de l'écureuil, M. Linnæus, dans le *Fauna Suecica*, dit, *æstate ruber, hyeme incanus* : il change donc du rouge au blanc, ou plutôt du roux au blanchâtre; et nous ne croyons pas que cet auteur ait eu de fortes raisons pour substituer, comme il l'a fait, à ce mot *incanus* celui de *cinereus*, qui se trouve dans sa dernière édition du *Systema natureæ*. M. Klein assure, au contraire, que les écureuils, autour de Dantzick, sont rouges en hiver comme en été, et qu'il y en a communément en Pologne de gris et de noirâtres, qui ne changent pas plus de couleur que les roux.<sup>1</sup> Ces écureuils gris et noirâtres se retrouvent en Canada et dans toutes les parties septentrionales de l'Amérique. Ainsi nous nous croyons

*Sciurus vulgaris rubicundus... Nostrates tam in silvis quam in caveis vulgares et hyeme et æstate rubri... In Poloniâ utiquè vulgares cinerei non mutantur peltem; haud rari quoquè vulgares nigricantes, etc. (Klein, de Quadrup., pag. 53.) In Ukrainiâ, inter sciuros coloris rutili, nigricantes spectantur. (Rzaczynski, Auct., hist. nat. Polon., pag. 321.)*

<sup>2</sup> Les escurieux de Virginie approchent fort de la grandeur de nos conills; ils sont noirs ou mêlés de noir et de blanc. Toutefois la plus grande partie sont cendrés. (*Description des Indes occidentales*, par Jean de Laët, pag. 88.) La plus fine pelleterie du pays des Iroquois est la peau des écureuils noirs. Cet animal est gros comme un chat de trois mois, d'une grande vivacité, fort doux et très-facile à apprivoiser. Les Iroquois en font des robes qu'ils vendent jusqu'à sept ou huit pistoles. (*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. Charlevoix; Paris, 1744, tom. I, pag. 273.)

fondés à regarder le petit-gris, ou si l'on veut, l'écureuil gris, comme un animal commun aux deux continents, et d'une espèce différente de celle de l'écureuil ordinaire.

D'ailleurs nous ne voyons pas que les écureuils, qui sont en assez grand nombre dans nos forêts, se réunissent en troupes; nous ne voyons pas qu'ils voyagent de compagnie, qu'ils s'approchent des eaux, ni qu'ils se hasardent à traverser les rivières sur des écorces d'arbres : ils diffèrent donc des petits-gris non-seulement par la grandeur et la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles; car, quoique ces navigations des petits-gris paroissent peu croyables, elles sont attestées par un si grand nombre de témoins, que nous ne pouvons les nier.

Au reste, de tous les animaux quadrupèdes non domestiques, l'écureuil est peut-être celui qui est le plus sujet aux variétés, ou du moins celui dont l'espèce a le plus d'espèces voisines. L'écureuil blanc de Sibérie ne paroît être qu'une variété de notre écureuil commun.<sup>2</sup> L'écureuil noir<sup>3</sup> et l'écureuil

Voyez dans ce volume, à l'article *de l'écureuil*, la note de la page 348.

*Cortice interdùm sciurus navigat.* (Linnæi *Syst. Nat.*, edit. 10, pag. 63.)

<sup>2</sup> *Sciurus albus sibericus*, l'écureuil blanc de Sibérie, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 151.

<sup>3</sup> *Sciurus mexicanus*. Hernandès, *Hist. Mexic.*, p. 582. *Sciurus niger*, l'écureuil noir, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 151.

gris-foncé,<sup>1</sup> tous deux de l'Amérique, pourroient bien n'être aussi que des variétés de l'espèce du petit-gris. L'écureuil de Barbarie, le palmiste et l'écureuil suisse, dont nous parlerons (voyez p. 567 de ce volume), sont trois espèces fort voisines l'une de l'autre.

On a peu d'autres faits sur l'histoire des petits-gris : Fernandès dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique se tient ordinairement sur les arbres, et particulièrement sur les pins : qu'il se nourrit de fruits et de graines; qu'il en fait provision pour l'hiver; qu'il les dépose dans le creux d'un arbre, où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison; qu'il y fait aussi ses petits, etc.\* Ces habitudes du petit-gris sont encore différentes de celles de l'écureuil, lequel se construit un nid au-dessus des arbres, comme font les oiseaux. Cependant nous ne prétendons pas assurer positivement que cet écureuil noirâtre de Fernandès soit le même que l'écureuil gris de Virginie, et que tous deux soient aussi les mêmes que le petit-gris du nord de l'Europe : nous le disons seulement comme une chose qui nous paroît être très-vraisemblable, parce que ces trois animaux sont à peu près de la même grandeur, de la même couleur, et du même

<sup>1</sup> L'écureuil d'Amérique, Seba, tom. I, pag. 78, pl. 48, fig. 5. *Sciurus obscurè cinereus*... *Sciurus americanus*, l'écureuil d'Amérique, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 152.

Francisci Fernand., *Hist. anim. Nov. Orb.*, pag. 8.

climat froid; qu'ils sont précisément de la même forme, et qu'on emploie également leurs peaux dans les fourrures qu'on appelle *petit-gris*.

## DU PETIT-GRIS DE SIBÉRIE.

Nous donnons ici (*planche 31*) la figure d'un petit-gris de Sibérie, que M. l'abbé Aubry, curé de Saint-Louis, conservoit dans son cabinet, et qui diffère assez du petit-gris des autres contrées septentrionales, pour que nous puissions présumer qu'ils forment deux espèces distinctes. Celui-ci a de longs poils aux oreilles, la robe d'un gris clair, et la queue blanche et assez courte; au lieu que l'autre petit-gris qui précède a les oreilles nues, le dessus du corps et les flancs d'un gris cendré, et la queue de cette même couleur; il est aussi un peu plus grand et plus épais de corps, et il a la queue considérablement plus longue que le petit-gris de Sibérie, dont voici les dimensions et la description.

	pi.	pouc.	lig.
Longueur du corps entier, mesuré en ligne droite.	»	9	9
Longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput.	»	2	2
Longueur des oreilles.	»	»	7
Longueur du tronçon de la queue.	»	5	11
Longueur des plus grands ongles des pieds de devant.	»	»	4
Longueur des plus grands ongles des pieds de derrière.	»	»	3

Le poil de ce joli petit animal a neuf lignes de longueur : il est d'un gris argenté à la superficie, et d'un gris foncé à la racine; ce qui donne à cette fourrure un coup d'œil gris-de-perle jaspé : cette couleur s'étend sur le dessus du corps, la tête, les flancs, les jambes et le commencement de la queue. Tout le dessus du corps, à commencer de la mâchoire inférieure, est d'un beau blanc; le dessus du museau est gris : mais le front, le sommet de la tête et les côtés des joues jusqu'aux oreilles, sont mêlés d'une légère teinte de roux, qui devient plus sensible au-dessus des yeux et de la mâchoire inférieure. Le dedans des oreilles est garni d'un poil plus gris que celui du corps; le tour et le dessus des oreilles portent de grands poils roux qui forment une espèce de bouquet d'un pouce quatre ou cinq lignes de longueur. La face externe de la moitié des jambes de devant est d'un fauve mêlé de gris-cendré; la face interne est d'un blanc mêlé d'un peu de fauve; les jambes de derrière, depuis le jarret et les quatre pieds, sont d'un brun mélangé de roux; les pieds de devant ont quatre doigts, et ceux de derrière en ont cinq. Les poils de la queue ont vingt et une lignes de longueur; et ceux qui la terminent à l'extrémité, ont jusqu'à deux pouces : cette queue blanche, avec de si longs poils, paroît très-différente de celle de l'autre petit-gris.

---



DU PALMISTE,<sup>1</sup>DU BARBARESQUE<sup>2</sup> ET DU SUISSE.<sup>3</sup>

LE palmiste est de la grosseur d'un rat ou d'un petit écureuil : il passe sa vie sur les palmiers, et c'est de là qu'il a tiré son nom : les uns l'appellent

<sup>1</sup> Rat palmiste, écureuil des palmiers.

*Mustela africana*, Clusii *Exotic.*, pag. 112.

*Mustela libyca*, Nieremberg, *Hist. nat.*, Antwerp., 1635, pag. 172.

*Sciurus coloris ex rufo et nigro mixti, tæniis in dorso flavicantibus.... Sciurus palmarum vulgò*, l'écureuil palmiste, vulgairement rat palmiste, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 156.

Ou l'écureuil de Barbarie.

*Sciurus getulus*, Cæius *apud Gesnerum*, *Hist. quadr.*, pag. 847. Gesner, *Icon. quadrup.*, pag. 112.

*Sciurus getulus*, Aldrov., *de Quadrup. digit. vivip.*, pag. 105 et 106.

*Getulus, sciurus fuscus, striis quatuor albidis longitudinalibus.* Linnæus, *Syst. Nat.*, edit. 10, pag. 64.

*Barbary squirrel*, Edwards, *of birds*, pag. 198.

*Sciurus coloris ex rufo et nigro mixti, tæniis in lateribus alternatim albis, et fuscis aut nigris...* *Sciurus getulus*, écureuil de Barbarie, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 157.

<sup>3</sup> L'écureuil suisse, l'écureuil de terre, *ohiohin*, chez les Hurons.

La seconde espèce d'écureuils que les Hurons appellent *ohiohin*, et nous *suisse*, à cause de la beauté et diversité de leur poil, sont ceux qui sont rayés et barrés depuis le

*rat palmiste*, et les autres *l'écureuil des palmiers*; et comme il n'est ni écureuil ni rat, nous l'appellerons simplement *palmiste*. Il a la tête à peu près de la même forme que celle du campagnol, et couverte de même de poils hérissés. Sa longue queue n'est pas traînante comme celle des rats; il la porte droite et relevée verticalement, sans cependant la

devant jusqu'au derrière, d'une barre ou raie blanche, plus, d'une rousse grise et noirâtre. (*Voyage au pays des Hurons*, par Sagard Théodat; Paris, 1632, pag. 305 et 306.)

Écureuil suisse. Les écureuils suisses sont de petits animaux comme de petits rats. On les appelle *suisses* parce qu'ils ont sur le corps un poil rayé de noir et de blanc qui ressemble à un pourpoint de Suisse. (*Voyage de la Hon-tan*, tom. II, pag. 43.)

Il y a une espèce d'écureuil dans l'Amérique septentrionale qui est un peu plus petite que notre écureuil commun. On nomme *suisse* ce petit écureuil, parce qu'il est rayé de la tête à la queue par raies blanches, rousses et noires, toutes d'une même longueur d'environ la moitié d'un travers de doigt. (*Description de l'Amérique septentrionale*, par Denys; Paris, 1632, tom. II, pag. 331 et 332.)

*Sciurus Listeri*, Ray, *Synops. quadrup.*, pag. 216.

Écureuil de terre, Catesby, *Hist. de la Caroline*, t. II, pag. 75.

Petit écureuil de la Caroline, qu'on appelle aussi *écureuil de terre*, parce qu'il ne vit pas sur les arbres comme les autres écureuils, mais qu'il gratte la terre comme les lapins et qu'il s'y terre. (Edwards, *Histoire des Oiseaux*, pag. 181.)

*Sciurus rufus, tæniis in dorso nigris, tæniis ex albo flavicantibus intermixtis.... Sciurus carolinensis*, écureuil de la Caroline; Brisson, *Regn. animal*, pag. 155.







*Prete pinx*

*M. Massard sculp*

1. Le Palmiste ..... Page 367.  
 2. Le Barbaresque ..... ibid.

3 Le Suisse ..... 367.



renverser sur son corps, comme fait l'écureuil : elle est couverte d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écureuil. Il a sur le milieu du dos, tout le long de l'épine, depuis le cou jusqu'à la queue, une bande blanchâtre, accompagnée de chaque côté d'une bande brune, et ensuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractère si marqué, par lequel il paroît qu'on pourroit distinguer le palmiste de tous les autres animaux, se trouve à peu près le même dans l'écureuil de Barbarie et dans l'écureuil suisse qu'on a aussi appelé *écureuil de terre*. Ces trois animaux se ressemblent à tant d'égards, que M. Ray a pensé qu'ils ne faisoient tous trois qu'une seule et même espèce<sup>1</sup> : mais si l'on fait attention que les deux premiers, c'est-à-dire le palmiste et l'écureuil de Barbarie, que nous appelons *barbaresque*, ne se trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent; qu'au contraire le suisse ou l'écureuil suisse, décrit par Lister, Catesby<sup>2</sup> et Edwards,<sup>3</sup> ne se trouve que dans les régions froides

<sup>1</sup> *Sciurus getulus* Cail, *mustela africana* Clusii, eadem nobis videtur... *Descriptio mustelæ africanæ cum sciuri getuli descriptione satis bene convenit, ut non dubitem idem animal esse : huic similis est sciurus à clarissimo Dom. Lister observatus et descriptus.* (Ray, *Synops. quadrup.*, pag. 216.)

<sup>2</sup> *Histoire naturelle de la Caroline*, tom. II, pag. 75.

<sup>3</sup> *Nat. Hist. of birds*; London, 1741, part. IV, pag. 181.

et tempérées du Nouveau-Monde, on jugera que ce sont des espèces différentes : et en effet, en les examinant de plus près, on voit que les bandes brunes et blanches du suisse sont disposées dans un autre ordre que celles du palmiste; la bande blanche, qui s'étend dans le palmiste le long de l'épine du dos, est noire ou brune dans le suisse; les bandes blanches sont à côté de la noire, comme les noires sont à côté de la blanche dans le palmiste; et d'ailleurs il n'y a que trois bandes blanches sur le palmiste, au lieu qu'il y en a quatre sur le suisse. Celui-ci renverse sa queue sur son corps, le palmiste ne la renverse pas; il n'habite que sur les arbres, le suisse se tient à terre, et c'est cette différence qui l'a fait appeler *écureuil de terre*; enfin il est plus petit que le palmiste, ainsi l'on ne peut douter que ce ne soient deux animaux différents.

A l'égard du barbaresque, comme il est du même continent, du même climat, de la même grosseur et à peu près de la même figure que le palmiste, on pourroit croire qu'ils seroient tous deux de la même espèce, et qu'ils feroient seulement variété dans cette espèce. Cependant, en comparant la description et la figure du barbaresque ou *écureuil de Barbarie* données par Caius<sup>1</sup> et copiées

*Sciurus getutus, Caii apud Gesnerum, Hist. quadrup., pag. 847.*



par Aldrovande<sup>1</sup> et Jonston,<sup>2</sup> avec la description et la figure que nous donnons ici du palmiste, et en comparant ensuite la figure et la description de ce même écureuil de Barbarie, données par Edwards, on y trouvera des différences très-remarquables, et qui indiquent assez que ce sont des animaux différents : nous les avons tous deux au cabinet du roi, aussi-bien que le suisse. Le barbaresque a la tête et le chanfrein plus arqués, les oreilles plus grandes, la queue garnie de poils plus touffus et plus longs que le palmiste; il est plus écureuil que rat, et le palmiste est plus rat qu'écureuil par la forme du corps et de la tête. Le barbaresque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiste n'en a que trois; la bande blanche du milieu se trouve dans le palmiste sur l'épine du dos, tandis que dans le barbaresque il se trouve sur la même partie une bande noire mêlée de roux, etc. Au reste, ces animaux ont à peu près les mêmes habitudes et le même naturel que l'écureuil commun; comme lui, le palmiste et le barbaresque vivent de fruits, et se servent de leurs pieds de devant pour les saisir et les porter à leur gueule; ils ont la même voix, le même cri, le même instinct, la même agilité; ils sont très-vifs et très-doux; ils s'appriivoient fort aisément et au point de s'atta-

<sup>1</sup> *De Quadrup. digit*, pag. 405.

<sup>2</sup> *De Quadrup.*, pag. 113.

cher à leur demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite d'eux-mêmes sans être appelés ni contraints : ils sont tous deux d'une très-jolie figure; leur robe, rayée de blanc, est plus belle que celle de l'écureuil; leur taille est plus petite, leur corps est plus léger, et leurs mouvements sont aussi prestes. Le palmiste et le barbaresque se tiennent, comme l'écureuil, au-dessus des arbres; mais le suisse se tient à terre, et s'y pratique, comme le mulot, une retraite impénétrable à l'eau : il est aussi moins docile et moins doux que les deux autres; il mord sans ménagement, à moins qu'il ne soit entièrement apprivoisé. Il ressemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils, par le naturel et par les mœurs.

[ Nous avons dit que le palmiste passoit sa vie sur les palmiers, et qu'il se trouvoit principalement en Barbarie; on nous a aussi assuré qu'on le trouve très-communément au Sénégal dans le pays des nègres jalofes, et dans les terres voisines du cap Vert. Il fréquente les lieux découverts et voisins des habitations, et il se tient encore plus souvent dans les buissons à terre que sur les palmiers. Ce sont de petits animaux très-vifs; on les voit pendant le jour traverser les chemins pour aller d'un buisson à l'autre, et ils demeurent à terre aussi souvent au moins que sur les arbres.]

*Voyage au Pays des Hurons*, par Sagard Théodat; Paris, 1632, pag. 506.

## DU COQUALLIN.

J'AI reconnu que cet animal, qui nous a été envoyé d'Amérique sous le nom d'*écureuil orangé*, étoit le même que Fernandès a indiqué sous celui de *quauhicallotquapachli* ou *coztiocotequallin*; mais comme ces mots de la langue mexicaine sont trop difficiles à prononcer pour nous, j'ai abrégé le dernier, et j'en ai fait *coquallin*, qui sera dorénavant le nom de cet animal. Ce n'est point un écureuil, quoiqu'il lui ressemble assez par la figure et par le panache de la queue; car il en diffère non-seulement par plusieurs caractères extérieurs, mais aussi par le naturel et les mœurs.

Le coquallin est beaucoup plus grand que l'écureuil : *in duplam ferè crescit magnitudinem*, dit Fernandès. C'est un joli animal, et très-remarquable par ses couleurs : il a le ventre d'un beau jaune, et la tête aussi-bien que le corps variés de blanc, de noir, de brun et d'orangé. Il se couvre de sa queue comme l'écureuil; mais il n'a pas comme lui des pinceaux de poil à l'extrémité des oreilles. Il ne monte pas sur les arbres; il habite, comme l'écureuil de terre que nous avons appelé le *suisse*,<sup>2</sup> dans des trous et sous les racines des arbres;

<sup>1</sup> *Hist. anim. Nov. Hispan.*, cap. 26, pag. 8.

<sup>2</sup> Voyez l'article précédent.

il y fait sa bauge et y élève ses petits : il remplit aussi son domicile de grains et de fruits pour s'en nourrir pendant l'hiver; il est défiant et rusé, et même assez farouche pour ne jamais s'appriivoiser.

Il paroît que le coquallin ne se trouve que dans les parties méridionales de l'Amérique. Les écureuils blonds ou orangés des Indes orientales sont bien plus petits, et leurs couleurs sont uniformes; ce sont de vrais écureuils qui grimpent sur les arbres et y font leurs petits, au lieu que le coquallin et le suisse d'Amérique se tiennent sous terre comme les lapins, et n'ont d'autre rapport avec l'écureuil que de lui ressembler par la figure.

---

## DU POLATUCHE.<sup>1</sup>

Nous avons mieux aimé conserver à cet animal le nom qu'il porte dans son pays natal, que d'adop-

<sup>1</sup> *Polatucha*, nom de cet animal en Russie, que nous avons adopté; *letaga*, en Moscovie; *wiewiorka*, *lataica*, en Pologne; *sahouesquanta* chez les sauvages du Canada; *assapanick* et *ruimichpattan* chez les Indiens des autres parties du nord et de l'ouest de l'Amérique.

*Mus ponticus aut Scythicus, sciurusve alius, quem volantem cognominant.* Gesner, *Icon. animal. quadr.*, pag. 111







M. Massard sculp.

Debre pinx

1. Le Coquallin . . . . .	Page 373.	3. Le Taguan . . . . .	381.
2. Le Polatouche . . . . .	374.		





ter les noms vagues et précaires que lui ont donnés les naturalistes; ils l'ont appelé *rat volant*, *écureuil volant*, *loir volant*, *rat de Pont*, *rat de Scythie*, etc. Nous excluons tant que nous pourrons, de l'Histoire naturelle, ces dénominations composées, parce que la liste de la Nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le polatouche est d'une espèce particulière qui se rapproche seulement par quelques caractères de celles de l'écureuil, du loir et du rat; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux et par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue, ni fournie d'aussi longs poils; il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles qui sont courtes et nues, par les poils de la queue qui sont de la même forme et de la même grandeur

*Sciurus americanus volans*, *flying squirrel*. Ray, *Syn. quadr.*, pag. 215.

*Flying squirrel*. *Transact. Philosoph.*, année 1755, pag. 55.

Écureuil volant. Catesby, *Histoire naturelle de la Caroline*, tom. II, pag. 76 et 77.

*Sciurus volans*. Seba, tom. I, pag. 67, tabl. 41, fig. 3.

*Sciurus hypocondriis protixis volitans*. Linn., *Syst. nat.*, edit. 4, pag. 67; edit. 6, pag. 9; edit. 10, pag. 64.

*Sciurus obscure cinereus aut rufescens, cute ab anticis cruribus ad postica, membranæ in modum extensæ, volans*..... *Sciurus volans*, l'écureuil volant, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 157.

*Flying squirrel*, Edwards, *Hist. of birds*, part. IV, pag. 191, où l'on en voit une assez bonne figure.

que ceux du loir; mais il n'est pas, comme lui, sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le polatouche n'est donc ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

M. Klein est le premier qui ait donné une description exacte de cet animal.<sup>1</sup> Il étoit cependant connu long-temps auparavant;<sup>2</sup> on le trouve également dans les parties septentrionales de l'ancien et

*Transactions philosophiques*, année 1755.

Les Hurons du Canada ont de trois sortes d'écureuils... Les plus estimés sont les écureuils volants, nommés *sahoues-quanta*, qui ont la couleur cendrée, la tête un peu grosse, et sont munis d'une panne qui leur prend des deux côtés d'une pate de derrière à celle de devant, lesquelles ils étendent quand ils veulent voler... Ils produisent trois ou quatre petits, etc. (*Voyage au pays des Hurons*, par Sagard Théodat, pag. 305 et 306.) Il y a un autre petit animal que les Indiens de Virginie appellent *assapanick*, et les Anglais *escurieu volant*, lequel, en élargissant les jambes et étendant la peau, comme si c'étoit des ailes, vole parfois trente ou quarante verges de dix pieds de long. (*Histoire du Nouveau-Monde*, par Jean de Laët; Leyde, 1640, liv. III, p. 88.) Les écureuils volants sont de la grosseur d'un gros rat, couleur de gris blanc : ils sont aussi endormis que les autres sont éveillés; on les appelle *volants*, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en forme d'aile lorsqu'ils font ces petits vols. (*Voyage de la Hontan*, tom. II, pag. 42.) Les écureuils volants viennent du nord de l'Amérique, mais on en a depuis peu trouvé en Pologne. (Edwards, *Hist. nat. of birds*, pag. 191; et Catesby, *Histoire naturelle de la Caroline*, tom. II, pag. 76 et 77.)

du nouveau continent; il est seulement plus commun en Amérique qu'en Europe, où il ne se trouve que rarement et dans quelques provinces du Nord, telles que la Lithuanie et la Russie. Ce petit animal habite sur les arbres comme l'écureuil; il va de branches en branches, et lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre ou pour traverser un espace considérable, sa peau qui est lâche et plissée sur les côtés du corps, se tire au dehors, se bande et s'élargit par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, et de celles de derrière qui s'étendent en arrière dans le mouvement du saut. La peau ainsi tendue et tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la surface du corps sans en accroître la masse, et retarde par conséquent l'accélération de la chute, en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance : ainsi, ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux, ni un voltige comme celui des chauve-souris, qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations répétées; c'est un simple saut dans lequel tout dépend de la première impulsion dont le mouvement est seulement prolongé et subsiste plus long-temps, parce que le corps de l'animal, présentant une plus grande surface à l'air, éprouve une plus grande résistance et tombe plus lentement. On peut voir le détail de la mécanique et du jeu de cette extension singulière de la peau, qui n'appartient qu'au po-

latouche, et qui ne se trouve dans aucun autre animal; ce seul caractère suffiroit donc pour le distinguer de tous les autres écureuils, rats ou loirs; mais les choses mêmes les plus singulières de la Nature sont-elles jamais uniques? devoit-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau, et dont les prolongements s'étendent non-seulement d'une jambe à l'autre, mais de la tête à la queue? Cet animal, dont la figure et la description nous ont été données par Seba, sous le nom d'*écureuil volant* de Virginie, paroît assez différent du polatouche pour constituer une autre espèce; cependant nous ne nous presserons pas de prononcer sur sa nature, il est probable que c'est un animal dont l'espèce est réellement existante et différente de celle du polatouche; mais ce pourroit être aussi une simple variété dans cette espèce, et peut-être enfin n'est-ce qu'une production accidentelle ou une monstruosité; car aucun voyageur, aucun naturaliste n'a fait mention de cet animal; Seba est le seul qui l'ait vu dans le cabinet de Vincent, et je me défie toujours de ces descriptions faites dans des cabinets d'après des animaux que souvent on ajuste pour les rendre plus extraordinaires.

Nous avons vu et gardé long-temps le polatouche vivant; il a été bien indiqué par les voyageurs :

Tom. I, pag. 72, tab. 44, fig. n° 5.

Sagard Théodat,<sup>1</sup> Jean de Laët, Fernandès,<sup>3</sup> la Hontan,<sup>4</sup> Denys,<sup>5</sup> en ont tous fait mention, ainsi que MM. Catesby,<sup>6</sup> Dumont,<sup>7</sup> le Page du Pratz,<sup>8</sup> etc.;

<sup>1</sup> *Voyage au pays des Hurons*, par Sagard Théodat, pag. 305.

<sup>2</sup> *Histoire du Nouveau-Monde*, par Jean de Laët, p. 88.

<sup>3</sup> *Ruimichpatlan seu mus volans fusco pilo nigroque promiscuè tegitur qui prope brachia et crura est prolixior ac parvarum alarum formâ.... Est autem cæteris minor, parvo et murino capite, magnis auriculis*, etc. (Fernand., *Hist. Nov. Hisp.*, pag. 9.) Cet auteur se trompe en ce qu'il dit que ce sont de longs poils qui lui tiennent lieu d'ailes, au lieu que ce sont en effet des prolongements de la peau.

<sup>4</sup> *Voyage de la Hontan*, tom. II, pag. 42.

<sup>5</sup> Les écureuils volants ont le poil un peu plus noir que ceux de France; ils ont des ailes qui les prennent du train de derrière à celui de devant, qui s'ouvrent de la largeur de deux bons doigts; c'est une petite toile fort mince, couverte dessus d'un petit poil follet: toute sa volée ne peut aller qu'à trente ou quarante pas; mais s'il vole d'un arbre à un autre, il volera bien le double. (*Description géographique de l'Amérique septentrionale*, par Denys; Paris, 1672, tom. II, pag. 551 et 552.)

<sup>6</sup> Catesby, *Hist. nat. de la Caroline*, pag. 76.

<sup>7</sup> Les écureuils sont fort communs à la Louisiane, où l'on en distingue de deux sortes: les uns sont en tout semblables à ceux que nous connoissons en France; les seconds sont d'une couleur un peu plus cendrée, et ont à leurs pattes de devant une espèce de peau ou de membrane, au moyen de laquelle ils peuvent s'élancer d'un arbre à un autre à une distance assez éloignée, etc. (*Mémoire sur la Louisiane*, par Dumont, pag. 81 et 82.)

<sup>8</sup> Les écureuils volants sont ainsi nommés parce qu'ils

et MM. Klein, Seba et Edwards en ont donné de bonnes descriptions avec la figure. Ce que nous avons vu nous-mêmes de cet animal s'accorde très-bien avec ce qu'ils en disent : communément il est plus petit que l'écureuil; celui que nous avons eu ne pesoit guère que deux onces, c'est-à-dire autant qu'une chauve-souris de la moyenne espèce, et l'écureuil pèse huit ou neuf onces. Cependant il y en a de plus grands; nous avons une peau de polatouche, qui ne peut provenir que d'un animal plus grand que le polatouche ordinaire.

Le polatouche approche, en quelque sorte, de la chauve-souris par cette extension de la peau qui, dans le saut, réunit les jambes de devant à celles de derrière, et qui lui sert à se soutenir en l'air : il paroît aussi lui ressembler un peu par le naturel, car il est tranquille, et, pour ainsi dire, endormi pendant le jour; il ne prend de l'activité que le soir. Il est très-facile à apprivoiser, mais il est en même temps sujet à s'enfuir, et il faut le garder dans une cage ou l'attacher avec une petite chaîne: on le nourrit de pain, de fruits, de graines; il aime

sautent d'un arbre à un autre à la distance de vingt-cinq à trente pieds et plus; leur poil est d'un cendré foncé : cet animal est de la grosseur d'un rat, ses pates de derrière tiennent à celles de devant par deux membranes qui le soutiennent en l'air lorsqu'il saute, de sorte qu'il paroît voler, mais il va toujours en baissant, etc. (*Histoire de la Louisiane*, par M. le Page du Pratz, tom. II, pag. 98.)

surtout les boutons et les jeunes pousses du pin et du bouleau; il ne cherche point les noix et les amandes comme les écureuils; il se fait un lit de feuilles dans lequel il s'ensevelit et où il demeure tout le jour, il n'en sort que la nuit et quand la faim le presse. Comme il a peu de vivacité, il devient aisément la proie des martes et des autres animaux qui grimpent sur les arbres; aussi l'espèce subsistante est-elle en très-petit nombre, quoiqu'il produise ordinairement trois ou quatre petits.

---

## DU TAGUAN

### OU GRAND ÉCUREUIL VOLANT.

Nous venons de dire qu'il existe de plus grands polatouches que ceux dont nous avons donné la description, et que nous avions au Cabinet une peau qui ne peut provenir que d'un animal plus grand que le polatouche ordinaire. Cette peau a en effet cinq pouces et demi de long, tandis que la peau du potalouche ordinaire n'a guère que quatre pouces de longueur; mais cette différence n'est rien en comparaison de celle qui se trouve, pour la grandeur, entre notre polatouche et le taguan des Indes orientales, dont la dépouille a été envoyée de Mahé à S. A. S. M<sup>gr</sup> le prince de Condé, qui a eu

---

assez de bonté pour me le faire voir et en conférer avec moi. (Nous en donnons ici la figure, *planchette* 53.) Ce grand écureuil volant, conservé dans le très-riche cabinet de Chantilly, a vingt-trois pouces de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du corps. Il se trouve non-seulement à Mahé, mais aux îles Philippines, et vraisemblablement dans plusieurs autres endroits des Indes méridionales. Celui-ci a été pris dans les terres voisines de la côte du Malabar : c'est un géant en comparaison du polatouche de Russie, et même de celui d'Amérique; car communément ceux-ci n'ont que quatre pouces et demi ou cinq pouces tout au plus. Néanmoins le taguan ressemble, pour la forme, au polatouche, dont il a les principaux caractères, tel que le prolongement de la peau, qui est tout-à-fait conforme; mais, comme il en diffère excessivement par la grandeur, et assez évidemment par d'autres caractères que je vais indiquer, on doit en faire une espèce séparée de celle du polatouche, et c'est par cette raison que nous l'avons indiqué par le nom de *taguan*, qu'il porte aux îles Philippines, selon le témoignage de quelques voyageurs.

Le taguan diffère donc du polatouche, 1° par la grandeur, ayant vingt-trois pouces de long, tandis que le polatouche n'en a pas cinq; 2° par la queue, qui a près de vingt-un pouces, tandis que celle du polatouche n'a guère que trois pouces et demi: d'ail-



leurs la queue n'est point aplatie comme celle du polatouche, mais de forme ronde, assez semblable à celle du chat, et couverte de longs poils brun-noirâtre; 3° il paroît que les yeux et les oreilles de ce grand écureuil volant sont placés et enfoncés comme ceux du polatouche, et que les moustaches noires sont relativement les mêmes; mais la tête de ce grand écureuil volant est moins grosse à proportion du corps que celle du polatouche. 4° La face est toute noire; les côtés de la tête et des joues sont mêlés de poils noirâtres et de poils blancs; le dessus du nez et le tour des yeux sont couverts des mêmes poils noirs, roux et blancs. Derrière les oreilles sont de grands poils brun-musc ou minime, qui couvrent les côtés du cou; ce qui ne se voit point sur le polatouche. Le dessus de la tête et de tout le corps, jusqu'auprès de la queue, est jaspé de poils noirs et blancs où le noir domine; car le poil blanc est noirâtre à son origine, et ne devient blanc qu'à un tiers de distance de son extrémité. Le dessous du corps est d'un blanc gris terne, et cette couleur s'étend jusque sous le ventre. 5° Le prolongement de la peau est couvert au-dessus de poils d'un brun musc, et en dessous de poils cendrés et jaunâtres; les jambes sont d'un roux noir qui se réunit au-dessus de la queue, et rend la partie supérieure de la queue brune. Cette nuance de brun augmente imperceptiblement jusqu'au noir, qui est la couleur de l'extrémité de la queue. Les pieds de ce grand

écureuil volant ont le même nombre de doigts que ceux du polatouche; mais ces doigts sont couverts de poils noirs, tandis que ceux du polatouche le sont de poils blancs. Les ongles sont courbes et assez minces, et leur empatement est large et crochu à l'extrémité, comme dans les chats. Ces rapports et celui de la ressemblance de la queue ont fait donner à cet animal la dénomination de *chat volant* par ceux qui l'avoient apporté. Au reste, le plus grand ongle des pieds de devant avoit cinq lignes et demie de longueur, et le plus grand ongle des pieds de derrière, cinq lignes seulement, quoiqu'il soit d'une forme plus allongée que ceux de devant.

On peut voir la figure de cet animal rare, que M. de Sève a dessiné aussi parfaitement que l'état de sa dépouille pouvoit le permettre. Nous lui avons donné le nom de *taguan*, en conséquence d'un passage que nous avons trouvé dans les voyageurs, et que je dois rapporter ici.

« Les îles Philippines sont le seul endroit où l'on » voit une espèce de chat volant, de la grandeur des » lièvres et de la couleur des renards, auquel les in- » sulaires donnent le nom de *taguan*. Ils ont des » ailes comme les chauve-souris, mais couvertes de » poil, dont ils se servent pour sauter d'un arbre » sur l'autre, à la distance de trente palmes.<sup>1</sup> »

*Histoire générale des Voyages*, tom. X, pag. 410.

Après avoir rédigé cet article, l'ouvrage de M. Vosmaër, qui contient la description de quelques animaux quadrupèdes et de quelques oiseaux, m'est tombé entre les mains. J'y ai vu avec plaisir la description de ce grand écureuil volant, et quelques notices au sujet du polatouche ou petit écureuil volant.

M. Vosmaër dit qu'il a vu deux petits polatouches vivants, mais qu'ils n'ont pas vécu long-temps à la ménagerie de S. A. S. M<sup>gr</sup> le prince d'Orange.

« Ils dormoient, dit-il, presque toute la journée.  
» Quand on les pousoit vivement, ils faisoient bien  
» un petit saut comme pour voler : mais ils s'esqui-  
» voient d'abord avec frayeur; car ils sont peureux.  
» Ils aiment beaucoup la chaleur : et si on les décou-  
» vroit, ils se fourroient au plus vite sous de la laine  
» qu'on leur donnoit pour se coucher. Leur nour-  
» riture étoit du pain trempé, des fruits, etc., qu'ils  
» mangeoient, de la même façon que les écureuils,  
» avec leurs pates de devant, et assis sur leur der-  
» rière. A l'approche de la nuit, on les voyoit plus  
» en mouvement. La différence du climat influe cer-  
» tainement beaucoup dans le changement de na-  
» ture de ces petits animaux, qui paroissent fort  
» délicats. »

Ce que je viens de citer, d'après M. Vosmaër, est

<sup>1</sup> *Description d'un écureuil volant*, par M. Vosmaër; Amsterdam, 1767, pag. 9.

très-conforme à ce que j'ai vu moi-même sur plusieurs de ces petits animaux. J'en ai encore actuellement un (17 mars 1775) vivant dans une cage, au fond de laquelle est une petite cabane faite exprès. Il se tient tout le jour fourré dans du coton, et n'en sort guère que le soir pour prendre sa nourriture. Il a un très-petit cri, comme une souris, qu'il ne fait entendre que quand on le force à sortir de son coton; il mord même assez serré, quoique ses dents soient très-petites. Son poil est de la plus grande finesse au toucher. On a de la peine à lui faire étendre ses membranes; il faut pour cela le jucher haut et l'obliger à tomber, sans quoi il ne les développe pas. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet animal, c'est qu'il paroît extrêmement frileux, et je ne conçois pas comment il peut se garantir du froid pendant l'hiver dans les climats septentrionaux, puisque en France, si on ne le tenoit pas dans la chambre, et qu'on ne lui donnât pas de la laine ou du coton pour se coucher et même pour s'envelopper, il périroit en peu de temps.

A l'égard du taguan ou grand écureuil volant, voici ce qu'en dit M. Vosmaër :

« Le polatouche décrit par M. de Buffon a, sans » contredit, une grande conformité avec celui-ci; » il a les membranes pareilles au polatouche, non » pas pour voler, mais pour se soutenir en l'air » quand il saute de branche en branche.

« Le grand écureuil volant que je décris ne m'a

» été envoyé qu'en peau desséchée. M. Allamand a  
 » donné une description abrégée de cet animal,  
 » d'après un sujet femelle conservé à Leyde dans  
 » le cabinet de l'académie.

» Valentin est le premier qui en ait parlé; il dit  
 » qu'il se trouve dans l'île de Gilolo. Il appelle ces  
 » animaux des *civettes volantes* : il dit qu'ils ont de  
 » fort longues queues, à peu près semblables à cel-  
 » les des guenons. Lorsqu'ils sont en repos, on ne  
 » voit point leurs ailes. Ils sont sauvages et peureux;  
 » ils ont la tête rousse avec un mélange de gris fon-  
 » cé; les ailes, ou plutôt les membranes, couvertes  
 » de poils en dedans et en dehors. Ils mordent for-  
 » tement, et sont en état de briser très-facilement  
 » une cage de bois dans une seule nuit. Quelques-  
 » uns les appellent des *singes volants*. Ils se trou-  
 » vent aussi à l'île de Ternate, où l'on prit d'abord  
 » cet animal pour un écureuil; mais il avoit la tête  
 » plus effilée et ressembloit davantage à un coes-  
 » coes, ayant le poil gris depuis le museau, avec  
 » une raie noire le long du dos jusqu'au derrière.  
 » La peau étoit adhérente au corps, et s'étendoit;  
 » elle est garnie d'un poil plus blanc par-dessous,

Ce nom de *grand écureuil volant* me paroît plus pro-  
 pre que celui de *chat volant*, sous lequel cet animal nous  
 est autrement connu. La tête, les dents et les griffes ont plus  
 de rapports avec les écureuils que n'en a la simple queue ve-  
 lue, qui est particulière au chat. L'épithète de *volant* con-  
 vient d'ailleurs assez à cause du grand saut que fait l'animal.

» et blanc comme celui du ventre. Lorsqu'il saute  
 » d'un arbre à l'autre, il étend ses membranes, et  
 » il paroît comme s'il étoit aplati.

» Dans l'ouvrage de M. l'abbé Prévost, on trou-  
 » ve un passage relatif à cet animal, qu'il dit, d'a-  
 » près les *Lettres édifiantes*, se trouver aux îles Phi-  
 » lippines, où on l'appelle *taguan*.

» J'ai vu quatre pièces relatives à cet animal, l'une  
 » au cabinet de Leyde, l'autre au cabinet de M. Hee-  
 » teren à la Haye, tous deux femelles, de couleur  
 » châtain-clair sur le corps, plus foncé sur le dos,  
 » et le bout de la queue noirâtre. La différence de  
 » sexe se connoissoit à six petits mamelons placés  
 » à distance égale en deux rangs à la poitrine et au  
 » ventre. Les deux mâles étoient dans le cabinet de  
 » S. A. S. M<sup>gr</sup> le prince d'Orange.»

Voici la description que M. Vosmaër donne de  
 cet animal.

*Dimensions prises en pieds du Rhin.*

	pi.	pouc.	lig.
Longueur du corps de l'animal.	1	5	»
Largeur du corps, les membranes étendues, prise auprès des pieds de devant.	»	4 $\frac{1}{4}$	»
Largeur du corps, les membranes étendues, prise auprès des pieds de derrière	»	5 $\frac{1}{4}$	»
Longueur de la queue jusqu'à l'extrémité du poil.	1	8	»
Les pieds de devant étant écartés, la ligne de distance entre le bout des ongles d'un côté à l'autre, donne	1	»	6
Et celle des pieds de derrière.	1	3	»

« La tête est plus pointue que celle d'un écureuil.

» Les oreilles petites, pointues, couvertes en dehors d'un poil brun clair très-court et très-fin; les yeux sont surmontés de deux longs poils d'un brun fauve; les paupières paroissent sans poils. Il y a des deux côtés du museau plusieurs poils en mouches, longs, noirs et très-roides. Le nez est sans poils; les dents sont, comme celles des écureuils, au nombre de deux en dessus, et deux en dessous, d'un jaune foncé; les intérieures sont fort longues; les dents molaires se trouvent aussi au fond du museau.

» Ses pieds de devant et de derrière, surtout ceux-ci, sont comme cachés sous la peau à voler, qui les recouvre presque jusqu'aux pates, dont les antérieures sont divisées en quatre doigts tout noirs, les deux du milieu plus longs que les autres, surtout le troisième. Celles des pieds postérieurs sont aussi noires, et ont cinq doigts, quatre desquels sont d'égale longueur; mais le cinquième, qui est l'intérieur, est beaucoup plus court, et ne paroît que comme un simple appendice. Les ongles sont fort grands et aigus, noirs en devant, blancs en dessous, et larges à leur origine. Les articulations de ces doigts sont semblables à celles des écureuils.

» La peau à voler, qui, dans notre figure, se montre étendue entre les pieds de devant et ceux de derrière, est le plus mince au milieu, où elle a

» environ quatre pouces de largeur de chaque côté, et ne passe pas l'épaisseur du fin papier des Indes. Ailleurs elle est cependant aussi fort mince, d'un tissu clair, et garnie de petits poils châtains. Près des pieds de devant et de derrière, elle devient plus épaisse, ou s'élève en forme de coussinet, plus large aux cuisses, et allant en se rétrécissant vers l'extrémité des pates. Cette partie est couverte de poils bruns et noirs, fort serrés; sur les pates de devant elle paroît lâche, et pend au près ou par-dessus, comme un lambeau qui est rond et revêtu de poils drus; les bords extérieurs de cette peau sont courbés d'une lisière épaisse de poils noirs et gris.

» La partie supérieure de la tête, le dos et l'origine de la queue, sont garnis de poils drus, assez longs, noirs à leur partie inférieure, et les sommités ou extrémités, pour la plupart, d'un blanc grisâtre.

» Les poils de la queue sont noirs, plus gris vers le corps, et dispersés de façon que la queue paroît être ronde.

» Les joues, à côté de la tête, sont d'un gris brun; le gosier, d'un gris blanchâtre clair, ainsi que la poitrine, le ventre et en dessous, vers la queue; la peau à voler a aussi en dessous des poils gris, mais fort clair-semés. »

[Nous donnons ici (*planche 33*) la figure d'un taguan, qui, quoique beaucoup plus petit que ce-



lui dont la dépouille est conservée dans le cabinet de S. A. S. M<sup>gr</sup> le prince de Condé, me paroît néanmoins être de la même espèce. Il a été envoyé des côtes du Malabar à M. Aubry, curé de Saint-Louis, et il est maintenant au Cabinet du roi. Il n'a que quinze pouces neuf lignes de longueur; ce qui ne fait que les deux tiers de la grandeur de celui de M<sup>gr</sup> le prince de Condé : mais aussi est-il évidemment beaucoup plus jeune, car à peine voit-on les dents molaires hors des gencives. Il a, comme les écureuils, deux dents incisives en haut et deux en bas; la tête paroît être petite à proportion du corps; le nez est noir, le tour des yeux et les mâchoires sont noirs aussi, mais mêlés de quelques poils fauves; les joues et le dessus de la tête sont mêlés de noir et de blanc; les plus grands poils des moustaches sont noirs et ont un pouce dix lignes de longueur; les oreilles sont, comme dans les écureuils, garnies de grands poils noirâtres qui ont jusqu'à quatorze lignes de longueur; derrière les oreilles, les poils sont d'un brun marron, et ils ont plus de longueur que ceux du corps; le dessous du cou est d'un fauve foncé, mélangé de noir; les bras ou jambes de devant jusqu'au poignet, où commence le prolongement de la peau, sont, ainsi que cette peau elle-même, d'un noir mélangé de fauve; le dessous de cette peau est d'une couleur cendrée, mêlée de fauve et de brun. Tout le poil de dessus le corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à la queue, est

jaspé de noir et de blanc, et cette dernière couleur domine en quelques endroits; la longueur de ce poil est d'environ un pouce. Les cuisses, au-dessous du prolongement de la peau, sont d'un fauve où le noir domine; les jambes et les pieds sont noirs. Les ongles, qui ont cinq lignes de longueur, sont assez courts. Le dessous du corps est d'un blanc gris, qui s'étend jusque sous le cou. La queue, longue d'un pied cinq pouces, est garnie de longs poils qui ont dix-huit lignes de longueur; ce poil est d'un gris noir à l'origine de la queue, et devient toujours plus noir jusqu'à l'extrémité.

En comparant cette description avec celle du taguan du cabinet de Chantilly, on n'y trouvera qu'une seule différence, qui d'abord pourroit paroître essentielle; c'est que les oreilles de ce grand taguan ne paroissent pas garnies de poils, au lieu que celles de celui-ci en sont très-bien fournies : mais cette différence n'est pas réelle, parce que la tête du taguan de Chantilly avoit été maltraitée et même mutilée, tandis que celui-ci a été soigneusement conservé, et est arrivé des Indes en très-bon état.]

---

## DE L'AYE-AYE.

AYE-AYE est une exclamation des habitants de Madagascar, que M. Sonnerat a cru devoir appliquer à cet animal, qui se trouve dans la partie ouest de

cette île. Il dit « qu'il ne se rapproche d'aucun genre, et qu'il tient du maki, de l'écureuil et du singe. Ses oreilles plates et larges ressemblent beaucoup à celles de la chauve-souris; ce sont deux peaux noires presque lisses, parsemées de quelques longs poils noirs terminés de blanc, qui forment la robe. Quoique la queue paroisse toute noire, cependant les poils à leur base sont blancs jusqu'à la moitié. Son caractère principal, et un des plus singuliers, est le doigt du milieu de ses pieds de devant; les deux dernières articulations sont très-longues, grêles, dénuées de poils : il s'en sert pour tirer les vers des trous d'arbres, et pour les pousser dans son gosier; il semble aussi lui être utile pour s'accrocher aux branches. Cet animal paroît terrier, ne voit pas pendant le jour, et son œil couleur d'ocre de rue est comme celui du chat-huant. Il est très-paresseux, et par conséquent très-doux; celui-ci restoit toujours couché, et ce n'est qu'en le secouant plusieurs fois qu'on venoit à bout de le faire remuer. Il a vécu près de deux mois, n'ayant pour toute nourriture que du riz cuit; il se servoit, pour le manger, de ses deux doigts, comme les Chinois de baguettes. »

J'ai examiné de près la peau d'un de ces animaux, que M. Sonnerat m'a donnée pour le Cabinet du roi; il m'a paru se rapprocher du genre des écureuils plus que d'aucun autre; il a aussi quel-

que rapport à l'espèce de gerboise que je donnerai sous le nom de *tarsier*.

Les pieds semblent faire un caractère unique et très-distinctif par la longueur des doigts aux pieds de devant.

	pi.	pouc.	lig.
Longueur de l'animal mesuré en ligne droite , depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue.	1	2	2
Suivant la courbure du corps.	1	6	6
Longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput.	»	4	9
Longueur de la jambe de devant, depuis le coude jusqu'au poignet.	»	3	10
Longueur depuis le poignet jusqu'au bout des ongles.	»	4	1
Longueur de la jambe, depuis le genou jus- qu'au talon.	»	5	3
Longueur depuis le talon jusqu'au bout des ongles.	»	4	1
Longueur du tronçon de la queue.	1	3	»

La couleur de cet animal est d'un brun musc mêlé de noir et de gris cendré; il a sur la tête, autour des yeux, sur le corps, aux cuisses et aux jambes, une couleur de musc foncé, dans laquelle néanmoins le noir domine sur le dos et en plusieurs endroits du corps et des jambes. La queue est tout-à-fait noire; les côtés de la tête, le cou, la mâchoire et le ventre sont grisâtres; des poils laineux de cette couleur grise sont au-dessous des grands poils noirs ou blancs, de deux ou trois pouces de long, qui sont sur le corps et les jambes;

mais les jambes et les cuisses sont d'un brun rougâtre; le noir domine à l'approche des pieds, qui sont couverts de petits poils de cette couleur.

La tête a la forme de celle de l'écureuil; il y a deux incisives au-devant de chaque mâchoire. Les oreilles sont grandes, nues et sans poils, larges à leur ouverture, droites et rondes à leurs extrémités.

	pi.	pouc.	lig.
Elles ont de longueur.	»	2	1
Largeur au conduit auditif.	»	1	3

Il y a autour des yeux une bande brunâtre, et les paupières sont noires.

	pi.	pouc.	lig.
Et au-dessus des yeux il y a de grands poils noirs qui ont de longueur.	»	2	5
Ceux qui sont aux côtés des joues ont.	»	1	10
Le pied des jambes de devant, pris depuis le poignet jusqu'à l'extrémité des doigts, a.	»	3	9

	pouc.	lig.	lig.
Le doigt intérieur qui fait pouce.	1	1 l'ongle	6
Le premier doigt interne après le pouce.	2	9 l'ongle	6
Le second doigt, qui est le plus mince et grêle, n'ayant qu'une ligne d'épaisseur, a de longueur.	2	7 l'ongle	3
Le troisième doigt.	3	2 l'ongle	6
Le quatrième doigt ou le premier externe.	1	9 l'ongle	6
Les pieds de derrière ont de longueur, jusqu'à l'extrémité des doigts.	3	2	

Ces doigts, qui ont deux lignes de largeur, sont à peu près égaux en grosseur; mais le premier doigt, qui fait pouce et qui a de longueur douze lignes, a un ongle de trois pouces six lignes, qui est large et

plat comme ceux des makis. Ce caractère de doigt l'éloigne beaucoup du genre de l'écureuil.

	pouc.	lig.	lig.
Le premier doigt interne.	1	3	l'ongle $5\frac{1}{2}$
Le second doigt.	1	7	l'ongle 6
Le troisième doigt.	1	2	l'ongle 6
Le quatrième et le premier doigt externe.	1	2	l'ongle 6

Ces ongles sont bruns, courbes et en gouttière. Les poils de la queue ont trois pouces trois lignes de longueur. Ces poils sont rudes comme du crin. Tout le temps que M. Sonnerat a eu cet animal vivant, il ne lui a jamais vu porter la queue élevée comme les écureuils; il ne la portoit que traînante.

De tous les animaux qui ont le pouce aplati, le tarsier est celui qui se rapproche le plus de l'aye-aye; ils ont entre eux ce caractère commun, et de plus ils se ressemblent par la queue, qui est longue et couverte de poils, par les oreilles droites, nues et transparentes, et par ce poil laineux qui couvre immédiatement la peau. Il y a aussi quelque rapport de ressemblance dans les pieds; car le tarsier a les doigts très-longs.

Cet aye-aye étoit femelle; elle avoit deux mamelons dans la partie inférieure du ventre : ces mamelons avoient cinq lignes de hauteur.

<sup>1</sup> Voyez l'article de l'aye-aye dans le *Voyage de M. Sonnerat aux Indes orientales*, tom. II, pag. 137. Il a eu vivants le mâle et la femelle.

DE L'AGOUTI.<sup>1</sup>

CET animal est de la grosseur d'un lièvre, et a été regardé comme une espèce de lapin ou de gros rat par la plupart des auteurs de nomenclature en histoire naturelle; cependant il ne leur ressemble que par de très-petits caractères, et il en diffère essentiellement par les habitudes naturelles. Il a la rudesse de poil et le grognement du cochon; il a aussi sa gourmandise; il mange de tout avec voracité; et lorsqu'il est rassasié, rempli, il cache, comme le renard, en différents endroits, ce qui lui reste

<sup>1</sup> Nom indien; au Brésil, vulgairement *cotia*, selon Pison et Marcgrave.

*Acuti* ou *agouti*. *Hist. du Nouveau-Monde*, par Jean de Laët; Leyde, 1640, in-fol., pag. 484. Le peu que Laët dit de cet animal est tiré d'un auteur portugais.

*Aguti*, Pison, *Hist. nat. du Brésil*, pag. 102.

*Acuti* ou *aguti Brasiliensibus*, Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.*, pag. 224.

*Couti*, *Hist. des Indes*, par Souchu de Rennefort; Paris, 1688, pag. 203.

*Mus sylvestris americanus, cuniculi magnitudine; porcelli pitis et voce*. Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 226.

*Cuniculus omnium vulgatissimus. Aguti vulgò*, Barrère, *Hist. de la France équinoxiale*, pag. 153.

*Cavia, aguti* ou *acuti Brasiliensibus*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 50.

*Cuniculus caudatus, auritus, pitis ex rufo et fusco mixtis, rigidis vestitus*, Brisson, *Regn. animal*, p. 143.

d'aliments pour le trouver au besoin. Il se plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve. Lorsqu'on l'irrite, son poil se hérissé sur la croupe, et il frappe fortement la terre de ses pieds de derrière : il mord cruellement.<sup>1</sup> Il ne se creuse pas un trou comme le lapin, ni ne se tient pas sur terre à découvert comme le lièvre : il habite ordinairement dans le creux des arbres et dans les souches pourries. Les fruits, les patates, le manioc, sont la nourriture ordinaire de ceux qui fréquentent autour des habitations; les feuilles et les racines des plantes et des arbrisseaux sont les aliments des autres qui demeurent dans les bois et les savanes. L'agouti se sert, comme l'écureuil, de ses pieds de devant pour saisir et porter à sa gueule. Il court d'une très-grande vitesse en plaine et en montant; mais comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derrière, il feroit la culbute s'il ne ralentissoit sa course en descendant. Il a la vue bonne, et l'ouïe très-fine; lorsqu'on le pipe, il s'arrête pour écouter. La chair de ceux qui sont gras et bien nourris n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'elle ait un petit goût de sauvage et qu'elle soit un peu dure. On échaude l'agouti comme le

<sup>1</sup> Cet animal est fort méchant; les capucins d'Olinde, au Brésil, en élevoient un auquel ils avoient arraché les dents dans sa jeunesse, et malgré cette précaution, il étendoit son désordre aussi loin que le permettoit sa chaîne. (*Histoire des Indes*, par Souchu de Rennefort, pag. 203.)



cochon de lait, et on l'apprête de même. On le chasse avec des chiens : lorsqu'on peut le faire entrer dans des cannes de sucre coupées, il est bientôt rendu, parce qu'il y a ordinairement dans ces terrains de la paille et des feuilles de canne d'un pied d'épaisseur, et qu'à chaque saut qu'il fait il enfonce dans cette litière, en sorte qu'un homme peut souvent l'atteindre et le tuer avec un bâton. Ordinairement il s'enfuit d'abord très-vite devant les chiens, et gagne ensuite sa retraite, où il se tapit et demeure obstinément caché : le chasseur, pour l'obliger à en sortir, la remplit de fumée; l'animal, à demi suffoqué, jette des cris douloureux et plaintifs, et ne paroît qu'à toute extrémité. Son cri, qu'il répète souvent lorsqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite, est semblable à celui d'un petit cochon. Pris jeune, il s'apprivoise aisément; il reste à la maison, en sort seul, et revient de lui-même. Ces animaux demeurent ordinairement dans les bois, dans les haies : les femelles y cherchent un endroit fourré pour préparer un lit à leurs petits; elles font ce lit avec des feuilles et du foin. Elles produisent deux ou trois fois par an; chaque portée n'est, dit-on, que de deux : elles transportent leurs petits, comme les chattes, deux ou trois jours après leur naissance; elles les portent dans des

*Histoire générale des îles Antilles*, par le P. Duterre; Paris, 1667, tom. II, pag. 296.

trous d'arbres, où elles ne les allaitent que pendant peu de temps : les jeunes agoutis sont bientôt en état de suivre leur mère et de chercher à vivre. Ainsi le temps de l'accroissement de ces animaux est assez court, et par conséquent leur vie n'est pas bien longue.

Il paroît que l'agouti est un animal particulier à l'Amérique; il ne se trouve pas dans l'ancien continent : il semble être originaire des parties méridionales de ce nouveau monde; on le trouve très-communément au Brésil, à la Guiane, à Saint-Domingue, et dans toutes les îles : il a besoin d'un climat chaud pour subsister et se multiplier; il peut cependant vivre en France, pourvu qu'on le tienne à l'abri du froid dans un lieu sec et chaud, surtout pendant l'hiver : aussi n'habite-t-il en Amérique que les contrées méridionales, et il ne s'est pas répandu dans les pays froids et tempérés. Aux îles il n'y a qu'une espèce d'agouti, qui est celui que nous décrivons; mais à Cayenne, dans la terre ferme de la Guiane et au Brésil, on assure qu'il y en a de deux espèces, et que cette seconde espèce, qu'on appelle *agouchi*, est constamment plus petite que la première.<sup>1</sup> Celle dont nous parlons est certainement l'agouti; nous en sommes assurés par le témoignage de gens qui ont demeuré long-temps à Cayenne, et qui connoissent également l'agouti

<sup>1</sup> *Voyage de des Marchais*, tom. II, pag. 25.

et l'akouchi, que nous n'avons pas encore pu nous procurer. L'agouti que nous avons eu vivant, étoit gros comme un lapin; son poil étoit rude, et de couleur brune et un peu mêlée de roux : il avoit la lèvre supérieure fendue comme le lièvre, la queue encore plus courte que le lapin les oreilles aussi courtes que larges, la mâchoire supérieure avancée au-delà de l'inférieure, le museau comme le loir, les dents comme la marmotte, le cou long, les jambes grêles, quatre doigts aux pieds de devant et trois à ceux de derrière. Marcgrave, et presque tous les naturalistes après lui, ont dit que l'agouti avoit six doigts aux pieds de derrière : M. Brisson est le seul qui n'ait pas copié cette erreur de Marcgrave; ayant fait sa description sur l'animal même, il n'a vu, comme nous, que trois doigts aux pieds de derrière.

[ Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit de l'agouti. M. de la Borde nous écrit seulement que c'est le quadrupède le plus commun de la Guiane; tous les bois en sont pleins, soit sur les hauteurs, soit dans les plaines, et même dans les marécages.

« Il est, dit-il, de la grosseur d'un lièvre; sa peau » est dure et propre à faire des empeignes de sou- » liers qui durent très-long-temps. Il n'a point de » graisse; sa chair est aussi blanche et presque aussi » bonne que celle du lapin, ayant le même goût et » le même fumet. Vieux ou jeune, la chair en est » toujours tendre; mais ceux du bord de la mer

» sont les meilleurs. On les prend avec des trap-  
 » pes, on les tue à l'affût, on les chasse avec des  
 » chiens; les Indiens et les nègres, qui savent les sif-  
 » fler, en tuent tant qu'ils veulent. Quand ils sont  
 » poursuivis, ils se sauvent à l'eau, ou bien ils se  
 » cachent, comme les lapins, dans des trous qu'ils  
 » ont creusés, ou dans des arbres creux. Ils man-  
 » gent avec leurs pates comme les écureuils; leur  
 » nourriture ordinaire, et qu'ils cachent souvent en  
 » terre pour la retrouver au besoin, sont des noyaux  
 » de maripa, de tourlouri, de corana, etc.; et lors-  
 » qu'ils ont caché ces noyaux, ils les laissent quel-  
 » quefois six mois dans la terre sans y toucher. Ils  
 » peuplent autant que les lapins; ils font trois ou  
 » quatre petits, et quelquefois cinq dans toutes les  
 » saisons de l'année. Ils n'habitent pas en nombre  
 » dans le même trou; on les y trouve seuls, ou bien  
 » la mère avec ses petits. Ils s'appriivoisent aisément  
 » et mangent à peu près de tout; devenus domes-  
 » tiques, ils ne vont pas courir loin, et reviennent  
 » à la maison volontiers : cependant ils conservent  
 » un peu de leur humeur sauvage. En général, ils  
 » restent dans leurs trous pendant la nuit, à moins  
 » qu'il ne fasse clair de lune; mais ils courent pen-  
 » dant la plus grande partie du jour, et il y a de cer-  
 » taines contrées, comme vers l'embouchure du  
 » fleuve des Amazones, où ces animaux sont si nom-  
 » breux, qu'on les rencontre fréquemment par ving-  
 » taines. » ]

DU COCHON D'INDE.<sup>1</sup>

CE petit animal, originaire des climats chauds du Brésil et de la Guinée, ne laisse pas de vivre et de produire dans le climat tempéré, et même dans les pays froids, en le soignant et le mettant à l'abri de l'intempérie des saisons. On élève des cochons d'Inde en France; et, quoiqu'ils multiplient prodigieusement, ils n'y sont pas en grand nombre, parce que les soins qu'ils demandent ne sont pas compensés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a presque aucune valeur, et leur chair, quoique mangeable, n'est pas assez bonne pour être re-

<sup>1</sup> Au Brésil, *cavia cobaya*; en allemand, *indianisch künele*, *indisch scüle*, *meer-ferckel*, *meer-schwein*; en anglais, *Guiny pig*; en suédois, *marswin*; en polonais, *swinka zamorska*.

*Cavia cabaya*, Pison, *Hist. nat.*, pag. 102.

*Cuniculus indus*, Gesner, *Icon. animal. quadrup.*, pag. 106.

*Mus, seu cuniculus americanus et guinensis, porcelli pilis et voce, cavia cabaya Brasiliensibus dictus*, *Marcgrav.*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 225.

*Mus caudâ abruptâ, palmis tetradactylis, plantis tri-dactylis*. Linnæus.

*Cavia cabaya Brasiliensibus; quibusdam mus pharaonis, tatu pilosus, porcellus, mus indicus*. Klein, *de Quadrup.*, pag. 49.

Lapin des Indes *Cuniculus ecaudatus, auritus, albus aut rufus, aut ex utroque variegatus...* *Cuniculus indicus*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 147.

cherchée : elle seroit meilleure si on les élevoit dans des espèces de garennes où ils auroient de l'air, de l'espace, et des herbes à choisir. Ceux qu'on garde dans les maisons ont à peu près le même mauvais goût que les lapins clapiers, et ceux qui ont passé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins désagréable.

Ces animaux sont d'un tempérament si précoce et si chaud, qu'ils se recherchent et s'accouplent cinq ou six semaines après leur naissance : ils ne prennent cependant leur accroissement entier qu'en huit ou neuf mois; mais il est vrai que c'est en grosseur apparente et en graisse qu'ils augmentent le plus, et que le développement des parties solides est fait avant l'âge de cinq ou six mois. Les femelles ne portent que trois semaines, et nous en avons vu mettre bas à deux mois d'âge. Ces premières portées ne sont pas si nombreuses que les suivantes; elles sont de quatre ou cinq, la seconde portée est de cinq ou six, et les autres de sept ou huit, et même de dix ou onze. La mère n'allait ses petits que pendant douze ou quinze jours; elle les chasse dès qu'elle reprend le mâle; c'est au plus tard trois semaines après qu'elle a mis bas; et s'ils s'obstinent à demeurer auprès d'elle, leur père les maltraite et les tue. Ainsi ces animaux produisent au moins tous les deux mois; et ceux qui viennent de naître produisant de même, l'on est étonné de leur prompte et prodigieuse multiplication. Avec un

seul couple, on pourroit en avoir un millier dans un an; mais ils se détruisent aussi vite qu'ils pullulent : le froid et l'humidité les font mourir; ils se laissent manger par les chats sans se défendre : les mères mêmes ne s'irritent pas contre eux; n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les sauver. Les mâles se soucient encore moins des petits, et se laissent manger eux-mêmes sans résistance : ils n'ont de sentiment bien distinct que celui de l'amour; ils sont alors susceptibles de colère, ils se battent cruellement, ils se tuent même quelquefois entre eux, lorsqu'il s'agit de se satisfaire et d'avoir la femelle. Ils passent leur vie à dormir, jouir et manger : leur sommeil est court, mais fréquent; ils mangent à toute heure du jour et de la nuit, et cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent. Ils ne boivent jamais, cependant ils urinent à tout moment. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes, et surtout de persil; ils le préfèrent même au son, à la farine, au pain; ils aiment aussi beaucoup les pommes et les autres fruits. Ils mangent précipitamment, à peu près comme les lapins, peu à la fois, mais très-souvent. Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait; ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, et un cri fort aigu, lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ils sont délicats, frileux, et l'on a de la peine à leur faire passer l'hiver; il faut

les tenir dans un endroit sain, sec et chaud. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se rassemblent et se serrent les uns contre les autres, et il arrive souvent que, saisis par le froid, ils meurent tous ensemble. Ils sont naturellement doux et privés, ils ne font aucun mal; mais ils sont également incapables de bien, ils ne s'attachent point : doux par tempérament, dociles par faiblesse, presque insensibles à tout, ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits seulement pour figurer une espèce.

---

## DE L'AKOUCHI.

L'AKOUCHI est assez commun à la Guiane et dans les autres parties de l'Amérique méridionale; il diffère de l'agouti en ce qu'il a une queue, au lieu que l'agouti n'en a point; l'akouchi est ordinairement plus petit que l'agouti, et son poil n'est pas roux, mais de couleur olivâtre : voilà les seules différences que nous connoissions entre ces deux animaux, qui néanmoins nous paroissent suffisantes pour constituer deux espèces distinctes et séparées.

[ Nous avons donné une notice au sujet de l'akouchi, et nous avons dit que c'étoit une espèce

*Cuniculus minor, caudatus, olivaceus, akouchi,*  
Barrère, *Hist. nat. de la France équinoxiale*, pag. 155.









*Fretre pinx*

*Plee Jilo sculp*

1. L'Agouti.....Page 397.  
 2. L'Akouchi.....406.

3. Le Paca.....410.



différente de l'agouti, parce qu'il a une queue, et que l'agouti n'en a point. Il en diffère encore par la grandeur, n'étant guère plus gros qu'un lapereau de six mois. On ne le trouve que dans les grands bois; il vit des mêmes fruits et il a presque les mêmes habitudes que l'agouti. Dans les îles de Sainte-Lucie et de la Grenade on l'appelle *agouti*. Sa chair est un des meilleurs gibiers de l'Amérique méridionale; elle est blanche et a du fumet comme celle du lapereau. Lorsque les akouchis sont poursuivis par les chiens, ils se laissent prendre plutôt que de se jeter à l'eau. Ils ne produisent qu'un petit ou deux tout au plus (à ce que dit M. de la Borde, mais je doute de ce fait). On les apprivoise aisément dans les maisons. Ils ont un petit cri qui ressemble à celui du cochon d'Inde; mais ils ne le font entendre que rarement.

Nous donnons (*pl.* 54) la figure de cet animal, qui manquoit dans notre ouvrage, et que nous avons fait graver d'après sa dépouille bien conservée. MM. Aublet et Olivier m'ont assuré qu'à Cayenne on appelle l'agouti *le lièvre*, et l'akouchi *le lapin*, mais que l'agouti est le meilleur à manger; et, en parlant du gibier de ce pays, ils m'ont dit que les tatous sont encore meilleurs à manger, à l'exception du tatou-kabassou, qui a une forte odeur de musc; qu'après les tatous, le paca est le meilleur gibier, parce que la chair en est saine et grasse, ensuite l'agouti, et enfin l'akouchi. Ils assurent aussi

qu'on mange le couguar rouge, et que cette viande a le goût du veau. ]

---

## DE L'APÉRÉA.

CET animal, qui se trouve au Brésil, n'est ni lapin, ni rat, et paroît tenir quelque chose de tous deux; il a environ un pied de longueur sur sept pouces de circonférence; le poil de la même couleur que nos lièvres, et blanc sous le ventre; il a aussi la lèvre fendue de même, les grandes dents incisives, et la moustache autour de la gueule et à côté des yeux : mais ses oreilles sont arrondies comme celles du rat, et elles sont si courtes, qu'elles n'ont pas un travers de doigt de hauteur; les jambes de devant n'ont que trois pouces de hauteur, celles de derrière sont un peu plus longues; les pieds de devant ont quatre doigts couverts d'une peau noire et munis de petits ongles courts; les pieds de derrière n'ont que trois doigts, dont celui du milieu est plus long que les deux autres. L'apéréa n'a point de queue; sa tête est un peu plus allongée que celle du lièvre, et sa chair est comme celle du lapin, auquel il ressemble par la manière de vivre. Il se recèle aussi dans des trous : mais il ne creuse pas la terre comme le lapin; c'est plutôt dans des fentes de rochers et de pierres que dans

<sup>1</sup> Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.*, pag. 225, fig. *id.*

des sables qu'il se retire : aussi est-il bien aisé à prendre dans sa retraite. On le chasse comme un très-bon gibier, ou du moins aussi bon que nos meilleurs lapins.<sup>1</sup> Il me paroît que l'animal dont Oviedo, et après lui, Charlevoix<sup>2</sup> et Duperrier de Montfraisier, font mention sous le nom de *cori*, pourroit bien être le même que l'apéréa;<sup>3</sup> que dans quelques endroits des Indes occidentales on a peut-être élevé de ces animaux dans les maisons ou dans des garennes, comme nous élevons des lapins; et qu'enfin c'est par cette raison qu'il s'en trouve de roux, de blancs, de noirs, et de variés de couleurs différentes. Ma conjecture est fondée; car Garcilasso dit expressément qu'il y avoit au Pérou des la-

Pison, *Hist. Brasil.*, pag. 105.

Oviedo dit que le cori est comme un petit lapin, qu'il y en a de tout blancs et d'autres de couleurs mêlés. (*Histoire de Saint-Domingue*, par le P. Charlevoix, tom. I. pag. 35.)

<sup>3</sup> Le cori des Indes espagnoles est un petit animal à quatre pieds, assez semblable à nos lapins et aux taupes; il a les oreilles petites, et les porte tellement couchées sur le dos, qu'à peine les aperçoit-on; il n'a point de queue. Les uns sont tout blancs, les autres tout noirs, les autres mouchetés de noir et de blanc; il y en a de tout rouges et d'autres mouchetés de rouge et de blanc..... Ils sont privés et ne font aucune ordure dans les maisons; ils mangent de l'herbe et se nourrissent de peu de chose; ils ont le goût et le fumet des meilleurs lapins. (*Histoire des Voyages*, par Duperrier de Montfraisier; Paris, 1707, pag. 343.)

pins champêtres et d'autres domestiques, qui ne ressembloient point à ceux d'Espagne.

---

## DU PACA.

LE paca est un animal du Nouveau-Monde, qui se creuse un terrier comme le lapin, auquel on l'a souvent comparé, et auquel cependant il ressemble très-peu : il est beaucoup plus grand que le lapin, et même que le lièvre; il a le corps plus gros et plus ramassé, la tête ronde et le museau court : il est gras et replet, et il ressemble plutôt,<sup>3</sup> par la

<sup>1</sup> *Hist. des Incas*, tom. II, pag. 267.

Nom de cet animal au Brésil, et que nous avons adopté. On l'appelle aussi à la Guiane *ourana*.

Pag ou pague, *Histoire d'un voyage au Brésil*, par de Léry; Paris, 1578, pag. 157.

*Paca Brasiliensibus*, Marcgrave, *Hist. Brasil.*, p. 224.

*Paca*, Pison, *Hist. nat. Brasil.*, pag. 101.

*Mus brasiliensis magnus, porcelli pilis et voce, paca dictus*, Marcgravi, Ray, *Synops. quadrup.*, pag. 226.

*Cuniculus major palustris, fasciis albis notatus*. Barrère, *Hist. de la France équinoxiale*, pag. 152.

*Cuniculus caudatus, auritus, pilis obscure fulvis, rigidis; lineis ex albo flavicantibus ad latera distinctis..... paca*, le pak, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 144.

<sup>3</sup> *Hoc genus animalia pilis et voce porcellum referunt, dentibus et figurâ capitis, et etiam magnitudine, cuniculum; auribus murem : suntque singularia et sui*



forme du corps à un jeune cochon, dont il a le grognement, l'allure et la manière de manger; car il ne se sert pas comme le lapin de ses pates de devant pour porter à sa gueule, et il fouille la terre, comme le cochon, pour trouver sa subsistance. Il habite le bord des rivières, et ne se trouve que dans les lieux humides et chauds de l'Amérique méridionale. Sa chair est très-bonne à manger,<sup>2</sup> et si grasse, qu'on ne la larde jamais; on mange

*generis.* (Ray, *Synops. quadrup.*, pag. 227.) Il est certain, comme le dit Ray, que eet animal est de son genre; il auroit pu ajouter qu'il ressemble encore au cochon de lait par la forme du corps, par le goût et la blancheur de la chair, par la graisse et par l'épaisseur de la peau; et il auroit dû dire qu'il a le corps plus gros, plus grand et plus rond que le lapin.

Les pacas sont semblables aux petits pourceaux de deux mois, desquels il s'en trouve une grande quantité..., principalement auprès des rivages de la rivière de Saint-François. (*Description des Indes occidentales*, par de Laët, pag. 484.)

Le pac est le plus gras de tous les animaux de Cayenne, sa chair est extrêmement bonne et de bon goût. (*Voyage à Cayenne en 1652*, par Antoine Binet; Paris, 1664, p. 340.) Le pak est une espèce de lapin fort connue; sa chair est beaucoup meilleure que celle de l'agouti. (Barrère, *Histoire de la France équinoxiale*, pag. 158.) Les pacas du Brésil sont grands et ont la tête et le museau semblables au chat, la peau grise, de couleur sombre tachetée de blanc, la chair extrêmement bonne et douce. (*Description des Indes occidentales*, par Herrera; Amsterdam, 1622, pag. 252.)

même la peau,<sup>1</sup> comme celle du cochon de lait : aussi lui fait-on continuellement la guerre. Les chasseurs ont de la peine à le prendre vivant ; et quand on le surprend dans son terrier, qu'on découvre en devant et en arrière, il se défend et cherche même à se venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, quoique couverte d'un poil court et rude, fait une assez belle

Le paca a le museau rond comme celui d'un chat, la peau noire et marquée de quelques taches blanches ; non-seulement la chair, mais encore la peau en est délicieuse, tendre et recherchée dans les plus délicats festins. (*Histoire des Indes*, par Maffée ; Paris, 1665, pag. 70.) *Puca magnitudine est porcelli, pingui et crasso corpore, et circiter decem digitos longo : capite instar cuniculorum nostrorum crasso ; auribus, pilis nudis et paulum acutis : nares habet amplas ; os inferius brevius superiori : rimam instar leporis, non tamen fissurâ ; barbam felinam, seu leporinam protixam, et post oculos pone aures iterum tales pilos : crura priora paulo breviora posterioribus ; in pedibus digiti quatuor : cauda brevissima ut aguti ; pili corporis sunt umbræ coloris, breves et ad tactum duri. In lateribus autem secundum longitudinem maculas habet, cinereas, in ventre albicat. Cibum oblatum pedibus non tenet ut aguti, sed in terrâ positum devorat, instar suis, atque ad eundem pene modum grunnit. Carnem habet eximiam et pinguem, ita ut non habeat opus tardo quando assatur, unde Lusitanis caca real vocatur illorum venatio.* (Maregrave, *Hist. Brasil.*, pag. 224.) Maregrave s'est trompé en ne donnant à cet animal que quatre doigts à chaque pied ; il est certain qu'il en a cinq à tous les pieds ; le pouce est seulement beaucoup plus court que les autres doigts, et il n'est apparent que par l'ongle.

fouurrure,<sup>1</sup> parce qu'elle est régulièrement tachetée sur les côtés. Ces animaux produisent souvent et en grand nombre; les hommes et les animaux de proie en détruisent beaucoup, et cependant l'espèce en est toujours à peu près également nombreuse : elle est naturelle et particulière à l'Amérique méridionale, et ne se trouve nulle part dans l'ancien continent.

[Comme il nous est arrivé un de ces animaux vivant qui étoit déjà plus grand que celui que nous avons décrit, je l'ai fait nourrir dans ma maison, et depuis le mois d'août dernier 1774, jusqu'à ce jour, 28 mai 1775, il n'a cessé de grandir assez considérablement. J'ai donc cru devoir le faire dessiner et en donner la figure (voyez *planche 34*), avec les observations que l'on a faites sur sa manière de vivre. Le sieur Trécourt les a

<sup>1</sup> Le pag ou pague est un animal de la grandeur d'un petit ehien braque; il a la tête bizarre et fort mal faite, la chair presque de même goût que celle du veau; et quant à sa peau, étant fort belle et tachetée de blanc, gris et noir, si on en avoit par-deçà, elle seroit bien riche en fouurrure. (*Histoire d'un Voyage au Brésil*, par de Léry, pag. 157.) On trouve au Maragnon des animaux nommés *pacs*, un peu plus grands que les couatis et tout ronds, ayant la tête grosse et courte, les oreilles fort petites, la queue pas plus longue qu'un petit doigt; la peau est fort belle, portant un poil fort court tout marqueté de blanc et de noir. (*Mission au Maragnon*, par le P. Claude d'Abbeville; Paris, 1614, pag. 251.)

rédigées avec exactitude, et je vais en donner ici l'extrait.

On a fait construire pour cet animal une petite loge en bois, dans laquelle il demeurait assez tranquille pendant le jour, surtout lorsqu'on ne le laissait pas manquer de nourriture; il semble même affectionner sa retraite tant que le jour dure, car il s'y retire de lui-même après avoir mangé; mais, dès que la nuit vient, il marque le désir violent qu'il a de sortir en s'agitant continuellement et en déchirant avec les dents les barreaux de sa prison, chose qui ne lui arrive jamais pendant le jour, à moins que ce ne soit pour faire ses besoins : car non-seulement il ne fait jamais, mais même il ne peut souffrir aucune ordure dans sa petite demeure; il va, pour faire ses siennes, au plus loin qu'il peut. Il jette souvent la paille qui lui sert de litière, dès qu'elle a pris de l'odeur, comme pour en demander de nouvelle; il pousse cette vieille paille dehors avec son museau, et va chercher du linge et du papier pour la remplacer. Sa loge n'étoit pas le seul endroit qui parût lui plaire, tous les recoins obscurs sembloient lui convenir; il établisoit souvent un nouveau gîte dans les armoires qu'il trouvoit ouvertes, ou bien sous les fourneaux de l'office et de la cuisine; mais auparavant il s'y préparoit un lit, et quand il s'étoit une fois donné la peine de s'y établir, on ne pouvoit que par force le faire sortir de ce nouveau domicile. La propreté semble

être si naturelle à cet animal, qui étoit femelle, que, lui ayant donné un gros lapin mâle, dans le temps qu'elle étoit en chaleur, pour tenter leur union, elle le prit en aversion au moment qu'il fit ses ordures dans leur cage commune. Auparavant elle l'avoit assez bien reçu pour en espérer quelque chose; elle lui faisoit même des avances très-marquées en lui léchant le nez, les oreilles et le corps; elle lui laissoit même presque toute la nourriture, sans chercher à la partager : mais, dès que le lapin eut infecté la cage, elle se retira sur-le-champ dans le fond d'une vieille armoire, où elle se fit un lit de papier et de linge, et ne revint à sa loge que quand elle la vit nette et libre de l'hôte malpropre qu'on lui avoit donné.

Le paca s'accoutume aisément à la vie domestique; il est doux et traitable tant qu'on ne cherche point à l'irriter; il aime qu'on le flatte, et lèche les mains des personnes qui le caressent; il connoît fort bien ceux qui prennent soin de lui, et sait parfaitement distinguer leur voix. Lorsqu'on le gratte sur le dos, il s'étend et se couche sur le ventre; quelquefois même il s'exprime par un petit cri de reconnoissance, et semble demander que l'on continue. Néanmoins il n'aime pas qu'on le saisisse pour le transporter, et il fait des efforts très-vifs et très-réitérés pour s'échapper.

Il a les muscles très-forts et le corps massif; cependant il a la peau si sensible, que le plus léger

attouchement suffit pour lui causer une vive émotion. Cette grande sensibilité, quoique ordinairement accompagnée de douceur, produit quelquefois des accès de colère lorsqu'on le contrarie trop fort ou qu'il se présente un objet déplaisant : la seule vue d'un chien qu'il ne connoît pas le met de mauvaise humeur ; on l'a vu, renfermé dans sa loge, en mordre la porte et faire en sorte de l'ouvrir, parce qu'il venoit d'entrer un chien étranger dans la chambre. On crut d'abord qu'il ne vouloit sortir que pour faire ses besoins ; mais on fut assez surpris, lorsqu'étant mis en liberté il s'élança tout d'un coup sur le chien, qui ne lui faisoit aucun mal, et le mordit assez fort pour le faire crier : néanmoins il s'est accoutumé en peu de jours avec ce même chien. Il traite de même les gens qu'il ne connoît pas et qui le contrarient ; mais il ne mord jamais ceux qui ont soin de lui. Il n'aime pas les enfants, et il les poursuit assez volontiers. Il manifeste sa colère par une espèce de claquement de dents et par un grognement qui précède toujours sa petite fureur.

Cet animal se tient souvent debout, c'est-à-dire assis sur son derrière, et quelquefois il demeure assez long-temps dans cette situation ; il a l'air de se peigner la tête et la moustache avec ses pattes, qu'il lèche et humecte de salive à chaque fois ; souvent il se sert de ses deux pattes à la fois pour se peigner ; ensuite il se gratte le corps jusqu'aux en-

droits où il peut atteindre avec ses mêmes pates de devant; et pour achever sa petite toilette, il se sert de celles de derrière, et se gratte dans tous les autres endroits qui peuvent être souillés.

C'est cependant un animal d'une grosse corpulence, et qui ne paroît ni délicat, ni leste, ni léger; il est plutôt pesant et lourd, et ayant à peu près la démarche d'un petit cochon. Il court rarement, lentement et d'assez mauvaise grâce; il n'a de mouvements vifs que pour sauter, tantôt sur les meubles et tantôt sur les choses qu'il veut saisir ou emporter. Il ressemble encore au cochon par sa peau blanche, épaisse, et qu'on ne peut ni tirer ni pincer, parce qu'elle est adhérente à la chair.

Quoiqu'il n'ait pas encore pris son entier accroissement, il a déjà dix-huit pouces de longueur dans sa situation naturelle et renflée; mais, lorsqu'il s'étend, il a près de deux pieds depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité du corps, au lieu que le paca dont nous avons donné la description, n'avoit que sept pouces cinq lignes; différence qui ne provient néanmoins que de celle de l'âge, car du reste ces deux animaux se ressemblent en tout.

La hauteur prise aux jambes de devant dans celui que nous décrivons actuellement étoit de sept pouces, et cette hauteur prise aux jambes de derrière étoit d'environ neuf pouces et demi, en sorte qu'en marchant, son derrière paroît toujours bien plus haut que sa tête. Cette partie postérieure du

corps, qui est la plus élevée, est aussi la plus épaisse en tout sens; elle a dix-neuf pouces et demi de circonférence, tandis que la partie antérieure du corps n'a que quatorze pouces.

Le corps est couvert d'un poil court, rude et clair-semé, couleur de terre d'ombre et plus foncé sur le dos; mais le ventre, la poitrine, le dessous du cou et les parties intérieures des jambes, sont au contraire couverts d'un poil blanc sale; et ce qui le rend très-remarquable, ce sont cinq espèces de bandes longitudinales formées par des taches blanches, la plupart séparées les unes des autres. Ces cinq bandes sont dirigées le long du corps, de manière qu'elles tendent à se rapprocher les unes des autres à leurs extrémités.

La tête, depuis le nez jusqu'au sommet du front, a près de cinq pouces de longueur, et elle est fort convexe; les yeux sont gros, saillants et de couleur brunâtre, éloignés l'un de l'autre d'environ deux pouces. Les oreilles sont arrondies, et n'ont que sept à huit lignes de longueur, sur une largeur à peu près égale à leur base : elles sont plissées en forme de fraise, et recouvertes d'un duvet très-fin, presque insensible au tact et à l'œil. Le bout du nez est large, de couleur presque noire, divisé en deux comme celui des lièvres; les narines sont fort grandes. L'animal a beaucoup de force et d'adresse dans cette partie; car nous l'avons vu souvent soulever avec son nez la porte de sa loge, qui fer-



moit à coulisse. La mâchoire inférieure est d'un pouce plus courte et moins avancée que la mâchoire supérieure, qui est beaucoup plus large et plus longue. De chaque côté et vers le bas de la mâchoire supérieure, il règne une espèce de pli longitudinal dégarni de poil dans son milieu, en sorte que l'on prendroit, au premier coup d'œil, cet endroit de la mâchoire pour la bouche de l'animal en le voyant de côté; car sa bouche n'est apparente que quand elle est ouverte, et n'a que six ou sept lignes d'ouverture : elle n'est éloignée que de deux ou trois lignes des plis dont nous venons de parler.

Chaque mâchoire est armée en devant de deux dents incisives fort longues, jaunes comme du safran, et assez fortes pour couper le bois. On a vu cet animal, en une seule nuit, faire un trou dans une des planches de sa loge, assez grand pour y passer sa tête. Sa langue est étroite, épaisse et un peu rude. Ses moustaches sont composées de poils noirs et de poils blancs, placés de chaque côté du nez, et il a de pareilles moustaches plus noires, mais moins fournies, de chaque côté de la tête au-dessous des oreilles. Nous n'avons pu voir ni compter les dents mâchelières, par la forte résistance de l'animal.

Chaque pied, tant de devant que de derrière, a cinq doigts, dont quatre sont armés d'ongles longs de cinq ou six lignes. Les ongles sont couleur de

chair : mais il ne faut pas regarder cette couleur comme un caractère constant ; car, dans plusieurs animaux, et particulièrement dans les lièvres, on trouve souvent les ongles noirs, tandis que d'autres les ont blanchâtres ou couleur de chair. Le cinquième doigt, qui est l'interne, ne paroît que quand l'animal a la jambe levée, et n'est qu'un petit éperon fort court. Entre les jambes de derrière, à peu de distance des parties naturelles, se trouvent deux mamelles de couleur brunâtre. Au reste, quoique la queue ne soit nullement apparente, on trouve néanmoins, en la recherchant, un petit bouton de deux ou trois lignes de longueur, qui paroît en être l'indice.

Le paca domestique mange de tout ce qu'on veut lui donner, et il paroît avoir un très-grand appétit. On le nourrissoit ordinairement de pain ; et soit qu'on le trempât dans l'eau, dans le vin et même dans du vinaigre, il le mangeoit également : mais le sucre et les fruits sont si fort de son goût, que lorsqu'on lui en présentoit, il en témoignoit sa joie par des bonds et des sauts. Les racines et les légumes étoient aussi de son goût ; il mangeoit également les navets, le céleri, les oignons, et même l'ail et l'échalote. Il ne refusoit pas les choux ni les herbes, même la mousse et les écorces de bois ; nous l'avons souvent vu manger aussi du bois, et du charbon dans les commencements. La viande étoit ce qu'il paroissoit aimer le moins ; il n'en mangeoit que

rarement et en très-petite quantité. On pourroit aisément le nourrir de grains; car souvent il en cherchoit dans la paille de sa litière. Il boit comme le chien en soulevant l'eau avec la langue. Son urine est fort épaisse et d'une odeur insupportable; sa fiente est en petites crottes, plus allongées que celles des lapins et des lièvres.

D'après les petites observations que nous venons de rapporter, nous sommes très-portés à croire qu'on pourroit naturaliser cette espèce en France; et comme la chair en est bonne à manger, et que l'animal est peu difficile à nourrir, ce seroit une acquisition utile. Il ne paroît pas craindre beaucoup le froid; et d'ailleurs, pouvant creuser la terre, il s'en garantiroit aisément pendant l'hiver. Un seul paca fourniroit autant de bonne chère que sept ou huit lapins.

M. de la Borde dit que le paca habite ordinairement le bord des rivières, et qu'il construit son terrier de manière qu'il peut y entrer ou en sortir par trois issues différentes.

« Lorsqu'il est poursuivi, il se jette à l'eau, dit-il, dans laquelle il se plonge en levant la tête de temps en temps; mais enfin, lorsqu'il est assailli par les chiens, il se défend très-vigoureusement. » Il ajoute que la chair de cet animal est fort estimée à Cayenne, qu'on l'échaude comme un cochon de lait, et que, de quelque manière qu'on le prépare, elle est excellente.

Le paca habite seul dans son terrier, et il n'en sort ordinairement que la nuit pour se procurer sa nourriture. Il ne sort pendant le jour que pour faire ses besoins, car on ne trouve jamais aucune ordure dans son terrier; et toutes les fois qu'il rentre, il a soin d'en boucher les issues avec des feuilles et des petites branches. Ces animaux ne produisent ordinairement qu'un petit, qui ne quitte pas la mère que quand il est adulte; et même si c'est un mâle, il ne s'en sépare qu'après s'être accouplé avec elle. Au reste, on en connoît de deux ou trois espèces à Cayenne, et l'on prétend qu'ils ne se mêlent point ensemble. Les uns pèsent depuis quatorze jusqu'à vingt livres, et les autres de vingt-cinq à trente livres.]

---

## DU HÉRISSEON <sup>1</sup>

Πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἐν μέγα : le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une

<sup>1</sup> En ancien français, *eurchon*; en grec, *Εχῖνος*; en latin, *echinus*, *herinaceus*, *erinaceus*, *echinus terrestris*; en italien, *erinacco*, *riccio*, *aizzo*; en espagnol, *erizo*; en portugais, *ourizo*, *orico cachero*; en allemand, *igel*; en anglais, *urchin*, *hcyde-hog*; en suédois, *igelkott*; en danois, *pind swin*; en polonais, *jez*, *ziennay*; en hollandais, *yseren vereken*.

*Echinus terrestris*, Gesner, *Hist. quadrup.*, pag. 368.  
*Herinaceus*, Gesner, *Icon. animat. quadrup.*, p. 106.







*Prebe pinx.*

*Plee, fils sculp.*

1. Le Hérisson ..... Page 422.  
 2. Le Tanrec ..... 432.

3. Le Tendrac ..... 432.





grande, disoient proverbialement les anciens.' Il sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer : n'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il a reçu de la Nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes, et qui rebutent ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus il se hérissé et se resserre. Il se défend encore par l'effet même de la peur; il lâche son urine, dont l'odeur et l'humidité se répandant sur tout son corps, achèvent de les dégoûter. Aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer et ne se soucient pas de le saisir; cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout, en se piquant les pieds et se mettant la gueule en sang : mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiseaux de proie. La femelle et le mâle sont également couverts d'épines depuis la tête jusqu'à la queue, et il n'y a que le dessous du corps qui soit garni de poils : ainsi ces mêmes ar-

*Echinus sive erinaceus terrestris*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 231.

*Erinaceus spinosus, auriculatus, echinus terrestris*, Linnæus.

*Acanthion vulgaris nostras, herinaceus, echinus*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 66.

*Erinaceus auriculis erectis..... Erinaceus*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 181.

*Zenodotus, Plutarchus, Archiloc.*

pendant l'été leur seroient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup, et peuvent se passer assez longtemps de nourriture. Ils ont le sang froid à peu près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'est pas bonne à manger, et leur peau, dont on ne fait maintenant aucun usage, servoit autrefois de vergette et de frottoir pour séran- cer le chanvre.

Il en est des deux espèces de hérisson, l'un à groin de cochon, et l'autre à museau de chien, dont parlent quelques auteurs, comme des deux espèces de blaireau; nous n'en connoissons qu'une seule, et qui n'a même aucune variété dans ces climats : elle est assez généralement répandue; on en trouve partout en Europe, à l'exception des pays les plus froids, comme la Laponie, la Norwège, etc. Il y a, dit Flaccourt, des hérissons à Madagasear comme en France, et on les appelle *sora*.<sup>1</sup> Le hérisson de Siam dont parle le P. Tachard,<sup>2</sup> nous paroît être un autre animal, et le hérisson d'Amérique,<sup>3</sup> le hérisson de Sibérie,<sup>4</sup> sont les es-

<sup>1</sup> *Voyage de Flaccourt*; Paris, 1661, pag. 152.

<sup>2</sup> *Second Voyage du P. Tachard*; Paris, 1689, p. 272.

<sup>3</sup> *Echinus indicus albus*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 251. *Echinus americanus albus*, Albert Seba, tom. I, pag. 78. *Acanthion echinatus, erinaceus americanus albus surinamensis*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 66.

<sup>4</sup> *Erinaceus sibericus*, Albert Seba, tom. I, pag. 66.

pèces les plus voisines du hérisson commun; enfin le hérisson de Malaca<sup>1</sup> semble plus approcher de l'espèce du porc-épic que de celle du hérisson.

[ J'ai dit, du hérisson, que je doutois qu'il montât sur les arbres et qu'il emportât des fruits sur ses piquants. Cependant quelques chasseurs m'ont assuré avoir vu des hérissons monter sur des arbres et remporter des fruits à la pointe de leurs piquants.

Ils m'ont dit aussi qu'ils avoient vu des hérissons nager et traverser même de grands espaces d'eau avec assez de vitesse. Dans quelques campagnes, on est dans l'usage de prendre une peau de hérisson et d'en couvrir la tête d'un veau lorsqu'on veut le sevrer; la mère, se sentant piquée, lui refuse le pis et s'éloigne.

Voici quelques observations sur des hérissons que j'ai fait élever en domesticité.

Le 4 juin 1781, on m'apporta quatre jeunes hérissons avec la mère. Leurs pointes ou épines étoient bien formées; ce qui paroît indiquer qu'ils avoient plusieurs semaines d'âge. Je les fis mettre ensemble dans une grande volière de fil de fer, pour les observer commodément, et l'on garnit de

<sup>1</sup> *Porcus aculeatus seu histrix malacensis*, Albert Seba, tom. I, pag. 81. *Acanthion aculeis longissimis*. *Hystrix genuina*, *porcus aculeatus malacensis*, Klein, de *Quadrup.*, pag. 66. *Hystrix pedibus pentadactylis, caudâ truncatâ*, Linnæus. *Erinaceus auriculis pendulis*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 183.

branches et de feuillages le fond de cette volière, afin de procurer à ces animaux une petite retraite pour dormir.

Pendant les deux premiers jours, on ne leur donna pour nourriture que quelques morceaux de bœuf bouilli qu'ils ne mangèrent pas; ils en sucèrent seulement toute la partie succulente, sans manger les fibres de la chair. Le troisième jour, on leur donna plusieurs sortes d'herbes, telles que du se-neçon, du liseron, etc.; ils n'en mangèrent pas. Ainsi on peut dire qu'ils jeûnèrent à peu près pendant ces trois premiers jours : cependant la mère n'en parut pas affoiblie, et donna souvent à téter à ses petits.

Les jours suivants, ils eurent des cerises, du pain, du foie de bœuf cru. Ils suçoient ce dernier mets avec avidité, et la mère et les petits ne le quittoient pas qu'ils ne parussent rassasiés. Ils mangèrent aussi un peu de pain; mais ils ne touchèrent pas aux cerises. Ils montrèrent beaucoup d'appétit pour les intestins crus de la volaille, de même que pour les pois et les herbes cuites. Mais, quelque chose qu'ils aient pu manger, il n'a pas été possible de voir leurs excréments, et il est à présumer qu'ils les mangent, comme font quelques autres animaux.

Il paroît qu'ils peuvent se passer d'eau, ou du moins que la boisson ne leur est pas plus nécessaire qu'aux lapins, aux lièvres, etc. Ils n'ont rien eu à boire pendant tout le temps qu'on les a conser-

vés, et néanmoins ils ont toujours été fort gras et bien portants.

Lorsque les jeunes hérissons vouloient prendre la mamelle, la mère se couchoit sur le côté, comme pour les mettre plus à leur aise. Ces animaux ont les jambes si courtes, que les petits avoient peine à se mettre sous le ventre de leur mère, si elle se tenoit sur ses pieds. S'ils s'endormoient à la mamelle, la mère ne les réveillait pas; elle sembloit même n'oser se remuer, dans la crainte de troubler leur sommeil. Voulant reconnoître si cette espèce d'attention de la mère pour ses petits étoit un effet de son attachement pour eux, ou si elle-même n'étoit pas intéressée à les laisser tranquilles, on s'aperçut bientôt que quelque amour qu'elle eût pour eux, elle en avoit encore plus pour la liberté. On ouvrit la volière pendant que ses petits dormoient; dès qu'elle s'en aperçut, elle se leva doucement, sortit dans le jardin, et s'éloigna du plus vite qu'elle put de sa cage, où elle ne revint pas d'elle-même, mais où il fallut la rapporter. On a souvent remarqué que lorsqu'elle étoit renfermée avec ses petits, elle employoit ordinairement tout le temps de leur sommeil à rôder autour de la volière, pour tâcher, selon toute apparence, de trouver une issue propre à s'échapper; et qu'elle ne cessoit ses manœuvres et ses mouvements inquiets que lorsque ses petits venoient à s'éveiller. Dès-lors il fut facile de juger que cette mère auroit

quitté volontiers sa petite famille, et que, si elle sembloit craindre de l'éveiller, c'étoit seulement pour se mettre à l'abri de ses importunités; car les jeunes hérissons étoient si avides de la mamelle, qu'ils y restoient attachés souvent pendant plusieurs heures de suite. C'est peut-être ce grand appétit des jeunes hérissons qui est cause que les mères, ennuyées ou excédées par leur gourmandise, se déterminent quelquefois à les détruire.

Dès que les hérissons entendoient marcher, ou qu'ils voyoient quelqu'un auprès d'eux, ils se tapissoient à terre et ramenoient leur museau sur la poitrine, de sorte qu'ils présentoient en avant les piquants qu'ils ont sur le haut du front, et qui sont les premiers à se dresser; ils ramenoient ensuite leurs pieds de derrière en avant, et, à force d'approcher ainsi les extrémités de leur corps, ou plutôt de les resserrer l'une contre l'autre, ils se donnoient la forme d'une pelote ou d'une boule hérissée de piquants ou de pointes. Cette pelote ou boule n'est pas tout-à-fait ronde; elle est toujours plus mince vers l'endroit où la tête se joint à la partie postérieure du corps. Plus ils étoient prompts à prendre cette forme de boule, et plus ils comprimoient fortement les deux extrémités de leur corps: la contraction de leurs muscles paroît être si grande alors, que, lorsqu'une fois ils se sont arrondis autant qu'il leur est possible, il seroit presque aussi aisé de leur disloquer les membres, que de les

allonger assez pour donner à leur corps toute son étendue en longueur. On essayoit souvent de les étendre; mais plus on faisoit d'efforts, plus ils sembloient opposer de résistance, et se resserrer dans l'instant où ils prenoient la forme de pelote. On a remarqué qu'il se faisoit un petit bruit, une sorte de cliquetis qui étoit occasioné par le frottement réciproque des pointes, lesquelles se dirigent et se croisent dans tous les sens possibles. C'est alors que le corps de ces animaux paroît hérissé d'un plus grand nombre de pointes, et qu'ils sont vraiment sur la défensive. Lorsque rien ne les inquiète, ces mêmes pointes ou épines, si hérissées quand il est question de se préserver, sont couchées en arrière les unes sur les autres, comme le poil lisse des autres animaux : néanmoins ceci n'a lieu que lorsque les hérissons étant éveillés jouissent du calme et de la tranquillité; car quand ils dorment, leurs armes sont prêtes, c'est-à-dire que leurs pointes se croisent dans tous les sens, comme s'ils avoient à repousser une attaque. Il semble donc que pendant leur sommeil, qui est assez profond, la Nature leur ait donné l'instinct de se prémunir contre la surprise.

Au reste, ces animaux n'ont pas les moyens d'en attaquer d'autres; ils sont naturellement indolents, et même paresseux : le repos semble être aussi nécessaire à leur genre de vie que la nourriture; et l'on pourroit dire avec assez de vérité que leurs

uniques et seules occupations sont de manger et dormir. En effet, ceux que nous avons nourris et élevés cherchoient à manger dès qu'ils étoient éveillés; et quand ils avoient assez mangé, ils alloient se livrer au sommeil sur des feuillages. Ce sont là leurs habitudes pendant le jour : mais pendant la nuit ils sont moins tranquilles; ils cherchent les limaçons, les gros scarabées, et autres insectes dont ils font leur principale nourriture.]

---

## DU TANREC ET DU TENDRAC.'

LES tanrecs ou tenracs<sup>2</sup> sont de petits animaux des Indes orientales, qui ressemblent un peu à notre hérisson, mais qui cependant en diffèrent assez pour constituer des espèces différentes : ce qui le prouve, indépendamment de l'inspection et de la comparaison, c'est qu'ils ne se mettent point en boule comme le hérisson, et que dans les mêmes endroits où se trouvent les tanrecs, comme à Ma-

Noms de ces animaux, et que nous avons adoptés.

*Erinaceus americanus albus*, Seba, tom. I, pag. 78, tab. 49, fig. 5. Ce hérisson, que Seba dit lui avoir été envoyé de Surinam, ressemble si fort au tendrac, qu'on ne peut pas douter que ce ne soit le même animal; et s'il est natif de Madagascar, il ne doit pas se trouver en Amérique. Cet auteur l'a mal indiqué à tous égards, car il n'est ni américain ni blanc, il est seulement un peu moins brun que notre hérisson d'Europe.



dagascar, on y trouve aussi des hérissons de la même espèce que les nôtres, qui ne portent pas le nom de *tanrec*, mais qui s'appellent *sora*.<sup>1</sup>

Il paroît qu'il y a des tanrecs de deux espèces, ou peut-être de deux races différentes : le premier, qui est à peu près grand comme notre hérisson, a le museau à proportion plus long que le second; il a aussi les oreilles plus apparentes et beaucoup moins de piquants que le second, auquel nous avons donné le nom de *tendrac* pour le distinguer du premier. Ce tendrac n'est que de la grandeur d'un gros rat; il a le museau et les oreilles plus courtes que le tanrec. Celui-ci est couvert de piquants plus petits, mais aussi nombreux que ceux du hérisson : le tendrac, au contraire, n'en a que sur la tête, le cou et le garrot; le reste de son corps est couvert d'un poil rude, assez semblable aux soies du cochon.

Ces petits animaux, qui ont les jambes très-courtes, ne peuvent marcher que fort lentement; ils grognent comme les pourceaux,<sup>2</sup> ils se vautrent comme eux dans la fange; ils aiment l'eau et y séjournent plus long-temps que sur la terre : on les prend dans les petits canaux d'eau salée et dans les

<sup>1</sup> *Voyage à Madagascar*, par Flaccourt; Paris, 1661, pag. 152.

<sup>2</sup> *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes de Hollande*, pag. 412.

lagunes de la mer. Ils sont très-ardents en amour et multiplient beaucoup. Ils se creusent des terriers, s'y retirent et s'engourdissent pendant plusieurs mois : dans cet état de torpeur, leur poil tombe, et il renaît après leur réveil. Ils sont ordinairement fort gras; et quoique leur chair soit fade, longue et mollasse, les Indiens la trouvent de leur goût, et en sont même fort friands.

*Sur le Tanrec.*

[ M. de Brugnières, médecin du roi, très-habile botaniste, qui a été envoyé pour faire des recherches d'histoire naturelle aux Terres Australes en 1772, nous a donné un petit animal que nous avons reconnu pour être un jeune tanrec. On a vu la figure du tanrec adulte. Le jeune tanrec dont nous parlons ici ne diffère de l'autre que par sa petitesse et par trois bandes blanchâtres qui nous paroissent être la livrée de ce jeune animal. La première de ces bandes s'étend depuis le museau tout le long de la tête, et continue sur le cou et sur l'épine du dos; les deux autres bandes sont chacune sur les flancs; et comme tous les autres caractères, notamment la forme du museau, les longs

<sup>1</sup> *Relation de F. Cauche; Paris, 1651, pag. 127. Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes de Hollande, pag. 412.*

<sup>2</sup> *Voyage à Madagascar, par Flaccourt, pag. 152.*

poils parsemés sur le corps, la couleur noire des piquants, etc., se trouvent, dans ce petit tanrec, semblables à ceux du grand, nous avons cru être fondés à n'en faire qu'une seule et même espèce.]

*Sur le Tendrac.*

[Nous donnons ici la description d'un très-petit tendrac qui a été envoyé de l'île de France, par M. Poivre, à M. Aubry, curé de Saint-Louis : il ne nous paroît différer de notre tendrac que par sa petitesse et par quelques bandes blanches qui semblent être la livrée de cet animal fort jeune. On a écrit à M. le curé de Saint-Louis qu'il se trouve à Madagascar, et que les Français de cette contrée le connoissoient sous le nom de *rat-épic*. Voici les dimensions et la courte description de ce très-petit animal.

	pouc.	lig.
Longueur du corps entier, depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du corps près l'anus.	2	2
Distance du bout du nez à l'œil.	»	6
Distance entre l'œil et l'oreille.	»	5
Longueur de la tête, depuis le bout du nez jusqu'à l'occiput.	»	11
Longueur des piquants.	»	4
Longueur des grands ongles des pieds de devant.	»	2
Longueur des grands ongles des pieds de derrière.	»	1

Cet animal a le museau très-allongé et presque

pointu; sa tête est couverte d'un poil roux noirâtre, et le corps, qui est couvert du même poil, porte une grande quantité de piquants d'un blanc jaunâtre, qui semblent se réunir par bandes irrégulières. On remarque au-dessus du nez une bande d'un blanc jaunâtre, qui s'étend jusqu'au commencement du dos, et se termine en pointe à ses deux extrémités : cette bande blanche est du même poil que le brun du corps et des côtés de la tête; ce poil est assez rude, mais cependant fort délié en comparaison des piquants. Le dessous du cou et du corps est d'un blanc jaune, ainsi que les jambes et les pieds, qui sont néanmoins un peu mêlés de brun. Les plus grands poils des moustaches ont huit lignes de longueur. Les pieds ont chacun cinq doigts, et l'on ne voit dans ce très-petit animal aucune apparence de queue.]

---

## DU PORC-ÉPIC.

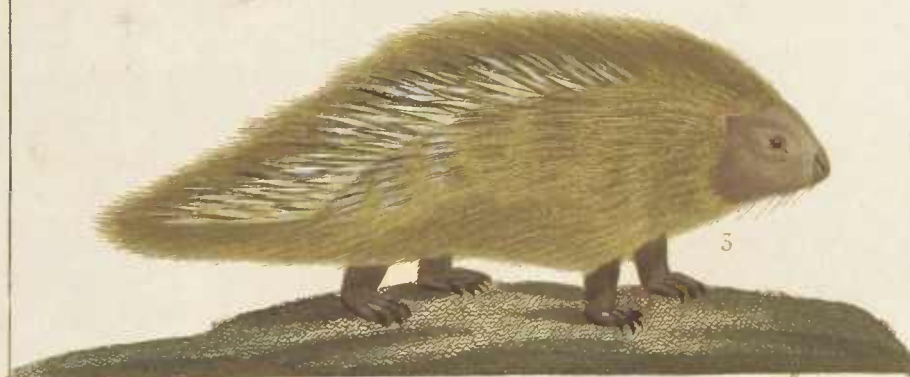
Il ne faut pas que le nom de *porc-épineux*, qu'on a donné à cet animal dans la plupart des langues de l'Europe, nous induise en erreur, et fasse imaginer

En grec et en latin, *hystrix*; en arabe, *tzurban*, selon le docteur Shaw; en anglais, *porcupine*; en allemand, *stachetschewein*; en italien, *porco-spinoso*, en espagnol, *puerco-espino*.

*Hystrix*, Gesner, *Hist. quad.*, fig., pag. 563. Quoique







*Frère Pina?*

*M<sup>re</sup> Coignel sc.*

1. Le Porc-épic . . . . . Page 436  
 2. Le Porc-épic de malaca . . . . . 444

3. Le Coendou . . . . . 446.





que le porc-épic soit en effet un cochon chargé d'épines : car il ne ressemble au cochon que par le grognement; par tout le reste, il en diffère autant qu'aucun autre animal, tant pour la figure que pour la conformation intérieure : au lieu d'une tête allongée, surmontée de longues oreilles, armée de défenses et terminée par un boutoir; au lieu d'un pied fourchu et garni de sabots comme le cochon, le porc-épic a, comme le castor, la tête courte, deux grandes dents incisives en avant de chaque

Gesner dise que la figure qu'il donne du porc-épic a été faite d'après l'animal vivant, elle pèche cependant en plusieurs choses, et singulièrement par les dents. Le porc-épic n'a que deux dents incisives à chaque mâchoire, et point de dents canines; et dans la figure de Gesner, il a huit dents incisives ou canines.

*Hystrix the porcupine*, Ray, *Syn. quad.*, pag. 206.

Porc-épie. *Mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, partie II, pag. 33, fig., pl. 41.

*Hystrix orientalis cristata*, Seba, tom. I, pag. 79, fig. 1, tab. 1. 1° L'épithète *orientalis* est ici mal appliquée, car le porc-épic se trouve en Afrique et dans tous les pays chauds de l'Europe et de l'Asie; 2° la figure et la description de Seba pèchent en ce qu'elles n'indiquent que trois ongles aux pieds de derrière, tandis que cet animal en a cinq. M. Linnæus, qui avoit adopté cette erreur dans ses premières éditions, l'a reconnue et corrigée dans les dernières.

*Hystrix capite cristato*... *Hystrix*, le porc-épic, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 125.

*Cristata*. *Hystrix palmis tetradactylis, plantis pentadactylis, capite cristato, caudâ abbreviatâ*. Linnæus, *Syst. nat.*, edit. 10, pag. 56.

mâchoire, nulles défenses ou dents canines, le museau fendu comme le lièvre, les oreilles rondes et aplaties, et les pieds armés d'ongles; au lieu d'un grand estomac avec un appendice en forme de capuchon, qui, dans le cochon, semble faire la nuance entre les ruminants et les autres animaux, le porc-épic n'a qu'un simple estomac et un grand cœcum : les parties de la génération ne sont point apparentes au dehors, comme dans le cochon mâle; les testicules du porc-épic sont recelés au dedans et renfermés sous les aines; la verge n'est point apparente; et l'on peut dire que par tous ces rapports, aussi bien que par la queue courte, la longue moustache, la lèvre divisée, il approche beaucoup plus du lièvre ou du castor que du cochon. Le hérisson, qui, comme le porc-épic, est armé de piquants, ressembleroit plus au cochon; car il a le museau long et terminé par une espèce de groin en boutoir: mais toutes ces ressemblances étant fort éloignées, et toutes les différences étant présentes et réelles, il n'est pas douteux que le porc-épic ne soit d'une espèce particulière et différente de celle du hérisson, du castor, du lièvre, ou de tout autre animal auquel on voudroit le comparer.

Il ne faut pas non plus ajouter foi à ce que disent presque unanimement les voyageurs et les naturalistes, qui donnent à cet animal la faculté de lancer ses piquants à une assez grande distance et avec assez de force pour percer et blesser profon-

dément; ni s'imaginer avec eux que ces piquants, tout séparés qu'ils sont du corps de l'animal, ont la propriété très-extraordinaire et toute particulière de pénétrer d'eux-mêmes et par leurs propres forces plus avant dans les chairs, dès que la pointe y est une fois entrée : ce dernier fait est purement imaginaire et dénué de tout fondement, de toute raison. Le premier est aussi faux que le second : mais au moins l'erreur paroît fondée sur ce que l'animal, lorsqu'il est irrité ou seulement agité, redresse ses piquants, les remue, et que, comme il y a de ces piquants qui ne tiennent à la peau que par une espèce de filet ou de pédicule délié, ils tombent aisément. Nous avons vu des porcs-épics vivants, et jamais nous ne les avons vus, quoique violemment excités, darder leurs piquants. On ne peut donc trop s'étonner que les auteurs les plus graves, tant anciens<sup>1</sup> que modernes,<sup>2</sup> que les voya-

<sup>1</sup> Arist., *Hist. anim.*, lib. ix, cap. 39. Pline., *Hist. nat.*, lib. viii, cap. 53. Oppian, *de Venatione*.

<sup>2</sup> MM. les anatomistes de l'Académie des Sciences. « Ceux » des piquants, disent-ils, qui étoient les plus forts et les » plus courts, étoient aisés à arracher de la peau, n'y étant » pas attachés fermement comme les autres; aussi sont-ce » ceux que ces animaux (les porcs-épics) ont accoutumé de » lancer contre les chasseurs, en secouant leur peau comme font les chiens lorsqu'ils sortent de l'eau. » Claudien dit également que le porc-épic est lui-même l'arc, le carquois et la flèche dont il se sert contre les chasseurs. (*Mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, tom. III,

geurs les plus sensés, soient tous d'accord sur un fait aussi faux. Quelques-uns d'entre eux disent avoir eux-mêmes été blessés de cette espèce de jaculation; d'autres assurent qu'elle se fait avec tant de roideur, que le dard ou piquant peut percer une planche à quelques pas de distance. Le merveilleux, qui n'est que le faux qui fait plaisir à croire, augmente et croît à mesure qu'il passe par un plus grand nombre de têtes; la vérité perd, au contraire, en faisant la même route, et, malgré la négation positive que je viens de graver au bas de ces deux faits, je suis persuadé qu'on écrira encore mille fois après moi, comme on l'a fait mille fois

pag. 114.) La fable est le domaine des poètes, et il n'y a point de reproches à faire à Claudien : mais les anatomistes de l'Académie ont eu tort d'adopter cette fable, apparemment pour eiter Claudien; car on voit, par leur propre exposé, que le porc-épic ne lance point ses piquants, et que seulement ils tombent lorsque l'animal se secoue. Wormius. *Mus. wormian.*, pag. 255. Wotton, pag. 56; Aldrov. *de Quad. digit.*, pag. 473, et plusieurs autres auteurs célèbres ont adopté cette erreur.

Tavernier, tom. II, pag. 20 et 21. Kolbe, tom. III, pag. 46. Barbot, *Histoire générale des Voyages*, tom. IV, pag. 257.

Lorsque le porc-épie est en furie. il s'élançe avec une extrême vitesse, ayant ses piquants dressés, qui sont quelquefois de la longueur de deux empans, sur les hommes et sur les bêtes, et il les darde avec tant de force, qu'ils pourroient percer une planche. (*Voyage en Guinée*, par Bosman; Utrecht, 1705, pag. 255.)

auparavant, que le porc-épic darde ses piquants, et que ces piquants, séparés de l'animal, entrent d'eux-mêmes dans les corps où leur pointe est engagée.<sup>1</sup>

Le porc-épic, quoique originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, peut vivre et se multiplier dans des pays moins chauds, tels que la Perse, l'Espagne et l'Italie. Agricola dit que

<sup>1</sup> 1° Il faut cependant excepter du nombre de ces voyageurs crédules le docteur Shaw. « De tous les porcs-épics, » dit-il, que j'ai vus en grand nombre en Afrique, je n'en ai rencontré aucun qui, quelque chose que l'on fit pour l'irriter, dardât aucune de ses pointes; leur manière ordinaire de se défendre, est de se pencher d'un côté; et lorsque l'ennemi s'est approché d'assez près, de se relever fort vite et de le piquer de l'autre. » (*Voyage de Shaw*, traduit de l'anglais, tom. I, pag. 323.) 2° le P. Vincent-Marie ne dit point du tout que le porc-épic lance des piquants; il assure seulement que quand il rencontre des serpents, avec lesquels il est toujours en guerre, il se met en boule, cachant ses pieds et sa tête, et se roule sur eux avec ses piquants jusqu'à leur ôter la vie sans courir risque d'être blessé. Il ajoute un fait que nous croyons très-vrai, c'est qu'il se forme dans l'estomac du porc-épic des bézoards de différentes sortes; les uns ne sont que des amas de racines enveloppées d'une croûte; les autres, plus petits, paroissent être pétris de petites pailles et de poudre de pierre; et les plus petits de tous, qui ne sont pas plus gros qu'une noix, paroissent pétrifiés en entier; ces derniers sont les plus estimés. Nous ne doutons pas de ces faits, ayant trouvé nous-mêmes un bézoard de la première sorte, c'est-à-dire une égagropile, dans l'estomac du porc-épic qui nous a été envoyé d'Italie.

l'espèce n'a été transportée en Europe que dans ces derniers siècles : elle se trouve en Espagne, et plus communément en Italie, surtout dans les montagnes de l'Apennin, aux environs de Rome; c'est de là que M. Mauduit, qui, par son goût pour l'histoire naturelle, a bien voulu se charger de quelques-unes de nos commissions, nous a envoyé celui dont nous parlons. Nous avons cru devoir donner la figure de ce porc-épic d'Italie, aussi-bien que celle du porc-épic des Indes : les petites différences qu'on peut remarquer entre les deux sont de légères variétés indépendantes du climat, ou peut-être même ne sont que des différences purement individuelles.

Pline et tous les naturalistes ont dit, d'après Aristote, que le porc-épic, comme l'ours, se cache pendant l'hiver, et mettoit bas au bout de trente jours. Nous n'avons pu vérifier ces faits; et il est singulier qu'en Italie, où cet animal est commun, et où de tout temps il y a eu de bons physiciens et d'excellents observateurs, il ne se soit trouvé personne qui en ait écrit l'histoire. Aldrovandé n'a fait sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, que copier Gesner; et MM. de l'Académie des Sciences, qui ont écrit et disséqué huit de ces animaux, ne disent presque rien de ce qui a rapport à leurs habitudes naturelles : nous savons seulement, par le témoignage des voyageurs et des gens qui en ont élevé dans des ménageries, que, dans l'état de do-

mesticité, le porc-épic n'est ni féroce ni farouche, qu'il n'est que jaloux de sa liberté; qu'à l'aide de ses dents de devant, qui sont fortes et tranchantes comme celles du castor, il coupe le bois et perce aisément la porte de sa loge.<sup>1</sup> On sait aussi qu'on le nourrit aisément avec de la mie de pain, du fromage et des fruits; que, dans l'état de liberté, il vit de racines et de graines sauvages; que quand il peut entrer dans un jardin, il y fait un grand dégât et mange les légumes avec avidité; qu'il devient gras, comme la plupart des autres animaux, vers la fin de l'été; et que sa chair, quoiqu'un peu fade, n'est pas mauvaise à manger.

En considérant la forme, la substance et l'organisation des piquants du porc-épic, on reconnoît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes, auxquels il ne manque que les barbes pour être de vraies plumes : par ce rapport il fait la nuance entre les quadrupèdes et les oiseaux. Ces piquants, surtout ceux qui sont voisins de la queue, sonnent les uns contre les autres lorsque l'animal marche; il peut les redresser par la contraction du muscle

Nous avons en Guinée des porcs-épics. Ils croissent jusqu'à la hauteur de deux pieds ou de deux pieds et demi, et ils ont les dents si fortes et si affilées, qu'aucun bois ne peut leur résister; j'en mis une fois un dans un tonneau, m'imaginant qu'il seroit bien gardé, mais dans l'espace d'une nuit il le rongea si bien, qu'il le perça et en sortit; il le perça même dans le milieu, où les douves sont les plus courbées en dehors. (*Voyage de Bosman*, pag. 253.)

peaussier, et les relever à peu près comme le paon ou le coq d'Inde relèvent les plumes de leur queue. Ce muscle de la peau a donc la même force et est à peu près conformé de la même façon dans le porc-épic et dans certains oiseaux. Nous saisissons ces rapports, quoique assez fugitifs : c'est toujours fixer un point dans la Nature, qui nous fuit et qui semble se jouer, par la bizarrerie de ses productions, de ceux qui veulent la connoître.

### DU PORC-ÉPIC DE MALACA.

Nous donnerons ci-après la description et la figure d'un porc-épic des Indes orientales,<sup>1</sup> qui ne nous paroît être qu'une variété de l'espèce du porc-épic d'Italie : mais il existe dans les contrées méridionales de notre continent, et particulièrement à Malaca, une autre espèce de porc-épic que nous avons fait dessiner vivant chez M. Aubry, curé de Saint-Louis, et dont nous donnons ici la figure (*planche 56*). Nous en avons vu un tout semblable, aussi vivant, entre les mains d'un marchand d'animaux, qui le faisoit voir à Paris au mois d'octobre 1777. Cette espèce diffère de l'espèce commune par plusieurs caractères très-sensibles, et surtout par la forme et la longueur de la queue :

<sup>1</sup> Voyez l'article *de l'urson*.



elle est terminée par un bouquet de poils longs et plats, ou plutôt de petites lanières blanches semblables à des rognures de parchemin; et la queue, qui porte cette houpe à son extrémité, est nue, écailleuse, et peut avoir le tiers de la longueur du corps, qui est de quinze à seize pouces. Ce porc-épic de Malaca est plus petit que celui d'Europe; sa tête est néanmoins plus allongée, et son museau, revêtu d'une peau noire, porte des moustaches de cinq à six pouces de longueur. L'œil est petit et noir; les oreilles sont lisses, nues et arrondies. Il y a quatre doigts réunis par une membrane aux pieds de devant, et il n'y a qu'un tubercule en place du cinquième; les pieds de derrière en ont cinq, réunis par une membrane plus petite que celle des pieds de devant. Les jambes sont couvertes de poils noirâtres; tout le dessous du corps est blanc. Les flancs et le dessus du corps sont hérissés de piquants moins longs que ceux du porc-épic d'Italie, mais d'une forme toute particulière, étant un peu aplatis et sillonnés sur leur longueur d'une raie en gouttière. Ces piquants sont blancs à la pointe, noirs dans leur milieu, et plusieurs sont noirs en dessus et blancs en dessous : de ce mélange résulte un reflet ou un jeu de traits blancs et noirâtres sur tout le corps de ce porc-épic.

Cet animal, comme ceux de son genre que la Nature semble n'avoir armés que pour la défensive, n'a de même qu'un instinct repoussant et farou-

che. Lorsqu'on l'approche, il trépigne des pieds, et vient en s'enflant présenter ses piquants, qu'il hérissé et secoue. Il dort beaucoup le jour, et n'est bien éveillé que sur le soir. Il mange assis et tenant entre ses pates les pommes et autres fruits à pepin, qu'il pèle avec les dents; mais les fruits à noyau, et surtout l'abricot, lui plaisent davantage: il mange aussi du melon, et il ne boit jamais.

---

## DU COENDOU.<sup>1</sup>

DANS chaque article que nous avons à traiter, il se présente toujours plus d'erreurs à détruire que de vérités à exposer : cela vient de ce que l'histoire des animaux n'a, dans ces derniers temps, été traitée que par des gens à préjugés, à méthodes, et qui prenoient la liste de leurs petits systèmes pour les registres de la Nature. Il n'existe en Amérique au-

<sup>1</sup> Nom de cet animal à la Guiane, et que nous avons adopté; *cuandu* (qui se doit prononcer *couandou*) au Brésil et dans quelques autres parties de l'Amérique méridionale; *hoitztlacuatzin* ou *hoitztlaquatzin* par les Indiens du Mexique et de la Nouvelle-Espagne; *ourico-cacheiro* par les Portugais qui habitent en Amérique.

*Coendou. Mission du P. d'Abbeville au Maragnon;* Paris, 1614, feuillet 249, verso.

*Hoitztlacuatzin, seu tlacuatzin, spinoso hystrice Novæ-Hispaniæ.* Hernand, *Hist. Mex.*, fig. pag. 522.

*Hoitztlacuatzin.* Nieremberg, fig., pag. 154. La figure

cun des animaux du climat chaud de l'ancien continent, et réciproquement il ne se trouve sous la zone brûlante de l'Afrique et de l'Asie aucun de ceux de l'Amérique méridionale. Le porc-épic est, comme nous l'avons dit, originaire des pays chauds de l'ancien monde; et, ne l'ayant pas trouvé dans le nouveau, on n'a pas laissé de donner son nom aux animaux qui ont paru lui ressembler, et particulièrement à celui dont il est ici question. D'autre côté, l'on a transporté le coendou d'Amérique aux Indes orientales; et Pison, qui vraisemblablement ne connoissoit point le porc-épic, a fait graver dans Bontius,<sup>1</sup> qui ne parle que des animaux du midi de l'Asie, le coendou d'Amérique sous le nom et la description du vrai porc-épic, en sorte qu'à la première vue on seroit tenté de croire que cet animal existe également en Amérique et en Asie : cependant il est aisé de reconnoître, avec un peu d'attention, que Pison, qui n'est ici, comme

dans Nieremberg est la même que dans Hernandès, et la description a été copiée comme la figure.

*Cuandu Brasiliensibus*, Marcgrav., *Hist. nat. Brasil.*, fig., pag. 233.

*Cuandu*, Pison, *Hist. Brasil.*, fig., pag. 99. La figure de cet animal dans Pison est la même que dans Marcgrave.

*Hystrix americanus*, *cuandu Brasiliensibus*, Marcgrave. *Tlacuatzin spinosum*, Hernandès, Ray, *Synops. quadrup.*, pag. 208.

Chat épineux, *Voyage de des Marchais*, t. III, p. 305.

Jac. Bontii *Hist. Indiæ orient.*, pag. 54.

presque partout ailleurs, que le plagiaire de Marcgrave, a non-seulement copié sa figure du coendou pour l'insérer dans son *Histoire du Brésil*, mais qu'il a cru devoir la copier encore pour la transporter dans l'ouvrage de Bontius, dont il a été le rédacteur et l'éditeur. Ainsi, quoiqu'on trouve dans Bontius la figure du coendou, l'on ne doit pas en conclure qu'il existe à Java ou dans les autres parties de l'Asie méridionale, ni prendre cette figure pour celle du porc-épic, auquel en effet le coendou ne ressemble que parce qu'il a comme lui des piquants.

C'est à Ximenès, et ensuite à Hernandès, auxquels on doit la première connoissance de cet animal; ils l'ont indiqué sous le nom de *hoitztlacuatzin* que lui donnoient les Mexicains. Le *tlacuatzin* est le sarigue, et *hoitztlacuatzin* doit se traduire par *sarigue épineux*. Ce nom avoit été mal appliqué, car ces animaux se ressemblent assez peu : aussi Marcgrave n'a point adopté cette dénomination mexicaine, et il a donné cet animal sous son nom brésilien *cuandu*, qui doit se prononcer *couandou*. La seule chose qu'on puisse reprocher à Marcgrave, c'est de n'avoir pas reconnu que son *cuandu* du Brésil étoit le même animal que l'*hoitztlacuatzin* du Mexique, d'autant que sa description et sa figure s'accordent assez avec celles de Hernandès, et que de Laët, qui a été l'éditeur et le commentateur de l'ouvrage de Marcgrave, dit expressé-

ment que le tlacuatzin épineux de Ximenès et le cuando ne sont vraisemblablement que le même animal.<sup>1</sup> Il paroît, en rassemblant le peu de notices éparses que nous ont données les voyageurs sur ces animaux, qu'il y en a deux variétés, que les naturalistes ont, d'après Pison,<sup>2</sup> insérées dans leurs listes comme deux espèces différentes, le grand et le petit cuando<sup>3</sup> : mais ce qui prouve d'abord l'erreur ou la négligence de Pison, c'est que, quoiqu'il donne ces coendous dans deux articles séparés et éloignés l'un de l'autre, et qu'il paroisse les regarder comme étant de deux espèces différentes, il les représente cependant tous deux par la même

<sup>1</sup> *Videtur esse idem animal aut saltem simile quod Fr. Ximenès describit sub nomine tlacuatzin spinosi.* (De Laët, annot. in cap. 9, lib. vi, Marcgr., pag. 253.)

<sup>2</sup> *Cuandu major*, Pison, *Hist. Brasil.*, pag. 524, fig., pag. 525. *Cuandu seu cuando minor*, Pison, *id.*, p. 99, fig. *id.*

<sup>3</sup> *Hystrix longius caudatus, brevioribus aculeis.* Barrière, *Hist. nat. de la France équinoxiale.* Porc-épie, pag. 153. *Hystrix minor*, Leucopheus, *couandou*, *id. ibid.*

*Hystrix caudâ longissimâ tenui, medietate extremâ aculeorum experte.* *Hystrix americanus major*, le grand porc-épie d'Amérique, Brisson, *Reg. animal.*, pag. 150. *Hystrix caudâ longissimâ, tenui medietate extremâ aculeorum experte.* *Hystrix americanus*, le porc-épie d'Amérique, *id.*, pag. 129. *Hystrix aculeis apparentibus, caudâ brevi et crassâ.* *Hystrix Novæ-Hispaniæ*, le porc-épie de la Nouvelle-Espagne, *idem*, pag. 127.

figure; ainsi nous nous croyons bien fondés à prononcer que ces deux n'en font qu'un. Il y a aussi des naturalistes qui non-seulement ont fait deux espèces du grand et du petit coendou, mais en ont encore séparé l'hoitztlacuatzin, en les donnant tous trois pour des animaux différents; et j'avoue que, quoiqu'il soit très-vraisemblable que le coendou et l'hoitztlacuatzin sont le même animal, cette identité n'est pas aussi certaine que celle du grand et du petit coendou.

Quoi qu'il en soit, le coendou n'est point le porc-épic; il est de beaucoup plus petit; il a la tête à proportion moins longue et le museau plus court; il n'a point de panache sur la tête, ni de fente à la lèvre supérieure; ses piquants sont trois ou quatre fois plus courts et beaucoup plus menus; il a une longue queue, et celle du porc-épic est très-courte; il est carnassier plutôt que frugivore, et cherche à surprendre les oiseaux, les petits animaux, les volailles, au lieu que le porc-épic ne se nourrit que de légumes, de racines et de fruits. Il dort pendant le jour comme le hérisson, et court pendant la nuit: il monte sur les arbres, et se retient aux branches avec sa queue; ce que le porc-épic

Ce fait, assuré par Marcgrave et Pison, n'est pas certain; car Hernandès dit, au contraire, que l'hoitztlacuatzin se nourrit de fruits.

*Scandit arbores sed tardo gressu quia pollice caret, descendens autem caudam circumvolvitur ne labatur, ad-*

ne fait ni ne pourroit faire. Sa chair, disent tous les voyageurs, est très-bonne à manger<sup>1</sup> : on peut l'appriivoiser. Il demeure ordinairement dans les lieux élevés, et on le trouve dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Brésil et la Guiane jusqu'à la Louisiane et aux parties méridionales du Canada, au lieu que le porc-épic ne se trouve que dans les pays chauds de l'ancien continent.

En transportant le nom du porc-épic au coendou, on lui a supposé et transmis les mêmes facultés, celle surtout de lancer ses piquants. Il est étonnant que les naturalistes et les voyageurs s'accordent sur ce fait, et que Pison, qui devoit être moins superstitieux qu'un autre, puisqu'il étoit médecin, dise gravement que les piquants du coendou entrent d'eux-mêmes et par leur propre force dans la chair,

*modùm enim metuit lapsum, nec salire potest.* (Maregr., *Hist. nat. Brasil.*, pag. 253.) Nous vîmes un porc-épic sur un petit arbre que nous eoupâmes pour avoir le plaisir de voir tomber cet animal.... Il est fort gras et on en mange la chair. (*Voyage de la Hontan*, tom. I, pag. 82.)

<sup>1</sup> *Carnem habet bonam et pergratam; nam assatam sæpe comedi, et ab incolis valdè æstimatur.* (Maregrave, pag. 253.) Il est bon à manger; on le met au feu pour le faire griller comme un cochon; mais auparavant les femmes sauvages en arrachent tous les poils de dessus le dos (c'est-à-dire tous les piquants) qui sont les plus grands, et elles en font de beaux ouvrages.... Étant brûlé, bien rôti, lavé et mis à la broche, il vaut un cochon de lait; il est très-bon bouilli, mais moins bon que rôti. (*Description de l'Amérique*, par Denys; Paris, 1672, tom. II, pag. 524.)

et percent le corps jusqu'aux viscères les plus intimes. Ray est le seul qui ait nié ces faits, quoiqu'ils paroissent évidemment absurdes. Mais que de choses absurdes ont été niées par des gens sensés, et qui cependant sont tous les jours affirmées par d'autres gens qui se croient encore plus sensés!

[ La Guiane fournit deux espèces de coendous. Les plus grands pèsent douze à quinze livres. Ils se tiennent sur le haut des arbres et sur les lianes qui s'élèvent jusqu'aux plus hautes branches. Ils ne mangent pas le jour. Leur odeur est très-forte, et on les sent de fort loin. Ils font leurs petits dans des trous d'arbres, au nombre de deux. Ils se nourrissent des feuilles de ces arbres, et ne sont pas absolument bien communs. Leur viande est fort bonne; les nègres l'aiment autant que celle du paca. Suivant M. de la Borde, les deux espèces ne se mêlent pas : on ne les trouve deux à deux que quand ils sont en chaleur; dans les autres temps ils sont seuls, et les femelles ne quittent jamais l'arbre où elles font leurs petits. Ces animaux mordent quand on s'y expose, sans cependant serrer beaucoup.

Ceux de la petite espèce peuvent peser six livres. Ils ne sont pas plus nombreux que les autres. Les tigres leur font la guerre, et on ne les trouve jamais à terre pendant le jour.

Nous avons parlé de ces deux espèces de coendous, lesquelles existent en effet dans les climats chauds de l'Amérique méridionale. ]



## DU COENDOU A LONGUE QUEUE.

Un autre animal à piquants, qui ne nous étoit pas connu, a été apporté de Cayenne à Paris avec la collection de M. Malouet, intendant de cette colonie.

Il est plus grand que le coendou.

	pi.	pouc.	lig.
Sa longueur, du bout du museau à l'origine de la queue, est de.	2	»	6
Longueur de la queue.	1	5	6

Il est couvert de piquants noirs et blancs à la tête, sur le corps, les jambes et une partie de la queue; et sa longue queue le distingue de toutes les autres espèces de ce genre. Elle n'a pas de houppes ou bouquet de piquants à son extrémité, comme celle des autres porcs-épics.

Le diamètre de la queue, mesurée à son origine, est de vingt-une lignes; elle va en diminuant et finit en pointe. Il n'y a sur cette queue d'autres piquants que ceux de l'extrémité du tronc, qui s'étendent jusqu'au milieu de la queue; elle est noirâtre et couverte d'écailles depuis ce milieu jusqu'à son extrémité; et le dessous de cette queue jusqu'au milieu, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où s'étendent les piquants, est couvert de petits poils d'un brun clair. Le reste est garni d'écailles en dessus comme en dessous.

La tête de ce coendou ressemble plus à celle du

porc-épic de Malaca qu'à toute autre; cependant elle est un peu moins allongée : les plus grands poils des moustaches, qui sont noirs, ont quatre pouces cinq lignes de longueur.

Les oreilles nues et sans poil ont quelques piquants sur le bord. Au reste, il n'a pas les piquants aussi grands que les porcs-épics d'Italie, et par ce caractère il se rapproche du coendou. La pointe de ces piquants est blanche, le milieu noir, et ils sont blancs à l'origine : ainsi le blanc domine sur le noir.

	pouc.	lig.
Les plus longs piquants sur le corps ont.	2	8
Sur les jambes de devant.	1	6
Sur celles de derrière.	»	10

Il y a quelques poils longs de deux pouces et demi, interposés entre les piquants sur le haut, les jambes de devant et de derrière.

Il n'y a point de membrane entre les doigts des pieds de devant, qui sont au nombre de quatre. Ceux de derrière ont cinq doigts, mais le pouce est peu excédant; ces doigts sont couverts de poils bruns et courts : les ongles sont bruns, courbes et en gouttière.

C'est à ce coendou à longue queue que nous croyons devoir rapporter ce que M. Roume de Saint-Laurent a écrit dans les notices qu'il a bien voulu nous adresser des objets qui composent sa riche collection d'histoire naturelle.

« Ce coendou, dit-il, qui est un individu jeune,  
» m'est venu de l'île de la Trinité; sa longueur est  
» d'environ un pied. La queue a dix pouces de long;  
» elle est couverte de piquants sur la moitié de sa  
» longueur, où ils finissent en s'accourcissant par  
» gradation : le reste de la queue est recouvert par  
» une peau grise, remplie de rides transversales  
» très-près les unes des autres, et très-profondes.  
» Les piquants les plus longs ont environ deux pou-  
» ces un quart; ils sont blancs à leur origine et à  
» leur extrémité, et noirs au milieu. Le poil ne se  
» laisse apercevoir que sur le ventre, où les pi-  
» quants sont très-courts : les moustaches sont dé-  
» liées, noires, et ont environ trois pouces de lon-  
» gueur. Le plus grand des ongles des quatre doigts  
» de devant a cinq lignes de longueur, ceux des  
» pates de derrière sont de la même longueur; il  
» n'a que quatre doigts onglés aux pates de derriè-  
» re, avec un tubercule un peu plus allongé que  
» celui des pates de devant. Cet individu diffère de  
» celui décrit dans l'*Histoire naturelle de M. de*  
» *Buffon*, en ce qu'il a la queue plus longue à pro-  
» portion et en partie nue, qu'il n'a que quatre doigts  
» onglés derrière, que les ongles paroissent moins  
» grands que ceux de l'animal représenté dans ce  
» même ouvrage, et qu'il n'a pas le corps garni de  
» poils plus longs que les piquants : les bouts des  
» piquants de celui-ci sont blancs, et ceux du pre-  
» mier sont noirs. »

## DE L'URSON.

CET animal n'a jamais été nommé : placé par la Nature dans les terres désertes du nord de l'Amérique, il existoit indépendant, éloigné de l'homme, et ne lui appartenoit pas même par le nom, qui est le premier signe de son empire. Hudson ayant découvert la terre où il se trouve, nous lui donnerons un nom qui rappelle celui de son premier maître, et qui indique en même temps sa nature poignante et hérissée; d'ailleurs il étoit nécessaire de le nommer, pour ne le pas confondre avec le porc-épic ou le coendou, auxquels il ressemble par quelques caractères, mais dont cependant il diffère assez à tous autres égards pour qu'on doive le regarder comme une espèce particulière et appartenant au climat du Nord, comme les autres appartiennent à celui du Midi.

MM. Edwards, Ellis et Catesby ont tous trois

<sup>1</sup> *Porcupine from Hudson's bay.* Edwards, *Hist. of birds*, fig., pag. 52.

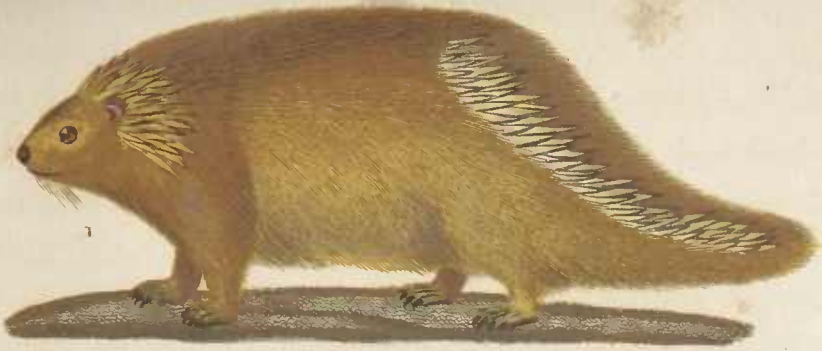
Le porc-épic de la baie de Hudson. *Voyage à la baie de Hudson*, par Ellis; Paris, 1749, tom. I, pag. 56, fig. pag. 58.

*Hystrix aculeis sub pilis occultis, caudâ brevi et crassâ.... Hystrix Hudsonis*, le porc-épic de la baie de Hudson, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 128.

*Dorsata. Hystrix patmis tetradactylis, plantis pentadactylis, caudâ elongatâ, dorso solo spinoso.* Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, pag. 57.







Trois l'aux:

1. L'Urson ..... Page 456.  
 2. L'Unau ..... 459.

3. L'Ai ..... 459.

M<sup>lle</sup> Coignel sc.





parlé de cet animal. Les figures données par ces deux premiers auteurs s'accordent avec la nôtre, et nous ne doutons pas que ce ne soit le même animal; nous sommes même très-portés à croire que celui dont Seba donne la figure et la description sous le nom de *porc-épic singulier des Indes orientales*,<sup>1</sup> et qu'ensuite MM. Klein,<sup>2</sup> Brisson<sup>3</sup> et Linnæus<sup>4</sup> ont chacun indiqué dans leurs listes par des caractères tirés de Seba, pourroit être le même animal que celui dont il est ici question. Ce ne seroit pas, comme on l'a vu, l'unique et première fois que Seba auroit donné pour orientaux des animaux d'Amérique; cependant nous ne pouvons pas l'assurer pour celui-ci comme nous l'avons fait pour plusieurs autres animaux : tout ce que nous pouvons dire, c'est que les ressemblances nous paroissent grandes, et les différences assez légères, et que comme l'on a peu vu de ces animaux, il se pourroit que ces mêmes différences ne fussent que

<sup>1</sup> *Porcus aculeatus sylvestris sive hystrix orientalis singularis*, Seba, tom. I, pag. 84, tabl. 52, fig. 1.

<sup>2</sup> *Acanthion caudâ prolongâ, acutis pilis horridâ, in exitu quasi panniculatâ*, Klein, de *Quadrup.*, pag. 67.

<sup>3</sup> *Hystrix caudâ longissimâ aculeis undiquè obsitâ, in extremo panniculatâ. Hystrix orientalis*, le porc-épic des Indes, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 131.

<sup>4</sup> *Macroura. Hystrix pedibus pentadactylis, caudâ elongatâ, aculeis clavatis*. Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, pag. 57.

des variétés d'individu à individu, ou même du mâle à la femelle.

L'urson auroit pu s'appeler le *castor épineux* : il est du même pays, de la même grandeur et à peu près de la même forme de corps; il a, comme lui, à l'extrémité de chaque mâchoire, deux dents incisives, longues, fortes et tranchantes. Indépendamment de ses piquants, qui sont assez courts et presque cachés dans le poil, l'urson a, comme le castor, une double fourrure, la première de poils longs et doux, et la seconde d'un duvet ou feutre encore plus doux et plus mollet. Dans les jeunes, les piquants sont à proportion plus grands, plus apparents, et les poils plus courts et plus rares, que dans les adultes ou les vieux.

Cet animal fuit l'eau et craint de se mouiller; il se retire et fait sa bauge sous les racines des arbres creux. Il dort beaucoup, et se nourrit principalement d'écorce de genièvre : en hiver, la neige lui sert de boisson; en été, il boit de l'eau et lape comme un chien. Les sauvages mangent sa chair, et se servent de sa fourrure, après en avoir arraché les piquants, qu'ils emploient au lieu d'épingles et d'aiguilles.

Lettre de M. Alexandre Light à M. Edwards. *Hist. of birds*, pag. 52.

---

DE L'UNAU<sup>1</sup> ET DE L'AI<sup>1</sup>.

L'ON a donné à ces deux animaux l'épithète de *parresseux*, à cause de la lenteur de leurs mouvements et de la difficulté qu'ils ont à marcher : mais nous avons cru devoir leur conserver les noms qu'ils portent dans leur pays natal, d'abord pour ne les pas confondre avec d'autres animaux presque aussi parresseux qu'eux, et encore pour les distinguer nette-

<sup>1</sup> Nom de cet animal au Maragnon, et que nous avons adopté. Le P. d'Abbeville distingue deux espèces d'unau : le plus grand, qui est celui dont il est ici question, qu'il appelle *unau ouassou*; et le plus petit, qu'il nomme simplement *unau*, qui est le même animal que l'ai. « Il y en a de deux sortes, dit-il, aucuns sont grands environ comme les lièvres, les autres sont deux fois presque plus grands. » (*Mission au Maragnon*, pag. 252.) On a donné quelquefois à l'unau le nom de *lèche-pate*; mais ce nom, qui sembleroit avoir été pris de l'habitude de cet animal, n'est pas fondé, car il ne lèche pas ses pieds, ni même aucune autre partie de son corps.

*Tardigradus ceilonicus catulus*, Seba, tom. I, pag. 54, tab. 53, fig. 4. *Tardigradus celanicus femina*, id., ib., tab. 54. Ces figures sont assez bonnes.

*Tardigradus pedibus anticis didactylis, posticis tri-dactylis*. *Tardigradus celanicus*, le parresseux de Ceylan, Briss., *Regn., anim.*, pag. 55.

*Didactylis*. *Bradypus manibus didactylis caudâ nut-lâ*, Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, pag. 35.

<sup>2</sup> Nom de cet animal au Brésil, et que nous avons adopté : ce nom vient du son plaintif *a, i*, qu'il répète sou-

ment l'un de l'autre; car, quoiqu'ils se ressemblent à plusieurs égards, ils diffèrent néanmoins, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par des caractères si marqués, qu'il n'est plus possible, lorsqu'on les a examinés, de les prendre l'un pour l'autre, ni même de douter qu'ils ne soient de deux espèces très-éloignées. L'unau n'a point de queue, et n'a que deux ongles aux pieds de devant; l'aï porte une queue courte, et trois ongles à tous les pieds. L'unau a le museau plus long, le front plus élevé, les oreilles

vent. *Ouaïkaré* à la Guiane, selon Barrère; *hay*, selon de Léry; *hau* ou *hauthi*, selon Thevet; *perillo tigero*, selon Oviedo; *unau*, selon le P. d'Abbeville; *haut*, selon Nieremberg.

*Arctopithecus*, Gesner, *Icon. anim.*, pag. 96, fig. *ib.* Cette dénomination *arctopithecus* a été mal appliquée par Gesner à cet animal, qui ne tient ni de l'ours ni du singe. La figure est aussi mauvaise que le nom; elle représente une face humaine, et n'a de vrai que les trois ongles à tous les pieds; cependant cette mauvaise figure a été copiée par Nieremberg, Jonston et plusieurs autres.

*Ignavus*, Clus. *Exot.*, pag. 110, fig., pag. 111; *idem*, pag. 372, fig., pag. 373. Cette seconde figure, donnée par Clusius, est moins mauvaise que la première.

*Pigritia sive haut*, Eus. Nieremberg, *Hist. nat.*, p. 163 et 164. De trois figures que Nieremberg donne de cet animal, il n'y en a aucune qui soit originale; la première est copiée de Gesner, les deux autres sont copiées de Clusius, et toutes trois sont mauvaises: cependant la troisième, qui est la seconde de Clusius, s'éloigne un peu moins de la nature que les deux premières, et elle a été répétée non-seulement par Nieremberg, mais par beaucoup d'autres.

*Unau*. *Description des Indes occidentales*, par de Laët,

plus apparentes que l'ai; il a aussi le poil tout différent : à l'intérieur, ses viscères sont autrement situés et conformés différemment dans quelques-unes de leurs parties. Mais le caractère le plus distinctif et en même temps le plus singulier, c'est que l'unau a quarante-six côtes, tandis que l'ai n'en a que vingt-huit : cela seul suppose deux espèces très-éloignées l'une de l'autre; et ce nombre de quarante-six côtes dans un animal dont le corps est si court, est une espèce d'excès ou d'erreur de la Na-

pag. 556 et 618, fig. *ibid.* Ces figures de de Laët sont les mêmes que celles de Clusius.

*Ai sive ignavus*, Marcgr., *Hist. nat. Brasil.*, p. 221, fig. *ibid.* Cette figure est encore la même que la troisième de Nieremberg, c'est-à-dire la seconde de Clusius.

*Ai sive ignavus*, Pison, *Hist. Brasil.*, pag. 321 et 322. La figure, page 322, est encore la même que celle de Clusius; mais il y a de plus la figure d'un petit ai rampant et le squelette d'un grand ai. On voit aussi au frontispice de son livre une figure de cet animal, grimpant sur un arbre.

*Ai seu tardigradus, gracilis, americanus*. Seba, tom. I, pag. 53, tab. 53, fig. 2. Cette figure est assez bonne.

*Ignavus*, Marcgrave; *ouaikaré*, le paresseux, Barrère, *Hist. nat. de la France équinoxiale*, pag. 154.

*Ignavus americanus risum fletu miscens. Ignavus Marcgravii*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 43.

*Tardigradus pedibus anticis et posticis tridactylis. Tardigradus*, le paresseux, Brisson, *Regn. anim.*, pag. 34.

*Sloth*, le paresseux, Edwards *Glanures*, partie II, pl. 310. La première figure n'est pas mauvaise, quoique faite d'après une peau bourrée.

*Tridactylis. Bradypus manibus tridactylis, caudâ brevi*. Linn., *Syst. nat.*, edit. 10, pag. 34.

ture; car de tous les animaux, même des plus grands et de ceux dont le corps est le plus long relativement à leur grosseur, aucun n'a tant de chevrons à sa charpente. L'éléphant n'a que quarante côtes, le cheval trente-six, le blaireau trente, le chien vingt-six, l'homme vingt-quatre, etc. Cette différence dans la construction de l'un et de l'autre suppose plus de distance entre ces deux espèces qu'il n'y en a entre celle du chien et du chat, qui ont le même nombre de côtes : car les différences extérieures ne sont rien en comparaison des différences intérieures; celles-ci sont, pour ainsi dire, les causes des autres, qui n'en sont que les effets. L'intérieur, dans les être vivants, est le fond du dessein de la Nature; c'est la forme constituante, c'est la vraie figure : l'extérieur n'en est que la surface ou même la draperie; car combien n'avons-nous pas vu, dans l'examen comparé que nous avons fait des animaux, que cet extérieur, souvent très-différent, recouvre un intérieur parfaitement semblable; et qu'au contraire la moindre différence intérieure en produit de très-grandes à l'extérieur, et change même les habitudes naturelles, les facultés, les attributs de l'animal? combien n'y en a-t-il pas qui sont armés, couverts, ornés de parties excédantes, et qui cependant, pour l'organisation intérieure, ressemblent en entier à d'autres qui en sont dénués? Mais ce n'est point ici le lieu de nous étendre sur ce sujet, qui, pour être bien traité, suppose non-seule-

ment une comparaison réfléchie, mais un développement suivi de toutes les parties des êtres organisés. Nous dirons seulement, pour revenir à nos deux animaux, qu'autant la Nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les singes, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux; et c'est moins paresse que misère; c'est défaut, c'est dénûment, c'est vice dans la conformation : point de dents incisives ni canines; les yeux obscurs et couverts; la mâchoire aussi lourde qu'épaisse; le poil plat et semblable à de l'herbe séchée; les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches; les jambes trop courtes, mal tournées, et encore plus mal terminées; point d'assiette de pied, point de pouces, point de doigts séparément mobiles; mais deux ou trois ongles excessivement longs, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, et nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper : la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle, résultant de cette conformation bizarre et négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite : confinés, je ne dis

*Peritlo tigero, sive canicula agilis, animal est omnium quæ viderim ignavissimum; nam adeò lentè movetur, ut ad conficiendum iter longum dumtaxat quinquaginta passus, integro die illi opus sit..... In ædes translatum naturali suâ tarditate movetur, nec à cla-*

pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés; prisonniers au milieu de l'espace, ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure; grimpant avec peine, se traînant avec douleur; une voix plaintive et par accents entrecoupés, qu'ils n'osent élever que la nuit; tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par défaut, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui, ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, et ont été depuis effacées de la liste des êtres : et en effet, si les terres qu'habitent l'unau et l'aï n'étoient pas

*matione ullâ aut impulsione gradum accelerat.* (Oviedo in *Summario Ind. occid.*, cap. 23, traduit de l'espagnol en latin par Clusius, *Exot.*, lib. v, cap. 16.) *Tanta est ejus tarditas ut unius diei spatio vix quinquaginta passus pertransire possit.* (Hernand., *Hist. Mex.*) Les Portugais ont donné le nom de *paresse* à un animal assez extraordinaire; il est de la grandeur du cerigou (sarigue).... Le derrière de sa tête est couvert d'une grosse crinière, et son ventre est si gros, qu'il en balaie la terre; il ne se lève jamais sur pied, et se traîne si lentement, que dans quinze jours à peine pourroit-il faire la valeur d'un jet de pierre. (*Histoire des Indes*, par Maffé, trad. de Depure, pag. 71.) L'animal que les Portugais ont appelé *paresse*, se traîne... sans jamais se lever debout, et est si tardif, qu'il n'avance en deux semaines pas un jet de pierre. (*Description des Indes occidentales*, par Herrera; Amsterdam, 1622, p. 252.) *Tam lentus est illius gressus, et membrorum motus ut quindecim ipsis diebus ad lapidis ictum continuo tractu vix prodeat.* (Pison, *Hist. Brasil.*, p. 322.) Cette assertion de Pison, empruntée de Maffé et de Herrera, est très-



désertes, si les hommes et les animaux puissants s'y fussent anciennement multipliés, ces espèces ne seroient pas parvenues jusqu'à nous; elles eussent été détruites par les autres, comme elles le seront un jour. Nous avons dit qu'il semble que tout ce qui peut être, est; ceci paroît en être un indice frappant : ces paresseux font le dernier terme de l'existence dans l'ordre des animaux qui ont de la chair et du sang; une défectuosité de plus les auroit empêchés de subsister. Regarder ces ébauches comme des êtres aussi absolus que les autres, admet-

exagérée. — Il n'y a point d'animal plus paresseux que celui-ci, il ne faut point de lévriers pour le prendre à la course, une tortue suffiroit. (*Des Marchais*, tom. III, p. 301.) Ceci est encore exagéré. — Il leur faut huit ou neuf minutes pour avancer un pied à la distance de trois pouces, et ils ne les remuent que l'un après l'autre avec la même lenteur; les coups ne servent de rien pour leur faire doubler le pas. J'en ai fessé moi-même quelques-uns pour voir si cela les animeroit, mais ils paroisoient insensibles, et on ne sauroit les contraindre à marcher plus vite. (*Voyage de Dampier*, tom. III, pag. 305.) Le paresseux ne fait pas cinquante pas en un jour, le chasseur qui le veut prendre peut bien aller faire une autre chasse, il le retrouvera encore en sa place, ou il ne sera pas bien éloigné. (*Voyage à Cayenne*, par Binet; Paris, 1664, pag. 341.) *Perico tige-ro*, pierrot coureur..... On lui donne l'épithète de *coureur*, parce qu'il lui faut une grande journée pour faire un quart de lieue. (*Histoire de l'Orenoque*, par Gumilla, tom. II, pag. 13.) Cet auteur est le seul qui sur le fait de la lenteur de ces animaux me paroisse avoir approché de la vérité.

tre des causes finales pour de telles disparates, et trouver que la Nature y brille autant que dans ses beaux ouvrages, c'est ne la voir que par un tube étroit, et prendre pour son but les fins de notre esprit.

Pourquoi n'y auroit-il pas des espèces d'animaux créées pour la misère, puisque, dans l'espèce humaine, le plus grand nombre y est voué dès sa naissance? Le mal, à la vérité, vient plus de nous que de la Nature : pour un malheureux, qui ne l'est que parce qu'il est né foible, impotent ou difforme, que de millions d'hommes le sont par la seule dureté de leurs semblables! Les animaux sont en général plus heureux; l'espèce n'a rien à redouter de ses individus : le mal n'a pour eux qu'une source; il en a deux pour l'homme : celle du mal moral, qu'il a lui-même ouverte, est un torrent qui s'est accru comme une mer dont le débordement couvre et afflige la face entière de la terre : dans le physique, au contraire, le mal est resserré dans des bornes étroites, il va rarement seul; le bien est souvent au-dessus, ou du moins de niveau. Peut-on douter du bonheur des animaux s'ils sont libres, s'ils ont la faculté de se procurer aisément leur subsistance, et s'ils manquent moins que nous de la santé, des sens et des organes nécessaires ou relatifs au plaisir? Or le commun des animaux est, à tous ces égards, très-richement doué; et les espèces disgraciées de l'un ou de l'ai

sont peut-être les seules que la Nature ait maltraitées, les seules qui nous offrent l'image de la misère innée.

Voyons-la de plus près. Faute de dents, ces pauvres animaux ne peuvent ni saisir une proie, ni se nourrir de chair, ni même brouter l'herbe; réduits à vivre de feuilles et de fruits sauvages, ils consomment du temps à se traîner au pied d'un arbre;<sup>1</sup> il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches; et pendant ce lent et triste exercice, qui dure quelquefois plusieurs jours, ils sont

<sup>1</sup> Aueuns estimant cette bête vivre seulement de feuilles d'un certain arbre nommé en leur langue *amahut* : cet arbre est haut et élevé sur tout autre de ce pays, ses feuilles fort petites et déliées, et pour ce que coutumièrement elle est en cet arbre, ils l'ont appelée *haut*. (*Singularités de la France antarct.*, par Thevet, pag. 100.) L'animal  *paresse* ne vit que de feuilles d'arbres, dont les plus hautes branches lui servent de retraite; il lui faut deux jours pour y monter.... Les encouragements, les menaces et les coups même n'ont pas la force de le faire aller plus vite. (*Histoire des Indes*, par Maffé, pag. 71.) Herrera dit la même chose, et dans les mêmes termes, pag. 252. Le sloth ou paresseux n'est pas tout-à-fait si gros que l'ours mangeur de fourmis (tamanoir), ni si hérissé..... Il se nourrit de feuilles..... Ces animaux font beaucoup de mal aux arbres qu'ils attaquent, et ils sont si lents à se remuer, qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, ils emploient cinq ou six jours à descendre de celui-là et à monter sur un autre, quelque proche qu'il soit, et ils n'ont que la peau et les os avant d'arriver à ce second gîte, quoiqu'ils fussent gras et dodus à leur descente du premier. Ils n'aban-

obligés de supporter la faim, et peut-être de souffrir le plus pressant besoin : arrivés sur leur arbre, ils n'en descendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils le dépouillent par parties, mangent successivement les feuilles de chaque rameau, passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir délayer par aucune boisson cette nourriture aride; et lorsqu'ils ont ruiné leur fonds, et que l'arbre est entièrement nu, ils y restent encore retenus par l'impossibilité d'en descendre : enfin, quand le besoin se fait de nouveau sentir, qu'il presse et qu'il devient

donnent jamais un arbre qu'ils ne l'aient tout mis en pièces, et qu'ils ne l'aient aussi dépouillé qu'il pourroit l'être au cœur de l'hiver. (*Voyage de Dampier*, t. III, p. 305.) Il monte sur les arbres, mais il est si long-temps à y monter qu'on a tout le loisir de l'y prendre : quand on l'a pris, il ne se défend point et ne songe point à prendre la fuite; si on lui présente une longue perche, il se met aussitôt en posture d'y monter, ce qu'il fait si lentement que cela est ennuyeux; quand il est au bout, il s'y tient sans se mettre en peine d'en descendre. (*Voyage de Cayenne*, par Binet, pag. 341.) Les unaus ont quatre jambes, et ils ne s'en servent point, si ce n'est pour grimper, et quand ils sont sur un arbre, ils ne s'en retirent aucunement jusqu'à ce qu'ils aient mangé toutes les feuilles; lors il descend et se met à manger de la terre tant qu'il remonte à un autre arbre pour y manger les feuilles comme au précédent. Nous plaçâmes cet animal sur la plus basse voile de misaine; il fut près de deux heures à monter sur la hune, où un singe auroit grimpé en moins d'une demi-minute; vous auriez dit qu'il alloit par ressort comme une pendule. (*Voyage de Wood Rogers*, tom. I, pag. 345.)

plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant descendre, ils se laissent tomber, et tombent très-lourdement comme un bloc, une masse sans ressort; car leurs jambes roides et paresseuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre, ils sont livrés à tous leurs ennemis : comme leur chair n'est pas absolument mauvaise, les hommes et les animaux de proie les cherchent et les tuent. Il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produisent fréquemment, ce n'est qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire, et il est bien difficile que l'espèce se maintienne. Il est vrai que, quoiqu'ils soient lents, gauches et presque inhabiles au mouvement, ils sont durs, forts de corps et vivaces; qu'ils peuvent supporter long-temps la privation de toute nourriture;<sup>1</sup> que couverts d'un poil épais et sec, et ne pouvant faire d'exercice, ils dissipent peu, et engraisent par le repos, quelque maigres que soient leurs aliments; et que, quoiqu'ils n'aient ni bois ni cornes sur la tête, ni sabots aux pieds, ni dents incisives à la mâchoire inférieure, ils sont cependant du nombre des animaux ruminants, et ont, comme eux, plusieurs estomacs;

<sup>1</sup> Il me fut fait présent d'un *haut* en vie, lequel je gardai bien l'espace de vingt-six jours, pendant lesquels jamais il ne voulut manger ni boire. (*Singularités de la France antarctique*, par Thevet, pag. 99.)

que par conséquent ils peuvent compenser ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent à la fois; et, ce qui est encore extrêmement singulier, c'est qu'au lieu d'avoir, comme les ruminants, des intestins très-longs, ils les ont très-petits et plus courts que les animaux carnivores. L'ambiguïté de la Nature paroît à découvert par ce contraste : l'un et l'autre sont certainement des animaux ruminants; ils ont quatre estomacs, et en même temps ils manquent de tous les caractères, tant extérieurs qu'intérieurs, qui appartiennent généralement à tous les animaux ruminants. Encore une autre ambiguïté; c'est qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine et l'autre pour les excréments, au lieu d'un orifice extérieur et distinct pour les parties de la génération, ces animaux n'en ont qu'un seul, au fond duquel est un égoût commun, un cloaque comme dans les oiseaux. Mais je ne finirois pas, si je voulois m'étendre sur toutes les singularités que présente la conformation de ces animaux.

Au reste, si la misère qui résulte du défaut de sentiment n'est pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle; car ils paroissent très-mal ou très-peu sentir : leur air morne, leur regard pesant, leur résistance indolente aux coups qu'ils reçoivent sans s'émouvoir, annoncent leur insensibilité; et ce qui la démontre, c'est qu'en les soumet-

tant au scalpel, en leur arrachant le cœur et les viscères, ils ne meurent pas à l'instant. Pison, qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur séparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, et que l'animal remuoit toujours les jambes, comme s'il n'eût été qu'assoupi. Par ces rapports, ce quadrupède se rapproche non-seulement de la tortue, dont il a déjà la lenteur, mais encore des autres reptiles et de tous ceux qui n'ont pas un centre de sentiment unique et bien distinct : or, tous ces êtres sont misérables sans être malheureux; et dans ses productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mère qu'en marâtre.

Ces deux animaux appartiennent également l'un et l'autre aux terres méridionales du nouveau con-

*Secui femellam vivam.... habentem in se foetum omnibus modis perfectum cum pilis, unguibus et dentibus amnioni more cæterorum animalium inclusum. Cor motum suum validissimè retinebat postquàm exemptum erat è corpore per semi horium; placenta uterina constat multis particulis carneis instar substantiæ renum, rubicundis magnitudinis variæ, instar fabarum, in illas autem particulas carneas (tenuibus membranulis connexas) per multos ramulos vasa umbilicalia instar funis contorta, inserta erant. Cor femelle duas habebat insignes auriculas cavas. Exempto corde cæterisque visceribus, multo post se movebat et pedes lentè contrahebat sicut dormituriens solet. Mammillas duas cum totidem papillis in pectore femella et foetus gerebant. (Pison, Hist. Bras., pag. 522.)*

minent, et ne se trouvent nulle part dans l'ancien. L'éditeur du *Cabinet de Seba* s'est trompé en donnant à l'unau le nom de *paresseux de Ceylan*; cette erreur, adoptée par MM. Klein, Linnæus et Brisson, est évidente aujourd'hui. M. le marquis de Montmirail a un unau vivant qui lui est venu de Surinam; ceux que nous avons au Cabinet du roi viennent du même endroit et de la Guiane; et je suis persuadé qu'on trouve l'unau, aussi-bien que l'aï, dans toute l'étendue des déserts de l'Amérique, depuis le Brésil<sup>1</sup> au Mexique, mais que, comme il n'a jamais fréquenté les terres du Nord, il n'a pu passer d'un continent à l'autre; et si l'on a vu quelques-uns de ces animaux, soit aux Indes orientales, soit aux côtes de l'Afrique, il est sûr qu'ils y avoient été transportés. Ils ne peuvent supporter le froid; ils craignent aussi la pluie : les alternatives de l'humidité et de la sécheresse altèrent leur fourrure, qui ressemble plus à du chanvre mal sérancé qu'à de la laine ou du poil.

Je ne puis mieux terminer cet article que par des observations qui m'ont été communiquées par M. le marquis de Montmirail, sur un unau qu'on nourrit depuis trois ans dans sa ménagerie. « Le » poil de l'unau est beaucoup plus doux que celui » de l'aï..... Il est à présumer que tout ce que les

<sup>1</sup> L'aï décrit et gravé par M. Edwards venoit du pays de Honduras. Don Antonio de Ulloa dit qu'on en trouve aux environs de Porto-Belo.



» voyageurs ont dit sur la lenteur excessive des pa-  
» resseux ne se rapporte qu'à l'ai. L'unau, quoique  
» très-pesant et d'une allure très-maladroite, mon-  
» teroit et descendroit plusieurs fois en un jour de  
» l'arbre le plus élevé. C'est sur le déclin du jour  
» et dans la nuit qu'il paroît s'animer davantage; ce  
» qui pourroit faire soupçonner qu'il voit très-mal  
» le jour, et que sa vue ne peut lui servir que dans  
» l'obscurité. Quand j'achetai cet animal à Amster-  
» dam, on le nourrissoit avec du biscuit de mer, et  
» l'on me dit que, dans le temps de la verdure, il ne  
» falloit le nourrir qu'avec des feuilles. On a essayé  
» en effet de lui en donner : il en mangeoit volon-  
» tiers quand elles étoient encore tendres; mais du  
» moment où elles commençoient à se dessécher et  
» à être piquées des vers, il les rejetoit. Depuis trois  
» ans que je le conserve vivant dans ma ménagerie,  
» sa nourriture ordinaire a été du pain, quelque-  
» fois des pommes et des racines, et sa boisson du  
» lait. Il saisit toujours, quoique avec peine, dans  
» une de ses pates de devant, ce qu'il veut man-  
» ger, et la grosseur du morceau augmente la dif-  
» ficulté qu'il a de le saisir avec ses deux ongles.  
» Il crie rarement; son cri est bref, et ne se répète  
» jamais deux fois dans le même temps. Ce cri,  
» quoique plaintif, ne ressemble point à celui de  
» l'ai, s'il est vrai que ce son *ai* soit celui de sa voix.  
» La situation la plus naturelle de l'unau, et qu'il  
» paroît préférer à toutes les autres, est de se suspen-

» dre à une branche, le corps renversé en bas; quel-  
 » quefois même il dort dans cette position, les qua-  
 » tre pates accrochées sur un même point, son  
 » corps décrivant un arc. La force de ses muscles  
 » est incroyable : mais elle lui devient inutile lors-  
 » qu'il marche; car son allure n'en est ni moins con-  
 » trainte ni moins vacillante. Cette conformation  
 » seule me paroît être une cause de la paresse de  
 » cet animal, qui n'a d'ailleurs aucun appétit vio-  
 » lent, et ne reconnoît point ceux qui le soignent. »

[ « On connoît à Cayenne, dit M. de la Borde,<sup>1</sup>  
 » deux espèces de ces animaux, l'une appelée *pa-*  
 » *resseux honteux*, l'autre *mouton paresseux* : ce-  
 » lui-ci est une fois plus long que l'autre, et de la  
 » même grosseur; il a le poil long, épais et blan-  
 » châtre, pèse environ vingt-cinq livres. Il se jette  
 » sur les hommes depuis le haut des arbres, mais  
 » d'une manière si lourde et si pesante, qu'il est  
 » aisé de l'éviter. Il mange le jour comme la nuit.

» Le paresseux honteux a des taches noires, peut  
 » peser douze livres, se tient toujours sur les ar-  
 » bres, mange des feuilles de bois canon, qui sont  
 » réputées poison. Leurs boyaux empoisonnent les  
 » chiens qui les mangent, et néanmoins leur chair  
 » est bonne à manger; mais ce n'est que le peuple  
 » qui en fait usage.

Les deux espèces ne font qu'un petit, qu'ils

<sup>1</sup> Extrait des *Observations de M. de la Borde*, médecin du roi à Cayenne.

» portent tout de suite sur le dos. Il y a grande ap-  
 » parence que les femelles mettent bas sur les ar-  
 » bres; mais on n'en est pas sûr. Ils se nourrissent  
 » de feuilles de monbin et de bois canon. Les deux  
 » espèces sont également communes, mais un peu  
 » rares aux environs de Cayenne. Ils se pendent  
 » quelquefois par leurs griffes à des branches d'ar-  
 » bres qui se trouvent sur les rivières, et alors il  
 » est aisé de couper la branche et de les faire tom-  
 » ber dans l'eau; mais ils ne lâchent point prise, et  
 » y restent fortement attachés avec leurs pates de  
 » devant.

» Pour monter sur un arbre, cet animal étend  
 » nonchalamment une de ses pates de devant, qu'il  
 » pose le plus haut qu'il peut sur le pied de l'ar-  
 » bre; il s'accroche ainsi avec sa longue griffe, lève  
 » ensuite son corps lourdement, et petit à petit po-  
 » se l'autre pate, et continue de grimper ainsi. Tous  
 » ces mouvements sont exécutés avec une lenteur  
 » et une nonchalance inexprimable. Si on en élève  
 » dans les maisons, ils grimpent toujours sur quel-  
 » ques poteaux ou même sur les portes, et ils n'ai-  
 » ment pas à se tenir à terre. Si on leur présente un  
 » bâton lorsqu'ils sont à terre, ils s'en saisissent tout  
 » de suite, et montent jusqu'à l'extrémité, où ils se  
 » tiennent fortement accrochés avec les pates de de-  
 » vant, et serrent avec tout le corps l'endroit où ils  
 » se sont ainsi perchés. Ils ont un petit cri fort plain-  
 » tif et langoureux qui ne se fait pas entendre de loin.

On voit que le paresseux mouton de M. de la Borde est celui que nous avons appelé *unau*, et que son paresseux honteux est l'*ai*, dont nous avons donné les figures (*planche 37*).

M. Vosmaër, habile naturaliste et directeur des cabinets de S. A. S. M<sup>gr</sup>. le prince d'Orange, m'a reproché deux choses que j'ai dites au sujet de ces animaux : la première, sur la manière dont ils se laissent quelquefois tomber d'un arbre. Voici les expressions de M. Vosmaër :

« On doit absolument rejeter le rapport de M. de Buffon, qui prétend que ces animaux (l'*unau* et l'*ai*), trop lents pour descendre de l'arbre, sont obligés de se laisser tomber comme un bloc lorsqu'ils veulent être à terre. »

Cependant je n'ai avancé ce fait que sur le rapport de témoins oculaires, qui m'ont assuré avoir vu tomber cet animal quelquefois à leurs pieds; et l'on voit que le témoignage de M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne, s'accorde avec ceux qui m'ont raconté le fait, et que par conséquent *l'on ne doit pas*, comme le dit M. Vosmaër, *absolument rejeter mon rapport à cet égard*.

Le second reproche est mieux fondé. J'avoue très-volontiers que j'ai fait une méprise lorsque j'ai dit que l'*unau* et l'*ai* n'avoient pas de dents, et

*Description d'un paresseux pentadactyle de Bengale;*  
Amsterdam, 1767, pag. 5.

je ne sais point du tout mauvais gré à M. Vosmaër d'avoir remarqué cette erreur, qui n'est venue que d'une inattention. J'aime autant une personne qui me relève d'une erreur, qu'une autre qui m'apprend une vérité, parce qu'en effet une erreur corrigée est une vérité. ]

---

## DU KOURI OU PETIT UNAU

L'ESPÈCE du kouri est voisine de celle de l'unau : il est, à la vérité, de moitié plus petit ; mais il lui ressemble beaucoup par la forme du corps. Cet animal a été trouvé dans une habitation de la Guiane française ; il étoit dans la basse-cour, au milieu des poules, et il mangeoit avec elles : c'est, dit-on, le seul individu de cette espèce que l'on ait vu à Cayenne, d'où il nous a été envoyé pour le Cabinet du roi, sous le nom de *kouri* ; mais nous n'avons eu aucune information sur ses habitudes naturelles, et nous sommes obligés de nous restreindre à une simple description.

Ce petit unau ressemble au grand par un caractère essentiel : il n'a, comme lui, que deux doigts aux pieds de devant, au lieu que l'aï en a trois, et par conséquent il est d'une espèce différente de celle de l'aï ; il n'a que douze pouces de longueur, depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la

dictions sur la nature et les mœurs de cet animal, m'ont paru venir de ce qu'ils n'en ont pas distingué les deux espèces, et qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément *ours blanc*, *ours de la mer Glaciale*; ce sont deux animaux très-différents tant pour la forme du corps que pour les habitudes naturelles : ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, les bruns et les noirs, lesquels, n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule et même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes et séparées. De plus, il y a encore des ours de terre qui sont blancs, et qui, quoique ressemblants par la couleur aux ours de mer, en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On trouve ces ours blancs terrestres dans la

*Ursus*, Gesner, *Hist. quadr.*, pag. 941. *Icon. animal. quadr.*, pag. 65.

*Ursus*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 171.

*Ursus caudâ abruptâ, ursus vulgò*, Linnæus.

*Ursus*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 82.

*Ursus niger, caudâ unicolore...* *Ursus*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 258.

<sup>1</sup> Nous comprenons ici sous la dénomination d'ours bruns, ceux qui sont bruns, fauves, roux, rougeâtres; et par celle d'ours noirs ceux qui sont noirâtres, aussi bien que tout-à-fait noirs.









*Probe pins.*

*Al. Massard sculp.*

1. 1 Ours brun . . . . . Page 479. | 2. 1 Ours blanc . . . . . 501.



grande Tartarie,<sup>1</sup> en Moscovie, en Lithuanie, et dans les autres provinces du Nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver, comme les hermines ou les lièvres; ces ours naissent blancs et demeurent blancs en tout temps: il faudroit donc encore les regarder comme une quatrième espèce, s'il ne se trouvoit aussi des ours à poil mêlé de brun et de blanc, ce qui désigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terrestre et l'ours brun ou noir; par conséquent l'ours blanc terrestre n'est qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces espèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, et rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier; le noir n'est que farouche, et refuse constamment de manger de la chair. Nous ne pouvons pas en donner un témoignage plus net et plus récent que celui de M. du Pratz. Voici ce qu'il en dit dans son *Histoire de la Louisiane*: « L'ours<sup>2</sup> paroît l'hiver dans la Louisiane, parce que les neiges qui couvrent les terres du Nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des pays septentrionaux; il vit de fruits, entre autres de glands et de racines, et ses mets

*Relation de la grande Tartarie; Amsterdam, 1737, in-12, pag. 8.*

Il s'agit ici de l'ours noir, et non de l'ours brun.

» les plus délicieux sont le miel et le lait : lorsqu'il  
» en rencontre, il se laisseroit plutôt tuer que de  
» quitter prise. Malgré la prévention où l'on est que  
» l'ours est carnassier, je prétends, avec tous ceux  
» de cette province et des pays circonvoisins, qu'il  
» ne l'est nullement : il n'est jamais arrivé que ces  
» animaux aient dévoré des hommes, malgré leur  
» multitude et la faim extrême qu'ils souffrent quel-  
» quefois, puisque même dans ce cas ils ne mangent  
» point la viande de boucherie qu'ils rencontrent.  
» Dans le temps que je demeurois aux Natchez, il y  
» eut un hiver si rude dans les terres du Nord, que  
» ces animaux descendirent en grande quantité; ils  
» étoient si communs, qu'ils s'affamoient les uns les  
» autres, et étoient très-maigres; la grande faim les  
» faisoit sortir des bois qui bordent le fleuve : on  
» les voyoit courir la nuit dans les habitations et  
» entrer dans les cours qui n'étoient pas bien fer-  
» mées; ils y trouvoient des viandes exposées au  
» frais, ils n'y touchoient point, et mangeoient seu-  
» lement les grains qu'ils pouvoient rencontrer.  
» C'étoit assurément dans une pareille occasion, et  
» dans un besoin aussi pressant, qu'ils auroient dû  
» manifester leur fureur carnassière, si peu qu'ils  
» eussent été de cette nature. Ils n'ont jamais tué  
» d'animaux pour les dévorer; et pour peu qu'ils  
» fussent carnassiers, ils n'abandonneroient pas les  
» pays couverts de neige, où ils trouveroient des  
» hommes et des animaux à discrétion, pour aller

» au loin chercher des fruits et des racines, nour-  
 » riture que les bêtes carnassières refusent de man-  
 » ger.<sup>1</sup> » M. du Pratz ajoute dans une note, que de-  
 puis qu'il a écrit cet article, il a appris avec certi-  
 tude que dans les montagnes de Savoie il y a deux  
 sortes d'ours : les uns noirs, comme ceux de la  
 Louisiane, qui ne sont point carnassiers; les autres  
 rouges, qui sont aussi carnassiers que les loups. Le  
 baron de la Hontan dit<sup>2</sup> que les ours du Canada  
 sont extrêmement noirs et peu dangereux; qu'ils  
 n'attaquent jamais les hommes, à moins qu'on ne  
 tire dessus et qu'on ne les blesse; et il dit aussi<sup>3</sup> que  
 les ours rougeâtres sont méchants, qu'ils viennent  
 effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que  
 les noirs s'enfuient.

Wormius a écrit qu'on connoît trois ours en Nor-  
 wège : le premier (*bressdiur*), très-grand, qui n'est  
 pas tout-à-fait noir, mais brun, et qui n'est pas si  
 nuisible que les autres, ne vivant que d'herbes et  
 de feuilles d'arbres; le second (*ildgiersdur*), plus  
 petit, plus noir, carnassier, et attaquant souvent  
 les chevaux et les autres animaux, surtout en au-  
 tomne; le troisième (*myrebiorn*), qui est le plus pe-  
 tit de tous, et qui ne laisse pas d'être nuisible. Il  
 se nourrit, dit-il, de fourmis, et se plaît à renver-

<sup>1</sup> *Histoire de la Louisiane* par M. le Page du Pratz; Paris, 1758, in-12, tom. II, pag. 77 et suiv.

<sup>2</sup> Tom. I<sup>er</sup> de ses Voyages, pag. 86.

<sup>3</sup> Tom. II, pag. 40.

ser les fourmilières. On a remarqué (ajoute-t-il sans preuve) que ces trois espèces se mêlent, et produisent ensemble des espèces intermédiaires; que ceux qui sont carnassiers attaquent les troupeaux, foulent toutes les bêtes comme le loup, et n'en dévorent qu'une ou deux; que, quoique carnassiers, ils mangent des fruits sauvages; et que, quand il y a une grande quantité de sorbes, ils sont plus à craindre que jamais, parce que ce fruit acerbe leur agace si fort les dents, qu'il n'y a que le sang et la graisse qui puissent leur ôter cet agacement qui les empêche de manger. Mais la plupart de ces faits rapportés par Wormius me paroissent fort équivoques; car il n'y a point d'exemple que des animaux dont les appétits sont constamment différents, comme dans les deux premières espèces, dont les uns ne mangent que de l'herbe et des feuilles, et les autres de la chair et du sang, se mêlent ensemble et produisent une espèce intermédiaire. D'ailleurs ce sont ici les ours noirs qui sont carnassiers, et les bruns qui sont frugivores; ce qui est absolument contraire à la vérité. De plus, le P. Rzaczynski, Polonais,<sup>2</sup> et M. Klein, de Dantzick,<sup>3</sup> qui ont parlé des ours de leur pays, n'en admettent que deux espèces, les noirs et les bruns ou roux; et parmi ces derniers, des grands et des pe-

<sup>1</sup> *Mus. worm.*, pag. 518.

<sup>2</sup> *Auct. Hist. nat.*, pag. 52.

<sup>3</sup> *De Quadrup.*, pag. 82.

tits. Ils disent que ces ours noirs sont les plus rares, que les bruns sont au contraire fort communs, que ce sont les ours noirs qui sont les plus grands et qui mangent les fourmis, et enfin que les grands ours bruns ou roux sont les plus nuisibles et les plus carnassiers. Ces témoignages, aussi-bien que ceux de M. du Pratz et du baron de la Hontan, sont, comme l'on voit, tout-à-fait opposés à celui de Wormius que je viens de citer. En effet, il paroît certain que les ours rouges, roux ou bruns, qui se trouvent non-seulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vastes forêts, et dans presque tous les déserts de la terre, dévorent les animaux vivants, et mangent même les voleries les plus infectes. Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faisoient venir de Libye pour servir à leurs spectacles<sup>1</sup>: il s'en trouve à la Chine,<sup>2</sup> au Japon,<sup>3</sup> en Arabie, en Égypte, et jusque dans l'île de Java.<sup>4</sup> Aristote parle aus-

*Herodot. Solin. Crinit., etc. Quod freno libyci dominantur ursi*, dit Martial.

*Histoire générale des Voyages*, tom. III, pag. 492.  
*Histoire naturelle du Japon*, par Kœmpfer, t. I, p. 109.

<sup>3</sup> *Strabo*, lib. xvi. *Prosp. Alpin.*, pag. 233.

<sup>4</sup> *Voyage autour du Monde, de le Gentil*; Paris, 1725, tom. III, pag. 85.

si des ours blancs terrestres, et regarde cette différence de couleur comme accidentelle, et provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération.<sup>1</sup> Il y a donc des ours dans tous les pays déserts, escarpés ou couverts; mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes et cultivées : il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature : une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, et qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, temps auquel il se recèle, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, et il ne sort de sa bauge que

<sup>1</sup> *Aristot., de Admir., cap. 140. Idem, de Gen. animal., lib. v, cap. 6.*



lorsqu'il se sent affamé. On prétend que c'est au bout d'environ quarante jours que les mâles sortent de leurs retraites, mais que les femelles y restent quatre mois, parce qu'elles y font leurs petits.<sup>1</sup> J'ai peine à croire qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore nourrir leurs petits sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de temps. On convient qu'elles sont excessivement grasses lorsqu'elles sont pleines; que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très-épais, dormant la plus grande partie du temps, et ne se donnant aucun mouvement, elles doivent perdre très-peu par la transpiration; mais s'il est vrai que les mâles sortent au bout de quarante jours, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, il n'est pas naturel d'imaginer que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin après qu'elles ont mis bas, et lorsque allaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées, à moins que l'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes et tout le reste du produit superflu de leur accouchement, ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste, nous ne parlons ici que de l'espèce des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveau-nés, lorsqu'ils les trouvent dans

<sup>1</sup> *Aristot., Hist. animal., lib. viii, cap. 17.*

leurs nids; mais les femelles, au contraire, semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles; elles combattent et s'exposent à tout pour sauver leurs petits, qui ne sont point informes en naissant, comme l'ont dit les anciens, et qui, lorsqu'ils sont nés, croissent à peu près aussi vite que les autres animaux : ils sont parfaitement formés dans le sein de leur mère;<sup>1</sup> et si les fœtus ou les jeunes oursons ont paru informes au premier coup d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres; et l'on sait que dans toutes les espèces le fœtus ou le petit nouveau-né est plus disproportionné que l'animal adulte.

Les ours se recherchent en automne : la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle; on prétend qu'elle se couche sur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embrasse étroitement, qu'elle le retient longtemps, etc. : mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la manière des quadrupèdes. L'on a vu des ours captifs s'accoupler et produire; seulement on n'a pas observé combien dure le temps de la gestation. Aristote dit qu'il n'est que de trente jours.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *In museo illust. senatûs Bononiensis ursulum à cæso matris utero extractum, et omnibus suis partibus formatum, in vase vitreo adhuc servamus.* (Aldrov., de *Quadrup. digit.*, pag. 120.)

Aristote, *Hist. animal.*, lib. VI, cap. 30.

Comme personne n'a contredit ce fait, et que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons aussi ni le nier, ni l'assurer; nous remarquerons seulement qu'il nous paroît douteux, 1° parce que l'ours est un gros animal, et que plus les animaux sont gros, plus il faut de temps pour les former dans le sein de la mère; 2° parce que les jeunes ours croissent assez lentement; ils suivent leur mère, et ont besoin de ses secours pendant un an ou deux; 3° parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre, et jamais plus de cinq; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produisent pas beaucoup de petits, et qui les portent long-temps; 4° parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, et que le temps de la gestation et celui de l'accroissement sont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raisonner que sur ces analogies, qui me paroissent fondées, je croirois donc que le temps de la gestation dans l'ours est au moins de quelques mois. Quoi qu'il en soit, il paroît que la mère a le plus grand soin de ses petits; elle leur prépare un lit de mousse et d'herbes dans le fond de sa caverne, et les allaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle. Elle met bas en hiver, et ses petits commencent à la suivre au printemps. Le mâle et la femelle n'habitent point ensemble; ils ont chacun leur retraite séparée, et même fort éloignée. Lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils cassent et ramassent du

bois pour se faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes et de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau. \*

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite; il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur, et souvent du caprice : quoiqu'il paroisse doux pour son maître, et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, et le traiter avec circonspection, surtout ne le pas frapper au bout du nez, ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser; il semble même écouter le son des instruments et suivre grossièrement la mesure; mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune et le contraindre pendant toute sa vie; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus; il est naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme; cependant on prétend que par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête et se lève sur les pieds de derrière<sup>1</sup> : c'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer et tâcher de le tuer; car s'il n'est que blessé, il vient de fu-

<sup>1</sup> *Voyages de Regnard*, tom. I, pag. 57 et 58.

rie se jeter sur le tireur, et l'embrassant des patés de devant, il l'étoufferoit s'il n'étoit secouru.<sup>1</sup>

On chasse et on prend les ours de plusieurs façons en Suède, en Norwège, en Pologne, etc. La manière, dit-on, la moins dangereuse de les prendre, est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel, qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane et en Canada, où les ours noirs sont très-communs, et où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied et dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maisons.<sup>3</sup> Comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement à rez de terre, et quelquefois ils sont nichés à trente et quarante pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première, on la tue avant qu'elle soit à terre; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, et on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate et bonne : celle de l'ours est mangeable; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guère que les pieds,

<sup>1</sup> *Voyages de Regnard*, tom. I, pag. 57 et 58. *Histoire de la Louisiane*, par M. le Page du Pratz, tom. II, p. 81.

*Voyages de Regnard*, tom. I, pag. 53.

<sup>3</sup> *Mémoires sur la Louisiane*, par M. Dumont; Paris, 1753, pag. 75 et suiv. *Histoire de la Louisiane*, par M. le Page du Pratz, tom. II, pag. 87.

dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

La chasse de l'ours, sans être fort dangereuse, est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès; la peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix, et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair et la graisse cuire ensemble dans une chaudière; la graisse se sépare. « Ensuite, dit » M. du Pratz,<sup>1</sup> on la purifie en y jetant, lorsqu'elle » est fondue et très-chaude, du sel en bonne quan- » tité et de l'eau par aspersion; il se fait une déto- » nation, et il s'en élève une fumée épaisse qui em- » porte avec elle la mauvaise odeur de la graisse. » La fumée étant passée, et la graisse étant encore » plus que tiède, on la verse dans un pot, où on » la laisse reposer huit ou dix jours; au bout de ce » temps on voit nager dessus une huile claire, qu'on » enlève avec une cuiller : cette huile est aussi bon- » ne que la meilleure huile d'olive, et sert aux mê- » mes usages. Au-dessous on trouve un saindoux » aussi blanc, mais un peu plus mou que le sain- » doux de porc; il sert aux besoins de la cuisine, » et il ne lui reste aucun goût désagréable, ni au- » cune mauvaise odeur. » M. Dumont, dans ses *Mé- moires sur la Louisiane*, s'accorde avec M. du Pratz, et il dit de plus que d'un seul ours on tire quel-

<sup>1</sup> *Histoire de la Louisiane*, tom. II, pag. 89 et 90.

quefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graisse; que les sauvages en traitent beaucoup avec les Français; qu'elle est très-belle, très-saine et très-bonne; qu'elle ne se fige guère que par un grand froid; que quand cela arrive, elle est tout en grumeaux, et d'une blancheur à éblouir; qu'on la mange alors sur le pain en guise de beurre. Nos épiciers-droguistes ne tiennent point d'huile d'ours; mais ils font venir de Savoie, de Suisse ou de Canada, de la graisse ou axonge qui n'est pas purifiée. L'auteur du *Dictionnaire du Commerce* dit même que pour que la graisse d'ours soit bonne, il faut qu'elle soit grisâtre, gluante et de mauvaise odeur, et que celle qui est trop blanche est sophistiquée et mêlée de suif. On se sert de cette graisse comme de topique pour les hernies, les rhumatismes, etc., et beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets.

La quantité de graisse dont l'ours est chargé le rend très-léger à la nage; aussi traverse-t-il sans fatigue des fleuves et des lacs. « Les ours de la Louisiane, dit M. Dumont, qui sont d'un très-beau noir, traversent le fleuve, malgré sa grande largeur : ils sont très-friands du fruit des plaquemiers; ils montent sur ces arbres, se mettent à califourchon sur une branche, s'y tiennent avec une de leurs patés, et se servent de l'autre pour plier

<sup>1</sup> *Mémoires sur la Louisiane*, pag. 76.

» les autres branches et approcher d'eux les pla-  
 » quemines. Ils sortent aussi très-souvent des bois  
 » pour venir dans les habitations manger les pata-  
 » tes et le maïs. » En automne, lorsqu'ils se sont  
 bien engraisés, ils n'ont presque pas la force de  
 marcher, ou du moins ils ne peuvent courir aussi  
 vite qu'un homme.<sup>2</sup> Ils ont quelquefois de dix doigts  
 d'épaisseur de graisse aux côtés et aux cuisses<sup>3</sup> :  
 le dessous de leurs pieds est gros et enflé; lorsqu'on  
 le coupe, il en sort un suc blanc et laiteux. Cette  
 partie paroît composée de petites glandes qui sont  
 comme des mamelons; et c'est ce qui fait que pen-  
 dant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent conti-  
 nuellement leurs pates.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouïe et du tou-  
 cher, très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit rela-  
 tivement au volume de son corps, les oreilles cour-  
 tes, la peau épaisse et le poil fort touffu. Il a l'o-  
 dorat excellent, et peut-être plus exquis qu'aucun  
 autre animal; car la surface intérieure de cet or-  
 gane se trouve extrêmement étendue : on y comp-  
 te quatre rangs de plans de lames osseuses,<sup>4</sup> sépa-  
 rés les uns des autres par trois plans perpendicu-

<sup>1</sup> *Voyage de la Hontan*, pag. 86.

*Histoire de la Louisiane*, par M. le Page du Pratz, p. 85.

<sup>3</sup> Extrait d'un ouvrage danois, cité par MM. Arnault de  
 Nobleville et Salerne, *Histoire naturelle des Animaux*;  
 Paris, 1757, tom. VI, pag. 374.

<sup>4</sup> Étienne Lorentius, *Ephémérides d'Allemagne*, dé-



laire; ce qui multiplie prodigieusement les surfaces propres à recevoir les impressions des odeurs. Il a les jambes et les bras charnus comme l'homme, l'os du talon court et formant une partie de la plante du pied, cinq orteils opposés au talon dans les pieds de derrière, les os du carpe égaux dans les pieds de devant; mais le pouce n'est pas séparé, et le plus gros doigt est en dehors de cette espèce de main, au lieu que dans celle de l'homme il est en dedans : ses doigts sont gros, courts et serrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds; les ongles sont noirs et d'une substance homogène fort dure. Il frappe avec ses poings comme l'homme avec les siens; mais ces ressemblances grossières avec l'homme ne le rendent que plus difforme, et ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

[ M. de Musly, major d'artillerie au service des États-Généraux, a bien voulu me donner quelques notices sur des ours élevés en domesticité, dont voici l'extrait :

« A Berne, où l'on nourrit de ces animaux, on les loge dans de grandes fosses carrées, où ils peuvent se promener : ces fosses sont couvertes par-dessus, et maçonnées de pierres de taille,

cur. I, ann. IX et X, pag. 403, cité par MM. Arnault de Nobleville et Salerne, *Histoire des Animaux*, tom. VI, pag. 366.

» tant au fond qu'aux quatre côtés. Leurs loges  
 » sont maçonnées sous terre au rez-de-chaussée  
 » de la fosse, et sont partagées en deux par des  
 » murailles, et on peut fermer les ouvertures tant  
 » extérieures qu'intérieures par des grilles de fer  
 » qu'on y laisse tomber comme à une porte de  
 » ville. Au milieu de ces fosses, il y a des trous  
 » dans de grosses pierres, où l'on peut dresser de-  
 » bout de grands arbres : il y a de plus une auge  
 » dans chaque fosse, qui est toujours pleine d'eau  
 » de fontaine.

» Il y a trente-un ans qu'on a transporté de Sa-  
 » voie ici deux ours bruns fort jeunes, dont la fe-  
 » melle vit encore. Le mâle eut les reins cassés, il  
 » y a deux mois, en tombant du haut d'un arbre  
 » qui est dans la fosse. Ils ont commencé d'engen-  
 » drer à l'âge de cinq ans, et depuis ce temps ils  
 » sont entrés en chaleur tous les ans au mois de  
 » juin, et la femelle a toujours mis bas au commen-  
 » cement de janvier; la première fois elle n'a pro-  
 » duit qu'un petit, et dans la suite, tantôt un, tan-  
 » tôt deux, tantôt trois, mais jamais plus, et, les  
 » trois dernières années, elle n'a fait qu'un petit  
 » chaque fois. L'homme qui en a soin croit qu'elle  
 » porte encore actuellement (17 octobre 1771). Les  
 » petits, en venant au monde, sont d'une assez jo-  
 » lie figure, couleur fauve, avec du blanc autour du  
 » cou, et n'ont point l'air d'un ours; la mère en a  
 » un soin extrême. Ils ont les yeux fermés pendant

» quatre semaines; ils n'ont d'abord guère plus de  
» huit pouces de longueur, et trois mois après ils  
» ont déjà quatorze à quinze pouces, depuis le bout  
» du museau jusqu'à la racine de la queue, et du  
» poil de près d'un pouce. Ils sont alors d'une fi-  
» gure presque ronde, et le museau paroît être fort  
» pointu à proportion du reste, de façon qu'on ne  
» les reconnoît plus. Ensuite ils deviennent fluets  
» pendant qu'ils sont adultes : le blanc s'efface peu  
» à peu, et de fauves ils deviennent bruns.

» Lorsque le mâle et la femelle sont accouplés,  
» le mâle commence par des mouvements courts,  
» mais fort prompts, pendant environ un quart de  
» minute; ensuite il se repose deux fois aussi long-  
» temps sur la femelle et sans s'en dégager; puis il  
» recommence de la même manière jusqu'à trois  
» ou quatre reprises; et l'accouplement étant con-  
» sommé, le mâle va se baigner dans l'auge jus-  
» qu'au cou. Les ours se battent quelquefois assez  
» rudement avec un murmure horrible : mais, dans  
» le temps des amours, la femelle a ordinairement  
» le dessus, parce qu'alors le mâle la ménage. Les  
» fosses qui étoient autrefois dans la ville, ont été  
» comblées, et on en a fait d'autres entre les rem-  
» parts et la vieille enceinte. Ces deux ours ayant  
» été séparés pendant quelques heures pour les  
» transporter l'un après l'autre dans les nouvelles  
» fosses, lorsqu'ils se sont retrouvés ensemble, ils  
» se sont dressés debout pour s'embrasser avec

» transport. Après la mort du mâle, la femelle a  
» paru fort affligée, et n'a pas voulu prendre de  
» nourriture qu'au bout de plusieurs jours. Mais  
» à moins que ces animaux ne soient élevés et nour-  
» ris ensemble dès leur tendre jeunesse, ils ne peu-  
» vent se supporter; et lorsqu'ils y ont été ha-  
» bitués, celui qui survit ne veut plus en souffrir  
» d'autres.

» Les arbres que l'on met dans les fosses tous les  
» ans au mois de mai sont des mélèzes verts, sur  
» lesquels les ours se plaisent à grimper : néanmoins  
» ils en cassent quelquefois les branches, surtout  
» lorsque ces arbres sont nouvellement plantés. On  
» les nourrit avec du pain de seigle, que l'on coupe  
» en gros morceaux et que l'on trempe dans de l'eau  
» chaude. Ils mangent aussi de toutes sortes de  
» fruits; et quand les paysans en apportent au mar-  
» ché qui ne sont pas mûrs, les archers les jettent  
» aux ours par ordre de police. Cependant on a re-  
» marqué qu'il y a des ours qui préfèrent les légu-  
» mes aux fruits des arbres. Quand la femelle est  
» sur le point de mettre bas, on lui donne force  
» paille dans sa loge, dont elle se fait un rempart,  
» après qu'on l'a séparée du mâle, de peur qu'il ne  
» mange les petits; et quand elle a mis bas, on lui  
» donne une meilleure nourriture qu'à l'ordinaire.  
» On ne trouve jamais rien de l'enveloppe, ce qui  
» fait juger qu'elle l'avale. On lui laisse les petits  
» pendant dix semaines; et après les en avoir sépa-

» rés, on les nourrit pendant quelque temps avec  
» du lait et des biscuits.

» L'ourse en question, que l'on croyoit pleine,  
» fut munie de paille comme à l'ordinaire dans le  
» temps que l'on croyoit qu'elle alloit mettre bas;  
» elle s'en fit un lit où elle resta pendant trois se-  
» maines sans avoir rien produit. Elle a mis bas à  
» trente - un ans au mois de janvier 1771, pour la  
» dernière fois. Au mois de juin suivant, elle s'est  
» encore accouplée; mais au mois de janvier 1772,  
» à trente-deux ans, elle n'a plus rien fait. Il seroit  
» à souhaiter qu'on la laissât vivre jusqu'au terme  
» que la Nature lui a fixé, afin de le connoître.

» Il y a des ours bruns au mont Jura sur les fron-  
» tières de notre canton, de la Franche-Comté et  
» du pays de Gex : quand ils descendent dans la  
» plaine, si c'est en automne, ils vont dans les bois  
» de châtaigniers, où ils font un grand dégât. Dans  
» ce pays-ci les ours passent pour avoir le sens de  
» la vue foible, mais ceux de l'ouïe, du toucher et  
» de l'odorat très-bons. »

En Norwège, les ours sont plus communs dans les provinces de Bergenhus et de Drontheim que dans le reste de cette contrée. On en distingue deux races, dont la seconde est considérablement plus

Extrait de deux lettres écrites par M. de Musly, major d'artillerie au service de Hollande, à M. de Buffon, l'une datée de Berne le 17 octobre 1771, et l'autre datée de La Haye le 3 juin 1772.

petite que la première. Les couleurs de toutes deux varient beaucoup; les uns sont d'un brun foncé, les autres d'un brun clair, et même il y en a de gris et de tout blancs. Ils se retirent au commencement d'octobre dans des tanières ou des huttes qu'ils se préparent eux-mêmes, et où ils disposent une espèce de lit de feuilles et de mousse. Comme ces animaux sont fort à craindre, surtout quand ils sont blessés, les chasseurs vont ordinairement en nombre, au moins de trois ou quatre; et comme l'ours tue aisément les grands chiens, on n'en mène que des petits qui lui passent aisément sous le ventre, et le saisissent par les parties de la génération. Lorsqu'il se trouve excédé, il s'appuie le dos contre un rocher ou contre un arbre, ramasse du gazon et des pierres qu'il jette à ses ennemis; et c'est ordinairement dans cette situation qu'il reçoit le coup de la mort.

Nous avons vu à la ménagerie de Chantilly un ours de l'Amérique; il étoit d'un très-beau noir, et le poil étoit doux, droit et long comme celui du grand sapajou, que nous avons appelé le *coaita*. Nous n'avons remarqué d'autre différence dans la forme de cet ours d'Amérique, comparé à celui d'Europe, que celle de la tête, qui est un peu plus allongée, parce que le bout du museau est moins plat que celui de nos ours.

*Histoire naturelle de la Norwège, par Pontoppidam; Journal étranger, juin 1756.*

On trouve dans le journal de l'expédition de M. Bartram une notice d'un ours d'Amérique, tué près de la rivière Saint-John, à l'est de la Floride.

« Cet ours, dit la relation, ne pesoit que quatre  
» cents livres, quoique le corps eût sept pieds de  
» longueur depuis l'extrémité du nez jusqu'à la  
» queue. Les pieds de devant n'avoient que cinq  
» pouces de large. La graisse étoit épaisse de quatre  
» pouces : on l'a fait fondre, et on en a tiré soixante  
» pintes de graisse, mesure de Paris. » ]

---

## DE L'OURS BLANC DE MER.

UN animal fameux de nos terres les plus septentrionales, c'est l'ours blanc. Martens et quelques autres voyageurs en ont fait mention; mais aucun n'en a donné une assez bonne description pour qu'on puisse prononcer affirmativement qu'il soit d'une espèce différente de celle de l'ours; il paroît seulement qu'on doit le présumer en supposant exact tout ce qu'ils nous en disent : mais comme nous savons d'ailleurs que l'espèce de l'ours varie beaucoup suivant les différents climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs et de mêlés, la couleur devient un caractère nul, et par conséquent

<sup>1</sup> *Lettre de M. Collinson à M. de Buffon; Londres, 6 février 1767.*

la dénomination d'*ours blanc* est insuffisante, si l'espèce est différente. J'ai vu deux petits ours apportés de Russie qui étoient entièrement blancs; néanmoins ils étoient très-certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur : comme ils vivent assez long-temps, et qu'ils deviennent très-gros et très-gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, et où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque : ainsi l'on ne seroit pas fondé à assurer que l'ours des mers du Nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc et qu'il est plus grand que l'ours commun. La dif-

On trouve des ours blancs terrestres non-seulement en Russie, mais en Pologne, en Sibérie, et même en Tartarie. Les montagnes de la grande Tartarie fournissent quantité d'ours blancs, dit l'auteur de la *Relation de la grande Tartarie*, page 8. Ces ours de montagne ne fréquentent pas la mer, et cependant sont blancs : ainsi cette couleur paroît plutôt venir de la différence du climat que de celle de l'élément qu'habitent ces animaux.

*Ursus in Poloniâ variat, maximus nigricans, minor fulvus, minimus argentinus, in consiniis Moscoviæ pilis nigris et argentei coloris mixti... ex urso occiso p. llis detracta ferè ad utnas sex protendebatur in terrâ Chetmensi, altera in palatinatu Braclaviensi, tertiâ ad utnas quinque in Bondargouto pago palatinatûs Pomeraniæ... non rarè ex Lithuaniâ advchuntur Gedanum pelles octo pedum.* (Rzaczynski, *Auct.*, pag. 522.) Ce passage prouve qu'il y a des ours terrestres blancs et aussi grands que les ours blancs des mers du Nord.



férence dans les habitudes ne me paroît pas plus décisive que celle de la couleur et de la grandeur. L'ours des mers du Nord se nourrit de poisson; il ne quitte pas les rivages de la mer, et souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottants : mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se nourrit de tout, et qui, lorsqu'il est affamé, ne fait aucun choix, si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau, ces habitudes ne paraîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même; car le poisson que mange l'ours des mers du Nord, est plutôt de la chair; c'est principalement les cadavres des baleines, des morses et des phoques, qui lui servent de pâture, et cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, et où par conséquent il ne peut subsister que des productions de la mer. N'est-il pas probable que si l'on transportoit nos ours de Savoie sur les montagnes du Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture sur la terre, ils se jeteroient à la mer pour y chercher leur subsistance?

La couleur, la grandeur et la façon de vivre ne suffisant pas, il ne reste pour caractères différentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme; or tout ce que les voyageurs en ont dit, se réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours, le corps plus allongé, le poil plus long et le crâne beaucoup plus dur. Si ces caractères

ont été bien saisis, et si ces différences sont réelles et considérables, elles suffiroient pour constituer une autre espèce; mais je ne sais si Martens a bien vu, et si les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré.<sup>1</sup>

« Ces ours blancs, dit-il, sont faits tout autrement » que les nôtres; ils ont la tête longue, semblable à » celle d'un chien, et le cou long aussi; ils aboient » presque comme des chiens qui sont enrourés; ils » sont avec cela plus déliés et plus agiles que les au- » tres ours; ils sont à peu près de la même grandeur: » leur poil est long et aussi doux que de la laine; ils » ont le museau, le nez et les griffes noirs... On dit » que les autres ours ont la tête fort tendre; mais » c'est tout le contraire pour les ours blancs : quel- » ques coups de massue que nous leur donnassions » sur la tête, ils n'en étoient point du tout étour- » dis, quoique ces coups eussent pu assommer un » bœuf. » On doit remarquer dans cette description, 1° que l'auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours, et que par conséquent on doit regarder comme suspect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient jusqu'à treize pieds de longueur;<sup>2</sup> 2° que le poil aussi doux que

<sup>1</sup> Anderson, dans son *Histoire d'Istlande et de Groenland*, tom. II, pag. 47. Ellis, dans son *Voyage à la baie de Hudson*, tom. I, pag. 56.

<sup>2</sup> On porta à bord un ours blanc qu'on avoit tué; sa peau avoit treize pieds de longueur. (*Troisième Voyage des Hollandais au Nord*, pag. 35.)

de la laine ne fait pas un caractère qui distingue spécifiquement ces ours, puisqu'il suffit qu'un animal habite souvent dans l'eau pour que son poil devienne plus doux et même plus touffu : on voit cette même différence dans les castors d'eau et dans les castors terriers; ceux-ci, qui habitent plus la terre que l'eau, ont le poil plus rude et moins fourni : et ce qui me fait présumer que les autres différences ne sont ni réelles ni même aussi apparentes que le dit Martens, c'est que Dithmar Bleffken, dans sa *Description de l'Islande*, parle de ces ours blancs, et assure en avoir vu tuer un en Groenland, qui se dressa sur ses deux pieds comme les autres ours; et, dans ce récit, il ne dit pas un mot qui puisse indiquer que cet ours blanc du Groenland ne fût pas entièrement semblable aux autres ours. D'ailleurs, lorsque ces animaux trouvent quelque proie sur terre, ils ne se donnent pas la peine d'aller chasser en mer; ils dévorent les rennes et les autres bêtes qu'ils peuvent saisir; ils attaquent même les hommes, et ne manquent jamais de déterrer les

<sup>1</sup> *Habet Islandia coloris albi ingentes ursos.....; in Groenlandiâ ursum magnum et album habuimus obviam qui neque nos timebat neque nostro clamore abigi poterat, verùm rectà ad nos tanquam ad certam prædam contendebat, cumque propiùs nos accessisset, is bombardâ trajectus, ibi demùm erectus, posterioribus pedibus tanquam homo stabat donec tertio trajiceretur, atque ita exanimatus concidit.* (Dithmar Bleffken, *Island.*; Lug. Bat., 1607, pag. 64.)

résister;<sup>1</sup> mais les morses, auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses et les mettent en fuite. Il en est de même des baleines; elles les assomment par leur masse et les chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent et dévorent souvent leurs petits baleineaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, et ceux-ci, qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile, en ont plus que les autres : elle est aussi à peu près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est, dit-on, pas mauvaise à manger, et leur peau fait une fourrure très-chaude et très-durable.<sup>2</sup>

[Je donne ici (*planche 38*) la figure de l'ours blanc de mer, d'après un dessin qui m'a été envoyé d'Angleterre par feu M. Collinson. Si ce dessin est exact, il paroît certain que l'ours de mer est fort différent de celui de terre, et qu'on peut le regarder comme formant une espèce particuliè-

<sup>1</sup> Quand on eut achevé de tuer cet ours blanc, on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chien-marin encore entiers, avec la peau et le poil qui étoient des marques qu'il ne venoit que d'être dévoré. (*Troisième Voyage des Hollandais au Nord*, pag. 36.)

Les ours blancs vont à la quête des loups et des chiens marins, et sont avides de baleineaux, qu'ils trouvent friands sur tous les autres poissons... Ils craignent les baleines, qui les sentent et les poursuivent par une antipathie naturelle, parce qu'ils mangent leurs petits. (*Recueil des Voyages du Nord*, tom. I, pag. 99.) Les peaux des ours blancs sont

re. La tête surtout est si longue en comparaison de celle de l'ours ordinaire, que ce caractère seul suffiroit pour en faire deux espèces distinctes; et les voyageurs ont eu raison de dire que ces ours sont faits tout autrement que les nôtres, qu'ils ont la tête beaucoup plus longue et le cou aussi plus long que les ours de terre. D'ailleurs, dans ce dessin de l'ours de mer, il paroît que les extrémités des pieds sont fort différentes de celles des pieds de l'ours de terre; celles-ci tiennent quelque chose de la forme de la main humaine, tandis que l'extrémité des pieds de l'ours de mer est faite à peu près comme celle des grands chiens ou des autres animaux carnassiers de ce genre. D'ailleurs il paroît, par quelques relations, qu'il y a de ces ours de mer beaucoup plus grands de corps que nos plus grands ours de terre. Gérard de Vera dit positivement qu'ayant tué un de ces ours, et ayant mesuré la longueur de la peau après l'avoir écor-

d'un grand soulagement pour ceux qui voyagent en hiver; on prépare ces peaux au Spitzberg même, en les jetant dans de la sciure qu'on fait bien chauffer, et qui de cette manière tire toute la graisse des peaux et les dessèche... Leur graisse est comme du suif, elle devient aussi claire que l'huile ou graisse de baleine après qu'on l'a bien fondue; on s'en sert ordinairement pour les lampes, et elle ne sent pas si mauvais que l'huile de poisson. Nos mariniers la vendent pour huile de baleine. La chair de ces ours est grasse et blanchâtre.... Leur lait est fort blanc et gras. (*Troisième Voyage des Hollandais au Nord*, tom. II, p. 115.)

ché, elle avoit vingt-trois pieds de longueur;<sup>1</sup> ce qui seroit plus du triple de celle de nos plus grands ours de terre. On trouve aussi, dans le *Recueil des Voyages du Nord*, que ces ours de mer sont bien plus grands et bien plus féroces que les autres. Mais il est vrai que, dans ce même recueil, on trouve que quoique ces ours soient faits tout autrement que les nôtres, et qu'ils aient la tête et le cou beaucoup plus longs, le corps plus délié, plus effilé et plus agile, ils sont néanmoins à peu près de la même grandeur que nos ours.<sup>2</sup>

Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils diffèrent encore de l'ours commun, en ce qu'ils ont les os de la tête beaucoup plus durs, et si durs en effet, que quelque coup de massue qu'on puisse leur donner, ils ne paroissent point en être étourdis, quoique le coup soit assez fort pour assommer un bœuf, et à plus forte raison un ours ordinaire. Les relateurs conviennent aussi que la voix de ces ours marins ressemble plutôt à l'aboiement d'un chien enroué qu'au cri ou au gros murmure de l'ours ordinaire. Robert Lade assure qu'aux environs de la rivière de Rupper on tua deux ours de mer d'une prodigieuse grosseur, et que ces animaux affamés et féroces avoient attaqué si furieu-

<sup>1</sup> *Trois Navigations admirables faites par les Hollandois au Septentrion*; Paris, 1599, pag. 110 et 111.

*Recueil des Voyages du Nord*; Rouen, 1716, tom. II, pag. 115 et suiv.

sement les chasseurs, qu'ils avoient tué plusieurs sauvages et blessé deux Anglais. On trouve, pages 34 et 35 du *Troisième Voyage des Hollandais au Nord*, qu'ils tuèrent sur les côtes de la Nouvelle-Zemble un ours de mer dont la peau avoit treize pieds de longueur, en sorte que, tout considéré, je serois porté à croire que cet animal si célèbre par sa férocité, est en effet d'une espèce plus grande que celle de nos ours.]

---

## DU GLOUTON.<sup>1</sup>

Le glouton, gros de corps et bas des jambes, est à peu près de la forme d'un blaireau, mais il est une fois plus épais et plus grand : il a la tête courte, les yeux petits, les dents très-fortes, le corps trapu, la queue plutôt courte que longue, et bien fournie de poil à son extrémité. Il est noir sur le dos, et d'un brun roux sur les flancs : sa fourrure

<sup>1</sup> Nom que l'on a donné à cet animal, à cause de son insatiable voracité. *Jerff*, en suédois; *wilfrass*, en allemand; *rosomak*, en esclavon; *glutton*, en anglais; *carcajou*, en Canada; *kinkajou*, en d'autres endroits de l'Amérique septentrionale.

*Inter omnia animalia quæ immànî voracitate creduntur insatiabilia, gulo, in partibus Sueciæ septentrionalis præcipuum suscepit nomen ubi patrio sermone, jerff, dicitur et linguâ germanicâ, wilfrass; sclavo-*

est une des plus belles et des plus recherchées. On le trouve assez communément en Laponie et dans toutes les terres voisines de la mer du Nord, tant en Europe qu'en Asie : on le retrouve sous le nom de *carcajou* au Canada et dans les autres parties de l'Amérique la plus septentrionale; il y a même toute apparence que l'animal de la baie de Hudson que M. Edwards a donné sous le nom de *quick-hatch* ou *wolverenne*,<sup>1</sup> petit ours ou louveteau, selon son traducteur, est le même que le carcajou de Canada, le même que le glouton du nord de l'Europe; il me paroît aussi que l'animal indiqué par Fernandès sous le nom de *tepeytzcuitli*, ou *chien de montagne*, pourroit bien être le glouton, dont

*nicè*, *rosomaka à multâ comestione*; *latinè verò non nisi fictitio nomine gulo, videlicet à gulositate appellatur.* (Olaï Magni, *Hist. de Gent. sept.*, pag. 138.)

*Gulo à voracitate insatiabili, glutton, Charleton, Onom.*, pag. 15.

*Gulo, gulon, Apollon. Megabeni, Hist. gulonis, Viennæ Austriæ*, 1681.

*Rosomaka. Euseb. Nieremberg, Hist. nat. Peregrin.*, pag. 188.

*Rosomaka, gulo. Rzaczynski, Hist. nat. Pol.*, pag. 339.

*Gulo, Olaï Magni. Crocuta, Maji. Boophagus, german. wiel-frass, polonicè, rosomak. (Rzac., Auct., pag. 311.)*

*Gulo wiel-frass, boophagus, magnus vorator. rosomaka. Klein, de Quadrup.*, pag. 83, fig., tab. 5.

*Gulo. Mustela plantis fissis corpore rufo-fusco, medio dorsi nigro. Linn., Syst. nat.*, edit. 10, pag. 45.

<sup>1</sup> Edwards, *Hist. of Birds*, pag. 103, fig. *ibid.*









1



2



3

M. Massard sculp

1 Le Clouton . . . . .	Page 511.	3 Le Raton . . . . .	535.
2 Le Carcajou . . . . .	525		



l'espèce s'est peut-être répandue jusque dans les montagnes désertes de la Nouvelle-Espagne.

Olaüs Magnus me paroît être le premier qui ait fait mention de cet animal : il dit qu'il est de la grosseur d'un grand chien; qu'il a les oreilles et la face d'un chat, les pieds et les ongles très-forts; le poil brun, long et touffu; la queue fournie comme celle du renard, mais plus courte. Selon Scheffer, le glouton a la tête ronde, les dents fortes et aiguës, semblables à celles du loup, le poil noir, le corps large et les pieds courts comme ceux de la loutre.<sup>3</sup> La Hontan, qui a parlé le premier du carcajou de l'Amérique septentrionale, dit : « Figurez-vous un double blaireau c'est l'image la plus ressemblante que je puisse donner de cet animal.<sup>4</sup> » Selon Sarrazin, qui probablement n'en avoit vu que de petits, les carcajous n'ont guère que deux pieds de longueur de corps, et huit pouces de queue. « Ils ont, dit-il, la tête fort courte et fort grosse, les yeux petits, les mâchoires très-

<sup>1</sup> *Animal est parvi canis magnitudine audacissimumque; aggreditur enim cervos et quandoque etiam interficit : corpus universum nigrum, pectus ac collum candens, pili longi et cauda longa et caninum quoque caput, undè nomen.* (Fernandès, *Hist. anim. Nov. Hisp.*, cap. 21, pag. 7.)

Olaï Magni, *de Gent. septent.*, pag. 158 et suiv.

<sup>3</sup> *Histoire de la Laponie*, par Scheffer; Paris, 1678, pag. 514.

<sup>4</sup> *Voyage de la Hontan*, tom. I. pag. 96.

» fortes, garnies de trente-deux dents bien tranchantes. » Le petit ours ou louveteau d'Edwards, qui me paroît être le même animal, étoit, dit cet auteur, une fois aussi gros qu'un renard; il avoit le dos arqué, la tête basse, les jambes courtes, le ventre presque traînant à terre, la queue d'une longueur médiocre et touffue vers l'extrémité.<sup>2</sup> Tous s'accordent à dire qu'on ne trouve cet animal que dans les parties les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique : M. Gmelin est le seul qui semble assurer qu'il voyage jusque dans les pays chauds.<sup>3</sup> Mais ce fait me paroît très-suspect, pour ne pas dire faux : Gmelin, comme quelques autres naturalistes,<sup>4</sup> a peut-être confondu l'hyène du Midi avec le glouton du Nord, qui se ressemblent en effet par les habitudes naturelles, et surtout par la voracité, mais qui sont à tous égards des animaux très-différents.

Le glouton n'a pas les jambes faites pour courir; il ne peut même marcher que d'un pas lent : mais la ruse supplée à la légèreté qui lui manque; il at-

*Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1713, p. 14.

<sup>2</sup> *Histoire des Oiseaux*, par Edwards, pag. 103.

<sup>3</sup> Le glouton est le seul dont on puisse dire, comme de l'homme, qu'il vit aussi-bien sous la ligne qu'au pôle. On le voit partout, il court du Midi au Nord, et du Nord au Midi, pourvu qu'il trouve à manger. (*Voyage de Gmelin*, tom. III, pag. 492 et suiv.)

<sup>4</sup> Brisson, *Regn. animal.*, pag. 235 et 236.

tend les animaux au passage; il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus, et les saisir avec avantage; il se jette sur les élans et sur les rennes, leur entame le corps, et s'y attache si fort avec les griffes et les dents, que rien ne peut l'en séparer : ces pauvres animaux précipitent en vain leur course; en vain ils se frottent contre les arbres, et font les plus grands efforts pour se délivrer; l'ennemi, assis sur leur croupe ou sur leur cou, continue à leur sucer le sang, à creuser leur plaie, à les dévorer en détail avec le même acharnement, la même avidité, jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort.<sup>1</sup> Il est, dit-on, inconcevable combien de temps le glouton peut manger de suite, et combien il peut dévorer de chair en une seule fois.

Ce que les voyageurs en rapportent est peut-être exagéré : mais, en rabattant beaucoup de leurs ré-

<sup>1</sup> Le glouton est un animal carnassier, un peu moins grand que le loup; il a le poil rude, long et d'un brun qui approche du noir, surtout sur le dos; il a la ruse de grimper sur un arbre pour y guetter le gibier; et lorsque quelque animal passe il s'élançe sur son dos, et sait si bien s'y accrocher par le moyen de ses griffes, qu'il lui en mange une partie, et que le pauvre animal, après bien des efforts inutiles pour se défaire d'un hôte si incommode, tombe enfin par terre et devient la proie de son ennemi. Il faut au moins trois des plus forts lévriers pour attaquer cette bête, encore leur donne-t-elle bien de la peine. Les Russes font grand cas de la peau du glouton, ils l'emploient ordinairement à des manchons pour les hommes et des bordures de bonnets. (*Relation de la grande Tartarie; Amsterdam, 1757, pag. 8.*)

cits, il en reste encore assez pour être convaincu que le glouton est beaucoup plus vorace qu'aucun de nos animaux de proie;<sup>1</sup> aussi l'a-t-on appelé le *vautour des quadrupèdes*. Plus insatiable, plus déprédateur que le loup, il détruiroit tous les autres animaux, s'il avoit autant d'agilité : mais il est réduit à se traîner pesamment, et le seul animal qu'il puisse prendre à la course est le castor, duquel il vient très-aisément à bout, et dont il attaque quelquefois les cabanes pour le dévorer avec ses petits, lorsqu'ils ne peuvent assez tôt gagner l'eau;<sup>2</sup> car le castor le devance à la nage, et le glouton, qui voit échapper sa proie, se jette sur le poisson; et lorsque toute chair vivante vient à lui manquer, il cher-

<sup>1</sup> *Hoc animal voracissimum est, reperto namque cadavere tantum vorat ut violento cibo corpus instar tympani extendatur; inventâque angustâ inter arbores se stringit ut violentius egerat: sicque extenuatum revertitur ad cadaver et ad summum usque repletur, iterumque se stringit angustâ priore, etc.* (Olaï Magni, *Hist. de Gent. sept.*, pag. 138.)

<sup>2</sup> Le carcajou, quoique petit, est très-fort et très-furieux; et quoique carnassier, il est si lent et si pesant qu'il se traîne sur la neige plutôt qu'il n'y marche. Il ne peut attraper en marchant que le castor, qui est aussi lent que lui, et il faut que ce soit en été où le castor est hors de sa cabane; mais en hiver il ne peut que briser et démolir la cabane et y prendre le castor, ce qui ne lui réussit que très-rarement, parce que le castor a sa retraite assurée sous la glace. (*Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1715, pag. 14.)



che les cadavres, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os.

Quoique cet animal ait de la finesse, et mette en œuvre des ruses réfléchies pour se saisir des autres animaux, il semble qu'il n'ait pas de sentiment distinct pour sa conservation, pas même l'instinct commun pour son salut : il vient à l'homme ou s'en laisse approcher, sans apparence de crainte. Cette indifférence, qui paroît annoncer l'imbécillité, vient peut-être d'une cause très-différente. Il est certain

Les ouvriers aperçurent de loin un animal qui marchoit à eux gravement et à pas comptés, que quelques-uns prirent pour un ours, et d'autres pour un glouton : ils allèrent au-devant de cet animal, qu'ils reconnurent à la fin pour un glouton, et après qu'ils lui eurent donné quelques bons coups de perche, ils le prirent encore en vie ; ils me l'apportèrent aussitôt... D'après les rapports que les chasseurs de Sibérie m'avoient faits depuis plusieurs années sur l'adresse de cet animal, soit pour tourner les autres animaux et suppléer par la ruse à la légèreté que la Nature lui a refusée, soit pour éviter les embûches des hommes, je fus très-étonné de voir arriver celui-ci de propos délibéré au-devant de nous pour chercher la mort. Isbrand-Ides l'appelle un animal méchant, qui ne vit que de rapine ; « il a coutume, dit-il, de se tenir sur les arbres tranquille, et de s'y cacher comme le lynx jusqu'à ce qu'il passe un cerf, un élan, un chevreuil, un lièvre, etc. ; alors il s'élançe avec toute la rapidité d'une flèche sur l'animal, lui enfonce ses dents dans le corps et le ronge jusqu'à ce qu'il expire, après quoi il le dévore à son aise et avale jusqu'au poil et à la peau. Un waivode qui gardoit chez lui pour son plaisir un glouton, le fit un

que le glouton n'est pas stupide, puisqu'il trouve les moyens de satisfaire à son appétit toujours pressant, et plus qu'immodéré; il ne manque pas de courage, puisqu'il attaque indifféremment tous les animaux qu'il rencontre, et qu'à la vue de l'homme il ne fuit ni ne marque, par aucun mouvement, le sentiment de la peur spontanée : s'il manque donc d'attention sur lui-même, ce n'est point indifférence pour sa conservation, ce n'est qu'ha-

» jour jeter dans l'eau et lâcha sur lui une couple de chiens; » mais le glouton se jeta aussitôt sur la tête d'un de ces » chiens, et le tint sous l'eau jusqu'à ce qu'il l'eût suffoqué.» L'adresse dont se sert le glouton pour surprendre les animaux est confirmée par tous les chasseurs...; quoiqu'il se repaisse de tous les animaux vivants ou morts, il aime de préférence le renne... Il épie les gros animaux comme un voleur de grand chemin, ou bien il les surprend quand ils dorment au gîte...; il recherche tous les pièges que les chasseurs tendent pour prendre les différentes espèces d'animaux, et il ne s'y laisse pas attraper..... Les chasseurs de renards bleus et blancs (isatis), qui se tiennent dans le voisinage de la mer Glaciale, se plaignent beaucoup du tort que leur fait le glouton..... On l'appelle ainsi avec raison, parce qu'il est incroyable ce qu'il peut manger; je n'ai jamais entendu dire, quoique je l'aie demandé plusieurs fois à des chasseurs de profession, que cet animal se presse entre deux arbres pour vider son corps, et y faire de la place pour satisfaire de nouveau et plus promptement son insatiable voracité. Cela me paroît être la fable d'un naturaliste, ou la fiction d'un peintre. (*Voyage de Gmelin*, t. III, pag. 492.) C'est Olaüs qui le premier a écrit cette fable, et un dessinateur, copié dans Gesner, qui l'a mise en figure.

bitude de sécurité. Comme il habite un pays presque désert, qu'il y rencontre très-rarement des hommes, qu'il n'y connoît point d'autres ennemis, que toutes les fois qu'il a mesuré ses forces avec les animaux il s'est trouvé supérieur, il marche avec confiance, et n'a pas le germe de la crainte, qui suppose quelque épreuve malheureuse, quelque expérience de sa foiblesse : on le voit par l'exemple du lion, qui ne se détourne pas de l'homme, à moins qu'il n'ait éprouvé la force de ses armes; et le glouton, se traînant sur la neige dans son climat désert, ne laisse pas d'y marcher en toute sécurité, et d'y régner en lion, moins par sa force que par la foiblesse de ceux qui l'entourent.

L'isatis, moins fort, mais beaucoup plus léger que le glouton, lui sert de pourvoyeur : celui-ci le suit à la chasse, et souvent lui enlève sa proie avant qu'il l'ait entamée : au moins il la partage; car, au moment que le glouton arrive, l'isatis, pour n'être pas mangé lui-même, abandonne ce qui lui reste à manger. Ces deux animaux se creusent également des terriers; mais leurs autres habitudes sont différentes : l'isatis va souvent par troupe; le glouton marche seul, ou quelquefois avec sa femelle. On les trouve ordinairement ensemble dans leurs terriers. Les chiens, même les plus courageux, craignent d'approcher et de combattre le glouton;<sup>1</sup> il

<sup>1</sup> *Via vix conceditur ut à canibus apprehendatur,*

se défend des pieds et des dents, et leur fait des blessures mortelles; mais, comme il ne peut échapper par la fuite, les hommes en viennent aisément à bout.

La chair du glouton, comme celle de tous les animaux voraces, est très-mauvaise à manger;<sup>1</sup> on ne le cherche que pour en avoir la peau, qui fait une très-bonne et magnifique fourrure<sup>2</sup>: on ne met au-dessus que celle de la zibeline et du renard noir; et l'on prétend que, quand elle est bien choisie, bien préparée, elle a plus de lustre qu'aucune autre, et que, sur un fond d'un beau noir, la lumière se réfléchit et brille par parties comme sur une étoffe damassée.<sup>3</sup>

*cum unguilas, dentesque adeò acutos habeat, ut ejus congressum formident canes qui in ferocissimos lupos vires suas extendere solent.* (Olaï Magni, *Hist. de Gent. sept.*, pag. 159.)

*Caro hujus animalis omninò inutilis est ad humanam escam, sed pellis multùm commoda ac pretiosa. Candet enim fuscata nigredine instar panni damasceni diversis ornata figuris atque pulchrior in aspectu redditur quo artificum diligentia et industria colorum conformitate in quorumque vestium genere fuerit coadunata.* (*Idem, ibidem.*)

<sup>2</sup> On dit que le glouton est un animal particulier au pays du Nord... Il est de couleur noirâtre; les poils comme le renard, pour la longueur et l'épaisseur, mais plus fins et plus doux, ce qui fait que les peaux en sont plus recherchées et fort chères, même en Suède. (Article extrait et traduit Apollon. Megabeni, *Historia gulonis*; Viennæ Austriæ, 1681.)

<sup>3</sup> Les goulus sont assez communs en Laponie.... La peau

[ Nous donnons ici (*planche 39*) la figure du glouton. Cet animal m'a été envoyé vivant des parties les plus septentrionales de la Russie; il a néanmoins vécu pendant plus de dix-huit mois à Paris; il étoit si fort privé, qu'il n'étoit aucunement féroce et ne faisoit de mal à personne. Sa voracité a été aussi exagérée que sa cruauté : il est vrai qu'il mangeoit beaucoup; mais il n'importunoit pas vivement ni fréquemment quand on le privoit de nourriture. Le dessin représente très-bien cet animal, dont néanmoins j'ai cru devoir donner ici la description. Il avoit deux pieds deux pouces de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; le museau noir jusqu'aux sourcils; les yeux petits et noirs; depuis les sourcils jusqu'aux oreilles le poil étoit blanc mêlé de brun; les oreilles fort courtes, c'est-à-dire d'un pouce de longueur; le poil ras sur les oreilles; sous la mâchoire inférieure, il est tacheté de blanc, ainsi qu'entre les deux pieds de devant; les jambes de devant ont

en est extrêmement noire, dont le poil renvoie une certaine blancheur luisante comme les satins et damas à fleurs. Quelques-uns la comparent à la peau des martes zibelines, si ce n'est que celles-ci ont le poil plus doux et délicat. Cette bête ne demeure pas seulement sur la terre, mais encore sous l'eau comme les loutres.... mais le goulu est beaucoup plus grand et plus vorace que la loutre..... Il ne poursuit pas seulement les bêtes sauvages, mais encore les domestiques, et même les poissons. (*Histoire de la Laponie*, par Scheffer, pag. 314.)

onze pouces de longueur depuis l'extrémité des ongles jusqu'au corps; celles de derrière un pied; la queue huit pouces, y compris quatre pouces de poil à son extrémité; les quatre jambes, la queue et le dessus du dos noirs, ainsi que le dessous du ventre; au nombril une tache blanche; les parties de la génération rousses; le poil roux, depuis les épaules jusqu'à l'origine de la queue; le poil intérieur ou duvet blanc, il n'est pas aussi épais dans ces endroits que sur le dos; les pieds de devant, depuis le talon jusqu'au bout des ongles, longs de trois pouces neuf lignes; cinq ongles fort crochus et séparés, celui du milieu d'un pouce et demi de long; cinq durillons sous les ongles, quatre se tenant ensemble et formant sous le pied un demi-cercle et un autre au talon; cinq ongles de même aux pieds de derrière, neuf durillons et point de talon. Largeur du pied de devant, deux pouces et demi; longueur des pieds de derrière, quatre pouces neuf lignes; largeur des pieds de derrière, deux pouces neuf lignes. Six dents incisives à la mâchoire supérieure, dont une, de chaque côté, un peu plus grosse que les quatre autres; deux grosses dents de sept lignes de longueur, un peu crochues; cinq dents mâchelières, dont une du côté de la gorge entre en dedans de la gueule, et dont deux sont beaucoup plus grosses que les trois autres. Cinq dents mâchelières à la mâchoire inférieure, dont une fort grosse; deux grandes dents

un peu crochues, et six petites presque ras; un peu de poil de deux pouces de longueur autour de la gueule et au-dessus des yeux.

Cet animal étoit assez doux; il craint l'eau, il a peur des chevaux et des hommes habillés de noir; il marche en sautant, mange considérablement. Quand il avoit bien mangé, et qu'il restoit de la viande, il avoit soin de la cacher dans sa cage et de la couvrir de paille. En buvant, il lape comme un chien; il n'a aucun cri. Quand il a bu, il jette avec ses patés ce qui reste d'eau par-dessous son ventre. Il est rare de le voir tranquille, parce qu'il se remue toujours. Il mangeroit plus de quatre livres de viande par jour si on les lui donnoit; il ne mange point de pain, et mange si goulûment presque sans mâcher, qu'il s'en étrangle.<sup>1</sup>

Cet animal, qui n'est pas rare dans la plupart des contrées septentrionales de l'Europe, et même de l'Asie, ne se trouve fréquemment en Norwège, selon Pontoppidam, que dans le diocèse de Drontheim. Il dit que la peau en est très-précieuse, et qu'on ne le tire point à coups de fusil pour ne la pas endommager; que le poil en est doux et d'un noir nuancé de brun et de jaune.\*]

[J'ai dit que le glouton n'est pas rare dans les

Description donnée par M. de Sève.

*Histoire naturelle de la Norwège*, par Pontoppidam;  
*Journal étranger*, juin 1756.

contrées septentrionales de l'Europe et même de l'Asie. M. Kracheminmikow rapporte à ce sujet qu'il y a au Kamtschatka un animal appelé *glouton*, dont la fourrure est si estimée, que pour dire qu'un homme est richement habillé, on dit qu'il est vêtu de fourrure de glouton. « Les femmes de » Kamtschatka, dit-il, ornent leurs cheveux avec » les pates blanches de cet animal, et elles en font » très-grand cas; cependant les Kamtschatdales » en tuent si peu, qu'ils sont obligés d'en tirer de » Iakustki, qui leur reviennent fort cher. Ils préfèrent les blanches et les jaunes, quoique les noires » et les brunes soient plus estimées..... Ils ne peuvent faire un plus grand présent à leurs femmes » ou à leurs maîtresses, que de leur donner une de » ces peaux; et c'est pourquoi elles se vendoient autrefois depuis trente jusqu'à soixante roubles; ils » donnent pour deux de leurs pates jusqu'à deux » castors marins (saricoviennes). On trouve aussi » beaucoup de ces gloutons dans les environs de » Karaga, d'Anadirska et de Kolyma. Ils sont très-adroits à la chasse des cerfs, et voici la manière » dont ils s'y prennent pour les tuer. Ils montent » sur un arbre avec quelques brins de cette mousse qu'ils ont coutume de manger : lorsqu'ils en » voient venir quelques-uns, ils la laissent tomber » à terre; et, prenant le moment que le cerf s'approche pour la manger, ils s'élancent sur son dos, » le saisissent par le bois, lui crèvent les yeux, et le



» tourmentent si fort, que ce malheureux animal,  
 » pour mettre fin à ses peines et se débarrasser de  
 » son ennemi, se heurte la tête contre un arbre, et  
 » tombe mort sur la place. Il n'est pas plus tôt à bas,  
 » que le glouton le dépèce par morceaux, cache sa  
 » chair dans la terre, pour empêcher que les au-  
 » tres animaux ne la mangent, et il n'y touche point  
 » qu'il ne l'ait mise en sûreté. Les gloutons qui se  
 » trouvent aux environs du fleuve Léna s'y pren-  
 » nent de la même manière pour tuer les chevaux.  
 » Cependant, quelque cruels que paroissent ces a-  
 » nimaux, on les prive aisément, et ils paroissent  
 » alors bien moins voraces.<sup>1</sup> » ]

---

## DU CARCAJOU

Nous donnons (*planche 59*) la figure d'un animal d'Amérique, dont on a envoyé la peau bourrée à M. Aubry, curé de Saint-Louis, sous le nom de *carcajou*, mais qui n'a pas autant de rapport que je l'aurois pensé avec cet animal que j'ai dit être le même que le glouton de notre nord; car il semble même approcher de très-près de l'espèce de notre blaireau d'Europe : ses ongles ne sont

<sup>1</sup> *Histoire du Kamtschatka*, par Kracheminmikow; Lyon, 1767, tom. I, pag. 230 et suiv.

point faits pour déchirer une proie, mais pour creuser la terre; en sorte que nous le regardons comme une espèce voisine, ou même comme une variété de l'espèce du blaireau; il ne faut que le comparer avec la figure de notre blaireau pour en reconnoître la ressemblance. Cependant il en diffère en ce qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, tandis que notre blaireau en a cinq; mais le cinquième petit doigt, qui paroît lui manquer, peut avoir été oblitéré dans la peau desséchée. Il différoit également du carcajou ou glouton par ce même caractère; car le glouton a aussi, comme le blaireau, cinq doigts aux pieds de devant: ainsi nous doutons beaucoup que cet animal, envoyé sous le nom de *carcajou*, soit en effet le vrai carcajou. Nous joignons ici la description de sa peau bourrée, qui est bien conservée dans le cabinet de M. le curé de Saint-Louis. On lui a assuré qu'il venoit du pays des Esquimaux. Il a deux pieds deux pouces du museau à l'origine de la queue. Quoiqu'il ressemble beaucoup au blaireau, il en diffère par la couleur et la qualité du poil, qui est bien plus doux, plus soyeux et plus long; et ce n'est que par ce seul caractère qu'il pourroit se rapprocher du carcajou et du glouton du nord de l'Europe. Il est à peu près de la couleur du loup-cervier, d'un blanc grisâtre; sa tête est rayée de bandes blanches, mais différemment de celle du blaireau. Les oreilles sont courtes et blanches; il a trente-deux dents, six in-

cisives, deux canines fort grosses, quatre mâchelières de chaque côté, et le blaireau en a cinq. Le bout du nez est noirâtre. Les poils du corps, qui ont communément quatre pouces et demi ou cinq pouces, sont de quatre couleurs dans leur longueur, d'un brun clair depuis l'origine jusqu'à près de la moitié, ensuite fauve-clair, puis noirs près de l'extrémité qui est blanche; le dessous du corps est couvert de poils blancs; les jambes sont aussi couvertes de longs poils d'un brun musc foncé. Les pieds de devant n'ont que quatre doigts, et ceux de derrière cinq. Les ongles des pieds de devant sont fort grands; le plus long a jusqu'à seize lignes, et le plus long des pieds de derrière n'en a que sept. La queue n'a que trois pouces huit lignes de tronçon; elle est terminée par de longs poils qui l'entourent, et qui sont de couleur fauve.

[Je suis persuadé que le carcajou d'Amérique est le même animal que le glouton d'Europe, ou du moins qu'il est d'une espèce très-voisine; mais je dois observer que, faute d'être assez informé, je crois être tombé dans une méprise occasionée par la ressemblance du nom et de quelques habitudes naturelles, communes à deux animaux différents. J'ai cru que le kinkajou étoit le même animal que le carcajou, et je n'ai reconnu cette erreur qu'à la vue de deux animaux, dont l'un étoit à la foire Saint - Germain, en 1773, annoncé sur l'affiche, *animal inconnu à tous les naturalistes*; et il l'étoit

en effet. Un autre tout pareil est encore actuellement vivant à Paris, chez M. Chauveau, qui l'a amené de la Nouvelle-Espagne, et M. Messier, astronome de l'Académie des Sciences, l'a nourri pendant deux ou trois ans. C'est celui dont nous donnons la figure tome XIV, planche 40, et que nous croyons être le vrai kinkajou. M. Chauveau pensoit que ce pouvoit être un akouchi ou un coati; il dit qu'à la vérité il n'a ni le nez allongé ni la queue annelée du coati, mais qu'il a d'ailleurs le même poil, les mêmes membres, le même nombre de doigts, et surtout des dents canines pareilles, et telles que M. Perrault les a fait dessiner pour le coati, c'est-à-dire anguleuses et cannelées sur les trois faces. M. Chauveau avoue qu'il diffère encore du coati par sa queue prenante, avec laquelle il se suspend et s'accroche à tout ce qu'il rencontre lorsqu'il veut descendre.

« Il ne la redresse même, dit-il, que quand ses  
 » pieds sont assurés; il s'en sert heureusement pour  
 » saisir et approcher de lui les choses auxquelles il  
 » ne peut atteindre. Il se couche et dort dès qu'il  
 » voit le jour, et s'éveille à l'approche de la nuit.  
 » Alors il est d'une vivacité extraordinaire. Il grimpe  
 » avec une grande facilité, et furette partout. Il  
 » arrache tout ce qu'il trouve, soit en jouant, soit  
 » en cherchant des insectes : sans cela on pourroit  
 » le laisser en liberté; et même, avant d'être en France,  
 » ce, on ne l'attachoit pas du tout; il sortoit et al-

» loit où il vouloit pendant la nuit, et le lende-  
 » main matin on le retrouvoit toujours couché à la  
 » même place. On vient à bout de l'éveiller en l'ex-  
 » citant pendant le jour; mais il semble que le so-  
 » leil ou sa réverbération l'effraie ou le suffoque. Il  
 » est assez caressant, sans cependant être docile; il  
 » sait seulement distinguer son maître et le suivre.  
 » Il boit de tout, de l'eau, du café, du lait, du vin  
 » et même de l'eau-de-vie, surtout s'il y a du su-  
 » cre; et il en boit jusqu'à s'enivrer, ce qui le rend  
 » malade pendant plusieurs jours. Il mange aussi de  
 » tout indistinctement, du pain, de la viande, des  
 » légumes, des racines, principalement des fruits;  
 » on lui a donné long-temps pour nourriture or-  
 » dinaire du pain trempé de lait, des légumes et  
 » des fruits. Il aime passionnément les odeurs, et  
 » est très-friand de sucre et de confitures.

» Il se jette sur les volailles, et c'est toujours sous  
 » l'aile qu'il les saisit; il paroît en boire le sang, et  
 » il les laisse sans les déchirer : quand il a le choix,  
 » il préfère un canard à une poule, et cependant il  
 » craint l'eau. Il a différents cris; quand il est seul  
 » pendant la nuit, on l'entend très-souvent jeter  
 » des sons qui ressemblent assez en petit à l'aboie-  
 » ment d'un chien, et il commence toujours par  
 » éternuer. Quand il joue et qu'on lui fait du mal,  
 » il se plaint par un petit cri pareil à celui d'un  
 » jeune pigeon. Quand il menace, il siffle à peu  
 » près comme une oie; quand il est en colère, ce

» sont des cris confus et éclatants. Il ne se met guère en colère que quand il a faim; il tire une langue d'une longueur démesurée lorsqu'il bâille. C'étoit une femelle, et l'on a cru remarquer que, depuis trois ans qu'elle est en France, elle n'a été qu'une fois en chaleur; elle étoit alors presque toujours furieuse.<sup>1</sup> »

Voici la description que M. de Sève a faite d'un animal tout semblable, qui étoit à la foire Saint-Germain en 1773.

« Par le poil, dit-il, il a plus d'analogie à la loutre qu'aux autres animaux; mais il n'a point de membranes entre les doigts des pieds: il a la queue aussi longue que le corps, au lieu que celle de la loutre n'est que moitié de la longueur du corps. Il a bien en marchant l'allure de la fouine par son corps allongé; mais il n'y ressemble pas par la queue, ni par les formes de la tête, qui ont plus de rapport, dans cette partie, à celles de la loutre. L'œil est plus gros que celui de la fouine, qui a le museau plus allongé; la tête, de face, tient un peu du petit chien danois. Il a une langue extrêmement longue et menue, qu'il allonge quelquefois dans la journée: cette langue est douce lorsqu'il lèche; car cet animal paroît être d'un assez bon naturel. Il étoit fort doux ce carême der-

<sup>1</sup> Note communiquée par M. Simon Chauveau à M. de Buffon.

» nier, quand j'ai commencé à le dessiner : mais le  
» public, qui l'agace, l'a rendu méchant; à présent  
» il mord quelquefois après avoir léché. Il est jeu-  
» ne, et ses dents ne me paroissent pas formées,  
» comme je le dirai ci-après. Il est d'un tempéra-  
» ment remuant, aimant à grimper; souvent il se  
» tient sur son derrière, se gratte avec ses pieds de  
» devant comme les singes, joue, retourne ses pa-  
» tes l'une dans l'autre, et fait d'autres singeries. Il  
» mange comme l'écureuil, tenant entre ses pates  
» les fruits ou herbes qu'on lui donne. On ne lui a  
» jamais donné de viande ni de poisson. Lorsqu'il  
» s'irrite, il cherche à s'élancer, et son cri, dans sa  
» colère, tient beaucoup de celui d'un gros rat. Son  
» poil n a aucune odeur. Il a la dextérité de se ser-  
» vir de sa queue pour accrocher les différentes  
» choses qu'il veut attirer à lui. Il se pend avec cette  
» queue, et aime à s'attacher de cette façon à tout  
» ce qu'il rencontre. J'ai observé que ses pieds, dont  
» les doigts ont une certaine longueur, se réunis-  
» sent volontiers quand il marche ou grimpe; ils  
» ne s'écartent point en s'appuyant, comme font les  
» doigts des autres animaux, et les pieds ont par  
» conséquent une forme allongée; il a aussi en mar-  
» chant un peu les pieds en dedans. Enfin cet ani-  
» mal (*au dire de Saint-Louis, oiseleur, rue de Ri-  
» chelieu, à Paris, qui l'a acheté d'un particulier*)  
» vient de la côte d'Afrique; on l'appeloit *kinkajou*,  
» et l'espèce en est rare. Il se figure que c'est le

» nom de l'île ou du pays d'où il vient, ne pouvant  
 » avoir, par les personnes qui le lui ont vendu, les  
 » éclaircissements nécessaires. Je dirai seulement  
 » que ce kinkajou, qui est femelle, tient en géné-  
 » ral plus de la loutre que des autres animaux par  
 » rapport aux poils, qui sont courts et épais, mê-  
 » lés de quelques poils plus longs. Les poils de la  
 » tête, comme ceux du corps et de la queue, sont  
 » d'une teinte jaune olivâtre, mêlée de gris et de  
 » brun; par le luisant du poil qui est changeant à  
 » l'aspect du jour, il forme des tons différents, plus  
 » gris, plus verdâtres (qui est le dominant) ou  
 » plus bruns. Ce poil est de couleur grise blan-  
 » châtre dans la plus grande partie, et d'un fauve  
 » verdâtre sale à l'extrémité; il est mélangé d'autres  
 » poils dont l'extrémité est de couleur brune, in-  
 » dépendamment de plus grands poils noirs, mêlés  
 » plus ou moins dans les autres poils, et qui for-  
 » ment à côté des yeux des bandes qui s'étendent  
 » vers le front, et une autre au milieu qui s'affoi-  
 » blit vers le cou. L'œil tient beaucoup de celui de  
 » la loutre; la pupille est fort petite, et l'iris d'un  
 » brun musc ou roussâtre. Le museau est d'un brun  
 » noir, comme le tour des yeux. Le bout du nez  
 » est méplat, comme aux petits chiens, et les nari-  
 » nes très-arquées. L'ouverture de la bouche est de  
 » quinze lignes. Les dents, qui paroissent jaunes,  
 » sont au nombre de trente-deux. Dans la mâchoi-  
 » re supérieure il y a six incisives, comme dans la



» mâchoire inférieure, deux canines au-devant de  
 » chacune, et quatre mâchelières de chaque côté  
 » aux deux mâchoires. Ces dents canines sont très-  
 » grosses; la supérieure croise l'inférieure : aussi  
 » dans la mâchoire inférieure y a-t-il un vide en-  
 » tre les incisives et la canine inférieure pour y re-  
 » cevoir la supérieure. Les mâchelières paroissent  
 » peu fournies, surtout les dernières, qui annon-  
 » cent la jeunesse de ce petit animal. Ainsi il a dou-  
 » ze dents incisives, quatre canines, seize mâche-  
 » lières, qui lui font trente-deux dents. Ses oreil-  
 » les, plus longues que larges, sont arrondies à leurs  
 » extrémités, et couvertes d'un poil court de la cou-  
 » leur de celui du corps. Les côtés et le dessous du  
 » cou, le dedans des jambes, sont d'un jaune doré  
 » extrêmement vif par endroits. Cette même teinte  
 » dorée et plus foncée domine dans plusieurs en-  
 » droits de la tête et des jambes de derrière. Le  
 » ventre est d'un blanc grisâtre, teint de jaune par  
 » endroits. La queue est partout garnie de poils;  
 » elle est grosse à l'origine du tronçon, et va en dimi-  
 » nuant imperceptiblement, et finit en pointe à l'ex-  
 » trémité. Il la porte horizontalement en marchant.  
 » Le dessous de ses pates, qui est sans poil, est cou-  
 » leur de chair vermeille. Les ongles sont blancs,  
 » crochus et faisant la gouttière en dessous. » ]

	pi.	pouc.	lig.
Longueur du corps entier, prise en ligne su- perficielle.	2	5	6
XIII.	34		

	pi.	pouc.	lig.
Longueur du corps entier, mesuré en ligne droite	2	3	»
Longueur de la tête, du bout du museau à l'occiput.	»	2	6
Circonférence du bout du museau.	»	3	9
Circonférence du museau au-dessus des yeux.	»	5	1
Distance entre le bout du museau et l'angle antérieur de l'œil.	»	1	5
Même distance entre l'angle postérieur de l'œil.	»	1	7
Largeur de l'œil d'un angle à l'autre.	»	»	7
Ouverture de l'œil	»	»	6
Distance entre les angles postérieurs des yeux en ligne superficielle.	»	»	11
La même distance en ligne droite.	»	»	9
Circonférence de la tête entre les yeux et les oreilles.	»	7	6
Longueur des oreilles.	»	1	1
Largeur de la base mesurée en ligne droite.	»	»	7
Longueur du cou.	»	1	9
Circonférence du cou.	»	6	11
Hauteur du train de devant.	»	6	9
Longueur de l'avant-bras depuis le coude jusqu'au poignet.	»	5	1
Longueur de l'avant-bras près du coude.	»	1	9
Épaisseur de l'avant-bras près du coude	»	1	2
Circonférence du poignet.	»	2	7
Circonférence du métacarpe.	»	2	8
Longueur du poignet jusqu'au bout des ongles.	»	1	9
Circonférence du corps, prise derrière les jambes de devant.	»	10	4
Circonférence du corps, prise à l'endroit le plus gros.	»	11	6
Circonférence du corps, devant les jambes de derrière.	»	9	10
Hauteur du train de derrière.	»	7	3

## DU RATON.

535

	pi.	pouc.	lig.
Longueur de la jambe, depuis le genou jusqu'au talon.	»	4	7
Largeur du haut de la jambe.	»	2	1
Épaisseur.	»	1	4
Largeur à l'endroit du talon.	»	1	3
Circonférence du métatarse.	»	2	9
Longueur depuis le talon jusqu'au bout des ongles.	»	3	»
Largeur du pied de devant.	»	1	1
Largeur du pied de derrière.	»	1	2
Longueur des plus grands ongles.	»	»	4 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>
Largeur à la base.	»	3	»
Longueur de la queue.	1	3	9
Circonférence de la queue à son origine.	»	4	6
Diamètre de la queue à son origine.	2	2	1

---

## DU RATON.<sup>1</sup>

QUOIQUE plusieurs auteurs aient indiqué sous le nom de *coati* l'animal dont il est ici question, nous

<sup>1</sup> Du mot anglais *rattoon*, ou *rackoon*, nom que l'on a donné dans cette langue à cet animal; *mapach* dans quelques endroits de l'Amérique.

*Vulpi affinis americana, ratton seu racoon*, Ray, *Synops. animal. quadrup.*, pag. 179.

*Vulpes americana mapach, dicta anglicè rattoon*, Charlet, pag. 15.

*Raccoon*, Sloane, *Histoire naturelle de la Jamaïque*, tom. II, pag. 329.

*Ursus caudâ elongatâ*, Linnæus.

*Coati Brasiliensium*, Klein, *de Quadrup.*, pag. 72.

*Ursus caudâ annulatim variegatâ*, le *coati*, Brisson, *Regn. animal.*, pag. 261.

avons cru devoir adopter le nom qu'on lui a donné en Angleterre, afin d'ôter toute équivoque, et de ne le pas confondre avec le vrai coati, dont nous donnerons la description dans le volume suivant, non plus qu'avec le coati-mondi, qui cependant ne nous paroît être qu'une variété de l'espèce du coati.

Le raton que nous avons eu vivant, et que nous avons gardé pendant plus d'un an, étoit de la grosseur et de la forme d'un petit blaireau : il a le corps court et épais, le poil doux, long, touffu, noirâtre par la pointe, et gris par-dessous; la tête comme le renard, mais les oreilles rondes et beaucoup plus courtes; les yeux grands, d'un vert jaunâtre; un bandeau noir et transversal au-dessus des yeux; le museau effilé, le nez un peu retroussé, la lèvre inférieure moins avancée que la supérieure; les dents comme le chien, six incisives et deux canines en haut et en bas; la queue touffue, longue au moins comme le corps, marquée par des anneaux alternativement noirs et blancs dans toute son étendue; les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, et cinq doigts à tous les pieds, armés d'ongles fermes et aigus; les pieds de derrière portant assez sur le talon pour que l'animal puisse s'élever et soutenir son corps dans une situation inclinée en avant. Il se sert de ses pieds de devant pour porter à sa gueule : mais comme ses doigts sont peu flexibles, il ne peut, pour ain-

si dire, rien saisir d'une seule main; il se sert des deux à la fois, et les joint ensemble pour prendre ce qu'on lui donne. Quoiqu'il soit gros et trapu, il est cependant fort agile : ses ongles pointus comme des épingles, lui donnent la facilité de grimper aisément sur les arbres; il monte légèrement jusqu'au-dessus de la tige, et court jusqu'à l'extrémité des branches : il va toujours par sauts; il gambade plutôt qu'il ne marche, et ses mouvements, quoique obliques, sont tous prompts et légers.

Cet animal est originaire des contrées méridionales de l'Amérique : on ne le trouve pas dans l'ancien continent; au moins les voyageurs qui ont parlé des animaux de l'Afrique et des Indes orientales, n'en font aucune mention : il est au contraire très-commun dans le climat chaud de l'Amérique, et surtout à la Jamaïque, où il habite dans les montagnes, et en descend pour manger des cannes de sucre.<sup>1</sup> On ne le trouve pas en Canada ni dans les autres parties septentrionales de ce continent; cependant il ne craint pas excessivement le froid. M. Klein en a nourri un à Dantzick;<sup>2</sup> et celui que nous avons a passé une nuit entière les pieds pris dans la glace, sans qu'il en ait été incommodé.

Il trempoit dans l'eau, ou plutôt il détrempoit

<sup>1</sup> *Histoire naturelle de la Jamaïque*, par Hans Sloane; Londres, 1725, in-folio, tom. II, pag. 329, en anglais.

<sup>2</sup> Klein, *de Quadrup.*, pag. 62.

tout ce qu'il vouloit manger : il jetoit son pain dans sa terrine d'eau, et ne l'en retiroit que quand il le voyoit bien imbibé, à moins qu'il ne fût pressé par la faim; car alors il prenoit la nourriture sèche, et telle qu'on la lui présentoit. Il furetoit partout, mangeoit aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du poisson, des œufs, des volailles vivantes, des grains, des racines, etc.; il mangeoit aussi de toute sorte d'insectes : il se plaisoit à chercher les araignées; et lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimoit le sucre, le lait et les autres nourritures douces par-dessus toute chose, à l'exception des fruits, auxquels il préféroit la chair et surtout le poisson. Il se retiroit au loin pour faire ses besoins. Au reste, il étoit familier, même caressant, sautant sur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers et d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki, et un peu des qualités du chien.

[M. Blanquart des Salines m'a écrit de Calais, le 29 octobre 1775, au sujet de cet animal, dans les termes suivants :

« Mon raton a vécu toujours enchaîné avant qu'il  
 » m'appartînt : dans cette captivité, il se monroit  
 » assez doux, quoique peu caressant. Les person-  
 » nes de la maison lui faisoient toutes le même ac-  
 » cueil, mais il les recevoit différemment; ce qui  
 » lui plaisoit de la part de l'une, le révoltoit de

» la part d'une autre, sans que jamais il prît le  
» change.<sup>1</sup>

» Sa chaîne s'est rompue quelquefois, et la liber-  
» té le rendoit insolent; il s'emparoit d'un apparte-  
» ment, et ne souffroit pas qu'on y abordât. Ce n'é-  
» toit qu'avec peine qu'on raccommodoit ses liens.  
» Depuis son séjour chez moi, sa servitude a été  
» fréquemment suspendue. Sans le perdre de vue,  
» je le laisse promener avec sa chaîne, et chaque  
» fois mille gentilleses m'expriment sa reconnois-  
» sance. Il n'en est pas ainsi quand il s'échappe de  
» lui-même; alors il rôde quelquefois trois ou qua-  
» tre jours de suite sur les toits du voisinage, et des-  
» cend la nuit dans les cours, entre dans les pou-  
» laillers, étrangle la volaille, lui mange la tête, et  
» n'épargne pas surtout les pintades. Sa chaîne ne  
» le rendoit pas plus humain, mais seulement plus  
» circonspect; il employoit alors la ruse, et fami-  
» liarisoit les poules avec lui, leur permettoit de  
» venir partager ses repas; et ce n'étoit qu'après leur  
» avoir inspiré la plus grande sécurité qu'il en sai-  
» sissoit une et la mettoit en pièces. Quelques jeu-  
» nes chats ont de sa part éprouvé le même sort.....  
» Cet animal, quoique très-léger, n'a que des mou-  
» vements obliques, et je doute qu'il puisse attraper  
» d'autres animaux à la course. Il ouvre merveil-  
» leusement les huîtres; il suffit d'en briser la char-

<sup>1</sup> Nous avons observé la même chose au sujet du surikaté.

» nière, ses pates font le reste. Il doit avoir le tact  
 » excellent. Dans toute sa petite besogne, rarement  
 » se sert-il de la vue ni de l'odorat : pour une huître,  
 » par exemple, il la fait passer sous ses pates  
 » de derrière; puis, sans regarder, il cherche de ses  
 » mains l'endroit le plus foible; il y enfonce ses on-  
 » gles, entr'ouvre les écailles, arrache le poisson par  
 » lambeaux, n'en laisse aucun vestige, sans que,  
 » dans cette opération, ses yeux ni son nez, qu'il  
 » tient éloignés, lui soient d'aucun usage.

» Si le raton n'est pas fort reconnoissant des ca-  
 » resses qu'il reçoit, il est singulièrement sensible  
 » aux mauvais traitements. Un domestique de la  
 » maison l'avoit un jour frappé de quelques coups  
 » de fouet : vainement cet homme a-t-il cherché de-  
 » puis à se réconcilier; ni les œufs, ni les sauterel-  
 » les marines, mets délicieux pour cet animal, n'ont  
 » jamais pu le calmer. A son approche, il entre dans  
 » une sorte de rage; les yeux étincelants, il s'élance  
 » contre lui, pousse des cris de douleur; tout ce  
 » qu'on lui présente alors, il le refuse, jusqu'à ce  
 » que son ennemi disparoisse. Les accents de la co-  
 » lère sont chez lui singuliers; on se figureroit en-  
 » tendre tantôt le sifflement du courlis, tantôt l'a-  
 » boiement enroué d'un vieux chien.

» Si quelqu'un le frappe, s'il est attaqué par un  
 » animal qu'il croit plus fort que lui, il n'oppose  
 » aucune résistance; semblable à un hérisson, il ca-  
 » che sa tête et ses pates, forme de son corps une



» boule : aucune plainte ne lui échappe; dans cette  
» position, il souffriroit la mort.

» J'ai remarqué qu'il ne laissoit jamais ni foin  
» ni paille dans sa niche; il préfère de coucher sur  
» le bois. Quand on lui donne de la litière, il l'é-  
» carte dans l'instant même. Je ne me suis point  
» aperçu qu'il fût sensible au froid; de trois hivers  
» il en a passé deux exposé à toutes les rigueurs  
» de l'air. Je l'ai vu couvert de neige, n'ayant au-  
» cun abri et se portant très-bien..... Je ne pense  
» pas qu'il recherche beaucoup la chaleur : pen-  
» dant les gelées dernières, je lui faisois donner sé-  
» parément et de l'eau tiède et de l'eau presque  
» glacée pour détremper ses aliments; celle-ci a  
» constamment eu la préférence. Il lui étoit libre de  
» passer la nuit dans l'écurie, et souvent il dormoit  
» dans un coin de ma cour.

» Le défaut de salive, ou son peu d'abondance,  
» est, à ce que j'imagine, ce qui engage cet animal  
» à laisser pénétrer d'eau sa nourriture. Il n'humec-  
» te point une viande fraîche et sanglante; jamais il  
» n'a mouillé une pêche ni une grappe de raisin; il  
» plonge au contraire tout ce qui est sec au fond de  
» sa terrine.

» Les enfants sont un des objets de sa haine; leurs  
» pleurs l'irritent; il fait tous ses efforts pour s'é-  
» lancer sur eux. Une petite chienne qu'il aime beau-  
» coup, est sévèrement corrigée par lui quand elle  
» s'avise d'aboyer avec aigreur. Je ne sais pourquoi

» plusieurs animaux détestent également les cris.  
 » En 1770, j'avois cinq souris blanches : je m'avisai  
 » par hasard d'en faire crier une, les autres se jetè-  
 » rent sur elle; je continuai, elles l'étranglèrent.

» Ce raton est une femelle qui entre en chaleur  
 » au commencement de l'été. Le besoin de trouver  
 » un mâle dure plus de six semaines : pendant ce  
 » temps, on ne sauroit la fixer; tout lui déplaît; à  
 » peine se nourrit - elle; cent fois le jour elle passe  
 » entre ses cuisses, puis entre ses pates de devant,  
 » sa queue touffue, qu'elle saisit par le bout avec  
 » ses dents, et qu'elle agite sans cesse pour frotter  
 » ses parties naturelles. Durant cette crise, elle est  
 » à tout moment sur le dos, grognant et appelant  
 » son mâle; ce qui me feroit penser qu'elle s'accou-  
 » ple dans cette attitude.

» L'entier accroissement de cet animal ne s'est  
 » guère fait en moins de deux ans et demi.» ]

FIN DU TOME TREIZIÈME.

---

---

# TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

Suite DES QUADRUPÈDES.	p. 5
Des Animaux carnassiers.	<i>ib.</i>
Du Loup	43
Du Loup noir.	57
Du Loup du Mexique.	60
Du Renard.	63
De l'Anonyme	77
De l'Hyène.	79
Du Chacal et de l'Adivé	93
De l'Isatis.	109
De l'Alco.	115
Du Blaireau.	120
De la Loutre	126
De la Loutre du Canada.	136
De la petite Loutre de la Guiane.	140
De la Saricovienne	143
De la Fouine	159
De la Fouine de la Guiane.	164
De la petite Fouine de la Guiane.	165
De la petite Fouine de Madagascar.	166
De la Marte.	167
De la grande Marte de la Guiane.	170
Du Bizaam.	171
Du Putois.	173
Du Putois rayé de l'Inde.	176
Du Furet.	179
De la Belette.	184

Du Touan.	p. 199
De l'Hermine ou Roselet.	201
Du Pérouasca.	209
Du Grison	210
Du Rat .	213
De la Souris	219
Du Mulet.	225
Du Surmulot.	252
Du Rat perchal.	255
Du Pouc .	256
Du Campagnol.	257
Du Rat d'eau.	240
Du Scherman, ou rat d'eau de Strasbourg.	242
Du Leming.	244
Du Loir.	249
Du Lérot .	257
Du Lérot à queue dorée.	259
Du Muscardin	265
De la Musaraigne.	267
De la Musaraigne d'eau.	270
De la Musaraigne du Brésil.	<i>ib.</i>
De la Musaraigne musquée de l'Inde.	271
De la Taupe dorée	272
De la Taupe rouge d'Amérique.	273
Du Tucan	<i>ib.</i>
De la Taupe.	275
De la Taupe du Canada	283
De la Taupe de Pensylvanie	284
De la grande Taupe du Cap .	285
De la grande Taupe d'Afrique	289
De la Taupe du cap de Bonne-Espérance.	290
De la Marmotte	295
Du Monax	303
De la Marmotte du Kamtschatka.	305
De la Marmotte du cap de Bonne-Espérance.	<i>ib.</i>
Du Bobak et des autres Marmottes.	315

TABLE.	545
Du Zisel.	p. 318
Du Souslik.	321
Du Hamster .	324
Du Zemni	345
De l'Écureuil	346
De l'Écureuil de Madagasear.	353
Du Rat de Madagasear.	355
Du grand Écureuil de la côte de Malabar	356
Du Petit-Gris.	358
Du Petit-Gris de Sibérie.	365
Du Palmiste, du Barbaresque et du Suisse.	367
Du Coquallin	373
Du Polatouche.	374
Du Tagouan, ou grand Écureuil volant	381
De l'Aye-Aye.	392
De l'Agouti	397
Du Cochon d'Inde.	403
De l'Akouchi.	406
De l'Apéréa	408
Du Paca	410
Du Hérisson.	422
Du Tanrec et du Tendrac	432
Du Porc-Épic.	436
Du Porc-Épie de Malaca.	444
Du Coendou.	446
Du Cocndou à longue queue.	453
De l'Urson.	456
De l'Unau et de l'Aï	459
Du Kouri ou petit Unau.	477
De l'Ours.	479
De l'Ours blanc de mer	501
Du Glouton	511
Du Carcajou.	525
Du Raton	535

















## ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

**1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais.** Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

**2. Atribuição.** Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

**3. Direitos do autor.** No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente ([dtsibi@usp.br](mailto:dtsibi@usp.br)).